
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05160190 1

Il a été tiré de cet ouvrage 6 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés 1 à 6.

L'AMÉRIQUE DE DEMAIN

DU MÊME AUTEUR :

Au Pays de la " Vie intense ". 8e édition. Un volume in-16, couronné par l'Académie française. Ouvrage traduit en anglais. (Librairie Plon.)........................... 3 fr. 50

La Découverte du vieux monde par un étudiant de Chicago. 5e édition. Un volume in-16. Ouvrage traduit en anglais. (Librairie Plon.)........................... 3 fr. 50

La Séparation aux États-Unis : *histoire, lois, coutumes, documents.* Un volume in-12. (Librairie Bloud.)..... 1 fr. 20

Discours de mariage et conférence sur le célibat. 4e édition. Un volume in-16. (Librairie Bloud.)...... 3 fr. 50

L'Évêque de Metz. *Vie de Mgr Dupont des Loges* (1804-1886). 4e mille. Un volume in-8° écu, couronné par l'Académie française. (Librairie Poussielgue.)........................ 5 francs

Le Cardinal Lavigerie et ses œuvres d'Afrique. Nouvelle édition complètement refondue. Un volume in-8° avec 23 illustrations. Ouvrage traduit en allemand. (A. Mame et fils, Tours.).. 2 fr. 50

Autour du dilettantisme. 3e édition. Un volume in-12. (Librairie Lecoffre.)................................ 3 francs

Nouvelles tendances en religion et en littérature. 3e édition. Un volume in-12. Ouvrage traduit en allemand. (Librairie Lecoffre.)................................ 3 francs

Quelques motifs d'espérer. 2e édition. Un volume in-12. (Librairie Lecoffre.)................................ 3 francs

Le Fait religieux et la manière de l'observer. 2e édit. Un volume in-12. (Librairie Lethielleux.).......... 2 fr. 50

Opportunité, par Mgr Spalding, évêque de Péoria, aux États-Unis. Traduit de l'anglais et augmenté d'une notice. 3e édition. Un volume in 12. (Librairie Lethielleux.) 3 fr. 50

L'Éducation supérieure des femmes, par Mgr Spalding, évêque de Péoria. Traduit de l'anglais. 2e édition. Un volume in-12. (Librairie Bloud.).............................. 0 fr. 60

L'Église et le siècle. Conférences et discours de Mgr Ireland, publiés avec une préface et des notes explicatives. 10e édition. Un volume in-18 jésus. Ouvrage traduit en espagnol et en flamand. (Librairie Lecoffre.).......... 2 francs

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 13493.

Abbé FÉLIX KLEIN

L'AMÉRIQUE

DE DEMAIN



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1910

A MES TOUT JEUNES AMIS

Félix, Jean, Bernard et Robert BUREAU, Marc DROULERS, André DE LANZAC DE LABORIE, François LIONNET, Joseph, François, Jean et Emmanuel DE MAISTRE, Jean MAUBEC, Camille DE MEAUX, Louis RENAUDIN, Bernard TROGAN,

Je dédie ce livre et les leçons qui s'en dégagent, avec l'espoir qu'ils se montreront, dans un esprit d'optimisme, d'énergie et de liberté, bons serviteurs de la France de demain et du Christ éternel.

L'AMÉRIQUE DE DEMAIN

CHAPITRE PREMIER

L'AMÉRIQUE A BORD

« New-York ou la campagne ? » — Un titre ambitieux. — Douze cents immigrants : le grand nombre des juifs ; le problème général de l'assimilation. — Américains de tout repos. — Un homme de loi, un colonel, un clergyman, un médecin. — Première idée de la question japonaise. — Fête nationale en mer.

A un Américain qui lui était présenté certaine grande dame posait, dit-on, la question suivante : « Vous êtes des Etats-Unis ? Habitez-vous New-York ou la campagne ? » Cette gracieuse ignorance devient de plus en plus rare, et je ne pense pas que beaucoup de lecteurs me demandent pourquoi, ayant déjà vu l'Amérique et écrit sur elle, il m'est venu à l'esprit d'y faire un second voyage et de le raconter. Après avoir, il y a quatre ans, visité New-York et même les gros villages de cinq cent mille habitants ou de deux millions, qui bordent le Potomac et la Delaware, les Grands Lacs et le Mississipi, il me restait encore beaucoup de « campagne » à voir ; et il y en a de fort intéressante, par exemple au sommet des Montagnes Rocheuses, sur les côtes de Californie, dans les déserts de l'Arizona, sur les plateaux du Nouveau Mexique.

Mais ce n'est pas l'idée de visiter des régions

pour moi inconnues qui m'a poussé le plus fortement à reprendre le chemin des Etats-Unis et à y faire un séjour deux fois plus long que le premier. Ce n'est pas même le désir, pourtant vif, de revoir les amis que j'y avais laissés : les amis d'Amérique, tous les deux ans on les retrouve à Paris. En parcourant cette fois les Etats-Unis de long en large, et c'est long! et c'est large! j'ai voulu me renseigner, autant qu'il était possible, sur les questions, fussent-elles insolubles, qui se posent actuellement pour les Américains eux-mêmes touchant l'avenir immédiat de leur pays. De là le titre d'*Amérique de demain* que porteront ces notes de voyage. A ceux qui les jugeraient par trop ambitieuses de prendre un tel nom, je répondrai qu'elles le seraient, en effet, si elles s'appelaient *Amérique d'après-demain* et si elles prétendaient, comme elles ne le font pas, s'occuper d'un avenir lointain. J'ajouterai que, sur l'Amérique de demain elle-même, elles se proposent seulement de rechercher quels problèmes s'annoncent, quelles craintes et quelles espérances, quelles menaces ou bien quelles promesses. Bref, ce qu'on pense à donner ici, ce n'est point du tout la réponse de l'oracle, mais les termes seulement de la demande qui lui est soumise. J'ose croire, du reste, que ces termes, à eux seuls, méritent tout à fait de retenir l'attention; et s'il est vrai, comme le répétait Brunetière, que les Etats-Unis constituent le plus beau champ d'expérience qui se soit jamais offert à l'humanité, on comprendra, on partagera peut-être la curiosité qui nous a poussé à le parcourir de nouveau; on aimera, comme nous, d'entrevoir quelques-unes des combinaisons qui se trouvent à l'étude en ce gigantesque laboratoire.

Qu'on se rassure, du reste; l'on n'a point affaire ici à un savant de profession, mais à un touriste qui traite les questions, du moins en apparence, au hasard

des rencontres ; — je dis « en apparence » par un reste de scrupule, obligé que je suis de convenir que mon voyage était, le plus souvent, dirigé avec intention où je savais que d'intéressants problèmes avaient le plus de chance de se bien poser : là, par exemple, où j'aurais l'occasion de voir par quelles méthodes éducatives on fait des Américains avec des immigrants, mais surtout vers ces lointains rivages de l'océan Pacifique où, sur de neufs et riches territoires, la race jaune et la race blanche se rencontrent, se mesurent et menacent de se heurter en un conflit d'où peut dépendre le sort du monde pour beaucoup de siècles.

***

Je pars, cette fois, de Boulogne-sur-Mer et par la ligne hollandaise. Elle n'est point des plus rapides, mettant dix jours à passer l'Atlantique ; mais c'est un avantage lorsqu'on a du temps et que la mer est douce, comme elle l'est d'habitude en juin : dans les traversées lentes on glisse sans secousse et l'on se repose mieux que nulle part au monde. De plus, le Français qui fait un voyage d'études peut ici le commencer à bord ; il n'y rencontre pas de compatriotes, et les Américains qu'il y observe sont, comme on le verra, de l'espèce la moins connue.

Du pont du remorqueur *Holland*, qui doit nous mener au transatlantique *Noordam*, nous voyons déjà se dessiner, en quelque sorte matériellement, l'une des plus graves difficultés que rencontrent les Etats-Unis, celle d'élever et de s'assimiler les immigrants de toute race et de tout pays qui leur arrivent maintenant chaque année par foules de plus d'un million. Sur le quai manœuvre un troupeau d'êtres humains, conduits par un chef qui leur fait des signes avec un bâton. Ils avancent; ils reculent ; ils suivent, sans

chercher à comprendre, les injonctions contradictoires qui leur sont données; quatre ou cinq fois, selon les ordres de la police et du commissaire du bord, transmis par le chef, ils vont, ils viennent, aussi dociles que des choses, et nous avons tout le temps de les considérer.

Quelles figures étranges et sauvages, mais en la plupart quelle stoïque énergie! Leurs traits portent la fatigue des longs jours, des longues nuits, passés en chemin de fer depuis le sud et l'orient de l'Europe. Aux costumes et aux visages on reconnaît des Italiens, des Russes, des Turcs, des juifs hongrois et roumains. Leurs vêtements sont pauvres et à peine propres; presque aucun n'a de chaussettes. Les hommes sont en tenue de travail et portent la casquette ou un bonnet fourré. Les femmes sont en cheveux ou coiffées de vagues mantilles; elles sont vêtues de robes et de corsages à couleurs criardes. Il en est qui portent des bébés dans leurs bras; le contraste est pénible entre ces enfants dépenaillés et la riche poupée que tient, auprès de moi, une fillette américaine. Un souvenir, heureusement, détourne mon esprit de cette comparaison : je pense qu'il y a un peu plus de soixante ans deux pauvres petits venaient en Amérique dans ces mêmes conditions, l'un d'Irlande et l'autre d'Ecosse, deux pauvres petits qui avaient nom John Ireland, Andrew Carnegie.

Les plus intéressants de la bande sont les garçons et les jeunes hommes de quinze à trente ans, à l'air confiant et décidé. J'aime l'initiative que prennent deux d'entre eux : comme on paraît enlever lentement et difficilement la passerelle qui joint le quai au pont, ils sortent des rangs sans être appelés et viennent spontanément donner un coup de main aux matelots. Ceux-là feront des Américains! L'humanité ne progresse que par ceux qui s'offrent d'eux-mêmes

quand ils voient qu'un acte est à faire, une parole à dire, une initiative à prendre, et qui ne songent à se demander ni ce qui leur en reviendra ni pourquoi eux plutôt que les autres.

Les passagers proprement dits étant montés tous, on appelle les émigrants, un par un. Ils s'embarquent, chargés de valises en carton, de paniers, de gros sacs de toile, d'invraisemblables couvertures. Ils gardent avec eux leur bagage entier. Moi aussi du reste, mais j'ai laissé quelque chose à la maison; eux emportent tout, sauf la terre des ancêtres, et ils l'oublieront. Peut-être ils l'oublient déjà. On ne lit rien sur leur visage. Ils s'abandonnent à l'inconnu, à l'incompréhensible, à la destinée.



Notre steamer quitte enfin le port et nous voguons vers le *Noordam*, qui nous attend en pleine mer, mollement balancé sur ses ancres. Dès que nous approchons, sa fanfare nous salue des accents de la *Marseillaise*, et cette bienvenue me fait tressaillir. C'est le patriotisme qui se ravive, comme toujours lorsqu'on se trouve loin, — loin de nos querelles stupides et de nos cruelles divisions. De cette France qui se dit antireligieuse les derniers traits qui persistent à l'horizon sont le dôme noir d'une basilique et un grand Christ sur la falaise.

Les côtes de France ont disparu. Nous sommes à l'étranger, complètement à l'étranger. Les gens du bord parlent entre eux hollandais, et anglais avec nous. Des 74 passagers de première, tous sont Américains, sauf quelques Hollandais et quelques Allemands. Dans les 245 passagers de seconde, ces deux derniers peuples sont plus largement représentés. Quant aux 1 209 passagers de troisième, ils ne comp-

tent parmi eux que 14 Américains; les autres sont des émigrants de tous pays. Leur provenance ne laisse pas que d'être instructive : 40 viennent de Hollande, 45 d'Allemagne, 48 d'Italie, 93 d'Autriche, 186 de Hongrie, 2 de Bulgarie, 14 de Roumanie, 51 de Grèce, 131 de Turquie, 585 de Russie. Presque tous les Russes et tous les Hongrois sont juifs.

Israël a donc envoyé la moitié de cette foule! En 1907 il a fourni, lui seul, aux Etats-Unis 149 182 immigrants dont 93 397 sont restés dans l'Etat de New-York. La cité elle-même en renferme déjà dans les 800 000. Et ils commencent à y tenir beaucoup de place. D'abord confinés dans un faubourg pauvre, ils envahissaient, au temps de mon premier voyage, les rues commerçantes; maintenant vient le tour des quartiers riches. C'est à New-York en premier lieu que se posera, si elle se pose, la question juive. Mais elle intéresse tout l'ensemble des Etats-Unis. Les Israëlites y sont assez libres et assez nombreux, bien près de deux millions, pour montrer de quoi ils sont capables sous le régime d'une vraie tolérance. S'il existe contre eux des préjugés sociaux (1), nul du moins ne songe à les exclure du droit commun.

La question juive n'est qu'un aspect du problème plus vaste de l'immigration. Alors que, de 1776 à 1820 environ, 250 000 étrangers seulement étaient venus

(1) Ces préjugés sociaux sont, à la vérité, plus vifs aux Etats-Unis que dans l'occident de l'Europe. Les juifs sont exclus de la plupart des cercles mondains, et mal vus, très souvent, dans les pensionnats ou même dans les hôtels. On m'a raconté qu'un Israélite très riche, ami de l'ancien président Cleveland, voulant se loger avec sa famille dans un élégant hôtel d'une ville d'eaux, se vit répondre qu'on n'admettait pas les personnes de sa race : *No Jews taken.* Il acheta, juste en face, une propriété vacante, y fit bâtir un hôtel plus beau avec des prix moins élevés et cette inscription : *No Jews taken.* L'ancien hôtel, à demi ruiné et obligé de prendre qui se présentait, fut bientôt rempli de juifs refusés dans le nouveau.

s'établir aux Etats-Unis, il n'en est pas arrivé, de 1820 à 1907, moins de 25 318 067. Ils n'atteignaient pas, au début du dix-neuvième siècle, le chiffre annuel de 10 000; ils dépassent de beaucoup maintenant le chiffre d'un million, ayant été, par exemple, 1 100 735 en 1906 et 1 285 349 en 1907 (1). Or l'augmentation suit un cours régulier, bien qu'elle s'interrompe et qu'il y ait même fléchissement dans les périodes de crise financière, comme celles qui suivirent les années 1854, 1873, 1882, 1892. La récente crise ne pouvait manquer d'amener une fois de plus, le travail baissant, pareille décroissance de l'immigration; mais le relèvement se dessine déjà.

Ce n'est pas, toutefois, le nombre qui est inquiétant; ni la place, ni ordinairement le travail ne manquent. La difficulté naît de la provenance même, de l'origine des immigrants actuels. En très grande majorité ils étaient autrefois de même race que les premiers colons, ou de races similaires; ils venaient d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande, des pays scandinaves, d'Allemagne ou bien de France : peu différents, en somme, des Américains par le caractère, les habitudes, l'idéal, et faciles à assimiler rapidement. En 1906, 67 pour 100 appartenaient aux races qui occupent le sud et l'est de l'Europe, même l'Asie Mineure. Tandis que les Italiens du Sud représentaient dans ce total 22 pour 100, et les juifs, presque tous de Russie, 14 pour 100, le pourcentage des Allemands était tombé à 8, celui des Scandinaves à 5, celui des Anglais, Ecossais et Irlandais réunis, à 9,3. La statistique officielle de cette même année donnait 408 903 individus de race slave, 283 540 d'ibérique, 213 904 de

(1) Il faut, toutefois, tenir compte de ce que, cette même année 1907, 310 000 étrangers environ, dont les deux tiers d'immigrants, ont quitté les Etats-Unis. L'accroissement par immigration est ramené de ce chef à 1 075 000.

teutonique, 116 454 de celtique. On englobe dans la première classe tous ceux qui viennent de l'est de l'Europe, même les juifs; dans la seconde ceux qui viennent du sud (Portugal, Espagne, Italie méridionale, Grèce et Syrie) ; dans la troisième ceux du nord de l'Europe et de l'Angleterre; dans la quatrième les enfants de l'Irlande, du pays de Galles, de l'Ecosse, de la France et de l'Italie septentrionale. Il y faut ajouter 61 795 individus d'autres races : Hispano-Américains, Turcs, Arméniens, Chinois, Japonais et nègres.

Et non seulement l'immigration se recrute surtout, aujourd'hui, en pays inférieurs ; elle prend, en ces pays mêmes, des éléments peu désirables. Jadis le nord et l'ouest de l'Europe envoyaient aux Etats-Unis une élite ambitieuse, jalouse de plus de progrès et de plus de liberté; le sud et l'est leur envoient maintenant, pour une bonne partie, des ignorants (1), des mécontents et des malheureux, qui ne savent quoi devenir et dont la plupart sont enrôlés comme des troupeaux par les agences de transports. Sans doute le gouvernement de Washington a ordonné aux compagnies de navigation d'afficher dans leurs bureaux les lois sur les immigrants, en même temps qu'il leur a interdit toute autre réclame que l'annonce des départs et les conditions du passage; sans doute encore le Congrès, dans un nouvel acte sur l'immigration, du 20 février 1907, a renforcé les mesures excluant les étrangers qu'attireraient des contrats de travail plus ou moins explicitement arrangés avant leur départ, et il a étendu cette exclusion à tous ceux dont le voyage serait payé par une association quelconque, une municipalité ou un gouvernement : toutes ces mesures restent insuffisantes. On songe dès maintenant, pour les rendre

(1) Le nombre des illettrés reçus en 1907 était de 337 573; encore faut-il ajouter que, dans le reste, 5 829 savaient lire, mais non écrire.

efficaces, soit à augmenter les amendes contre les compagnies délinquantes, soit à établir des inspecteurs américains dans tous les ports d'embarquement, soit à convoquer, en vue d'autres remèdes, une conférence internationale. En attendant, l'on examine les nouveaux venus aussi sérieusement que possible. Mais que faire devant des foules qui souvent dépassent 5 000 par jour? On a vu parfois 20 000 immigrants qui attendaient en même temps l'examen médical. Les refusés n'ont pas été, en 1907, moins de 13 064, contre 12 432 en 1906; et tous ces infirmes d'esprit ou de corps ont dû être, en principe, rapatriés aux frais des compagnies qui les avaient amenés. Mais nombre d'entre eux, rejetés de New-York, ont essayé de s'introduire par les immenses frontières du Canada ou du Mexique, moins faciles à surveiller, la seconde surtout, que ne le sont des ports de mer.

Encore si cette foule d'étrangers se répartissait de façon normale, le service qu'ils rendraient à certaines régions compenserait les périls qu'ils font courir à l'ensemble. Mais les Etats du Sud et ceux de l'Ouest, qui manquent de travailleurs, ne reçoivent chacun que 4 pour 100 de l'immigration totale; 22 pour 100 se rendent au centre et 68 pour 100 restent le long de l'Atlantique nord, dont la moitié dans l'Etat presque surpeuplé de New-York. Ces proportions sont celles de l'année fiscale 1905-1906. En 1906-1907, 386 244 immigrants ont donné pour destination l'Etat de New-York; 230 906 la Pensylvanie; 104 156 l'Illinois; 85 583 le Massachusetts et 70 665 le New-Jersey. C'est d'une répartition aussi anormale que dérive le plus gros inconvénient de l'immigration, à savoir la « congestion » de l'élément étranger dans les plus grandes villes, comme New-York, Chicago, Boston, Philadelphie, et son isolement en certains quartiers où il forme des sortes de colonies difficilement péné-

trables à l'influence américaine (1). On se préoccupe, au reste, de remédier à ce mal dans la mesure du possible en créant à New-York un bureau qui essaiera de diriger les nouveaux venus aux endroits mêmes où ils rendront le plus de services et trouveront le plus de travail.

Comment s'assimiler de pareilles multitudes, et les Etats-Unis ne vont-ils pas, sous cette invasion de barbares, compromettre leur civilisation, tout au moins perdre leur caractère propre? C'est une des premières questions que je pose aux Américains du bord. Ils n'en paraissent guère émus.

« Il faut encore de la main-d'œuvre, répondent-ils, surtout dans le Sud et l'Ouest, et il reste de la place pour les nouveaux venus. Nous devons à l'immigration seule d'être devenus la nation la plus populeuse après la Chine et la Russie, sans les comparer à nous ! Réduits maintenant à nos propres forces, nous verrions grandir plus vite que nous et à nos dépens le Canada, l'Argentine, le Brésil; et notre développement industriel, commercial, agricole, se ferait avec une lenteur qui équivaudrait à une déchéance. S'il est vrai que beaucoup d'immigrants ne parviennent pas à se fondre avec nous, tous leurs enfants y réussissent, au moins leurs petits-enfants; l'influence principalement de nos écoles, très patriotiques, et aussi l'influence des églises a bien vite fait de les américaniser. Nous observons, d'autre part, que le croisement entre races blanches est très favorable au progrès de l'espèce : les enfants sont plus grands, plus

(1) A propos de cette répartition, on attachera peut-être quelque intérêt à savoir que les 9 731 Français admis en 1907 se sont établis principalement dans les Etats de New-York et de Californie. Les Japonais restent surtout dans les îles Hawaï, en Californie, dans le Washington et l'Orégon. Les juifs élisent presque tous les grandes villes de l'Est.

forts, plus intelligents que leurs pères et mères; ils forment une sorte de race neuve et qui réunit les qualités de toutes. » Et la voie est ouverte à une apologie enthousiaste des Etats-Unis.

Je crois bien qu'en effet, le danger n'est pas tel qu'on le pourrait redouter. Si forte que soit l'immigration annuelle, elle constitue seulement la quatre-vingtième partie de la population totale; et ceux qui sont nés à l'étranger, les *foreign born*, ne sont, à l'égard des *native born*, que dans la proportion d'un contre six (1). Bien peu ont dépassé, quand ils arrivent, l'âge où l'on sait prendre de nouvelles habitudes, et un bon nombre, la huitième partie, se compose d'enfants au-dessous de quatorze ans qui ne retiendront presque rien de leur origine. Enfin, là comme partout, se manifeste l'optimisme invincible des Américains : si l'immigration augmente trop et devient réellement dangereuse, on pourra toujours la restreindre, au besoin l'arrêter (2).



De ce problème et de plusieurs autres, je parle très librement avec mes compagnons de route. Au bout

(1) En 1900, ils étaient 10 460 085 contre 65 843 302.

(2) Les 1 285 349 immigrants de 1907 se répartissent, pour l'âge, en 138 344 qui n'ont pas quatorze ans, 1 100 771 qui ont de quatorze à quarante-quatre ans, 46 234 qui ont plus de quarante-quatre ans. D'autres détails de la statistique offriront peut-être quelque intérêt. L'immense majorité : 1 135 551, arrive de l'Europe. Le sexe masculin compte 929 976 représentants; le sexe féminin, 355 373. Il y a 873 923 personnes qui possèdent ou qui déclarent cinquante dollars seulement, et 107 502 qui en possèdent plus. Les arrivées les plus nombreuses sont en mai, avril, mars, juin; les moins nombreuses, en janvier, février, août, juillet (maximum, en mai : 150 927; minimum, en janvier : 51 127). — Voir, sur ce sujet, la thèse de M. Charles Salvy, *l'Immigration aux Etats-Unis et les lois fédérales.* (Librairie Larose.)

de deux ou trois jours un bon esprit de camaraderie est établi entre passagers, je dirais presque un esprit de famille. Rien ici de la lourdeur allemande ni de la raideur anglaise; rien de l'esprit de classe qui règne toujours un peu dans les groupes français; rien de la morgue, non plus, ni du magnifique *spleen* des gens trop riches du Nouveau-Monde. Ils dédaigneraient la *Holland America Line ;* elle ne laisse rien à désirer comme confortable ni comme agrément, mais, voilà, elle ne fait pas de réclame à ses passagers, elle ne met pas leur nom dans les grands journaux. Pour avoir le dollar facile (et l'on s'en aperçoit à la quête du concert donné au bénéfice des sauveteurs maritimes), les passagers du *Noordam* n'en préfèrent pas moins le solide au brillant. Nous sommes en face d'une Amérique de très bonne moyenne, fort peu connue et par là même plus instructive. On y constate avec plaisir, ce dont on pourrait se douter, mais qui ne paraît guère à travers les livres, que tous les Américains ne sont pas agités, excentriques, ni même milliardaires.

Il y a là de fort braves gens, qui sont allés en Europe prendre quelques vacances et qui ne cachent pas leur joie de rentrer chez eux. J'y vois des familles dont les membres ne se traitent pas en étrangers, des enfants qui viennent le soir embrasser leur père, des jeunes filles qui parlent à maman. J'y vois un groupe très touchant de quatre grandes sœurs entre vingt et trente-cinq ans, d'un frère de trente ans, d'une mère de soixante, tous les six presque inséparables. Le père est mort il y a un an; sa veuve, ne pouvant surmonter le chagrin, fut envoyée par le médecin en Europe. Elle a passé l'hiver à Florence avec ses quatre filles; au mois de mai, le fils, architecte, a quitté Paris pour les rejoindre; ils ont visité ensemble Rome, Venise, les Lacs; ils rentrent chez eux très émus, et les enfants se demandent avec anxiété quelle sera l'impression

de la mère en retrouvant la maison du deuil. Ils lui parlent du frère marié resté à la maison et de sa petite famille, qu'il fera si bon revoir.

A table, j'ai à ma droite une habitante de Sioux-City, que sa santé a obligée de venir en Europe ; un déplacement pour les Américains moindre que, pour nous, le voyage de Nice. Cette excellente dame, qui a passé l'hiver à Dresde, ne parle que de son mari et de musique allemande, ce qui ne rend pas, du reste, ses conversations palpitantes.

A ma gauche, est un vieux *lawyer* de Détroit, qui va tous les ans prendre ses vacances en Hollande. Je lui demande s'il y est né ou s'il y a de la famille. Il me répond que non, mais que c'est un si bon repos, cette double traversée, avec trois semaines de séjour dans le calme néerlandais. J'ai honte, auprès de lui, de ne pas connaître la Hollande et d'en avoir fait le tour sans y entrer ; je lui promets de réparer cette lacune. Ils ont l'air, en effet, si bons et si tranquilles, nos officiers, marins et servants du *Noordam !* Je me rappelle cette charge où l'on voit, dans un canal de la Haye, un malheureux qui se noie en hurlant : « Au secours ! je ne sais pas nager ! » Un passant, sur le quai, lui répond placidement : « Eh bien, moi non plus, je ne sais pas nager. Mais je ne le crie pas sur les toits. »

Mon brave lawyer apporte à chaque repas un numéro du *Detroit News* et le lit avec le même soin que s'il venait de paraître. Je ne manque jamais de lui demander quelles sont les dernières nouvelles. A cette question toujours la même, il rit toujours de très bon cœur et me montre quelques passages intéressants. Il insiste, par exemple, sur telle extravagance dans le genre de celle-ci : « Le plus grand édifice du monde. Une église qui va éclipser toutes celles de l'Europe, » ou bien : « Le plus vaste hospice du monde. Un legs

colossal. » Et le premier titre correspond au projet qu'a l'évêque Satterlee de bâtir à Washington une cathédrale qui coûtera deux millions de dollars et pourra contenir quatre mille fidèles; le second parle d'un legs de trois cent mille dollars pour fonder près de Détroit un hospice de cent lits. « Ces *fellows reporters* n'ont jamais voyagé, dit mon voisin sentencieusement. Ils exagèrent tout. Ils gâtent l'opinion chez nous et y cultivent un sot orgueil. »

Il a de la religion et fait partie de la *vestry*, ou fabrique de son église épiscopalienne. Il reconnaît spontanément que l'Eglise catholique paraît être la meilleure. « Mais, je reste, ajoute-t-il, où Dieu m'a placé. D'ailleurs, le monde est difficile à expliquer; faisons de notre mieux et laissons l'avenir s'arranger : *make the best of to day, and let the future take care of itself.* »

Et qu'il fasse, en effet, de son mieux, c'est ce que prouve, sans qu'il y pense, l'histoire qu'il me raconta un jour que nous parlions des Japonais. « Ce peuple a, dit-il, de fortes qualités et notamment un grand esprit de famille. Un petit Japonais de dix-huit ans était venu à Détroit pour y suivre les cours de l'Institut agronomique. Son père ayant perdu sa place ne put continuer de lui envoyer le prix, cependant modeste, de sa pension. Pour y subvenir, il travailla à dix sous l'heure dans la ferme de l'Institut; ce qu'ayant appris par hasard, je le fis venir pour voir ce qu'il valait, et je compris qu'il méritait qu'on s'occupât de lui. « Il ne faut pas, lui expliquai-je, perdre la moitié de votre temps à ce travail matériel. Voici de quoi payer votre année de pension. » Le petit Jap baissa la tête et refusa : « Je ne peux pas faire de dettes au nom de mon père. — Il ne s'agit pas d'engager votre père. — Mais moi, je n'ai rien. — Prenez, nous verrons ensuite. » Quand il eut achevé

ses cours, je lui procurai une place et bientôt il m'apporta un peu d'argent, disant qu'il paierait le reste plus tard. Je lui dis de mettre cela à la *Saving Bank* (1). Au bout d'un an, il revint avec la totalité de la somme due. « Voici votre argent. Mon père m'écrit de revenir. Dès que j'aurai gagné le voyage, je rentrerai chez nous. — Gardez cela, mon garçon, répliquai-je; mon intention fut toujours de vous le laisser. Ainsi vous n'avez pas besoin de retarder votre départ. — Oh! comme mon père va être content! » Il partit plein de reconnaissance et m'est resté très attaché; il m'écrit quelquefois et accueille admirablement ceux de mes amis qui vont au Japon. Son père! Son père toujours! Voilà leur esprit de famille. » Et voilà, eussé-je volontiers ajouté, voilà aussi de bon esprit américain : aider qui mérite du secours et soutenir qui parviendra à marcher seul.



Mon lawyer n'est cependant pas le *citoyen proéminent* du bord. Ce n'est pas non plus son ami, un autre beau vieillard de Détroit, qu'à cause de sa mine martiale je me risque à appeler colonel et qui reçoit fort sérieusement ce titre. Je suis bien tombé : il porte la médaille ou plutôt « le bouton » de la Grande Armée. Tout mon regret est de ne pas l'avoir traité de général; mais j'en étais à ma première nomination.

Nos citoyens proéminents sont le vieux docteur H. W. et le pasteur X., tous les deux de New-York. Ce sont eux que l'on invitera, le 4 juillet, à prendre la parole pour la fête de l'Indépendance.

Le pasteur X. voyage avec sa femme, un peu maladive, et ses trois filles très bien portantes. Je n'ai

(1) Caisse d'épargne.

presque jamais vu un pasteur voyager sans ses trois filles; je suppose qu'il laisse trois garçons au collège. Notre révérend est un homme des plus distingués, un grand et bel Américain, toujours affable et heureux de vivre. Il est moins porté pour le dogme que pour la morale et moins pour les théories que pour les bonnes œuvres. Sa bienveillance est grande envers le catholicisme et il serait assez empêché de dire pourquoi il est épiscopalien. Rome, d'où il vient, l'a vivement intéressé. Pie X lui a semblé très vénérable et un pape à idées larges.

Le docteur H. W. est une autre espèce d'homme. Né de parents irlandais, il a, comme tout bon Celte, la parole facile. Des heures et des heures, sept à huit par jour sans exagérer, tout le temps qu'on ne passe pas à manger ou dormir, il pérore au fumoir, devant trois jeunes médecins et le clergyman. Tout y passe : politique, plaisanteries, religion, et le reste. Je fréquente beaucoup ce petit cercle, qui est pour moi une excellente Berlitz School. Le docteur H. W. est fervent catholique, « catholique enragé », me dit-il en notre langue, qu'il parle fort bien. Je laisse à penser s'il bat le clergyman en théologie et en histoire de l'Eglise. Un des trois jeunes médecins, qui est matérialiste et assez naïvement, se fait, chaque fois qu'il sort ses idées, remettre à sa place de la bonne façon. Quand le vieux docteur a réduit au silence tous ses autres adversaires, il tombe sur moi, qu'il traite d'hérétique, et je l'appelle Torquemada. N'empêche qu'il m'aime bien et qu'il m'offre des rafraichissements pour éteindre ses autodafés (1).

L'Amérique, dont le seul nom fait battre son cœur et illumine ses regards, n'est pas traitée, en paroles,

(1) Je n'entends pas dire, évidemment, que tous les pasteurs et médecins d'Amérique ressemblent aux deux que je viens de décrire.

plus doucement que nous. « Les affaires vont trop bien, dit-il, comme s'il pressentait la crise qui allait éclater moins de quatre mois plus tard; la prospérité continue de notre pays devient un obstacle à son développement moral. L'homme qui se porte splendidement et à qui tout réussit n'a que faire de penser à un monde supérieur et à la vie future; ce monde-ci et la vie présente comblent tous ses vœux. Mais arrivent le malheur, la ruine, les maladies, la mort des proches, et il commence à réfléchir, à comprendre l'insuffisance et la fragilité des choses humaines; il pense à Dieu et à l'au-delà. Ainsi des Etats-Unis. Il leur faudrait une bonne épreuve pour les élever au-dessus de leurs préoccupations matérielles et de leur orgueil. »

Je me hasarde à suggérer, d'un ton moitié sérieux moitié badin, que peut-être le Japon leur rendra ce service. Comme je le pense, et non pas uniquement pour atténuer l'effet plutôt fâcheux de ma plaisanterie, je dis que sans nul doute les Nippons seraient en définitive battus s'ils faisaient la folie de s'attaquer à l'Amérique, mais enfin qu'ils pourraient gagner la première manche; et, grâce à une récente lecture du *Correspondant*, sur la marine des deux pays, je soutiens cette thèse avec une compétence qui m'étonne moi-même. Elle n'en reçoit pas un meilleur accueil. *Good gracious!* les Etats-Unis, même provisoirement, vaincus par le petit Japon! Mais à quoi est-ce que je pense? Les Etats-Unis, avec leurs immenses ressources, avec leur patriotisme, avec l'énergie qu'ils mettraient à fabriquer navires, canons, et le reste. Pauvres petits Japs! Et pauvre petit moi, pour avoir énoncé, même d'un ton souriant, une pareille supposition!

Avec l'idée, que j'ai prise en Europe et qu'affaiblira le séjour aux Etats-Unis, d'une guerre peut-être prochaine entre l'est et l'ouest du Pacifique, je ne

constate pas sans inquiétude la présomption de mes amis américains. Au repas suivant, je m'en ouvre au grave lawyer de Détroit, qui ne fréquente pas notre Berlitz School; et il me donne une opinion qui sera confirmée presque en tout par ce que j'apprendrai durant mon séjour. « La guerre, dit-il à peu près, serait trop absurde; un gouvernement aussi pondéré que celui du Japon, des hommes aussi consciencieux que Roosevelt et Taft ne laisseront jamais les deux pays s'engager dans cette folie meurtrière et sans avantage. Les Japonais ont devant eux la Corée et la Mandchourie; c'est assez pour leur expansion et ils n'ont pas besoin d'envoyer leurs ouvriers en Amérique. Ils comprendront que les Etats-Unis ne peuvent pas raisonnablement admettre la concurrence de gens qui travaillent à si bas prix; ce serait la ruine matérielle et l'abaissement moral du monde ouvrier. » Ces dernières considérations, qui ne sont pas toutes évidentes, m'empêchent d'être complètement rassuré. Je considère l'orgueil des deux peuples et je me demande lequel d'entre eux serait capable de supporter une insulte, même apparente, même accidentelle, à son pavillon. Or, avec la cause permanente de conflits que suscite la présence des Japonais en Californie, qui peut dire qu'un tel accident n'arrivera jamais à San-Francisco, ni par contre-coup à Yokohama (1)?

***

Le drapeau américain insulté, quelque part que ce soit au monde, mais ce serait la nation debout, frémissante et inapaisable.

(1) D'autres rencontres nous donneront l'occasion de traiter à nouveau et plus amplement la question japonaise (V. les chap. VIII et XIII).

L'avons-nous assez exalté ce glorieux emblème, le matin du 4 juillet, en la fête anniversaire de l'Indépendance ! A dix heures, par un temps radieux et un calme absolu, les mille cinq cent vingt-huit passagers étant assemblés avec l'équipage sur le large pont des troisièmes classes, la fanfare attaque le *Star Spangled Banner* et, parmi nos applaudissements, nos acclamations, le drapeau étoilé se hisse majestueusement au sommet du grand mât. Quand on le voit planer dans l'azur, l'émotion touche presque au délire, et le révérend X., qui a mission de le célébrer, doit longtemps attendre que le calme soit revenu. Il parle enfin, et sa belle voix, qui vainc aisément le murmure très léger des flots, redit les gloires nationales et surtout celles de la guerre de l'Indépendance. Il rappelle la bonté de Dieu pour les Etats-Unis, il le prie de leur continuer sa protection dans l'avenir et de leur susciter toujours d'aussi grands chefs que Washington, Lincoln, Théodore Roosevelt. L'enthousiasme s'accroît encore, et, quand il a fini de parler, les applaudissements couvrent presque l'hymne *America*, dont les notes imposantes sont jetées au vent par la fanfare.

Le silence rétabli, le docteur H. W. gravit à son tour la plate-forme et, de sa haute stature, comme de sa voix sonore, dominant la foule et la mer, il prononce « le discours du jour ». On l'écoute, on l'entend comme dans une église ; et sa grande barbe de prophète, ses citations bibliques achèvent l'impression religieuse. Il cite Moïse et la sortie d'Egypte ; il montre aux émigrants, là-bas, du côté de l'Ouest, la terre promise vers laquelle s'avance notre navire et où ils deviendront, eux aussi, le peuple élu. Un moment même il parle spécialement aux Israélites, si nombreux parmi nous et il leur rappelle en hébreu les promesses de Iahvé ; mais, ordinairement, il s'adresse aux peuples de toute origine qui sont là représentés

et il glorifie devant eux « la race supérieure, faite de la moelle de toutes les autres, puissante synthèse des énergies humaines, où leur place est maintenant marquée, la neuve et bienfaisante patrie qui leur ouvre ses bras, la grande nation, la première du monde, qui les fera ses citoyens... »

Quelques-uns comprennent le sens des paroles, tous comprennent le sens de la voix et du geste; et des rayons d'espoir, des éclairs de fierté illuminent les fronts attentifs, les regards passionnés de ces opprimés, de ces misérables qui croient à la fin de leurs maux. Quand cesse le vibrant discours, ce sont eux, cette fois, qui applaudissent le plus fort, qui tendent leurs bras avec plus d'élan vers le drapeau de la République, flottant tout seul dans le ciel au-dessus de l'océan vide, le drapeau des hommes libres, *flag of the free :*

> Flag of the free, all hail to thee!
> Floating the fairest on ocean or shore.
> Loud ring the cry! ne'er let it die;
> « Union and Liberty, now evermore (1). »

Après cette démonstration, la plus solennelle du jour, les passagers reprirent leurs différentes classes. Remontés sur le pont, nous entendîmes encore de belles voix de femmes chanter les hymnes nationaux; après quoi, sauf les compliments réciproques sur les drapeaux ou les écharpes que chacun avait arborés à sa boutonnière ou à son corsage, il ne fut plus question de la fête jusqu'au milieu de l'après-midi. Mais alors commencèrent les jeux, les sauts et les courses amusantes que les jeunes gens et les jeunes filles

(1) Drapeau des libres, salut à toi!
Sur l'Ooéan ou le rivage tu flottes le plus beau de tous.
Elevons très haut le cri qui ne doit point finir :
« Union et Liberté, maintenant pour jamais! »

avaient organisés. Un comité avait poussé tout spontanément qui avait pris nom : « l'Association athlétique du milieu de l'Océan », *Mid Ocean Athletic Association.* On avait demandé des prix aux dames et vendu des programmes aux hommes. On avait recueilli des noms de concurrents. J'avais dû m'inscrire pour plusieurs numéros sans trop savoir ce qu'ils comportaient. Mais comment résister ? « Mon Père, je mets votre nom, n'est-ce pas, pour la course à trois pieds ? pour celle des pommes de terre ? pour dessiner l'œil du cochon ? pour la course en sacs ? — Mais, mademoiselle... — Tout le monde s'inscrit ! *Every body in the world...* — Inscrivons-nous donc ! » On eut la bonne grâce de ne pas me faire tenir tous mes engagements. Le *three legged race*, en particulier, m'eût assez gêné. Pour tout dire, je fus de ceux qui essayèrent, les yeux bandés, de marquer à la craie l'œil du gros animal qu'on avait tracé sur le pont. Je ne gagnai pas le prix, ayant placé l'œil au milieu de l'épaule ; mais je ne fus pas non plus dernier, et quelqu'un le mit beaucoup plus mal. Bref, la gaîté fut grande et un passager eut du succès en proposant comme distraction supplémentaire *a little drive*, une petite promenade en voiture. Le soir, grandissime dîner, illuminations et bal.

Décidément, le 4 juillet se célèbre mieux en mer que sur le continent, où il est la terreur des citoyens paisibles. Les coups de canon, les coups de fusil, les pièces d'artifice ne font pas qu'y couvrir les harangues patriotiques ; ils causent tant d'accidents que les Américains d'aujourd'hui ont l'air de se venger sur eux-mêmes de leurs ennemis de jadis, et que, suivant certains calculs, la conquête de l'Indépendance coûta moins de vies humaines que n'en a coûté, depuis vingt ans, sa commémoration.

C'est ce que me raconte, avec horreur, une dame de

Chicago, qui s'est abstenue seule de prendre part à nos réjouissances. Je lui demande honnêtement si elle est malade. Elle me répond que non, mais que toutes ces sottises lui déplaisent et qu'elle est trop triste de quitter Paris, ses musées, ses théâtres et ses magasins. « Heureusement, dit-elle, qu'on peut emporter de quoi lire » et elle me montre un stock de romans. Elle gémit sur la grossièreté de ses compatriotes, sur le malheur des âmes d'élite perdues en un milieu qui ne les peut comprendre. Elle est heureuse de trouver un Français avec qui parler et elle m'entreprend sur nos arts, notre littérature, nos divertissements. Mais je ne me sens pas de force; je ne connais rien de ce qu'elle connaît, ni elle de ce que j'ai appris ou vu. Je cède alors à la tentation de me moquer d'elle; elle ne s'en aperçoit même pas. De guerre lasse, je lui dis, en termes clairs et bien scandés, que j'aime beaucoup l'Amérique; puis je vais à mon Berlitz School, où le docteur H. W. raconte au révérend X., poliment résigné, l'histoire vraie de l'Inquisition.

CHAPITRE II

DANS NEW-YORK ET AU BORD DES LACS
ÉCOLE DU SOIR ET ÉCOLE D'ÉTÉ

Les douze mille kilomètres du « séminariste ». — Mélancolie vite dissipée. — Chez les Paulistes ; le P. Mc Millan. — Une jeune fille des *high schools*. — Visites en chemin de fer. — Les écoles du soir : 75 pour 100 d'élèves juifs. — L'école catholique d'été. — Comédie, *camping*, *base ball*, discours et souper. — Sur le lac Champlain et le lac George. — Dans le pays des Mohicans.

Les lecteurs que n'a point découragés mon premier chapitre méritent bien de savoir où j'ai l'intention de les conduire. Si mes projets ne se modifient pas, nous resterons aussi peu que possible dans l'Est, vu il y a quatre ans ; nous irons droit à Chautauqua, puis à Chicago, prendre part à des cours d'été ; nous ferons, de là, visite à Mgr Ireland et à Mgr Spalding ; nous nous dirigerons ensuite vers la Californie, avec arrêts dans le Nebraska et le Colorado ; nous descendrons de San-Francisco à Los Angeles, peut-être sur le Pacifique ; par l'Arizona, le Texas, nous nous rendrons en Louisiane et nous visiterons la Nouvelle-Orléans ; nous remonterons, par voie de terre ou de mer, à New-York et à Boston. Mais qu'on ne s'applique pas trop à retenir cet itinéraire. Pour des motifs qui apparaîtront en leur temps, il sera fortement changé ; c'est le Nord-Ouest que nous visiterons à la place du Sud-Est, et l'Ouest-Canadien au lieu de la Louisiane. D'autre part, le présent volume, de peur

d'être trop long, s'arrêtera à San-Francisco. Et en tout cela, les circonstances, je crois, ne nous auront pas mal servi, car « l'Amérique de demain », c'est principalement celle que nous verrons, et qui est en train de se former, ou de se développer, sur les rivages du Pacifique.

De toute manière, au reste, c'est une perspective de dix à douze milliers de kilomètres sur les grands chemins du Nouveau Monde. Elle impressionne fortement, il faut en convenir, le restant de séminariste qui survit en moi et que je m'amuse, de temps à autre, à effaroucher. Je regretterais qu'il disparût complètement. Il ajoute du piquant à certaines expériences et il en est que je ne pourrais faire sans lui. Combien il m'est utile, par exemple, quand je veux, au matin du débarquement, imaginer l'inquiétude qui doit saisir quelques nouveaux venus ! Le jour est à peine levé. Je viens de dire adieu aux compagnons de traversée ; me voilà seul dans la grande salle parmi les douaniers, devant mon petit bagage ouvert, sans amis, hésitant même sur l'adresse à donner. Que sera ce voyage de quatre longs mois ? Quelles heures de spleen, de fatigue, de regret, de maladie peut-être, loin des miens, loin de tout ? La tristesse monte, monte... Que doit-ce donc être pour l'émigrant définitif, qui ne sait où il ira ni s'il gagnera sa vie, et qui revoit, en un éclair, toutes les certitudes, toutes les affections qu'il a laissées pour l'inconnu vide ! On fait ce qu'on veut de l'imagination : enfant, j'ai versé de vraies larmes en jouant avec d'autres les orphelins perdus, et nous quittions tout à fait navrés les arbustes du jardin qui nous avaient servi de forêt sauvage. Voilà qu'il en va de même et que mon « séminariste » se sent défaillir. Je le secoue avec brusquerie, mais ne réussis pas à le faire taire aussi vite que je le souhaiterais. Le long des rues à peine éveillées de New-York et

jusqu'à ma chambre isolée d'hôtel il continue d'égrener en moi des idées timides et de couleur noirâtre. Je sais maintenant ce que je voulais savoir et combien il est dur de débarquer seul en pays lointain. Mais c'est un petit jeu que je ne recommencerai pas.

Plus de mélancolie ! Je viens d'arriver chez les Paulistes, aux bureaux du « Catholic World », où m'attendent déjà plusieurs lettres et qui me doit servir de quartier général. On me reconnaît, on me fait fête ; le P. John Burke m'embrasse : « Quelle chambre avez-vous ? » Je nomme mon hôtel, et cela me vaut de belles injures ; fallait-il donc me redire que j'étais chez moi à Saint-Paul ? Et justement un ami vient prendre le P. Burke pour une course pressée en automobile. Il m'emmène à l'hôtel pour tout dégager : « Voilà bien, lui dis-je, comme on fait fortune en votre pays. Débarqué misérable à six heures du matin, à neuf heures et demie je roule en auto. »

J'étais, peu après, sommairement installé dans les meubles, si j'ose dire, d'un Pauliste en mission, et j'allais voir le P. Searle, supérieur général. Le P. Deshon est mort, et j'étais arrivé bien juste, il y a quatre ans, pour saluer le dernier survivant des fondateurs de la société. Pauvre P. Deshon, si vénérable, si doux, si paternel ! C'est un précieux souvenir que d'avoir reçu l'une de ses suprêmes bénédictions. Son successeur n'est pas moins bon, pas moins facile à aimer, avec sa belle âme simple de grand savant et de pieux apôtre. Ce qu'on va être bien, dans cette atmosphère familiale, pour respirer quelques jours avant le long voyage !

Et la joie augmente quand, au déjeuner, je me retrouve en pays connu. Voilà le P. John J. Hughes, assistant du supérieur et recteur de la paroisse, le confesseur préféré des prêtres de New-York, avec son

grave et attachant sourire (1); voilà le P. Powers, à l'air froid et timide, mais la bonté, la complaisance même, et que le P. Searle veut me donner pour guide, afin peut-être de le dégourdir; voilà le P. Yunnan, citoyen de l'univers, né en Egypte ou en Hindoustan, parlant bien toutes les langues et gagnant toutes les âmes. En voilà de jeunes, pétillants de malice et d'intelligence, qui s'appliquent, parfois sans succès, à réprimer leurs traits d'esprit; en voilà d'âgés, à l'air indulgent, saint, désintéressé, qui vivent sur terre par simple habitude et ne pensent guère qu'au ciel. La plupart, toutefois, comme le P. Daly, le P. Conway, sont dans la force de l'âge et de l'activité, unissant en un rare mélange la douceur et la fermeté, le recueillement intérieur et l'allure dégagée : vrais religieux, mais de New-York; vrais Yankees, mais du monastère. Et tous si francs, si droits, si détachés! tous, dans l'équipement de confiance et d'optimisme que recommande l'Evangile aux conquérants d'âmes, sans bâton ni besace, comptant sur l'Esprit Saint et la nature humaine, exempts, je vous l'assure, de soupçons, d'inquiétudes et de préjugés. Et tels on les retrouve partout, à Washington, au lac George, à Chicago, à San-Francisco : les plus beaux types que je connaisse de foi et de sens pratique, de vie surnaturelle et de qualités humaines, l'énergie de l'Américain dans la suavité du catholicisme, le zèle apostolique avec le respect souverain des consciences humaines. Vive le vieux tronc de l'Eglise, qui pousse, après deux mille ans, des rejetons si verts et si élancés!

(1) Le P. John Hughes a été élu supérieur général au mois d'août 1909.

***

Au lecteur, plus heureux que moi, j'épargnerai la visite de New-York par ces chaleurs du début de juillet. New-York a, du reste, fait partie du premier voyage et peu vous importe, n'est-ce pas, que j'y aie étouffé quatre jours, le temps de revoir des amis et d'organiser le départ pour cette école de Chautauqua, qui m'a demandé une conférence?

Chautauqua (n'avouez pas que vous ignorez ce nom si familier aux Américains), c'est la campagne, c'est deux degrés de plus au Nord, c'est une petite altitude, c'est le rivage d'un lac, autant de motifs d'espérer la fraîcheur, et cela me console d'avoir à y parler, à y parler en anglais. Impatient de partir, j'ai pris, à l'Erié, un billet vendredi à midi pour lundi matin. Vendredi soir, le P. Mc Millan, que je n'avais pas revu encore, parce qu'il était en retraite, le P. Mc Millan entre dans ma chambre, me secoue les mains, me grogne ses souhaits de bienvenue, me demande mes projets, et y substitue les siens. Il veut que je voie l'Ecole catholique d'été avant la protestante; que je parte le samedi matin pour Cliff-Haven où se font les cours, au nord du lac Champlain, près du Canada; que je redescende le lundi à la maison de campagne des Paulistes, sur le lac George; que je remonte à Buffalo le mercredi; que j'arrive à Chautauqua le jeudi soir pour y parler le vendredi; que j'en reparte le même soir pour atteindre Chicago le samedi et y prêcher le dimanche devant l'Université. Pour quatre mois de vie américaine, c'est une assez belle entrée de jeu! Au grand émoi de mon séminariste, j'accepte cette bousculade et les huit cents kilomètres de surplus. Le P. Mc Millan trouve cela très simple et ne me félicite même pas. Je crois, du reste, que j'aurais perdu mon temps si j'avais tenté de résister. On ne

résiste pas au P. Mc Millan, quand il s'est mis en tête de faire du bien ou de rendre service. Il faut connaître cet Irlandais tout rond — même au sens moral — et sa façon tranquille d'arranger les choses comme il sait qu'elles seront mieux. C'est l'homme qui vous apporte les documents, qui vous donne les introductions, qui vous dit les heures, les adresses, les personnes à voir, les démarches à faire, qui vous prend en mains et vous roule avec lui quatre jours sans arrêt, de train en train, de bateau en bateau, de maison en maison, vous montrant, vous expliquant tout, d'un air à moitié bourru à moitié souriant, dans un anglais qu'on entend à peine, avec des bouts de français prononcés à la diable; au demeurant le plus dévoué, le plus gai, le plus pittoresque des compagnons de voyage.

***

On suppose bien qu'un pareil homme est connu partout. J'en fais l'heureuse expérience dans le train même qui nous emmène au lac Champlain, en longeant d'abord les rives pittoresques de l'Hudson. Ravissante vue à gauche sur ce Rhin des Etats-Unis; mais les bons sièges sont tous occupés. On sait qu'une allée partage les Pulmanns dans toute leur longueur et que de chaque côté s'alignent des canapés à deux places. Le P. Mc Millan avise une enfant de sa *Sunday School* ou école du dimanche, l'équivalent ou presque, de ce que nous appelons, moins heureusement peut-être, catéchisme de persévérance. Il nous nomme l'un à l'autre, et Miss Marjorie Ellis va me servir de guide, en me cédant sa place, malgré mes refus, toutes les fois que le paysage en vaudra la peine. Elle m'intéresse bientôt plus que l'Hudson. Elle a seize ans; c'est une jeune fille, mais encore enfant, candide et raisonnable, sans nulle prétention ni soup-

çon de coquetterie, qui va droit son chemin et déjà sûre d'elle-même. Son père est inspecteur de logements à New-York, une charge modeste. Elle va passer un mois chez des parents à Albany. C'est un excellent type du peuple qui s'élève. Elle aime l'étude et elle a en mains un livre de diction avec des morceaux choisis. Elle a été à l'école primaire catholique de sept à douze ans, à une école publique de douze à quatorze, et il y a deux ans qu'elle suit la *High School*, école supérieure, où elle restera jusqu'à dix-huit.

Elle trouve dans cette *High School* des programmes aussi avancés que ceux de nos meilleurs pensionnats. Elle y a fait, la première année, de l'anglais, du latin, de l'algèbre, de la botanique, de la biologie, de la musique, du dessin et de la peinture; la seconde année, de l'anglais, du latin, du français, de l'histoire, de la géométrie et les arts déjà indiqués. Les deux autres années, elle approfondira les mêmes matières et y ajoutera la chimie. Elle aurait pu choisir, au lieu du latin, le grec et, au lieu du français, l'allemand. Elle a déjà une sérieuse teinture des deux langues qu'elle apprend, assez pour observer qu'on trouve « beaucoup de mots français dans le latin ». Je l'amuse fort en lui montrant que c'est plutôt le contraire. — L'enseignement de ces *High Schools* pour filles est complètement gratuit; on y entre avec un grade des écoles publiques ou en passant un examen. La principale de New-York compte trois mille élèves et une annexe en reçoit deux mille. Il va sans dire que les garçons ne sont pas moins favorisés. Et c'est ainsi dans toutes les villes. En somme, la gratuité de l'enseignement secondaire, qui nous paraît une utopie, est de pratique commune aux Etats-Unis (1).

(1) Cf. *Au Pays de la vie intense*, p. 339, sur la *High School* centrale de Philadelphie, et p. 286, sur une *High School* pour

— Seulement, dis-je au P. Mc Millan, qui nous a suivis avec intérêt, tout cela est excellent pour la jeunesse qui a du temps libre. Comment fait celle qui est obligée de travailler pour gagner son pain ? — Nous avons pour celle-là des *High Schools* du soir. Si cela vous intéresse, nous allons voir celui qui dirige la plus importante, le docteur Nicholson. — Avec plaisir. Où et quand cela ? — Mais tout de suite, dans le train. Est-ce qu'on attend, en Amérique ?

— Oh ! regardez d'abord Sing-Sing, s'écrie Marjorie Ellis. Et elle jouit de l'étonnement que me produit ce singulier nom. Sing-Sing, c'est la gracieuse petite ville où se trouve la plus célèbre prison de l'Etat de New-York, un Fresnes américain. Elle a même sa chanson, et l'enfant me la cite en riant aux éclats :

Dear Sing-Sing
It's the real, real thing!
The boys and the girls
They are treated alike,
But like brothers and sisters
They all have their fights.
Dear Sing-Sing,
It's the real, real thing (1)!

nègres, à Washington. L'organisation de l'enseignement régulier (*Grammar Schools, High Schools, Colleges, Universities*) y est analysée aux pages 278-286. Ainsi qu'on va surtout le voir dans ce chapitre et le suivant, nous nous attacherons, cette fois, à des côtés moins connus de la question ; nous parlerons un peu des écoles du soir et beaucoup des écoles d'été.

(1) Comme dans toutes les scies populaires, la drôlerie dépend beaucoup plus des assonances que de l'idée. Traduit, cela ne signifie rien :

Cher Sing-Sing (prononcez signe-signe),
Il n'y a que ça, n'y a que ça de vrai ;
Les gars et les filles
Y sont traités de même.
Mais, comme frères et sœurs,
Ils sont tous à se battre.
Cher Sing-Sing,
Il n'y a que ça, n'y a que ça de vrai ;

Après cette leçon de poésie, le P. Mc Millan me conduit chez le docteur Nicholson. Nous le trouvons dans un fumoir turc, en compagnie de quatre ou cinq autres New-Yorkais. Tout le monde présenté, comme si nous étions en ville, on nous offre cigares et bière, et la conversation, après quelques allées et venues, se fixe comme naturellement sur les écoles supérieures du soir. Je dis l'intérêt qu'elles offrent pour moi, tout spécialement préoccupé de saisir comment l'Amérique assimile, élève, civilise le million de barbares qui lui arrivent chaque année. Le docteur Nicholson, voyant que c'est sérieux, me donne immédiatement des informations et m'invite à voir son école en octobre quand je traverserai de nouveau New-York. Je n'y ai pas manqué; et, si on me le permet, sacrifiant l'ordre chronologique à celui des idées, j'utiliserai dès maintenant ce que j'ai appris dans cette enquête. Rien ne m'a placé plus directement en face du pouvoir d'éducation des Etats-Unis. Et il faut entendre cela montré, expliqué sur place, rapidement, sobrement, par cette quintessence d'esprit net et de volonté sûre, par cet homme surmené et calme, serviable et pressé, par cet Américain à la dixième puissance, qu'est le docteur John T. Nicholson, principal de la *Harlem Evening High School* pour hommes.

New-York a quatorze écoles supérieures du soir. La plupart sont ouvertes aux deux sexes. Celle du docteur Nicholson ne comprend que des hommes. Elle est la plus importante de toutes, et réunit trois mille étudiants au fort de l'année scolaire, laquelle dure du 1er septembre au 1er mai, à raison de quatre soirs par semaine. Le 2 octobre, jour de ma visite, il y a déjà deux mille inscrits. M. Nicholson me conduit dans chaque classe; je n'en vois pas qui ne soit presque pleine, et d'étudiants on ne peut plus attentifs. Tous sont des employés ou des ouvriers, mais

en habits que nous dirions du dimanche, ceux que chacun revêt, le soir venu, chez les peuples d'habitudes anglaises, comme pour s'élever quelque temps au-dessus des préoccupations de l'ordre matériel. Il n'y a, pour l'admission à l'école, qu'une limite d'âge minimum : quatorze ans. On y voit des hommes faits et même des hommes mûrs; l'âge moyen, toutefois, évolue autour de vingt et un ans. Il suffit, pour entrer, d'avoir son grade des classes élémentaires ou un certificat équivalent. Les matières enseignées sont assez nombreuses et diverses pour que chacun y trouve ce qui convient le mieux à ses aptitudes, aux besoins de sa profession, aux ambitions qu'il nourrit. Dans les deux classes d'une heure qu'il peut suivre, de sept heures trente à huit heures trente et de huit heures trente à neuf heures trente, les lundis, mardis, mercredis et jeudis de chaque semaine, l'étudiant apprend, à son choix et suivant des degrés qui correspondent à son avancement, l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol, le latin, les mathématiques (arithmétique, algèbre et géométrie), la chimie, l'électricité, la physique, l'histoire et l'économie politique, la tenue des livres, le droit commercial, la sténographie et la dactylographie, le dessin, la mécanique, l'architecture. C'est la ville qui fait tous les frais, paie les professeurs, procure l'usage gratuit des laboratoires et autres instruments de travail. Les meilleurs élèves reçoivent des récompenses, qui sont généreusement données par les professeurs. Détail extraordinaire et que je ne puis pas omettre de noter : après la visite des classes, je demande à M. Nicholson quelle est la composition ethnique et religieuse de son immense école; il cherche avec ses collègues et, tout surpris lui-même de la proportion, il me déclare que 75 pour 100 sont des Israélites. Nous avons vu dans le chapitre précédent qu'ils atteignent, à New-York,

le chiffre, unique au monde, d'environ huit cent mille. Leur présence dans cette *High School* atteste éloquemment leur désir de s'élever et fournit l'explication de leurs succès. Quand je me rappelle l'aspect misérable des juifs orientaux qu'amenait notre navire et quand je pense que leurs enfants ressembleront à la studieuse et élégante jeunesse de cette grande école, il me semble que je vois fonctionner, presque automatiquement, le phénomène d'assimilation.

Mais que deviennent, dira-t-on, les adultes trop ignorants pour être admis en de telles écoles et cependant désireux de s'instruire? Ils ont les écoles primaires du soir, semblables à celles de nos pays, avec cette différence que la plupart sont entretenues par des fondations privées. Elles s'ouvraient au moment de mon retour à New-York, les derniers jours de septembre, au nombre de quatre-vingt-quatre. Tous les journaux en donnaient la liste, avec les adresses. Ces *evening elementary schools* sont suivies, en particulier, par les immigrants de tout âge et dont beaucoup ont surtout à y apprendre l'anglais. Il peut s'en trouver dans la masse qui ne profitent guère, comme cette vieille négresse, dont parlait un journal à Boston et qui apprenait à lire chaque hiver, l'oubliant chaque été; mais la plupart en tirent grand avantage et y acquièrent des connaissances qui leur permettent de mieux gagner leur vie ou même de suivre les *High Schools*. J'ai parlé de Boston, où les écoles primaires du soir s'ouvrirent pendant mon séjour, la troisième semaine d'octobre. Elles commençaient avec vingt mille élèves contre dix-sept mille l'année précédente, et de tout sexe, de tout âge, de toute nationalité, de toute race, jusqu'à des Grecs, des Russes, des Polonais, des Turcs, des Chinois et des nègres.

M. Nicholson me montre aussi la liste des conférences populaires, également organisées par la ville et qui se font chaque samedi, à huit heures, dans les divers quartiers. Presque toutes sont accompagnées de projections. Voici, dans l'ordre où elles sont données, les leçons du 5 octobre au 14 décembre. Cinq ont pour sujet la géographie de l'Amérique centrale et méridionale, et six, des questions sociales : « Porfirio Diaz, le régénérateur du Mexique. — Comment est gouvernée la cité de New-York. — La Jamaïque et le récent tremblement de terre. — La fédération mondiale, histoire et sens véritable du mouvement pacifiste, par un témoin de la conférence de la Haye. — Bermude, la terre des lis et des roses. — L'évolution de la bonté. — A travers l'Amérique du Sud, récit d'un voyage à mulet dans les Andes et en radeau sur l'Amazone. — Ce que l'Amérique doit aux émigrants, histoire de l'immigration depuis 1790 et contribution des étrangers au progrès de la République. — Un voyage au Brésil. — Face à face avec les grands idéals : conférence sur le *home* et l'école en Amérique et sur leur action combinée pour la construction d'une vie. » Le programme indique les livres à lire comme préparation et la section de la bibliothèque publique où tout le monde peut les emprunter sans frais.



Ce serait donner de ma première journée de chemin de fer une idée peu exacte de laisser croire qu'elle se passa tout entière à prendre des notes sur l'école du soir. Les entretiens furent plus variés et un déjeuner offert par M. Nicholson coupa le trajet fort agréablement ; on ne saurait croire comme il est difficile, aux Etats-Unis, pour un clergyman, de payer son écot.

Mes compagnons parlent politique, littérature, beaux-arts, de tout à bâtons rompus. On plaisante, on raconte des histoires, et je retiens cet « à peu près » d'une Canadienne vénérable qui était allée voir sa fille, émigrée à Fall-River, dans le Massachusetts : « On a bien raison de dire chez nous, contait-elle au retour, que ces Américains sont des gens sans foi, de simples païens. J'ai traversé les Etats de part en part ; je n'y ai trouvé que trois villes avec des noms de saints : Saint-Albans, Saratoga et Central-Falls ! »

Peu à peu nous semons le long de la route ces terribles Yankees et je vois, en approchant du Canada, monter de braves gens qui parlent le plus pur français des campagnes normandes (1). Nous nous arrêtons, toutefois, un peu avant la frontière. Notre station de Plattsburg est à environ trente lieues de Montréal. Le trajet a été de dix heures d'express.

Il fait encore clair quand nous arrivons, un clair de soirée limpide, où le lac et les bois prodiguent fraîcheur et parfums. Quelle joie de s'en imprégner, après New-York torride, pendant qu'une voiture légère nous emmène à l' « Ecole catholique d'été d'Amérique », c'est-à-dire au groupe élégant et simple de chalets, de tentes, de pensions familiales, de salles de conférences — sans omettre la chapelle — qui, pour deux mois de belle saison, réunit dans le délassement, l'étude et la prière, plusieurs milliers de catholiques venus de tous les Etats, principalement de l'Est et parfois même de l'étranger (2).

(1) Il va sans dire que les Canadiens instruits parlent un français correct.

(2) De 931 au début, les hôtes qui passent chaque année par l'école, entre le 10 juin et le 30 septembre, sont maintenant au nombre d'environ 7 000. — Une autre école d'été catholique a été ouverte en 1908 pour les Etats de l'Ouest, à Springbank, dans le Wisconsin.

L'idéal village domine la rive ouest du grand lac Champlain, au delà duquel s'aperçoivent les collines verdoyantes de l'Etat de Vermont, tandis qu'en se retournant l'on découvre les monts gris des Adirondacks. Une longue avenue sablée partage en deux les groupes de maisons; des planches de bois blanc s'en écartent pour conduire, parmi les gazons finement tondus, aux diverses demeures. Les chalets sont de telle sorte entretenus, qu'ils semblent tous être peints à neuf. La pluie et la boue ne peuvent rien contre une telle organisation; et, quant à la poussière, on en est préservé par les eaux du lac, l'herbe des prairies, les arbres de la forêt. L'intérieur des maisons et la tenue des gens n'étalent pas une moindre netteté, ainsi que je le constate aux visites qu'on me fait faire dès le soir de mon arrivée; partout, dans la mise et dans le mobilier, même simplicité, même sobre élégance; on n'aperçoit aucun signe de différence sociale. Je ne sais si je m'illusionne, mais il me semble que l'atmosphère morale brille également pure et comme transparente. Chacun vit sous les yeux de tous et rien n'est à cacher. Aux messes du dimanche matin, où ne manque personne, on prie avec recueillement et beaucoup font la communion. Une gaîté tranquille se reflète sur les visages, signe des mœurs simples et droites. La sécurité est telle, que l'église et la sacristie restent ouvertes, sans gardien, même la nuit. Evidemment, c'est ici une sorte d'élite qui ne pense à rien d'autre qu'à un repos honnête, à son instruction, son avancement moral ou plutôt, qui travaille à tout ce progrès sans même y penser, ce qui n'en est pas la moins bonne manière.

Je n'assisterai pas aux cours puisque, arrivé le samedi soir, il me faudra partir le lundi matin. Je recueille cependant assez d'informations pour attester que c'est pure plaisanterie de dire qu'en cette « école

d'été » l'on aperçoit aisément l'été, mais l'école plus difficilement. Le programme de cette année annonce plusieurs conférences du R. Talbot-Smith, président de l'institution, sur la première, la deuxième et la troisième République française; du R. James J. Fox, de l'Université de Washington, sur les relations entre l'Eglise et l'Etat, telles qu'elles étaient à l'origine et telles qu'elles sont maintenant aux Etats-Unis; du R. John J. Driscoll, sur la reconstitution de l'Eglise en France après la Révolution; du P. Mc Millan, sur le progrès des écoles paroissiales. J'y note encore des leçons d'astronomie, des cours sur l'histoire de l'éducation, sur la langue et la littérature celtiques, sur la doctrine de l'évolution et sur son histoire, sur la compatibilité du commerce et de la culture intellectuelle, sur l'ancienne et la nouvelle philosophie de la vie, sur l'histoire de France, sur l'histoire et le caractère des Volontaires américains, sur le rêve égalitaire. Il faut ajouter à cette liste des classes pour enfants, des cours de musique, même des leçons de danses celtiques, enfin, j'allais dire surtout, parce que c'est ce que les circonstances m'ont fait voir le mieux, des soirées mi-instructives, mi-comiques, où presque toute la colonie se rassemble et fraternise.

Après notre installation dans le chalet du président Talbot-Smith, nos visites à plusieurs familles et clubs, notre dîner au commun restaurant, nous assistons à l'une de ces séances. Celle de demain sera moins amusante, puisque j'y parlerai; celle de ce soir est franchement gaie. Des amateurs, la plupart excellents artistes, nous jouent une sorte de vaudeville naïf et cocasse, intitulé *Who is who ?* « Qui est qui ? » Un papa loufoque attend le prétendant de sa fille et un domestique; il ne leur laisse pas le temps de s'expliquer et les prend l'un pour l'autre. Une confusion parallèle s'établit entre la fille de la maison et la chambrière.

Mais l'amour, moins aveugle qu'on ne dit, rectifie les situations, en dirigeant les cœurs où ils doivent aller; et, quand à la fin le papa furieux expulse tout le monde, le faux domestique parce qu'il veut épouser la fille, le faux prétendant parce qu'il veut épouser la bonne, il suffit que le premier, en demandant à être remboursé de ses frais de voyage, se fasse connaître comme le domestique réel, pour que tout rentre dans l'ordre et que chacun se marie comme il doit. Toute la drôlerie de la pièce vient de l'ahurissement que manifestent le serviteur à être traité avec tant d'égards, le fiancé à être obligé de cirer les bottes de monsieur. Peut-être faut-il, pour jouir de ces facéties, n'être pas trop blasé sur l'art du théâtre! L'auditoire, en tout cas, s'en amuse beaucoup et aussi mon « séminariste ». Je propose humblement le sujet à Tristan Bernard. Que pense de ce Plaute américain l'auteur des *Jumeaux de Brighton ?*

Le dimanche, après la messe, visite au *College Camp* où des garçons, entre la treizième et la vingtième année, vivent ensemble sous des tentes, comme des soldats, et mènent la vie au grand air, se livrant à des sports de toute sorte. Le régime est simple et l'installation primitive, mais l'hygiène bien assurée. La toile de la tente est imperméable et un parquet en recouvre le sol; des chemins de planches, pour les jours de pluie, relient ici les tentes comme ailleurs les chalets. Le camp se dresse en plein bois, sur une falaise qui domine le lac (d'où le nom de *Cliff-Haven*, port de la falaise). Les jeunes gens paraissent tous bien portants et heureux. On me présente des collégiens qui demeurent trop loin pour retourner chez eux durant les vacances, notamment des Américains du Sud et même deux de ces jeunes Filippinos que le gouvernement des Etats-Unis fait élever à ses frais pour qu'ils l'aident plus tard à assimiler sa lointaine conquête.

La vie sous la tente, le *camping*, se développe beaucoup en Amérique et non pas seulement pour la jeunesse. Des familles, des groupes d'amis vont volontiers passer quelques semaines de la belle saison dans les bois ou dans les montagnes, à reprendre ainsi l'existence primitive des prédécesseurs indiens. Rien, paraît-il, de plus agréable ni de plus fortifiant. Mais c'est pour les jeunes garçons surtout que ce sport est considéré à la fois comme le plaisir suprême et un excellent moyen de formation; ils y reprennent des goûts simples et ils y acquièrent la vigueur physique, deux avantages également précieux dans une civilisation surchauffée qui exagère les appétits et diminue les forces. Il faut entendre le P. Talbot-Smith, excellent prêtre pourtant et plutôt d'apparence austère, vanter les bienfaits des sports et surtout du *base ball*, ce grand jeu national qui passe peut-être, chez les Américains, avant toute autre espèce de préoccupation. Le *base ball*, me dit en revenant du *camp* le président de l'école d'été, favorise, rien de plus évident, le développement physique. Mais il développe aussi les habitudes sociales, par le fait qu'il se joue devant le grand public; l'instinct de solidarité, par la répartition des joueurs entre deux équipes; la discipline, le sentiment de l'honneur et la loyauté, parce que tout s'y passe dans les justes règles. « Le *base ball*, ajoute-t-il, est un instrument efficace d'assimilation. Vous voyez ce jeune Filippino ; il est regardé comme bon Américain, parce qu'il joue parfaitement le *base ball.* »

Et le fait est que je n'ai vu aucune sorte de mérite plus apprécié que celui-là. Qui ne s'intéresse point au *base ball* perd toute considération. J'ai dû, moi-même, pour ne pas compromettre des amitiés précieuses, assister à une grande partie à New-York et demander quelquefois des nouvelles des matches engagés par les grandes équipes de New-York, de

Chicago, de Détroit. Dans le train qui me ramenait sur la côte Atlantique après quatre mois dans l'Ouest, je me rappelle avoir acheté, un soir, avec empressement le dernier numéro du *New-York Herald.* Le maître d'hôtel du wagon-restaurant vint me le demander pour quelques instants, familiarité aussi surprenante de ce côté du Mississipi qu'elle serait naturelle de l'autre. Il revint bientôt triomphant et, me citant les chiffres du *match* entre champions de New-York et de Detroit : « Que dites-vous de cela? me demanda-t-il. *Is it not a beautiful game ?* N'est-ce pas une belle partie ? — *Magnificent !* Tout à fait admirable », répliquai-je avec conviction. J'eusse été bien embarrassé d'en dire autre chose.

L'école catholique d'été ne manque point d'espace pour ses sports, tennis, jeux de boules, courses, golf, natation, canotage. Les bois, les montagnes, un lac de quarante-cinq lieues de long et large, parfois, de dix-huit kilomètres, s'ouvrent devant ses heureux hôtes et elle possède en propre cinq cents acres de terrain. A ce propos, le Français pensera qu'avec un tel fonds et tous ses immeubles, elle doit payer de fameux impôts. Pas un dollar, pas un cent ! N'est-ce pas une œuvre d'éducation et, à ce titre, ne sert-elle pas au bien public? L'ensemble est exempt comme « extension universitaire » et les chalets comme *dormitories*, dortoirs, logis d'étudiants. Mais les pouvoirs publics ne se contentent pas d'exempter d'impôts cette œuvre catholique (comme ils feraient, comme ils font, au reste, pour toute œuvre analogue) ; ils poussent le cléricalisme, ou tout au moins l'aveuglement, jusqu'à l'encourager de leurs sympathies visibles. Parmi ses visiteurs, l'école d'été a inscrit les noms du président Mc Kinley, de plusieurs vice-présidents et de Th. Roosevelt, quand il était gouverneur de l'Etat de New-York.

L'après-midi du dimanche, une voiture nous mène, le président Talbot, le P. Mc Millan et moi, à l'hôtel Champlain. Ici, par exemple, je ferai bien de ne rien décrire, si je ne veux pas qu'on me soupçonne de réclame. Impossible de ne pas admirer cette splendide résidence, ces arrangements à la fois discrets et somptueux, où chacun peut se croire *at home,* tout en jouissant des avantages d'un palais princier. La bibliothèque même contient plusieurs milliers de bons ouvrages. Et quelles échappées de vue sur le lac, sur les montagnes! quel parc merveilleux, immense, offrant de longues promenades en voiture, naturel et soigné, une forêt vierge aux allées de sable fin!

La perfection est d'habiter, non pas l'édifice central, mais quelque chalet perdu dans les arbres, où, servie comme à l'hôtel même et délivrée de préoccupations domestiques, une famille peut cependant garder l'illusion complète du chez soi. Tel apparaît le cottage où nous faisons visite, chez le juge Dowling, de la Cour suprême de New-York, une des figures les plus rayonnantes d'esprit et de bonté que j'aie vues dans tous mes voyages, la France y compris. Je voudrais entendre ce que diraient, mis en face de cet homme éminent, ceux qui jugent l'Amérique sur quelques corsaires ou sur quelques snobs.

Or, il faut noter que la vérité seule peut arracher à ma rancune un pareil éloge de M. Dowling. Après être revenu dîner et parler au *Summer School,* où je fis, Dieu me pardonne, un discours en anglais, nous reprîmes la route de l'hôtel Champlain; et je me livrais dans mon innocence, à la contemplation d'une fraîche nuit d'étoiles, lorsque j'appris avec étonnement que l'aimable magistrat voulait nous offrir un second dîner ou un souper, si l'on préfère, — la chose m'effraie plus que le mot. Mes résistances, très sincères, n'obtinrent pas de succès. Ayant cédé sur le cocktail glacé

aux huîtres, il fallut céder sur tout le reste, et, rentré à onze heures et demie (car pourtant il ne faudrait pas croire...), je ne m'assoupis que le matin vers six heures, juste à temps pour être éveillé par le P. Mc Millan : « N'oubliez pas, grommelait-il à ma porte, que le bateau part à sept heures. » Et à sept heures l'on s'embarquait sur le lac Champlain.



Les premiers temps de la navigation se passèrent à dormir. Je devais me voir, en songe, condamné par la Cour suprême de l'Etat de New-York, à trois ans de repas forcés. Au bout d'une heure ou deux, ragaillardi par la brise matinale, je fis de sanglants reproches au P. Mc Millan qui veillait près de moi sur un *rocking chair*. L'air aussi peu troublé qu'un ange de l'école hollandaise, il m'invita, pour guérir mon indigestion, à prendre un solide breakfast. Le remède opéra et je retrouvai mes esprits pour jouir, tout le reste du jour, des admirables paysages que traversait le paquebot. Sur notre gauche défilaient les plaines fertiles du Vermont, avec l'arrière-plan des Montagnes Vertes ; à notre droite le rivage, plus accidenté, servait de dernier contrefort aux Adirondacks. Nous contournions des îles, des presqu'îles ; nous louvoyions d'une côte à l'autre, faisant escale à de petits centres d'industrie ou à des villes de plaisance, rencontrant tantôt de jolies résidences, tantôt des recoins sauvages où des jeunes gens de New-York campaient à la place des anciens Peaux-Rouges. Et à tout cela mon cher compagnon mêlait ses récits sur les expéditions de Champlain, sur les luttes entre Français et Anglais, sur la guerre de l'Indépendance, sur les mœurs et la résistance des tribus indiennes.

Vers le milieu du jour, nous voyions le lac se rétrécir

et s'achever en rivière. Le bateau s'arrêtait au fort Ticonderoga, aujourd'hui en ruines, mais encore pittoresque et regardé comme un des plus précieux monuments de l'histoire américaine. Bâti en 1755 par les Français, sous le nom de fort Carillon, il repoussa victorieusement, trois années plus tard, une attaque des Anglais qui n'y perdirent pas moins de deux mille hommes; mais, évacué par nos troupes l'année suivante, il garda le drapeau britannique jusqu'à ce qu'en 1775 les volontaires Américains s'en emparassent « au nom du grand Jehovah et du Congrès continental ». Le général Burgoyne le reprit en 1777, pour fort peu de temps. Les Américains le démantelèrent en 1780.

A Ticonderoga, une jolie chute décharge dans le lac Champlain les eaux du lac George, qui est plus haut de deux cent cinquante pieds. Un petit chemin de fer nous y mène en fort peu de temps, et nos premières heures de l'après-midi se passent à naviguer entre ses rives très pittoresques. Les collines, on peut dire les montagnes, qui y plongent à pic et y reflètent leur épaisse verdure, le font ressembler aux lacs lombards et spécialement au fond du Lugano. D'Oria et de San-Manette l'on a en face de soi des lignes toutes semblables; et c'est une sensation fort inattendue que de regarder ici les paysages du *Petit Monde d'autrefois*. De Fenimore-Cooper à Fogazzaro, qui aurait cru un rapprochement possible? Ici, pourtant, dans les défilés qui entourent le lac George, se passent les aventures du « Dernier des Mohicans ». C'était, comme dit l'auteur, « pendant la troisième année de la dernière guerre entre la France et la Grande-Bretagne, alors qu'elles se disputaient un pays destiné, par bonheur, à n'appartenir un jour ni à l'une ni à l'autre ».

Malgré les villas, les cottages, les camps, les hôtels installés dans les îles nombreuses, dans les enfonce-

ments du rivage contourné, l'ensemble du pays, pour peu qu'on s'y avance, n'a guère changé depuis les Indiens. L'aspect en est, heureusement, demeuré sauvage et l'on n'a pas grand effort à faire pour s'y replonger dans les conditions d'une vie primitive. Il n'est rien de plus reposant au monde, et je comprends le P. Hecker d'avoir établi là, en un temps où le prix du terrain y était modique, la maison de campagne de ses fils. Elle est restée on ne peut pas plus simple et ne possède, en plus de la salle où l'on dit la messe, que des pièces rudimentaires pour le sommeil et pour le repas. Mais le franc abandon et la douce cordialité ! Sans avoir le temps d'expérimenter le *camping* dont jouissent quelques jeunes Pères dans une île voisine, je n'imagine pas qu'on y puisse être beaucoup plus « nature » qu'ici autour de cet affectueux P. Smith. Pourquoi faut-il que je doive, après deux nuits et un jour seulement, perdus, hélas ! pour moitié en ce qu'on appelle travaux de l'esprit, quitter déjà *Sainte-Marie du Lac,* monter dans la petite barque à pétrole que conduisent deux Pères et rejoindre le chemin de fer banal ? Si le P. Mc Millan ne poussait la bonté jusqu'à me conduire à Albany, où je dois prendre l'express de Buffalo, je ne sais si j'aurais le courage de quitter tellement vite mes Paulistes, la rustique maison de Sainte-Marie, les eaux vertes du lac enchanteur, les forêts encore vierges où chassaient les trappeurs, où triomphait Œil de Faucon, où se battaient les Mingos et les Mohicans.

CHAPITRE III

CHAUTAUQUA

Le songe d'un jour d'été. — Salente américaine. — L'institution de Chautauqua. — Une cité scolaire de douze mille habitants. — Son origine, son programme, son esprit, son caractère chrétien. — La soif d'instruction.

Une nuit à Buffalo et une matinée chez les prêtres de l'église française qui sont, vicaire et curé, deux types modèles de l'Alsacien grave, bon et dévoué; puis je prends le train pour Jamestown, une des stations qui mènent à Chautauqua (1). Le *Chautauqua Daily*, journal de la célèbre institution, m'ayant demandé, suivant l'usage d'Amérique, un récit de mes impressions toutes fraîches, je lui donnai les lignes suivantes. La citation m'en sera peut-être permise, au nom de cette sorte d'intimité qu'établit le récit de voyage entre l'auteur et ceux qu'il regarde un peu comme ses compagnons. On voudra bien tenir compte de ce que cette fantaisie fut d'abord composée pour paraître en anglais. Elle avait pour titre : *The Dream of a Summer's Day*, « Le songe d'un jour d'été ».

Imaginer des merveilles et les décrire avec enthousiasme, raconter des faits admirables, des événements prodigieux, des bonheurs inouïs ; et, à la fin, quand le lecteur palpite

(1) De Buffalo, ni de son magnifique et bruyant voisin le Niagara, il ne sera parlé dans ce volume, pour la simple raison qu'ils ont eu place déjà dans *Au Pays de la Vie intense*.

d'admiration, lui déclarer froidement que tout cela n'était que rêve : c'est un des procédés les plus fréquents de la littérature, en n'importe quel genre, et qui s'étend des contes enfantins jusqu'à l'épopée.

Je ne veux point déprécier un si universel et si vénérable usage ; mais je dois à la vérité de dire qu'ayant fait l'expérience contraire, elle m'a paru plus intéressante. Moi aussi, j'ai vu des choses étonnantes comme on n'en voit qu'en songe. Seulement, quand je me suis frotté les yeux, croyant que j'avais dormi, je me suis aperçu que tout était réel. Mais si je vous les raconte, vous ne me croirez pas et vous penserez que je rêve encore. Peut-être bien qu'après tout vous aurez raison. En tout cas, voici mes souvenirs :

C'était dans la première décade du vingtième siècle, et plus précisément, si mes tablettes ne me trompent pas, le 18 juillet de l'an de grâce 1907. Le bateau à vapeur et le chemin de fer, principaux moyens de locomotion en ces temps barbares, m'avaient amené de Paris à Jamestown en une quinzaine de jours. Je ne vis pas Jamestown ; mais cette ville devait exister, puisque le train s'y arrêta. A la station se trouvait, pour m'attendre, un étudiant de Chicago, tout semblable à celui qu'un écrivain, de mes amis, avait promené à travers la France une année plus tôt et dont il avait raconté les impressions sous ce titre bizarre : *la Découverte du Vieux-Monde* (1). Comme le héros du livre, que beaucoup, même l'auteur peut-être, avaient cru chimérique, l'étudiant rencontré était un esprit libre, un cœur droit, une âme simple et forte. Il avait même âge et mêmes façons d'être que Lionel J. Ferguson. Cette coïncidence si étrange fut même le premier motif pour lequel je me crus transporté au pays des songes.

Bientôt, sous le nom de tramway électrique, un char peu rapide, — j'ai déjà dit qu'à cette époque les hommes rampaient encore sur la terre pour aller d'un pays à l'autre, — nous emmena, par une route qui tantôt traversait des champs verts, tantôt côtoyait les eaux bleues d'un lac, vers la cité la moins vraisemblable et cependant la plus séduisante que j'eusse oncques visitée.

(1) *La Découverte du Vieux-Monde par un étudiant de Chicago.* Un vol. in-12, chez Plon, 5e édition.

Il fallait, pour y entrer, faire des signes mystérieux, et ainsi les profanes s'en trouvaient exclus. On n'en pouvait, non plus, sortir qu'après avoir satisfait à des exigences magiques ; et il court, dans le pays, une légende terrible sur le sort d'un voyageur qui, y ayant pénétré par fraude, n'a jamais pu s'en évader, même après la mort, de sorte que son âme, errante sur les bords du lac, où elle scintille la nuit, attend avec impatience le dernier jugement.

L'idéal étudiant ayant parlé pour nous deux à l'ange qui gardait les portes, nous pénétrâmes dans l'enceinte sacrée. Parmi des arbres séculaires j'aperçus, çà et là, sans ordre apparent, des chalets rustiques, au seuil desquels se balançaient, sur des sièges mouvants, des mortels de tout âge et de tout costume, mais semblables par la paix, la santé, la joie que respirait leur visage souriant. Des enfants jouaient dans les avenues, et des jeunes filles se tenant la main marchaient légères sur les pelouses vertes.

Quelques demeures plus vastes et plus austères variaient le paysage. Comme je demandais à mon guide à quoi elles servaient, il me répondit qu'on y enseignait les sciences, les arts et la philosophie. Et ainsi j'appris que cette cité n'avait pas été bâtie, comme les autres, pour acquérir des richesses, mais pour former les hommes au savoir et à la vertu. On y appelle de tous pays des maîtres expérimentés ; et autour d'eux s'assemblent chaque année par milliers et milliers les esprits avides de s'instruire, les âmes soucieuses de progrès.

Je fus bientôt introduit près du grand sage qui présidait aux destinées de ce royaume ou de cette académie. Je m'inclinai devant lui et devant sa gracieuse compagne. Ils m'accueillirent avec la même grâce que mettaient autrefois les princes étrangers à recevoir Ulysse vagabond. Ils me conduisirent d'abord dans une salle toute pleine de convives, où ils me rassasièrent de mets délicieux et simples ; puis, ils m'emmenèrent sur les bords du lac et montèrent avec moi dans une barque élégante où des jeunes gens et des jeunes filles, rassemblés autour de femmes vénérables, chantaient des hymnes harmonieux en s'accompagnant de la mandoline. Et le bateau partit, glissant sur les eaux du lac, où se reflétaient, en or, en émeraude, en toutes sortes de couleurs célestes, les splendeurs du soleil couchant.

La nuit venue, je fus conduit près d'un amphithéâtre creusé par la nature, mais que la main des hommes avait pourvu de sièges confortables et d'un abri contre les orages. Quatre ou cinq mille spectateurs y contemplaient des exercices de gymnastique et de danse ; des groupes de vierges et de garçons pleins de modestie y reproduisaient avec art les chorégies des divers peuples et des divers siècles.

Après ce spectacle, nous nous rendîmes dans une sorte de temple ionique protégé d'un toit, mais ouvert sur ses quatre côtés et séparé des arbres du dehors par des colonnes qui semblaient faire partie de la forêt. Il avait nom « le Hall de Philosophie », et j'appris avec tremblement que je devrais, le lendemain, y exposer en public les usages de ma propre contrée. Cette idée non réjouissante, et peut-être aussi la fatigue du voyage, m'empêchèrent de goûter comme il eût convenu le charme des entretiens que tenaient là des muses pleines de savoir et de sévère élégance, parmi les souffles purs de la nuit et l'opportune profusion des breuvages glacés.

Le lendemain, dès l'aube, je fus conduit, sur un char que traînait un quadrupède appelé cheval, à travers les chemins ombreux qui servaient de rues à la ville des sages. On me montra de nombreux temples où, de façon différente, les habitants priaient et honoraient le même Dieu. Plusieurs maisons s'ouvrirent devant nous, et c'étaient des écoles. Ici l'on enseignait les langues des diverses nations ; ailleurs la philosophie, et ailleurs les sciences. Les arts n'étaient pas oubliés, ni même les travaux utiles. Mais rien n'était fait par nécessité. Chacun allait apprendre ce qu'il préférait savoir, et spontanément les différents sexes, les différents âges s'organisaient en groupes libres autour des leçons qui leur agréaient. Tout le monde travaillait, et personne ne peinait. J'étais bien fâché de ne pouvoir prendre part moi-même à ces profitables exercices, et l'idée me semblait affreuse qu'il fallût quitter le soir même des lieux si enchanteurs.

L'âme remplie de beaux paysages et de sages paroles, je rentrai dans la demeure qui m'était assignée, et, par les larges fenêtres, contemplant l'eau du lac irradié de soleil, je pensai au discours que je devais tenir, quelques heures plus tard, en présence d'une nation si docte. Il me

sembla bientôt que je m'endormais, que j'étais transporté devant une grande foule et que j'essayais de l'instruire sur des questions, à la vérité, qui m'étaient familières, mais, le croirez-vous? dans une langue inconnue de moi-même. Lorsque je m'éveillai de ce rêve étrange, on m'affirma, on me prouva même par des témoignages palpables, qu'il était, comme tout le reste, une réalité.

Me voici maintenant dans la position de l'honnête auteur de cosmographie, dont nous suivions le manuel au petit séminaire : « Où vont, demandait-il en un accès de lyrisme, où vont ces astres chevelus ?... » Et il ajoutait entre parenthèses : *les comètes*. J'ai, moi aussi, le douloureux devoir d'expliquer maintenant tout ce que je viens de dire.

Le nom de Chautauqua, qui sonne très étrange peut-être de ce côté de l'eau, mais qui est on ne peut plus familier aux Américains, désigne premièrement un lac et secondement une institution.

Le lac est bien, des deux, le plus facile à comprendre ! C'est une gracieuse nappe d'eau de dix-huit milles de long et de deux milles de large, dépassant de quatre cent trente mètres le niveau de la mer, et de deux cent quarante celui du lac Erié, qui en est à trois lieues seulement. Entouré de collines, de bois et de villas, il constitue un des plus agréables séjours d'été de l'Est et du Centre, et l'on n'y vient pas seulement de Buffalo, toute voisine, mais de Chicago et de New-York, lesquelles n'en sont pas à moins de cent cinquante lieues.

L'institution, c'est une école qui reçoit, l'été, des milliers d'étudiants de tout âge et qui continue de loin, le reste de l'année, à instruire, soit par des lectures dirigées, soit par des cours ambulants, son immense clientèle. Le succès qu'elle a obtenu a suscité de toutes parts de imitations, qu'elle regarde avec intérêt sans les absorber et qui ont fait de son nom

l'appellation commune de tout un système d'œuvres similaires (1). L'Amérique est maintenant, chaque été, couverte, par centaines, de « Chautauquas », petits ou grands, et le *Summer Assembly* du lac Champlain, décrit au chapitre précédent, est, si l'on veut, un Chautauqua catholique. L'institution mère est toutefois restée, de beaucoup, la plus importante.

Elle fut fondée en août 1874 par Lewis Miller, mort en 1899, et par John H. Vincent, évêque méthodiste, né en 1832, qui en est le chancelier aujourd'hui encore; son fils, George E. Vincent, remplit avec maîtrise les fonctions de président. Elle ne se proposait d'abord que de former à leur délicate mission ceux qui se dévouent aux écoles du dimanche; mais elle ne tarda pas à étendre ses desseins et à embrasser presque tous les ordres d'enseignement. C'est, dans un genre spécialement populaire et souple, une sorte d'Université, où près de cent professeurs, chaque année, donnent les leçons les plus diverses, depuis des cours vraiment supérieurs pour personnes instruites jusqu'à des classes élémentaires pour petits enfants. La session, qui primitivement n'était que de douze jours, en dure aujourd'hui soixante.

Le budget annuel de dépenses va au delà de cent quatre-vingt-cinq mille dollars; le budget des recettes, au delà de cent soixante-quinze mille. Les biens meubles et immeubles valent sept cent mille dollars. Les dotations n'entrent encore dans cette somme que pour soixante et un mille quatre cent treize, mais elles ne peuvent manquer de progresser, et l'institution avancera toujours dans la voie où elle est entrée de dépenser pour ses « étudiants » plus qu'ils ne lui donnent (2).

(1) Quelques-unes de ces entreprises, désavouées par l'œuvre principale, ne poursuivent qu'un but lucratif.

(2) Il est payé six dollars pour un cours complet, onze dollars

C'est le cas, aux Etats-Unis, dans presque toutes les grandes écoles, et cela, en général, sans subventions des pouvoirs publics.

Chautauqua, du reste, n'a rien d'une affaire et, si le travail y est rétribué, le capital ne l'est pas. Toutes les recettes servent à réaliser de mieux en mieux les fins supérieures de l'œuvre. Il y fallait des maîtres : on a fait venir des Universités et collèges d'Amérique, parfois de plus loin, les compétences nécessaires. Il y fallait des bâtiments scolaires : on en a construit de toutes les dimensions, mais sans manquer à l'élégance ni à l'économie. Il y fallait une propriété stable, grande, plaisante et saine : on en a acheté une de deux cent cinquante-neuf acres, couverte d'arbres et de gazons qui en forment un parc naturel. Un hôtel s'est élevé, qui peut loger trois cents personnes ; soixante chalets et pensions sont autorisés par l'Institution à recevoir les autres habitants. La population varie de douze et même quinze mille en été à cinq cents pendant l'hiver.

L'ensemble forme une vraie cité avec les services ordinaires de voirie, les eaux, le gaz, l'électricité, les messageries, la poste, le télégraphe, le téléphone, une imprimerie, un journal scolaire : tous les avantages de la vie urbaine, dans le cadre de la vie rurale. Il y manque des cabarets, des théâtres, des bals publics,

pour deux, douze dollars pour trois. Par cours complet, on entend l'enseignement d'une même matière pendant six semaines, à cinq jours par semaine. Il existe des demi-cours et toutes sortes d'autres combinaisons. Les droits d'entrée sont de quatre dollars pour un mois et de six pour la saison. Les frais de pension varient de quatre dollars par jour à six dollars la semaine. On obtient l'enseignement gratuit contre certains services d'employé de bureau ou même de portier. La plupart des servants d'hôtel, hommes ou femmes, sont des étudiants qui gagnent ainsi de quoi profiter des cours. Ils ne sont jamais traités autrement que les autres. J'ai sous les yeux la photographie de leur groupe ; il n'en est pas de plus charmante dans l'album.

des jeux de hasard, des mendiants, des camelots, des politiciens, des ivrognes et un certain nombre d'autres raffinements; mais l'administration ne les tolère pas, et rien ne se fait dans cette moderne Salente sans sa permission. Ce n'est pas ici, en effet, une communauté socialiste, ni un phalanstère; c'est un établissement d'éducation, enregistré comme tel par l'Etat de New-York, une « corporation » ou association reconnue, avec le but spécial « de promouvoir le bien intellectuel, social, physique, moral et religieux du peuple ». Les administrateurs et le bureau qu'ils élisent sont maîtres absolus de faire tout ce qu'ils jugent propre à servir cette cause. L'Etat, loin de les troubler, ne connaît leur œuvre que pour la récompenser de ses services en l'exemptant des impôts communs. Quant aux habitants, qu'ils soient jeunes ou vieux, seuls ou en famille, ils sont traités comme des étudiants. Ils doivent cesser tout bruit après que les cloches ont sonné le couvre-feu. Ils ne pénètrent à l'intérieur de la barrière, très sévèrement close, qu'en montrant leur carte d'admission; et, ce qui paraît d'abord étrange, ils ne peuvent sortir sans *exeat* ou bien ils sont obligés de payer de nouveau le droit d'entrée. Il n'y a d'exception que pour raisons très sérieuses et, régulièrement, le dimanche, pour aller au service religieux de sa « dénomination » quand elle n'est pas représentée à Chautauqua. Les visiteurs ne sont pas plus facilement admis que dans un collège à la française.

Tant de précautions ont leur raison d'être. Chautauqua n'est pas une ville d'eaux. Les simples curieux en doivent être bannis. Ceux-là seulement qui veulent en profiter sont des hôtes « désirables », et ils n'ont pas, eux, à se plaindre. Aucun divertissement honnête ne leur fait défaut. *Base ball*, canotage, natation, tennis, jeux de boules, courses et jeux athlétiques,

tous les sports sont représentés. Il ne manque ni soirées musicales, ni séances dramatiques, ni fêtes publiques, ni excursions (il en existe de régulières pour le Niagara). Mais l'instruction elle-même fait le plus grand attrait de la vie. Sans être jamais imposée, elle s'offre à tous, partout et toujours, sous les formes les plus variées et les plus séduisantes. Chacun peut apprendre ce qui lui plaît; et, s'il se rencontre quelqu'un à qui vraiment rien ne plaise dans les deux cents cours qui sont distribués, depuis les matières d'enseignement supérieur jusqu'aux travaux manuels pour enfants, il est à présumer que ce mortel difficile ou plutôt inintelligent quittera volontiers Chautauqua pour une plage à la mode ou quelque bruyante villégiature.

Quoi qu'on désire de légitime, on trouve un arrangement qui y correspond ou, tout au moins, des compagnons pour l'organiser. Il existe des clubs pour hommes, pour femmes, pour jeunes gens, pour jeunes filles, pour enfants — et je dirai « pour beaucoup d'autres », en ce sens que les mêmes personnes se regroupent et s'entre-groupent, indéfiniment, par pays, par profession, par goûts, au besoin même par âge, puisqu'il existe un club des octogénaires, dont les membres varient de six à douze.

On se groupe encore par cultes, si l'on veut. Il y a un quartier des *denominational houses*, ou maisons confessionnelles, qui ne comprend pas moins de neuf établissements divers. Des services particuliers s'y célèbrent chaque dimanche matin à dix heures. Des offices communs ont lieu, le même jour, à onze et cinq heures, dans le grand amphithéâtre, qui peut contenir cinq mille deux cents personnes. Une chapelle proprement dite, qui est aussi commune, sert, pendant la semaine, à la prière du matin et à des enseignements d'ordre religieux. Les catholiques, assez peu nombreux, vont entendre la messe au dehors;

faute d'un clergé suffisant, l'évêque de Buffalo, sollicité d'accorder un prêtre, n'a pu y consentir que deux ou trois fois.

L'institution, bien que fondée par un évêque méthodiste, traite toutes les confessions, jusqu'aux Unitariens, avec le même respect et la même tolérance. Elle n'est pas *undenominational*, mais *alldenominational ;* elle n'est pas en dehors des dénominations, elle les admet toutes. Les incrédules seuls, sans être l'objet d'une inquisition, se trouveraient mal à l'aise dans cette atmosphère sincèrement religieuse; et je pense qu'ils s'en écartent d'eux-mêmes. Le fondateur, John H. Vincent, analysant les principes de l'institution, déclare que Chautauqua repose en premier lieu sur l'idée que l'éducation est l'œuvre de toute la vie; et il ajoute immédiatement : « Le vrai fondement de l'éducation est religieux. La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. Il faut, avant tout, admettre l'existence de Dieu et ses droits sur nous comme êtres moraux; l'unité et la fraternité de la race, avec tout ce qui en découle; l'harmonie entre nous et ce qu'est Dieu, prise comme idéal de la vie pour le temps et l'éternité; la poursuite et le bon usage de toute science capable de nous développer; l'accroissement d'un amour respectueux envers Dieu et de la disposition à se sacrifier, à travailler de bon cœur pour le bien-être de l'humanité (1). »

Or, il ne s'agit point là de cette abstraction, de ce rêve, qu'on appelle religion naturelle. Ce qui est enseigné et pratiqué à Chautauqua, c'est la religion révélée de la Bible et de l'Evangile, ce sont les vérités communes à tous les chrétiens; et, sans nul doute, les catholiques trouveront cet enseignement incomplet,

(1) *The Chautauqua Movement*, p. 10 (Boston, Chautauqua Press, 1886, un vol. in-8°.)

mais nul ne s'opposera à ce que pour eux-mêmes ils le complètent dans leur culte et dans l'expression de leur croyance.

Une salle particulière, *Normal Hall*, est consacrée à étudier la Bible et à préparer les maîtres des écoles du dimanche, ce qui était le but primitif et demeure le but essentiel de l'institution. Pour le rendre plus facile à atteindre, on avait même, dans les premières années, arrangé un « modèle de la Palestine », reproduction topographique de la Terre sainte. Cette miniature en pierre et en sable n'avait pas moins de cent mètres de longueur et marquait assez bien les montagnes, les villes, le lac de Tibériade, le torrent du Cédron, la mer Morte, tous les paysages sacrés. On ne l'a pas entretenue et elle est remplacée avantageusement par un bel édifice de style grec, appelé *Aula Christi*, la maison du Christ, dont l'architecte, Paul J. Petz, est le même qui a construit la fameuse bibliothèque du Congrès, à Washington. Une nef centrale de soixante-dix pieds se termine par une plate-forme au fond de laquelle une grande arche attend la statue du Christ; ce sera probablement, et il faut le souhaiter, une copie du chef-d'œuvre de Thorwaldsen. On ne fera point de cérémonies proprement cultuelles dans *Aula Christi ;* on y tiendra toutes les réunions scientifiques, morales, artistiques. on y donnera tous les discours, leçons ou concerts, dont l'objet sera de faire connaître et aimer la vie, les paroles, les actes, l'esprit, l'influence permanente du Maître Divin. Dans une des deux ailes latérales seront rassemblés tous les travaux sur la vie de Jésus. Les œuvres d'art qui le rappellent et le glorifient orneront le reste de l'édifice. Les vitraux retraceront les scènes évangéliques : « Là, dit John H. Vincent, chacun pourra, tous les jours, à toute heure, s'instruire de ce que le Christ a dit et fait... Ce sera l'édi-

fice central de Chautauqua, et il symbolisera devant le monde ce qui sert d'inspiration et de soutien à l'ensemble de nos efforts. »

Faire pénétrer l'idéal religieux dans toute la conduite, dans les actes même les plus humbles, instruire pour enseigner à vivre, et cela sans distinction d'âge, de profession, ni de fortune, tel est, en effet, le but élevé que poursuit l'école de Chautauqua et dont l'on ne saurait dire qu'elle se soit jamais écartée. Quel meilleur idéal pouvait-elle, dès lors, proposer à ses foules d'adhérents que la personne et les œuvres parfaites de celui qui est venu, a-t-il dit lui-même, pour que les hommes possèdent la vie et toujours plus de vie ?

Le succès de Chautauqua et des œuvres similaires est un des faits qui honorent le peuple d'Amérique. Que chaque été une population de plus de dix mille personnes et qui se renouvelle (1), vienne librement s'adonner à une discipline si haute ; que l'année durant, par centaines de mille, des gens de toute profession, sur toute la surface du pays, se tiennent en rapports avec l'institution pour apprendre d'elle quels ouvrages lire et, s'il est possible, quels maîtres écouter ; que cette œuvre, en même temps, reste désintéressée malgré le budget qu'il lui faut manier et garde une inspiration religieuse tout en pratiquant la plus parfaite tolérance ; qu'elle s'impose, par une telle conduite, à l'admiration et aux encouragements de tout ce que la nation compte d'hommes éminents dans tous les domaines de l'action ou de la pensée (2),

(1) En 1908, trente-cinquième année depuis la fondation, 50 000 personnes sont venues à Chautauqua et ont bénéficié d'une partie des conférences, concerts, lectures et spectacles ; plus de 2 700 se sont fait inscrire à un ou à plusieurs des enseignements réguliers.

(2) Parmi les orateurs qui se sont fait entendre à Chautauqua, nous pouvons citer les présidents Mac-Kinley, Roosevelt et

rien ne fait mieux ressortir la valeur morale et intellectuelle, la soif d'instruction et de vrai progrès, qui caractérise, aux Etats-Unis, la portion moyenne, la portion ascendante du peuple, celle qui sert d'épine dorsale, de *back bone*, comme on dit là-bas, à cette grande démocratie et qui la maintient, haute et droite malgré tout, entre les périls également redoutables d'une grossière démagogie et d'une ploutocratie sans entrailles ni lois.

Taft, le comte et la comtesse d'Aberdeen, Henry Drummond, le P. Doyle, Bliss-Perry, John-Henry Barrows, Francis W. Peabody, Booker T. Washington, William Bryan. La solennité de ces conférences n'empêche pas l'humour de s'y faire souvent place. On aime à rappeler le début d'une conférence sur les fous par le docteur P.-S. Henson, de Chicago : « J'ai grand plaisir, dit M. John Vincent en le présentant, à vous annoncer une conférence sur les fous par un... (*Rire général*) des hommes les plus sages. » Le professeur, à son tour, commença ainsi : « Mesdames et messieurs, e ne suis pas si fou que Bishop Vincent... (*Rire plus prolongé*) voudrait vous le faire croire... »

CHAPITRE IV

IMPRESSIONS DE CHICAGO. — LA NOUVELLE ŒUVRE D'EXTENSION CATHOLIQUE

Vue du lac Michigan. — Laideurs et beautés de Chicago. — Un médecin optimiste et chauffeur. — Dans la colonie belge. Sermon « canadien et gaulois ». — Les faubourgs. Groupements nationaux. — Comment se fonde une paroisse. — Un grand et riche diocèse. — Clergé américain. — Une nouvelle œuvre de propagande catholique, l'*Extension*. — Sa nécessité, son origine, ses rapides progrès. — Les « missions intérieures » des protestants et des catholiques. — Encourageantes perspectives.

Avant de quitter Chicago, déjà vu il y a quatre ans et l'une de mes villes préférées — mais oui ! — fixons quelques souvenirs des deux agréables semaines que je viens d'y passer encore. Laissons, autour de nous, bourdonner le bruit confus des machines, des trains et des cars électriques. Montons au dernier étage de notre monastère pauliste ; et, certains de n'être plus visités par les amis, qui croient déjà au départ, installons-nous en face du grand lac. Le balcon n'a rien d'élégant ; les colonnes sont des cubes de fer au naturel ; des planches mal jointes de bois blanc, peintes en vert, servent de balustrade ; les rocking-chairs unissent au maximum de solidité le minimum de grâce. Tout dénote la simplicité de religieux véritables. Mais si vous ne faites point la faute de regarder trop près ni trop bas, vous pouvez vous croire sur le pont d'un navire au milieu des flots. Les cheminées, les

wagons, les murs gris, les cours laides, disparaissent de votre horizon et, tant loin que vos yeux portent, ils ne découvrent plus que les eaux du lac Michigan, deux cent quatre fois plus étendues que celles du lac de Genève. Quelquefois ses couleurs sont bleues, quelquefois elles sont noires; il lui arrive de se couvrir d'or au coucher du soleil et d'argent aux rayons de la lune. Son caprice, aujourd'hui, est d'être vert d'émeraude, et rien ne lui sied mieux. Il se montre, en ce moment, presque vide et cela augmente sa ressemblance avec l'Océan; je n'y découvre que le lointain *water works* d'où nous est envoyée l'eau pure, et un gros navire blanc qui se dirige vers Milwaukee. O le grand calme et la douce brise, parmi l'intense labeur de ces millions d'hommes et sous l'ardent soleil de la fin de juillet !

Je n'en disconviens pas, Chicago regorge d'affaires; Chicago vend, achète, fabrique, expédie; Chicago a des abattoirs et fait des conserves, où le romancier de *la Jungle* mêle, pour nous faire peur, des doigts d'ouvriers à de la viande de porc; Chicago a des usines, des comptoirs, des banques, et ses magasins sont de beaucoup les plus vastes du monde; on viderait le Louvre et le Bon Marché dans Marshall Fields sans en remplir les dix étages. Et Chicago a de la misère, des anarchistes, des sans-travail, des rouleurs, des immigrants désemparés, des cultes extravagants. Il a des rues qui ne sont pas finies, des chaussées de terre friable, qui alternent entre poussière et boue; à certains jours et par certains vents, toutes les fumées se rabattent sur la ville et en teignent l'atmosphère d'un noir adhésif, si bien qu'on a pu appliquer ici le dicton inventé pour Pittsburg : « La question n'est pas de se tenir propre, mais de s'accoutumer à être sale. » Oui, et tant que l'on voudra, Chicago est rempli de laideurs (1).

(1) On raconte — dans les cités rivales — qu'un habitant de

Mais Chicago est rempli de beautés, et ce sont elles qui se développent le plus, ce sont elles qui l'emportent, en définitive. A quatre ans de distance, le progrès est marqué. Un plus grand nombre de rues, même dans les pires quartiers, sont maintenant couvertes d'asphalte. Les pires quartiers? il n'en est pas de comparables aux cités-bouges de Paris et de Londres; car, si le centre des affaires accumule étages sur étages, partout ailleurs les maisons sont petites et chacun vit chez soi ou presque chacun. Et que dire des quartiers luxueux? des boulevards aux six rangées de verdure et de fleurs? des résidences qui bordent les avenues et les routes, sans murailles jamais, offrant à tous les yeux leurs parcs, leurs gazons, leurs fleurs, chaque palais ou cottage avec son style propre, avenues du bois de Boulogne, dix fois, vingt fois répétées. Oublierai-je ces parcs si vastes, mais si bien dessinés, si parfaitement entretenus et qui, le dimanche, offrent aux travailleurs tous les avantages d'une campagne exquise?

Quant aux oisifs, ou plutôt quant aux riches, car l'homme oisif n'existe pas ici, ils ont, le soir, au sortir des affaires (et leurs femmes ont tout le jour), des routes indéfinies à parcourir en automobiles, dans les parcs eux-mêmes ou sur les bords du grand lac, aussi longtemps, aussi loin qu'il peut leur convenir. Les chaussées couvertes de pétrole suppriment, pour eux et pour les passants, toute poussière. Les quatre villes où j'ai vu le plus d'automobiles sont Paris, Londres, Boston et Chicago. Et la supériorité de cette dernière est que tous les amis y mettent leur machine à votre service. « Un coup de téléphone, vous l'aurez dans les cinq minutes. » Il est vrai qu'avec ce

Chicago, passé de vie à trépas, s'écria en voyant l'autre monde : « Le ciel n'est pas, après tout, si différent de Chicago! — Pardon, lui dit quelqu'un, mais ce n'est pas au ciel que vous êtes... »

procédé-là on ne peut plus refuser d'invitation sous prétexte que le temps manque. Avais-je assez fait de difficultés pour prêcher le dimanche, à l'église belge de Saint-Jean Berchmans? Mais allez donc discuter les objections par le téléphone, demandez donc à réfléchir quand on vous dit qu'il reste juste le temps de lancer les invitations et annonces pour le surlendemain, excipez donc des surcharges de votre programme quand on vous offre de vous faire prendre et ramener en automobile! Pendant que vous cherchez quelque nouvelle défaite, la communication est interrompue et vous voilà invité malgré vous. Ce serait un thé, un dîner, qu'il en irait tout à fait de même. Une fois jeté dans le tourbillon américain, comme un petit bleu dans le pneumatique, le plus simple est de se laisser faire et, sauf concurrence d'engagement antérieur, de tout accepter. On en est d'ordinaire bien récompensé. Par exemple, j'ai fait, en cette occasion, deux découvertes intéressantes, celle d'un médecin à l'américaine et celle d'une paroisse en voie de formation.

C'est le docteur S., en effet, qui a été réquisitionné pour me mener à Saint-Jean Berchmans. Je ne prétends pas que tous les docteurs lui ressemblent, aux Etats-Unis, et j'en ai vu de très différents. Mais tel quel, je ne crois pas qu'il aurait pu se développer ailleurs. Né en Irlande, il vint jeune et sans ressources au Canada, où il fit un peu de *business*, comme tout le monde. Ne trouvant pas assez de satisfaction ni de chance dans cette voie, il se mit aux études et prit le grade de docteur en médecine. Il gagne aujourd'hui cinq mille francs par mois et il n'a pas plus de quarante ans. Il réussit surtout les opérations, auxquelles il croit plus qu'à la médecine; les deux choses qu'il préfère au monde sont, chez ses clients, l'appendicite et, pour lui-même, l'automobile. Il possède une petite

machine des plus souples et des plus dociles, qu'il conduit lui-même et sur laquelle il roule tout le temps qu'il ne passe pas auprès des malades. Il n'a jamais connu, pour son compte, souci, douleur, ni fatigue, et il trouverait le monde sans défaut, s'il n'existait des règlements et des policemen contre la vitesse des automobiles. *Lots of fun ! lots of fun !* Voilà son exclamation favorite. Ce qu'on s'est amusé ! ce qu'on s'amuse ! ce qu'on s'amusera ! Mais toujours, n'ayez crainte, fort correctement : le plaisir, c'est le grand air, le mouvement, l'exercice, l'auto ! Il veut s'offrir un été d'Europe et m'emmener sur sa machine, à travers la France, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie : *lots of fun*, oh ! combien ! Et alors, lecteur, je vous le présenterai ; vous nous recevrez à la campagne et vous verrez le *great fun* que ce sera ! Seulement, je vous en prie, pas de métaphysique ni de politique ; on parlera de l'hygiène et de la morale ou plutôt, car mon docteur est un homme pratique, du grand air et de la religion. Du grand air pour le corps, de la religion pour l'âme, voilà sa philosophie : trouvez donc mieux. Son idée est que la science, après avoir d'abord compliqué à l'excès nos vies, les ramènera au primitif ; une simplicité voulue, le naturel savamment reconquis et habilement ménagé, voilà, d'après le docteur S., la clé du bonheur et la solution de tous les problèmes. En tout cas, c'est parfait pour un médecin de Chicago, intelligent, instruit, sage, qui gagne ses douze mille dollars, n'a pas de famille, se porte bien et sait conduire lui-même son automobile.

Il laisse sa voiture dans la rue en face de l'église avec une confiance qui m'étonne. Il est vrai que le quartier, ce dimanche matin, a l'air fort tranquille. On dirait un canton de nos vieilles provinces, sauf que tout y est neuf et que l'inachevé y tient la place de l'antique : parfois, en Amérique, l'on croit aussi

voir des ruines, mais ce sont des ruines montantes, des murs qui s'élèvent au lieu de s'écrouler. L'église elle-même, où je vais parler, n'est pas encore finie; la sacristie ressemble à une cabane de *settler ;* le presbytère, l'école sont des hangars de bois aménagés au moins mal possible. Mais le terrain est acheté et l'on a le temps devant soi. Est-ce que, du reste, le boulevard et les rues d'alentour ne sont pas de même en voie de construction? Est-ce que les maisons n'y alternent pas avec les terrains vagues? Est-ce que le chemin de fer n'y passe pas sans barrières comme dans la campagne? L'histoire du quartier, s'il fallait l'écrire, se diviserait par périodes de mois et de semaines; ce qui remonte à deux ans paraîtrait fabuleux. L'histoire, elle est dans l'avenir, et elle ne se fera pas attendre. Nous sommes à la fin de juillet 1907, exactement le 28, à dix heures du matin, et presque rien ne semble exister de cette paroisse, qu'un prêtre zélé et quelques centaines de catholiques inconnus les uns des autres; le 15 décembre de la même année, je suis tenté de donner l'heure, neuf et demie, l'église sera dédiée très solennellement par l'archevêque de Chicago; l'évêque de Covington y chantera la grand'messe; l'évêque d'Ogdensburg prêchera l'après-midi aux vêpres et celui d'Oklahoma le soir au salut. Je ne serais pas étonné que maintenant le fondateur, mon brave P. Julius de Vos, commence à trouver sa vie monotone et par trop facile dans cette paroisse toute faite. C'est le type du prêtre actif et zélé, du missionnaire des villes. Il connaissait déjà son monde individuellement et, après la messe, il me mit en conversation avec nombre d'excellents Belges, heureux, disaient-ils, d'avoir entendu parler si bien la langue du pays. Ils ne savaient pas que l'orgueil est la tentation des prédicateurs, même les plus médiocres! Et quand je pense, en plus, qu'un journal français de Chicago

vanta mon sermon comme tout ce qu'on peut imaginer « de plus canadien et de plus gaulois » ! Canadien, peut-être; mais gaulois, eh bien, vraiment, non.

Si ces braves Belges de Chicago continuent d'aimer notre langue, leurs enfants qui me sont présentés la comprennent fort mal et déjà ne la parlent plus. Les pauvres parents s'en excusent avec confusion et me disent que ce n'est pas leur faute. Je le sais, du reste, et suis moins surpris qu'eux, ayant vu partout le même phénomène. Sauf les petits Canadiens, tous les enfants d'immigrés oublient la langue maternelle. A l'école et entre eux ils ne parlent qu'anglais. Le contraire leur semblerait un signe d'infériorité; ils ne veulent pas avoir l'air d'étrangers : ils sont Américains. Où j'ai le mieux constaté, peut-être, le pouvoir assimilateur des Etats-Unis et la facilité avec laquelle on s'y détache des anciennes patries, c'est dans la rencontre que j'ai faite en chemin de fer, au Nouveau-Mexique, d'un jeune homme et d'une jeune femme d'environ vingt-cinq ans, nés tous deux au Kansas, l'un d'une mère et l'autre d'un père émigrés de France : non seulement les deux voyageurs n'avaient aucune espèce de relation familiale chez nous, mais ils étaient incapables de dire un seul mot de notre langue et ils ne savaient le nom ni de la ville ni de la province où étaient nés leurs parents. Tout au plus la jeune femme croyait-elle que ce devait être près de Paris, le seul nom sans doute qu'elle connût de la France.

Chicago me paraît être, après New-York, la ville qui reçoit le plus d'immigrants. Elle possède une foule de quartiers entièrement étrangers : allemand, bohémien, polonais, belge, italien et combien d'autres encore ! Les juifs, comme presque partout, ont leur ville spéciale, où se lisent des enseignes en caractères hébraïques. Chaque nationalité se groupe à part, en

des villes différentes, dont la juxtaposition, autour du quartier des affaires et de la riche cité américaine, constitue Chicago l'incommensurable. L'armature du grand corps ne semble faite que des lignes de chemins de fer et de tramways qui relient ces sortes de faubourgs au centre; on dit « aller en ville », comme un habitant de Clamart ou de Suresnes parle d'aller à Paris, et la distance n'est pas moindre, mais plus rapidement franchie. La ville, du reste, gagne constamment sur les faubourgs et se les assimile; reformés plus loin, ils envahissent les campagnes. C'est ainsi que Chicago, érigée en cité l'an 1837 avec quatre mille cent soixante-dix habitants, arrive maintenant à ses trois millions.



C'est ce que me montre et m'explique le vicaire général Mgr Muldoon, évêque de Tamassus (1), dans la journée si instructive et intéressante qu'il a la bonté de me consacrer. L'automobile que prête et conduit un diocésain complaisant nous fait parcourir d'incroyables distances. Je ne parle pas de la promenade qui, vers le soir, nous mène à près de huit lieues sur la route de Milwaukee, sans atteindre la limite des belles résidences. Mais l'après-midi, avant cette course reposante, nous étudions les quartiers populaires de l'Ouest, du côté opposé au lac, et toutes les nationalités défilent l'une après l'autre sous nos yeux. Chaque église, chaque établissement religieux — et souvent

(1) L'archevêque de Chicago, Mgr Quigley, est assisté de trois jeunes évêques. Il est pourtant des plus actifs et administrateur émérite; mais un seul homme ne saurait suffire à un ministère aussi absorbant. — Mgr Muldoon a été nommé, depuis, évêque de Rockford (Illinois), et remplacé à Chicago par Mgr Peter Paul Rhode, le premier Polonais, aux Etats-Unis, qui ait été revêtu de la dignité épiscopale.

nous nous y arrêtons — manifeste la vitalité ou la renaissance de la foi en des groupes d'origine et de langue différentes. « Comment faites-vous, demandé-je à l'évêque, pour développer ou pour maintenir l'unité dans un tel diocèse? — La fusion s'accomplit d'elle-même, répond-il, et sans nulle contrainte; un peu plus lente chez quelques-uns, comme les Polonais, un peu plus rapide chez d'autres, mais partout assurée. Nous donnons aux divers groupes des prêtres de leur nationalité, quand nous en avons, et tout au moins des prêtres qui comprennent leur langue. Nous ne leur imposons pas l'anglais ni les coutumes américaines; ils y viennent d'eux-mêmes, à la seconde génération, quand ce n'est pas dès la première. La différence serait plutôt entre le clergé formé dans nos séminaires et celui qui nous vient d'Europe, mais le premier sera bientôt le seul. Il n'y a ici qu'un catholicisme, comme il n'y a qu'une patrie. »

Je demande comment, avec quelles ressources, on érige les paroisses; quand je suis venu, il y a quatre ans, elles étaient au nombre de 130 dans la ville, elles sont maintenant 165. Il y faut ajouter, hors de Chicago, 131 paroisses, 49 églises de missions, 6 stations, 61 chapelles.

— Est-ce le diocèse qui avance les fonds aux paroisses nouvelles? car je sais qu'il est riche.

— Riche? pas tellement, répond Mgr Muldoon : 44 millions de dollars peut-être; rien de plus, mais pas une seule dette. Nous devons cette petite fortune à la prévoyance des premiers évêques; les terrains achetés par eux ont beaucoup augmenté de valeur. Le diocèse, fondé en 1843 et archevêché depuis 1880, est administré de main de maître par Mgr Quigley, que vous auriez eu grand plaisir à voir, s'il ne se trouvait pour quelques semaines à la campagne. Nous ne voulons que de petites paroisses; il faut que le

pasteur connaisse tout son monde individuellement. Bien que nous ayons, par grande exception, une paroisse de près de vingt mille âmes, pour des Polonais, qui tiennent à rester ensemble, notre idéal est de grouper les fidèles par quatre ou cinq cents familles. Avec ce principe et le perpétuel accroissement de la population, vous vous expliquez que nous ayons souvent à fonder des paroisses nouvelles.

— Quelles ressources donnez-vous au prêtre qui en est chargé ?

— Des ressources ? Aucune. Il faut que ce soit son œuvre à lui. Une fois nommé, il cherche sur sa circonscription un terrain convenable pour l'église, l'école et le presbytère, et il emprunte pour l'acheter.

— Il emprunte à qui ?

— Aux banques. Il doit d'abord nous soumettre son choix d'emplacement. Si le choix convient, l'archevêché l'approuve et se porte garant. N'empêche que c'est au prêtre de trouver l'argent et de tout acquitter. Il y arrive comme il peut, généralement assez vite ; les gens sont heureux d'avoir leur paroisse et savent qu'il faut la payer. Vous verrez que votre ami de Vos s'en tirera très bien.

En tout ce que dit le jeune évêque on sent la confiance, la vie, en même temps que la sagesse, le zèle, un sens à la fois très pratique et très noble de tous les besoins présents du catholicisme. Pourvu que l'épiscopat des Etats-Unis continue de se recruter comme il l'a fait depuis longues années, l'Eglise y réussira autant ou plus que nulle part au monde.

Et Chicago sera, Chicago est déjà l'un des plus actifs foyers de la vie catholique. Le diocèse, pour plus de moitié compris dans la ville, compte un archevêque et 3 évêques, 452 prêtres séculiers et 191 réguliers, 296 paroisses, 115 églises ou chapelles de secours, 125 écoles paroissiales, 33 pensionnats ou collèges ;

et ces statistiques, pourtant les dernières, ne sont plus, quand je les publie, à la hauteur des progrès réels (1). Les prêtres de Chicago que j'ai rencontrés, chez Mgr Muldoon et chez mes Paulistes, à Saint-Jarlath, à Saint-Malachie, à Saint-Jean Berchmans, à la *Catholic Church Extension Society* (dont nous parlerons en détail), joignent à beaucoup de zèle une vraie distinction. En général, du reste, et quoi que l'on dise ailleurs, la moyenne du clergé catholique aux Etats-Unis est plus « gentleman » et juste aussi instruite qu'en nos vieux pays. Si les prêtres de très grand savoir y sont encore peu nombreux, comme il est inévitable avec l'activité intense qu'exige la création perpétuelle de paroisses et de diocèses nouveaux, cependant il existe déjà des grands séminaires d'une valeur telle qu'on en trouverait peu de semblables dans la vieille Europe ; ainsi, pour parler seulement de ceux que j'ai étudiés, les séminaires de Rochester, de New-York, de Saint-Paul, de Boston, de Baltimore. La plupart des diocèses, jusqu'ici, sont assez raisonnables pour envoyer leurs clercs dans quelque séminaire bien organisé, au lieu d'en vouloir à tout prix créer un chez eux malgré l'absence des ressources nécessaires. C'est dans une pensée semblable que Pie X a obligé les petits diocèses d'Italie à sacrifier leurs embryons de séminaires et, qu'en France même, nous avons vu assez récemment les diocèses de Sens et de Troyes réunir leurs jeunes clercs en une seule maison deux fois mieux équipée.

(1) Le *Catholic Directory* ne donne pas le chiffre total des diocésains de Chicago ; mais on peut l'évaluer à un million, le nombre des enfants qui fréquentent les écoles catholiques étant, en 1907, de 97 845.

***

Chicago a donné naissance, en 1905, à une œuvre de propagande religieuse que je demande à présenter avec quelque détail comme étant peut-être le plus remarquable effort collectif qu'ait encore tenté l'Eglise catholique des Etats-Unis, en tous cas le plus propre à montrer et à développer ses ressources vitales. Je veux parler de la *Catholic Church Extension Society*, « Société d'extension de l'Eglise catholique ».

Il faut remonter aux tout premiers siècles du christianisme pour trouver l'exemple de progrès comparables à ceux qu'a faits l'Eglise des Etats-Unis depuis cent vingt ans. Mais ces progrès, grâce à Dieu, ne lui suffisent plus. Elle ne s'attarde pas à examiner s'ils auraient pu être, dans le passé, plus rapides et plus grands encore. Elle se dit qu'à partir de maintenant ils peuvent et donc ils doivent l'être; elle cherche le moyen de les rendre tels ou plutôt elle ne le cherche plus, elle l'a trouvé et elle le met en œuvre : c'est l'organisation d'une propagande collective qui répande sur tout le territoire l'influence et les ressources des points privilégiés. Il ne lui convient plus qu'en face de diocèses immensément riches d'autres végètent dans la misère, ni que dans un même diocèse les campagnes restent délaissées alors que les grandes villes nagent dans l'abondance. Elle regrette d'avoir ici dépensé en ornements de luxe des ressources qui eussent mieux servi ailleurs à se procurer le nécessaire, et elle commence à regarder moins complaisamment les opulents calices, les précieux ostensoirs qui ont parfois coûté le prix d'une église ou d'un presbytère. Sans se désintéresser, tant s'en faut, de l'évangélisation des peuples païens, elle comprend que la part qu'elle prendra aux missions étrangères

dépend en première ligne de l'entretien et de l'expansion de la foi chez son propre peuple. Elle trouve enfin — et nous ne sommes pas les premiers à le dire — elle trouve moins urgent de souscrire pour l'embellissement des cathédrales en Irlande que d'édifier chez elle des temples modestes dans les districts ruraux où il est impossible d'entendre la messe le dimanche.

L'Eglise d'Amérique ne s'exposera point pour cela au reproche d'égoïsme. Est-ce que cet apostolat sur place ne profitera pas d'abord aux catholiques étrangers qui lui viennent chaque année par six et par sept cent mille, spirituellement encore plus misérables qu'ils ne le sont au matériel? Qu'on ait pour les accueillir, eux et leurs enfants, des écoles suffisantes, des églises assez rapprochées, des prêtres qui parlent leur langue et qu'ainsi on les garde, qu'on en fasse même de meilleurs chrétiens : dans vingt-cinq ans, plus de la moitié des Etats-Unis appartiendra au catholicisme.

Telles sont les idées, tels sont les devoirs et les espérances dont s'entretenaient deux archevêques, deux évêques, huit prêtres et sept laïques, réunis à l'archevêché de Chicago le 18 octobre 1905. Comme fruit de leurs délibérations, une société de propagande fut fondée sous la présidence des archevêques de Chicago et de Milwaukee, sous la direction effective d'un prêtre jeune, actif, débordant de zèle et d'intelligence pratique, le P. Francis C. Kelley, avec le concours désintéressé, mais très effectif, de plusieurs hommes d'affaires, dont le premier était M. Ambrose Petry, un des noms les plus cotés sur les places de Detroit et de New-York. L'appel fut lancé, les souscriptions commencèrent à venir : 1 048 dollars en novembre, 1 083 en décembre, 2 218 en janvier, 2 637 en février, puis 3 000, 4 000 et 5 000 par mois. En mai 1907, époque où s'arrêtent les comptes que l'on me met sous les

yeux, dans ma visite aux bureaux de l'œuvre, on en recueillit 5 346. A cette date, c'est-à-dire à dix-neuf mois seulement de sa fondation, la Société avait reçu 73 916 dollars et elle en avait près de cent mille souscrits pour l'avenir. Le pape l'avait solennellement bénie; l'épiscopat presque tout entier, un millier de prêtres et douze mille laïcs lui avaient donné un concours réel. M. Petry lui avait promis déjà et il a depuis fait construire une chapelle ambulante, sous forme de wagon Pulmann, qui porte maintenant les bienfaits de la parole de Dieu, de la messe, des sacrements, aux populations délaissées de la montagne et de la prairie dans l'Ouest, le Nord-Ouest et le Sud. Enfin, dès le mois d'avril 1906, la Société avait commencé la publication d'un bulletin trimestriel ou plutôt d'une revue : *Extension*, qui, entre les mains de rédacteurs habiles, est devenue le plus efficace des instruments de propagande. Sous le titre : *Entre amis*, une causerie pleine d'entrain du président Kelley y expose chaque mois la vie de l'œuvre et tout ce qui peut accroître le nombre, exciter le zèle des adhérents.

On y raconte l'héroïsme, on y décrit la vie pittoresque des missionnaires pionniers des Montagnes Rocheuses et des plaines du Sud, de l'Alaska, du Territoire indien, du Nouveau-Mexique et de l'Arizona. Rien n'y est négligé de ce qui peut émouvoir le lecteur sur la misère trop réelle des presbytères de campagne, sur le délabrement de certaines églises, sur les dangers que court la foi des colons privés de secours religieux, bref sur tout ce qui est à faire, sur tout ce qu'on devrait faire et, par une noble émulation, sur ce que font, dans le même ordre d'idées, les catholiques d'autres pays et les sectes protestantes d'Amérique.

L'Extension, en effet, a rappelé les exemples et les leçons de notre œuvre française de Saint-François de

Sales et de la Société allemande de Saint-Boniface (1). Mais ce qu'elle tient à mettre en évidence, parce que sans doute elle connaît l'efficacité de cet argument, c'est le zèle des protestants pour la propagande de leur propre foi. Dès son premier numéro, le bulletin cite les chiffres du docteur H. K. Carroll sur les progrès du christianisme aux Etats-Unis en 1904 : sur un gain total de 582 878 fidèles pratiquants et de 2 310 églises, les catholiques ont compté, pour leur part, 241 955 fidèles et 226 églises ; les Baptistes, 85 040 et 469 ; les méthodistes, 69 224 et 178 ; les épiscopaliens, 25 381 et 138 ; les congrégationalistes, 7 555 et 79 ; les universalistes, 462 et 83 ; et ainsi, les catholiques qui gagnent, à eux seuls, presque la moitié des nouveaux chrétiens, ont à peine bâti la dixième partie des nouvelles églises. Le second numéro du bulletin donne d'autres chiffres encore plus impressionnants : il estime à trois cent millions de dollars (un milliard et demi) ce qui a été versé depuis 1798 par les sociétés protestantes pour la « mis-

(1) S'il restait, en France, des catholiques pour ignorer l'excellente œuvre de saint François de Sales, nous leur dirions qu'elle fut fondée en 1857 par Mgr de Ségur, qu'elle est établie dans tous les diocèses de France et dans beaucoup de l'étranger, qu'elle se propose pour but « la défense et la conservation de la foi dans les pays catholiques », et qu'elle a comme moyens d'action : 1° la fondation et l'entretien des écoles libres et des œuvres de préservation de la jeunesse ; 2° le soutien des bibliothèques paroissiales, la diffusion des bons livres et des objets de piété ; la propagande des conférences religieuses dans les paroisses. En 1907, elle a distribué 1 114 599 brochures, 17 101 volumes, 883 000 objets de piété ; elle a subventionné 2 949 écoles libres, 385 écoles maternelles ou garderies, 774 patronages, 6 cercles ouvriers, 143 séries d'instructions ou conférences religieuses, 592 œuvres diverses. Le siège social est à Paris, 11 *bis*, passage de la Visitation, VIIe arrondissement. — La société de saint Boniface présente beaucoup d'analogie avec celle de saint François de Sales ; mais, comme il est naturel en Allemagne, elle se préoccupe davantage de faire contre-poids à la propagande protestante.

sion intérieure ». De 1822 à 1905, ajoute-t-il, la Propagation de la Foi distribuait 71 000 000 de dollars, et l'on peut admettre, suivant une estimation plutôt large, que l'ensemble des autres œuvres catholiques en donnait autant; cela ferait donc 142 000 000 de dollars pour toutes les missions catholiques réunies; or, dans le même intervalle de quatre-vingt-trois ans, les protestants en ont dépensé 232 000 000 pour leurs seules missions des Etats-Unis, soit 90 000 000 de plus que l'Eglise romaine dans le monde entier. Aujourd'hui, la moitié des paroisses méthodistes, baptistes, épiscopaliennes, congrégationalistes, sont entretenues par les diverses sociétés de « missions intérieures ». Le bulletin de juin 1909 fait ressortir qu'aux Etats-Unis 1 821 504 Presbytériens ont bâti 16 478 églises et entretiennent 12 723 pasteurs, tandis que les 14 millions de catholiques y possèdent seulement 12 762 églises avec 15 655 prêtres.

Les zélés promoteurs de l'Extension catholique se gardent bien de tirer de pareils faits des conclusions humiliantes ou des reproches. Ils expriment très haut leur reconnaissance pour les dizaines de millions qu'a donnés à leurs pères l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi; ils savent que leur Eglise ne compta pendant longtemps qu'un petit nombre de fidèles et qu'elle n'avait ni assez de clergé ni assez de ressources pour suffire aux besoins même les plus urgents; ils comprennent bien que chaque évêque se soit laissé, dans ces conditions, absorber par le soin de son propre diocèse, chaque prêtre par le souci de son église, de son presbytère et de son école, chaque laïc même par l'entretien des œuvres de sa paroisse. Mais le temps leur paraît, à bon droit, venu où, dans beaucoup de villes, sinon presque toutes, les catholiques, n'ayant plus comme jadis à se préoccuper du strict nécessaire, doivent consacrer une part au moins de

leur superflu à soutenir la « mission intérieure », à envoyer et à faire vivre des missionnaires partout où besoin en est, à sonner autour des nouvelles églises le rappel des fidèles que l'isolement perd, à assurer le pain de la parole et celui de l'Eucharistie aux âmes qui tombent d'inanition, à évangéliser, en un mot, ces foules de païens dont le nombre va sans cesse croissant dans nos sociétés qui se disent chrétiennes.

Et ces vues si justes n'ont pas mis longtemps à faire leur chemin. Rien ne paraît capable d'entraver le brillant et rapide succès de la nouvelle œuvre d'apostolat. Même au plus fort de la crise financière, les souscriptions ont afflué. Au début de 1908, les membres fondateurs, qui versent chacun 5 000 dollars (25 000 francs), étaient au nombre de 10; les membres à vie, qui versent 1 000 dollars, étaient plus de 150, et beaucoup d'autres contributions personnelles ou de quêtes dépassaient 100 dollars. Un « homme de l'Est » venait de promettre 100 000 dollars, si l'on en trouvait 900 000 autres, et il n'est pas impossible que le défi soit relevé. En deux semaines seulement, du mois de décembre 1908, il était venu, par l'entremise de 300 prêtres, 10 000 petites souscriptions (1).

L'emploi des fonds ne subit, du reste, aucun retard. A chaque réunion du « corps des gouverneurs », dont l'archevêque de Chicago est le président et qui compte toujours quatre hommes d'affaires expéri-

(1) On trouvera des renseignements encore plus récents et plus complets sur tous les développements de l'*Extension* dans le compte rendu du grand congrès qu'elle a tenu à Chicago du 15 au 18 novembre 1908, sous la présidence du délégué apostolique, Mgr Falconio, et en présence de plus de cinquante archevêques ou évêques. Ce compte rendu est publié chez J.-S. Hyland and C°, à Chicago. — En juillet 1909, le bulletin de la Société nous apprend que les membres fondateurs, qui donnent 25 000 francs, atteignent le chiffre de dix-sept.

mentés, on vérifie les comptes, on examine les demandes et *tout ce qui reste en caisse* est immédiatement attribué en secours sans souci du lendemain. Voilà, je pense, qui est évangélique. Et voici, d'autre part, qui est américain : sur chaque demande, on a pris soin de consulter l'évêque du lieu; l'argent voté pour une construction n'est jamais versé avant qu'elle soit totalement achevée; on n'aide les paroisses, même les plus pauvres, qu'à condition qu'elles s'aident tant soit peu elles-mêmes; enfin, le conseil ne peut attribuer en dons gratuits qu'une partie des fonds disponibles, la moitié, au moins, devant être avancée à titre de prêts et, par conséquent, faire retour à l'œuvre pour de nouveaux emplois. Je vois, par exemple, qu'au 12 septembre 1907, on avait voté en pur don 20 875 dollars et, à titre de prêts, 36 000 dollars. C'était déjà beaucoup pour une œuvre de moins de deux ans. Mais il faut tenir compte, en plus, des vingt mille intentions de messes à honoraires d'un dollar, qu'elle avait distribuées aux prêtres sans ressource; des dix-huit séminaristes qu'elle faisait élever comme futurs missionnaires; de la quantité d'ornements d'église et d'écrits de propagande qu'elle avait distribués.

L'augmentation incessante des ressources multiplie rapidement l'action salutaire de la jeune société. Bientôt, l'Église romaine n'aura plus rien à envier, pour ses missions intérieures, aux Églises protestantes; et si déjà, privée d'un tel instrument de diffusion, elle s'est développée deux ou trois fois plus que les plus prospères d'entre elles, quels ne devront pas être maintenant ses progrès! Elle peut l'emporter, en un quart de siècle, sur toutes les autres confessions ensemble; elle peut faire des Etats-Unis, selon un rêve qui commence à n'être plus un rêve, la première nation catholique du monde. Parmi les motifs d'es-

poir que j'ai rencontrés dans le dernier voyage, aucun ne m'a semblé plus réconfortant que la venue au jour de la société de l'Extension (1).

(1) Ce qui agrandit encore ces heureuses perspectives, c'est le fécond travail qu'accomplissent un peu partout, aux Etats-Unis, les « missions pour non catholiques », depuis que, sous la direction des Pères paulistes Elliott et Doyle, l'*Apostolic Mission House* de Washington prépare à ce genre de ministère les jeunes prêtres qui leur sont envoyés, dans ce but spécial, par un très grand nombre d'évêques. Cette œuvre excellente, dont nous avons parlé ailleurs (Cf. *Au Pays de la Vie intense*, p. 267), a un organe, *The Missionary*, qui se publie chaque mois à Washington. — Notons enfin, comme un événement plein de promesses, que les évêques du Canada ont aussi fondé chez eux, en 1908, une société d'Extension catholique.

CHAPITRE V

L'UNIVERSITÉ DE CHICAGO

Vie intellectuelle. — Histoire de l'Université de Chicago. Les cent millions de John D. Rockefeller et les quarante millions des autres fondateurs. — Ressources et édifices. — Les cadres de l'enseignement régulier. — Le département de l'*Extension*. — Le trimestre d'été. — Sermon d'un prêtre catholique à l'Université. — Le *Credo* commun des chrétiens. — Sciences religieuses et sciences sociales. Le professeur Henderson. — Settlements universitaires. — Maisons d'étudiants. — Une institution originale : les fraternités de lettres grecques. Delta Upsilon. — Le *Daily Maroon*, journal des étudiants. — Imprimerie de l'Université.

Une ville qui donne naissance à des œuvres de cette envergure a droit de n'être plus simplement regardée comme un centre de production et de richesse matérielles. Et ce n'est point la seule manifestation puissante de la vie de l'esprit qui m'ait frappé à Chicago. Dans les salons d'amis déjà vus au premier voyage et qui ne le cèdent en bonne grâce, ni d'ailleurs, en causticité, à personne du vieux monde; dans les groupes de professeurs, d'avocats, de journalistes, avec qui successivement je suis invité par le jeune directeur de la *Tribune*, M. Mc Cormick, par l'avocat O' Keefe et par le doyen qui remplace, à l'Université, le président en vacances; au *Board of Education*, où le très aimable M. Megan m'explique l'organisation de l'instruction publique et comment la cité ou l'initiative religieuse fournissent l'enseignement secondaire

gratuit, dans dix-sept *High Schools*, à quatorze mille adolescents des deux sexes entre quatorze et vingt et un ans (1) : partout j'ai eu l'occasion de fortifier en moi l'idée, au reste peu originale, qu'il est temps pour l'Europe de renoncer à se croire la seule partie du monde qui mérite vraiment le nom de civilisée. Nous avons notre passé glorieux, avec les monuments d'art qu'il a semés pour nous le long des siècles, avec l'affinement qu'il a, goutte à goutte, creusé dans les âmes comme l'eau creuse la pierre du rocher, et je ne prétends point que les cités neuves d'Amérique ou d'Australie rivalisent de sitôt, ni peut-être jamais, en beauté profonde, avec Sienne, Florence, Paris ou Oxford. Mais ce n'est pas une raison, non plus, de mépriser les civilisations plus jeunes et de traiter de sauvage quiconque se permet de différer de nous. A ce compte, les Chinois pourraient nous toiser de belle manière, comme je crois que, du reste, ils ne s'en font pas faute.

Certaines circonstances favorables, une invitation pleine de bienveillance, des relations d'amitié avec des professeurs et des étudiants m'ayant permis d'observer de plus près qu'aucune autre la jeune et prospère Université de Chicago, je voudrais en parler avec insistance. L'effort très consciencieux qui s'accomplit en Amérique pour élever la nation au plus haut degré possible de culture morale et intellectuelle, ressortira peut-être mieux d'une seule description un peu détaillée que de plusieurs aperçus rapides. Nous avons parlé déjà, en ce livre et dans le précédent, de ce qui se fait pour l'éducation des classes laborieuses; sans les exclure du présent chapitre (car il n'y a pas d'ins-

(1) L'enseignement élémentaire, qui est obligatoire jusqu'à quatorze ans, est donné dans 240 écoles. Il est gratuit, cela va sans dire, de même que celui des écoles du soir, ouvertes à tout le monde, sans limite d'âge.

titution américaine qui ne leur fasse une part), nous allons surtout chercher quel secours rencontre la jeunesse qui a le goût et le moyen de se livrer aux études supérieures.

L'Illinois possède plusieurs centres de haut enseignement et, entre autres, l'*Université* même *d'Illinois* qui est entretenue par l'Etat. L'*Université de Chicago* est, comme la plupart de celles d'Amérique, absolument indépendante des pouvoirs officiels. Son nom fut d'abord celui d'une première entreprise qui échoua et qui disparut en 1886. M. John D. Rockefeller eut, bientôt après, l'idée de fonder sous le même titre une œuvre nouvelle et que son immense fortune allait lui permettre de rendre plus durable. Après avoir mûri le projet avec M. William R. Harper, l'un des professeurs et éducateurs les plus autorisés de toute l'Amérique, il s'assura le concours moral de la Société Baptiste d'enseignement et fit approuver par elle son projet à l'assemblée annuelle tenue à Boston en mai 1889. Il s'inscrivit immédiatement pour 600 000 dollars, à condition qu'on en trouvât 400 000 autres avant le 1er juin de l'année suivante. Rien de plus fréquent, aux Etats-Unis, que des appels de ce genre : « Trouvez deux millions, j'en donne trois. » Et l'on est sûr de réussir. Nous recommandons le procédé aux mécènes français.

En septembre 1890, la nouvelle Université était *incorporée*, c'est-à-dire qu'elle recevait l'existence juridique, et M. Harper en était élu président. Elle n'était pas encore ouverte, qu'un autre donataire, William B. Ogden, lui léguait 500 000 dollars ; deux ans plus tard, Miss Helen Curvey, de Chicago, lui offrait une propriété qui en valait un million. M. Rockefeller lui donna bientôt un nouveau million, qu'il a depuis fait suivre de beaucoup d'autres : on peut évaluer à vingt millions de dollars, ou cent millions

de francs, le chiffre actuel de ses contributions. Une pareille munificence, jointe à l'initiative qu'il a prise dans le lancement, explique la mention qui est ajoutée au titre officiel d'*Université de Chicago* : « fondée par John D. Rockefeller ». Elle ne paraît pas se soucier outre mesure des reproches qu'on lui fait de cette origine, ni du surnom d'*Oil University* (Université du pétrole) qu'on lui attribue parfois. Sans compter que l'argent gagné à vendre du pétrole pourrait trouver un moins bon emploi que l'encouragement des hautes études, il n'est pas vrai que la jeune école ait le moins du monde aliéné son indépendance dans les mains du célèbre milliardaire, ni même qu'elle ne soit redevable qu'à lui de son existence. Les générosités venues d'autre part atteignent, à peu près, le chiffre appréciable de quarante millions de francs, et les principales d'entre elles ont valu à leurs auteurs le parrainage de halls, de chaires, de maintes fondations sur quoi ne plane en aucune manière le nom discuté ni la figure glabre du roi des pétroles.

Les seize ans d'existence que compte, au temps de ma visite, l'Université de Chicago lui donnent, pour l'Amérique, un air presque ancien et traditionnel. A la qualité de ses maîtres, au nombre de ses étudiants, à l'abondance et à l'excellente organisation de ses cours, à la valeur de ses instruments de travail, à l'ampleur et à la dignité de ses édifices, on hésite à la reconnaître, ce qu'elle est cependant, pour une improvisation — l'improvisation, il est vrai, d'un éducateur de premier mérite et de mécènes, si je l'ose dire, inépuisables. Le tonneau des Danaïdes perdait tout ce qu'on y versait ; certaines fortunes d'Amérique semblent garder tout ce qu'on en retire.

L'Université de Chicago a fait bon usage de ses cent quarante millions. Elle trouve presque à se suffire, maintenant, dans ses ressources normales, et nous

voyons que l'an passé son déficit n'a été que de 191 345 dollars, si bien que les largesses récentes et futures passeront, la plupart, en fondations neuves. Bien que l'équilibre budgétaire, en de pareilles conditions, ne soit pas ce qui émerveillera le plus un recteur français, la question financière exerce, toutefois, sur le moral assez d'influence pour qu'il y ait lieu d'en dire quelques mots. Du 1er juillet 1905 au 30 juin 1906 les recettes se sont chiffrées, en dollars, à 2 796 791 et les dépenses à 2 988 136. La richesse mobilière était de 4 400 117 dollars, en placements très sûrs et d'un revenu moyen de 4,17 pour 100. La propriété foncière était de 3 889 918 dollars ; la valeur des édifices utilisés pour l'enseignement était estimée à 4 422 874. Le terrain possédé était de 66 acres 12, et le coût, avec les diverses améliorations, en revenait à 2 761 803 dollars.

Ces deux derniers chiffres sont de nature, croyons-nous, à impressionner le lecteur. Un emplacement estimé quatorze millions de francs, des édifices qui en coûtent près de vingt-trois, voilà qui ne donne pas l'idée de constructions banales. L'Université de Chicago est située, en effet, aux limites de la ville, juste entre deux parcs immenses, *Washington* et *Jackson*, sur les bords d'une avenue, *Midway Plaisance*, qui les rattache l'un à l'autre et dont les pelouses, les arbres, constituent déjà par eux-mêmes une splendide promenade. C'est là qu'ont surgi, dans une irrégularité voulue et savante, les vingt et quelques édifices où s'organise et se distribue la vie intellectuelle, morale et matérielle du grand corps universitaire. Séparés par des bosquets et par des pelouses constamment fraîches, ils s'essayent à rappeler Oxford et Cambridge et ils y réussiraient d'autant mieux, si l'antiquité ne leur faisait défaut, qu'ils sont tous construits dans le style anglais de la Renaissance. Grâce à la

noblesse et à la gravité de cette architecture, la nouveauté n'en est pas criarde et l'on hésite à regretter, malgré sa poésie, la grisaille, la noirceur plutôt, qu'impriment aux vieilles murailles les brumes rongeuses de l'Angleterre. Même dans leur jeunesse grave, il est tels édifices, comme le laboratoire de physique et celui de chimie ou comme Mandell Hall, qui rappellent sans trop d'inégalité les plus beaux halls oxoniens de Balliol ou de New-College, et la tour Mitchell, aperçue de Hull-Court, est une fort belle réplique de la divine tour de Magdalen.

Les cadres de l'enseignement, moins rigoureux que dans le vieux monde, permettent aux Universités américaines de donner une instruction beaucoup plus variée que les nôtres. Pour nous en tenir à l'Université de Chicago, il n'est presque rien qu'on n'y puisse apprendre, sauf à devenir architecte, agriculteur ou ingénieur. Les arts et les lettres, les sciences, la théologie, le droit, l'éducation, le commerce et l'administration y forment autant de facultés distinctes et il en existe une spéciale, sous le nom de *United Faculty of Junior Colleges*, pour s'occuper des étudiants de première et de seconde année. Comme plusieurs de ces noms ne répondent qu'imparfaitement à ce qu'ils évoquent d'ordinaire chez nous et comme il serait trop long de les expliquer, les spécialistes qu'intéresserait à bon droit cette matière consulteront les rapports annuels du président, toujours très complets, et l'*Annual Register* qui ne contient pas moins de quatre cent quatre-vingt-quatre pages de documents précis. Disons seulement que les facultés se divisent en soixante et un départements spéciaux d'instruction, où se trouvent enseignés tous les programmes de nos facultés françaises — lettres, sciences, droit, médecine, théologie même — et ceux de la plupart de nos grandes écoles. Je n'ai pas eu la patience de

faire le compte des professeurs, mais il ne me paraît pas inférieur à cinq cents, et quelques-uns donnent plusieurs cours. Les instruments de travail ne manquent pas plus que les maîtres : la bibliothèque, en avril 1907, renfermait 447 166 volumes (1) et recevait 1 500 périodiques ; la chimie, la physique, les sciences biologiques ont chacune leur laboratoire, comme la géologie et les sciences orientales ont leur musée propre et comme l'astronomie a son observatoire.

On voit que toute l'organisation est tracée sur un plan grandiose et témoigne d'une absolue confiance dans l'avenir. L'augmentation rapide des effectifs scolaires justifie un tel sentiment. Dès la première année 1892-1893, le nombre des élèves inscrits dans les *College and Graduate Classes*, c'est-à-dire dans les cours qui correspondent à notre enseignement secondaire et supérieur, fut de 698. Il s'élevait les annés suivantes à 920, 1 347, 1 815, 1 880, 2 307, 2 959, pour dépasser 3 000 en 1899-1900. En 1905-1906, il était de 5 079, parmi lesquels 483 inscrits suivaient les cours du collège universitaire et 1 737 n'étaient présents que dans le trimestre d'été ; ce qui laissait un total de 2 859 pour ceux que nous appellerions étudiants, au sens français du mot.

A cet enseignement régulier et direct, il faut ajouter celui qui vient du département de l'Extension. L'Extension universitaire consiste, on le sait, à faire rayonner l'enseignement supérieur au delà de l'Université au moyen de cours ambulants, de travaux par correspondance, de lectures dirigées et de prêts d'ouvrages. Ce système existe depuis longtemps en Angleterre,

(1) On se fera l'idée assez exacte de l'accroissement régulier et des ressources de la bibliothèque, si nous disons que dans les mois d'octobre, novembre et décembre 1908, il a été acheté 3 141 volumes, pendant qu'on en recevait 1 272 en pur don et 237 par échange.

où il est né, et il est même entré dans la pratique de quelques universités françaises, officielles ou libres. Il était trop démocratique pour ne pas se répandre promptement aux Etats-Unis, et nous l'avons vu pratiqué avec succès par l'institution de Chautauqua. L'Université de Chicago s'en est occupée dès le début et n'a cessé de s'y dévouer. En 1906-1907, elle a fait circuler 6 000 volumes et donner à 51 772 auditeurs, en 147 centres différents, 191 cours de six leçons chacun. La ville même en a reçu pour sa part 37, le reste de l'Illinois 27, le Michigan 21 ; les 62 autres ont été répandus un peu sur tout le territoire ; on en a compté 4 en Californie, et le lointain Etat de Washington en a lui-même entendu un. Le total des cours distribués depuis 1892 est de 2 325, ce qui ne fait pas moins de 13 950 leçons.



Il ne faut pas confondre avec l'*Extension* ce que nous avons indiqué sous le nom de trimestre d'été et qui n'existe pas, croyons-nous, ailleurs. L'Université de Chicago n'admet pas de vacances prolongées. L'année scolaire, par une anomalie tout à fait spéciale, y est divisée en quatre trimestres de chacun douze semaines ; ceux d'automne et d'hiver sont suivis de huit jours de repos ; il y a des vacances un peu plus longues après le trimestre d'été, mais aucune après celui du printemps. Chaque trimestre commence par des rentrées et se conclut par des examens comme s'il formait une année complète. La raison principale d'un pareil usage est qu'on a voulu rendre l'enseignement et les grades universitaires accessibles à plus de monde, tout en les maintenant à hauteur convenable. Le « terme » d'été, sans être fermé aux étudiants habituels, sert surtout aux personnes qui ne sont pas

libres en d'autres saisons et notamment aux maîtres de l'enseignement élémentaire. A trois mois ou même à six semaines par an, car on a exprès pour eux dédoublé le trimestre, ces étudiants exceptionnels n'avanceront sans doute pas très vite, mais enfin ils recevront, s'ils y tiennent, le bénéfice de l'éducation supérieure. C'est, une fois de plus et comme dans les *High Schools*, l'idée bien américaine d'égaliser les chances pour tous les capables.

Le trimestre d'été n'est donc pas ce qu'on appelle un *Summer Meeting*, un enseignement spécial et vulgarisé comme en ont établi, par exemple, les Universités d'Oxford et de Cambridge, de Caen, de Grenoble et même de Paris. Il fait partie intégrante de la vie universitaire complète et les facultés de droit, de médecine, de théologie, de philosophie et des arts y fonctionnent comme dans le reste de l'année. A cause, toutefois, du grand nombre des instituteurs et institutrices, les branches relatives à l'éducation y sont les plus favorisées.

D'autre part, l'Université tient un peu compte de la saison en offrant à ses hôtes, pour les reposer, quelques concerts, quelques représentations de Shakespeare et des conférences libres, qui sont au nombre de quatre ou cinq par jour. C'est dans cette dernière série que je fus invité à parler de la situation politique et religieuse de la France contemporaine. On voit que ce genre de distractions ne présente rien de dévergondé. L'auditoire, fort mêlé, de gens du monde, de professeurs, d'étudiants, de clergymen, ne me parut pas différer beaucoup de ce qu'il est dans les cours publics des autres universités au milieu de l'année scolaire (1).

(1) Notons en passant que la plupart des universités américaines s'abstiennent de donner, comme font les nôtres, des cours publics et gratuits.

Le dimanche, on ne parle qu'une fois, et c'est pour faire un sermon. J'eus l'honneur d'être, à mon tour, l'*University preacher ;* et, comptant que mes lecteurs voudront bien sortir de leurs habituelles préoccupations pour apprécier en elle-même seulement une situation qui n'a point d'analogue chez nous, je raconterai avec candeur cette expérience, la plus émouvante de tout mon voyage.

Lorsque le professeur Henderson, qui est à la tête de l'enseignement et du service religieux, m'invita par lettre à prêcher le sermon d'université le dimanche 21 juillet, il ne manqua pas de me dire qu'il serait tenu absolument compte des exigences de notre Eglise ; qu'au reste, l'on avait déjà entendu, dans les mêmes conditions, un orateur catholique, l'illustre évêque de Peoria ; et, qu'enfin, considération décisive, la cérémonie avait lieu, non dans une église, mais dans la plus belle salle de concerts et de conférences. J'acceptai en demandant que tout se passât comme pour Mgr Spalding. Il fut convenu, en conséquence, que je n'entrerais qu'après la fin des prières et qu'il y aurait séparation marquée entre le service et mon discours.

La Providence permit que ce fût mieux encore, et que, sans blesser les convictions de nos frères séparés, il n'y eût rien que de catholique dans toute la cérémonie. La veille, en effet, j'étais à peine arrivé chez mes chers Paulistes que j'y recevais la visite de M. Henderson. Après les premières effusions de l'amitié, — car c'est un ami pour moi, et tous ceux qui le connaissent comprendront que je sois fier de le dire, — il me parla de la cérémonie. Je priai le supérieur des Paulistes, le P. O'Callaghan, de rester avec nous et de me donner son avis. Ancien élève d'Harvard et ayant eu lui-même à faire un sermon dans cette célèbre université, d'autre part aussi remarquable par sa largeur de vues que par sa sûreté doctrinale et dis-

ciplinaire, il était plus apte que personne à juger sagement la situation.

— Reste-t-il entendu, demanda M. Henderson, que l'on ira vous prendre à la fin des prières et des chants ? Ou voulez-vous faire vous-même les prières, choisir les psaumes et les hymnes, et conduire tout le service ?

Cette dernière proposition me séduisait fort. Je l'avouai, mais en ajoutant qu'avec mon ignorance des coutumes et mon imparfaite connaissance de la langue, j'accomplirais trop mal les fonctions. « Si le père supérieur, continuai-je, pouvait et voulait venir lui-même... » Henderson, sans hésitation, joignit sa demande à la mienne, et ce fut accepté. Le P. O'Callaghan, qui devait prêcher à la même heure dans sa propre église, céderait la place à un missionnaire français du Japon, fort désireux de parler et de quêter pour ses œuvres. Tout était pour le mieux. Je laissai mes deux amis régler les détails ensemble.

Et le dimanche, à onze heures, précédés des choristes et des professeurs en tenue universitaire, *cape and gown*, nous traversions, le père et moi, en soutane et en barrette, l'immense nef de *Mandel Hall*, où se pressait, sympathique et un peu curieuse, une foule de deux mille assistants, pour un tiers peut-être catholique, et pour les deux autres tiers protestante. Le cortège arrivé sur l'estrade, on chanta les hymnes et les psaumes qu'indiquait le supérieur des Paulistes. Il prononça ensuite quelques mots pour faire ressortir le caractère touchant de la réunion, et il lut, d'un ton pénétré, le XVIIe chapitre de saint Jean : « Que tous soient un, de même que toi, Père, tu es en moi, et moi en toi... Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un ; moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient parfaits en unité, pour que le monde connaisse que tu m'as en-

voyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, eux aussi soient avec moi... Je leur ai fait connaître ton nom, je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que je sois aussi en eux. »

Ces divines paroles, qui se commentaient d'elles-mêmes en une telle assemblée, firent passer dans tous les cœurs une sorte de courant qui les unissait comme par induction, et il devint manifeste qu'elles avaient produit, avec une efficacité de sacrement, ce qu'elles signifiaient. Le P. O'Callaghan ajouta, traduisant l'émotion commune : *O Lord, let us never hate one another in thine holy name.* « Seigneur, ne permettez pas que nous nous haïssions jamais en votre saint nom. » Puis il commença le *Notre Père* que l'assemblée récita tout haut avec lui.

Le moment d'annoncer la parole de Dieu étant arrivé, on chanta, pour attirer les lumières du ciel, ce bel hymne de Newman : « Guidez-moi, lumière tout aimable, dans les ténèbres qui m'enserrent, guidez-moi en avant. »

> Lead, kindly light, amid the encircling gloom,
> Lead thou me on !

Et je me rappelais avoir entendu ce même chant à Londres, douze années plus tôt, dans l'abbaye de Westminster, perdu alors dans une multitude que mon âme de prêtre souffrait de ne pouvoir évangéliser; je me rappelais qu'après un discours solennel et froid, voyant la foule se recueillir sous une formule de bénédiction, j'avais moi-même prononcé tout bas les paroles sacrées en priant Dieu qu'il les fît opérantes. Et voilà que l'ancien rêve se réalisait, se réalisait élargi; voilà que, dans une des plus grandes cités de ce nouveau monde auquel je me suis toujours senti

envoyé, une assistance attentive, religieuse, désirait de moi les paroles d'amour et de vérité. Il me semble que, si j'eusse été assez maître du langage, ma voix aurait trouvé sans peine le chemin des cœurs et je les aurais tous embrasés des sentiments qui me brûlaient.

Obligé de m'en tenir au discours préparé, j'eus du moins la consolation de penser qu'il s'harmonisait à la circonstance, et, à défaut d'autres qualités, ce fut avec conviction que le pauvre envoyé de Dieu s'acquitta de son message.

J'avais pris pour sujet *the Common Creed of Christendom*, le *Credo* commun de la chrétienté, c'est-à-dire le symbole des apôtres, gardé, dans les mêmes termes par les catholiques et par les diverses branches du protestantisme. Après avoir nettement déclaré « que l'amitié attestée par cette réunion ne reposait pas sur un malentendu, et qu'il ne s'agissait point de méconnaître nos différences trop réelles, notamment en ce qui touche la notion d'autorité religieuse, je rappelai qu'entre nous tous, chrétiens, il reste pourtant le respect des mêmes livres saints, une même morale, celle du Décalogue et de l'Evangile, mais surtout un même formulaire de foi, un *Credo* identique, *the Common Creed of Christendom.* J'essayai de montrer le chemin glorieux qu'avait parcouru le symbole des apôtres tout le long des siècles pour descendre jusqu'à nous, depuis le temps des catacombes, depuis la conversion des empereurs romains et des peuples barbares, depuis saint Irénée et Tertullien. « On récite, ajoutai-je, on récite au Cap, à Melbourne, à New-York le *Credo* des martyrs de Rome, d'Antioche et de Lyon. Et aujourd'hui un prêtre catholique romain vient des bords de la Seine à ceux du lac Michigan, de l'antique Lutèce à la jeune Chicago, glorifier le même symbole des apôtres devant des chrétiens la plupart séparés

de lui sur beaucoup de points, mais heureux de répéter avec lui ou plutôt avec l'élite de l'humanité : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, et en Jésus-« Christ, son fils unique, Notre-Seigneur. »

Plus longuement que ces gloires extérieures de notre commun *Credo*, j'essayai d'en retracer la beauté intérieure, et d'exposer la synthèse magnifique des vérités qu'il nous affirme : vie intime de Dieu dans la Trinité ; élévation absolue de l'humanité et de la création à cette vie suprême dans le Christ, Dieu incarné ; communication de cette même vie à chacun de nous par le Rédempteur et par les moyens de grâce qui nous appliquent ses mérites ; beauté enfin du plan providentiel qui nous lie dès maintenant entre nous et avec Jésus-Christ par la communion des saints, — qui élèvera même la création matérielle jusqu'à Dieu par la résurrection de la chair, — qui nous ménage la perfection de l'unité et du bonheur dans la jouissance prochaine de la vie éternelle.

Et je souhaitai que, mieux comprise, une telle bonté de Dieu augmentât notre amour pour lui et notre charité mutuelle ; je priai « pour que grandît de jour en jour notre foi commune en cet admirable symbole des apôtres, qui demeure pour nous tous, malgré tant de séparations, le signe ineffaçable de la fraternité entre disciples du Christ, l'étoile qui guide nos pas vers la patrie commune et qui brille si haut dans le ciel qu'elle peut être aperçue de tous ». — « *Honneur à vous qui croyez*, » dis-je en terminant ; et à ces paroles de saint Pierre j'ajoutai : « Honneur aussi à ce que nous croyons, honneur à notre symbole fidèlement gardé, joyau le plus précieux de notre ancien patrimoine, touchant souvenir de l'union passée, gage et promesse des réunions futures. »

L'inspiration me vint, pour conclure, de proposer que nous récitions ensemble notre *Credo*, et ce fut

fait d'une même voix, d'un même cœur, avec une gravité et une émotion que jamais je n'oublierai.

***

Des exemples de tolérance comme celui que je viens de rapporter s'associent trop facilement, pour l'esprit des Français, avec l'idée de scepticisme ou tout au moins d'indifférence. La foi, d'une part, l'incrédulité, de l'autre, leur apparaissent d'ordinaire sous la forme combative ; et on les étonnerait beaucoup en leur disant que l'université où le prêtre catholique a pu recevoir un pareil accueil sans cacher aucun de ses principes, est l'une des rares, aux Etats-Unis, qui se rattachent à une secte protestante bien déterminée. Il est très vrai que dans cette université, comme dans la plupart des autres, nombre de maîtres et d'élèves ont perdu toute foi pratique ; aussi se garde-t-elle d'exiger un *credo* quelconque sous peine d'exclusion. Mais, sans compter qu'elle ne permettrait à personne de combattre ouvertement la religion comme telle, — en cela, du reste, semblable à toutes les écoles du pays, — elle favorise l'action des différentes églises qui veulent bien s'occuper de ses étudiants, et, pour son propre compte, d'une manière positive et officielle, elle distribue un enseignement religieux qui se rattache à la secte des Baptistes. Lorsque M. Rockefeller souscrivit son premier don de cinq millions de francs, il stipula que le « séminaire théologique de l'Union Baptiste », établi à Chicago depuis 1867, deviendrait l'école théologique de la nouvelle université, et qu'un million serait consacré à cette transformation. La faculté de théologie, d'où relève cette école, comprend, de plus, un séminaire anglais, un séminaire suédois, un séminaire danois-norwégien et enfin le « collège de science religieuse et sociale ».

Avec les sciences auxiliaires de la théologie, comme les langues orientales, on enseigne naturellement dans les séminaires le dogme, la morale, l'exégèse, l'homilétique, la pastorale, l'histoire religieuse. Mais l'institution, dans ce groupe, qui paraîtra la plus éloignée de nos catégories, est bien celle du collège de science religieuse et sociale. Les étudiants auxquels il s'adresse, lisons-nous dans un document officiel, sont : 1° ceux qui se destinent au secrétariat des associations de jeunes gens chrétiens (1) ou à des fonctions analogues ; 2° ceux qui veulent exercer la médecine dans les pays de mission et qui devront, au reste, étudier cette science dans la faculté spéciale ; 3° ceux qui, se préparant au ministère paroissial, ont été empêchés par l'âge ou d'autres circonstances d'y consacrer le temps habituel dans les séminaires ; 4° ceux qui se proposent de collaborer aux différentes œuvres de philanthropie, telles que le secrétariat des offices de bienfaisance, l'enseignement religieux ou profane dans les maisons pénitentiaires. Nous trouvons au programme, dans les deux premières années (avec quelques variantes suivant qu'on se prépare ou non à exercer le ministère), l'étude de l'ancien et du nouveau Testament, l'économie politique, la science sociale, l'histoire, le grec, les langues vivantes, l'hygiène, la parole publique. Dans les cours supérieurs sont enseignées les mêmes matières, à des degrés plus avancés, et en outre la philosophie, la psychologie, la physiologie, la pédagogie, l'homilétique, l'histoire religieuse, la sociologie ecclésiastique. Le professeur et directeur de ce dernier département est M. Charles R. Henderson,

(1) En anglais Y. M. C. A. (*Young men christian Association*). Ce sont des cercles qui servent de centre moralisateur, religieux et social pour la jeunesse dans toutes les villes où se trouvent des protestants en assez grand nombre. Celui de Paris, qui siège 14, rue de Trévise, est des plus prospères.

à qui ses enquêtes en Europe et ses publications, notamment sur l'*Esprit social en Amérique*, ont valu une réputation universelle. Je ne m'exposerais pas à blesser sa modestie, en le nommant de nouveau à part de ses collègues, s'il n'avait, en Allemagne, à Londres, à Paris, laissé nombre d'amitiés précieuses et fait connaître à quel degré d'élévation morale et intellectuelle peuvent parvenir ces Américains que nous nous réprésentons toujours comme des barbares cultivés.

M. Henderson porte le titre officiel de chapelain et c'est lui qui a charge des *religious agencies of the University*. Sous cette rubrique, il rend compte, en un rapport annuel, des services du dimanche matin, des prédications qui y sont données par des orateurs venus de tous les Etats ; de la ligue chrétienne des jeunes filles qui groupe deux cent cinquante étudiantes ; de l'association chrétienne de jeunes gens qui se réunit tous les jeudis soirs et a organisé une « classe de bible » suivie par cent vingt-cinq auditeurs ; de la « troupe des étudiants volontaires » qui s'intéressent aux missions ; d'une œuvre plus générale, appelée l'Union chrétienne, et qui travaille à promouvoir tout cet ensemble d'activités religieuses et philanthropiques. Il consacre la fin de son rapport à l'œuvre si intéressante du settlement universitaire, établi depuis quatorze ans au sud-ouest des Stock-Yards et qui a tant fait, soit pour l'éducation morale, soit pour le bien-être physique des adultes et des enfants, dans le quartier le plus misérable de la ville. Il réside là trente ou quarante mille ouvriers, dont les trois cinquièmes, récemment arrivés d'Europe, sont au dernier degré de l'ignorance et tout ce qu'il y a de plus désorganisés. Comment ne pas admirer les jeunes hommes et, plus nombreuses encore, les jeunes femmes qui viennent s'établir temporairement ou même à poste fixe parmi tous ces misérables, pour s'occuper de leurs intérêts auprès

des patrons, auprès de la cité, jusqu'auprès des législateurs et parfois même du Président des Etats-Unis; pour essayer de les moraliser, eux, leurs compagnes, leurs enfants; pour recueillir les filles malheureuses, les orphelins, l'intéressante clientèle des « tribunaux juvéniles »? Je note par hasard, dans un journal, que le 11 janvier 1908, la dévouée présidente du settlement, miss Mary E. Mac-Dowell, a reçu la visite d'environ six cents étudiants ou étudiantes de l'université, auxquels elle a fait donner une fête par ses petits protégés, mais auxquels surtout elle a expliqué le bien déjà fait ou restant à faire pour l'éducation, pour la civilisation de ce peuple qui est venu chercher et qui doit trouver aux Etats-Unis une vie supérieure à celle où il croupissait dans les vieilles contrées. « On ne saurait se faire une trop grande idée, écrit avec raison M. Henderson dans son rapport de 1906, de ce que nos milliers de jeunes gens et de jeunes filles peuvent gagner en développement religieux et social par le fait de prendre part aux œuvres de zèle et de bienfaisance; rien ne leur fait tant de bien, pas même d'étudier l'histoire ou la théorie de la religion et du progrès social. »

Pareil langage montre assez clairement que l'Université de Chicago ne s'estime pas quitte envers ses élèves quand elle leur a assuré les moyens de s'instruire. Aucune partie de leur formation ne la laisse indifférente. Tout en prêchant elle-même, sans jamais l'imposer, la foi qu'elle juge la meilleure, elle tient à laisser les autres Églises s'expliquer librement devant tous en des conférences publiques ou s'occuper à part de leurs fidèles. Mon propre sermon démontre assez le premier point. En ce qui touche le second, j'ai entendu les représentants de l'université m'affirmer plusieurs fois et m'autoriser à redire qu'ils seraient très heureux de voir l'archevêque déléguer un de ses

prêtres pour s'occuper officiellement des jeunes catholiques; et il y a lieu de penser que ce projet se réalisera, comme je l'ai vu réalisé à Harvard et à l'Université de Californie, comme il l'est à Cornell, dans le diocèse de Rochester. Mais il est assez clair, par tout ce qui précède, que l'université ne se désintéresse pas de la vie religieuse de ses étudiants. Tâchons, à présent, de faire voir comment elle s'ingénie, suivant l'expression anglaise, à « rencontrer tous leurs autres besoins », à leur offrir les moyens de se développer en tous les sens.

***

Qu'elle leur procure avec somptuosité, dans sa propre enceinte, *gymnases* et emplacements de toutes sortes pour leurs jeux et exercices physiques, je n'y insisterai pas; ce n'est point, en Amérique, une note originale. Mais ce qui m'a paru tout à fait caractéristique, c'est le fait d'assurer à ses pupilles une vie assez collective pour qu'ils échappent aux périls de l'isolement, et toutefois assez personnelle, pour qu'ils se sentent constamment responsables d'eux-mêmes. A ces deux nécessités, d'apparence contradictoire, on a essayé de répondre du même coup en suscitant ou organisant, sous le nom général de maisons universitaires, *University houses*, une quantité de groupes autonomes. C'est ici, comme partout en Amérique et en pays particulariste, la tendance constante aux petits organismes pleins de vie, même s'ils doivent être compliqués, avec une belle indifférence pour l'ordre grandiose et uniforme des embrigadements qui ne produisent rien.

Pour mettre un peu de clarté dans cet ensemble presque inextricable, divisons les étudiants en trois catégories : ceux qui résident en ville, ceux qui habitent les *dormitories*, ceux qui vivent en fraternités.

Les premiers ne sont pas, comme on pourrait le croire, abandonnés à eux-mêmes. A l'intérieur de l'université, différents clubs leur sont ouverts, où ils peuvent travailler à part ou en commun, s'exercer à la parole, jouer, faire de la musique, prendre leurs repas. Deux restaurants à la carte sont accessibles à ceux qui les préfèrent, un pour les étudiants, l'autre pour les étudiantes. On a même pris des arrangements pour ceux qui apportent leurs provisions. Les jeunes gens trouvent en ville des chambres à partir de 1 dollar 25 cents par semaine (6 fr. 25) et des pensions à partir de 4 dollars 50 cents (22 fr. 50).

Les *dormitories*, qu'il ne faut pas traduire par dortoirs, sont au nombre de neuf, quatre pour les étudiantes et cinq pour les étudiants. Ce sont des sortes de maisons de famille avec un salon commun et avec des chambres particulières dont le prix varie de 20 à 74 dollars par trimestre. Le directeur, — ou, chez les femmes, la directrice, — est nommé par l'université; mais les pensionnaires se recrutent par cooptation. Les jeunes gens n'y prennent point leurs repas; ils vont au restaurant universitaire. Mais les *dormitories* de jeunes filles comportent une pension qui revient à 42 dollars par trimestre (1). Je fus invité à *Beecher-House*, par la directrice, miss Elizabeth Wallace, une aimable et savante élève en philologie romane de mon ami l'abbé Rousselot. Les étudiantes étaient au

(1) Voici, en dollars, le tableau de ce que dépense annuellement un étudiant qui vit à l'Université :

	Tarif modeste.	Tarif moyen.	Tarif supérieur.
Droits d'inscription et frais d'enseignement	120	120	120
Logement	60	105	225
Pension	100	126	225
Blanchissage	15	25	35
Livres et fournitures scolaires	10	20	50
TOTAL	305	396	655

nombre d'une trentaine. Hôtesses et demeure, repas et entretiens, tout respirait la distinction, la simplicité, une cordialité sans apprêts et exempte de soucis.

Le caractère familial est, de toute façon, plus développé dans le *dormitory* de jeunes filles. Les garçons fréquentent davantage leurs clubs, ou, s'il arrive qu'ils tiennent à un groupement plus intime, ils trouvent à satisfaire ce besoin d'une façon plus intéressante dans ce qu'on appelle les *Fraternités*.

Les « fraternités de lettres grecques » forment, sans aucun doute, l'une des institutions les plus caractéristiques de la vie universitaire aux Etats-Unis. On appelle ainsi des associations, secrètes à l'origine, — et quelques-unes le restent encore plus ou moins, — qui réunissent en groupements autonomes, et assez peu nombreux, des étudiants désireux de se soutenir dans la vie matérielle, mais surtout de s'entraîner à la poursuite d'un idéal. Chaque fraternité porte le nom d'une ou plusieurs lettres de l'alphabet grec; elle ne fusionne jamais avec celle d'un autre nom, mais elle se subdivise elle-même en autant de « chapitres » qu'il y a d'établissements où elle est instituée. Les divers chapitres sont unis entre eux par toutes sortes de liens : assemblées régulières, bulletins périodiques, assistance mutuelle. Les rapports entre les membres se prolongent au delà de la période universitaire, et c'est pour la vie entière que l'on appartient à telle ou telle fraternité, comme à une sorte de franc-maçonnerie d'ailleurs irréprochable. Si l'on demande pourquoi les fraternités des différentes lettres ne se fondent pas entre elles, c'est pour cette raison très simple, et toujours la même, qu'au delà d'un certain chiffre d'adhérents les associations perdraient nécessairement leur caractère intime; or, quand il s'agit, comme c'est ici le cas, d'un but moral à atteindre, plus les groupements sont nombreux, moins ils restent

efficaces. A Chicago, seize fraternités se partagent deux cent soixante-seize membres. Bien qu'elles gardent leur indépendance, un ou plusieurs professeurs servent à chacune d'intermédiaire auprès de l'administration. Celle-ci même ne demanderait pas mieux, dans l'intérêt de la discipline, que de les voir s'établir sur son terrain et dans des maisons à elle. Faute de place, elles s'installent au dehors, mais aussi près que possible, en des villas particulières, où chacun des membres contribue pour sa quote-part aux dépenses de loyer, d'entretien et de pension. Quelquefois la villa appartient au chapitre lui-même. On n'est admis dans la petite république qu'avec le consentement de tous ses citoyens; et ceux qui la gouvernent, dans la mesure où elle est gouvernée, sont nommés par leurs camarades.

J'eus le plaisir d'être invité par le groupe Delta Upsilon, grâce à mon jeune ami Harvey B. Fuller, l'un de ses adhérents, celui-là même qui m'avait conduit de Jamestown à Chautauqua, type accompli de « l'étudiant de Chicago ». C'était à mon retour du Pacifique, vers la fin de septembre, très peu de jours par conséquent après la rentrée. La jolie maison qu'habitait la fraternité, sur Woodlawn Avenue, était déjà au complet avec une vingtaine de membres. C'était la sympathie des caractères, le même souci de développement moral, qui les avait réunis, sans qu'il fût tenu le moindre compte des différences de fortune, d'origine ou de politique. Ils m'avouèrent cependant qu'en fait leurs rangs ne s'ouvraient pas aux Juifs, aux Japonais ni aux nègres : « Jamais, du reste, ajoutaient-ils, ils n'avaient examiné la question explicitement, et nul principe, le cas échéant, ne s'opposerait de façon absolue à de telles admissions (1) ».

(1) Je dois ici noter, pour être complètement impartial, que les

Si la maison n'avait pas de nègres, elle avait une négresse, une bonne vieille négresse qui nous servit à table d'un air maternel, étalant dans un bon sourire ses énormes dents blanches, et pittoresque au suprême degré avec sa jupe noire, son caraco blanc tacheté de pois bleus, son mouchoir rouge autour de la tête. Je n'ai pas pris note du menu, très simple, mais je me rappelle que tout le monde but de l'eau et qu'à la fin seulement la négresse nous offrit le choix entre une tasse de café et un verre de lait. Après déjeuner, nous passâmes au salon, où l'on exécuta des chants assez gais. Je réclamai l'hymne universitaire. Tous se levèrent, et entonnèrent gravement :

To night we gladly sing the praise
Of her who owns us as her sons;
Our loyal voices let us raise
And bless her with our benisons
Of all fair mothers fairest she,
Most wise of all the wisest be,
Most true of all the true, say we,
Is our dear Alma Mater (1).

Ils achevaient la troisième strophe, et je me sentais tout ému de ces accents solennels et presque religieux, lorsque tout d'un coup s'éleva un vrai cri de sauvages : *Chicâgo! Chicâgo! Chicâgo-go!* Et je vis le chien Mic, très recueilli pendant l'hymne, qui se mit à gambader

adversaires des Fraternités (quelle institution n'en a pas?) leur eprochent de céder parfois à l'esprit de coterie et de n'être pas toujours assez démocratiques.

(1) « Joyeusement ce soir nous chantons les louanges
De celle qui nous compte parmi ses enfants;
Elevons nos voix loyales,
Et comblons-la de nos bénédictions.
De toutes les douces (belles) mères la plus douce (belle),
De toutes les sages la plus sage,
De toutes les sincères la plus sincère, nous le disons,
C'est notre chère *Alma Mater.* »

et à hurler, guère moins humainement que les autres : *Chicâgo-go!*

Delta Upsilon est, avec Delta Kappa Epsilon, la fraternité la plus répandue dans l'Est, alors que, dans l'Ouest, c'est Bêta Pi Phi. Elle compte, au total, pour 20 fraternités, 989 « chapitres » en activité, dont 351 dansl'Est, 319 dans l'Ouest, et 304 dans le Sud. Mais je crains qu'une telle statistique dise peu de chose au lecteur, et je me borne à ajouter que Delta Upsilon est la fraternité qui, depuis vingt-cinq ans, a gagné le plus de chapitres ; elle en possède dans presque toutes les universités d'Amérique, ainsi qu'à Montréal et à Toronto. Elle a des clubs et des associations dans la plupart des villes importantes. Elle publie, sous la direction de son conseil exécutif, une revue trimestrielle de plus de cent pages, un annuaire statistique, un catalogue décennal, un cahier de chants particuliers, le compte rendu de ses congrès annuels. A ces assemblées, qui réunissent vétérans et nouvelles recrues, l'on remarque parfois des personnages d'importance, tels, par exemple, que M. David S. Jordan, président de l'Université Stanford, ou M. Charles E. Hughes, gouverneur de l'Etat de New-York. Ces hommes éminents ne ménagent pas les exhortations à leurs jeunes confrères, et il semble bien que ceux-ci soient disposés à en tenir compte. Le *Bulletin de Delta Upsilon* pour septembre 1907 publie en première page quelques lignes énergiques où M. Jordan déclare que les fraternités ne peuvent faire de bien que si elles sont composées de travailleurs et de caractères forts ; c'est à elles, dit-il, qu'il appartient de promouvoir au collège la vraie démocratie, celle qui consiste à n'estimer les gens que suivant leurs œuvres et à laisser de côté, — pauvres ou riches, il n'importe, — les médiocres et les lâches. Le petit manuel de la fraternité cite en épigraphe ces paroles prononcées au ban-

quet de New-York le 9 mars 1907 par le gouverneur Hughes : « Heureux le jeune homme que ses relations de famille ou de collège attachent à un noble idéal et que ses anciennes amitiés pousseront à se montrer digne des dons qu'il a reçus. C'est une grâce qui n'a été refusée à aucun membre de Delta Upsilon. Que rien donc ne puisse nous faire perdre l'esprit de la fraternité ; que rien ne détruise en nous les liens de Delta Upsilon. »

Avec tant d'éléments de vie personnelle et d'initiative, les étudiants de Chicago ne peuvent manquer d'avoir leur presse à eux. Ils publient, en effet, sous leur propre contrôle, un journal quotidien, le *Daily Maroon*, dont les quatre pages, alertes et bien vivantes, mélangent agréablement les informations scolaires aux traits humoristiques, les annonces et comptes rendus de cours aux nouvelles de sports, les plans de voyages pour vacances aux descriptions sérieuses d'un settlement ou de quelque autre œuvre sociale. Est-il besoin de dire que, dans tous les numéros que nous avons consultés, il n'y avait pas une idée, pas une suggestion, dont la plus stricte morale eût lieu de s'offusquer ? Mes amis de Chicago s'étonneront même (et c'est leur honneur) de nous voir relever un fait si naturel. Durant le trimestre d'été, le *Daily Maroon* quotidien fait place à une revue hebdomadaire, *the University Chicago Weekly*, qui remplit exactement le même office et est aussi rédigée par les étudiants.

Journal et revue sortent des presses de l'université. Cette imprimerie ne laisse pas que d'être fort importante ; elle ne fait guère de travaux pour moins d'un million et demi de francs chaque année et ses dépenses totales vont encore au delà de ce chiffre. Mais avec tout ce que l'université compte de rapports, de

catalogues, de bulletins et de programmes variés, elle trouve sûrement avantage à faire elle-même ses impressions. Rien ne manque à l'outillage, ni les caractères grecs, syriaques, arabes, hébreux, éthiopiens, ni les signes spéciaux des mathématiques ou de l'astronomie. A la date du 30 juin 1906, elle avait publié déjà, en dehors de treize périodiques savants, trois cent soixante-quinze volumes écrits par les professeurs, ce qui, rapproché de tout ce que nous venons de voir et pour une institution vieille seulement de quinze années, ne donne certes pas l'idée de l'engourdissement.

L'argent ne fait pas plus la science qu'il ne fait le bonheur; mais, s'il est vrai qu'il puisse, comme généralement on l'avoue, contribuer au bonheur, il contribue à la science davantage encore, quand il se met à son service, comme c'est ici le cas, généreusement et loyalement, sans lésinerie et sans exigences.

CHAPITRE VI

VISITES A PEORIA ET A OMAHA

Peoria depuis quatre ans. — La maladie de Mgr Spalding. Sa philosophie de la douleur. — « Club de campagne. » — Tous mes plans bouleversés par M. Petry. — Quatre mille kilomètres de plus. Vaines protestations de mon « séminariste ». — Omaha, l'une des « villes de viande ». — Commerce et prospérité. — Quarante milliards de récoltes par an. — L'Université Creighton. — Un saint de vitrail sur le rocking-chair. — Floraison de cathédrales.

Peoria et Mgr Spalding, « une petite ville et un grand évêque », comme je les ai appelés naguère sans que ni l'un ni l'autre m'en ait tenu rancune, m'avaient laissé tous les deux de trop chers souvenirs, pour que j'admisse un instant l'idée de ne pas les revoir. C'était, du reste, une visite facile à placer durant le séjour de Chicago, l'affaire seulement de 500 kilomètres aller et retour. Comment ai-je pu, il y a quatre ans, m'abandonner à tant de mélancolie lorsque je quittai ces rives de l'Illinois et penser qu'elles étaient par trop éloignées de la Seine ? C'était bon autrefois, de compter comme un obstacle de pareilles distances.

Peoria continue de se développer de façon normale, augmentant à peu près chaque année d'un trentième la statistique de sa population, de ses affaires, de ses écoles, de tous les signes extérieurs de sa vie. Elle justifie de plus en plus la bonne opinion de ses amis.

Ils l'aiment tant comme elle est qu'ils ont plutôt peur de la voir trop grandir, et ils ne prévoient pas sans une sorte de crainte l'époque prochaine où des canaux gigantesques en feront un lieu de transit entre les bords du Michigan et le Pérou, entre le lac des Hurons et la Chine, où l'on ira de Chicago à Yokohama, à Shanghaï, par l'Illinois, le Mississipi, Panama et le Pacifique. Peoria port de mer! qu'eussiez-vous dit de cela, ô La Salle et Marquette, lorsque vous y abritiez avec précaution votre pirogue dans les roseaux?

Le peu que j'ai, cette fois, à découvrir de la cité, m'est signalé avec complaisance par les journaux toujours à l'affût du visiteur étranger : « Notre hôte, dit en riant l'un d'eux après avoir rappelé avec bienveillance mon ancienne description (1), notre hôte remarquera sans doute que la vie est ici plus intense que jamais, grâce à la vitesse et au nombre croissant des automobiles, à la rareté des domestiques et à l'augmentation des magazines qu'il faut lire chaque mois. Il ne lui échappera pas que nous possédons de nouvelles fabriques de whiskey, signe que la nation est de plus en plus altérée. Il trouvera les propriétaires de nos vieux quartiers toujours aussi attachés à leurs constructions branlantes, le caractère moral de la ville bien amélioré depuis les récentes condamnations, M. Patterson Prowse en train de renouveler le stock de ses plaisanteries, la bibliothèque parvenue au delà de ses cent mille volumes, le cent millième étant juste le *Pays de la vie intense* (2). » La vanité et la paresse réunies m'incitent victorieusement à

(1) V. *Au Pays de la Vie intense,* chap. VIII : « Une petite ville et un grand évêque. »

(2) Ces lignes du *Peoria Herald Transcript* (30 juillet 1907) sont écrites par M. Geo Fitch, humoriste de talent, spécialement remarqué par ses articles du *Ladies Home Journal : New-York en automobile, Boston en automobile.*

conclure par ce trait mes observations sur la ville elle-même.

Ce qui était bien plus agréable que d'en soumettre les institutions à une nouvelle enquête, c'était, on le croira sans peine, d'en parcourir les environs en automobile; d'en revoir les parcs, toujours plus vastes, et qui se dessinent si discrètement dans les forêts demi-vierges; d'en étudier (c'est beaucoup dire) les fertiles campagnes, couvertes de maïs et de blé; de filer sur les routes poussiéreuses au long de la rivière, effrayant, près des fermes, comme si nous étions en France, des bandes de poulets paisibles. Il n'est donc pas vrai, quoi qu'en dise une caricature, qu'on ait dressé toutes les volailles, en sonnant leur pâtée avec une trompe d'automobile, à se jeter devant les roues pour gagner des indemnités.

L'automobile est le sport de l'après-midi. Le matin je mène l'évêque en voiture. Frappé d'hémiplégie depuis trois ans, il ne peut plus ni conduire ni monter à cheval. C'est sa dévouée sœur qui le promène chaque jour. Je me sens d'abord très indigne de la remplacer. Mais, grâce à la sagesse consommée de Kitty, la vieille jument de louage, mes craintes s'évanouissent bientôt, et, au bout d'une heure, le sentiment lui-même de ma responsabilité ne m'empêche plus de causer en paix avec le très grand ami.

Mais c'est le soir, dans la galerie couverte que depuis sa maladie il a ajoutée au petit presbytère, c'est le soir surtout qu'il fait bon parler avec lui des grands intérêts de l'Eglise et des questions éternelles. Je ne reviendrai pas sur sa philosophie, résumée ailleurs, ni sur les vues larges, simples et confiantes, qu'il s'est formées des desseins de Dieu et de l'avenir du monde; mais je ne puis m'empêcher de dire combien la souffrance a ajouté de perfection à cette grande nature. Trois ans, pour un tel évêque, sans dire la

messe ni prêcher la parole de Dieu ! Trois ans, pour un tel penseur, sans presque pouvoir écrire ni étudier !

Dans ce corps fatigué, l'âme n'est pas, grâce à Dieu, demeurée captive ; elle s'est élevée plus haut que jamais dans les régions de l'amour et de la lumière. Elle n'a point cessé d'être forte ; elle est devenue plus douce. Elle régnait par l'éclat et par la vigueur ; elle domine par la suavité et par la tendresse. Sur le ton d'un François d'Assise chantant sa dame Pauvreté, il me vantait les beautés de la douleur :

— Il faut aimer la douleur, disait-il, comme les autres dons de Dieu et comme le meilleur. Elle est le plus grand des maîtres. Nous ne nous instruisons vraiment que par l'expérience. La joie est une expérience aussi, mais superficielle ; c'est la douleur qui atteint le fond. — Oui, père ; mais, dites-moi, que vous a-t-elle surtout appris et quels bienfaits vous sont venus par elle ? — Je crois que voici sa leçon : Le monde actuel, pour qui le comprend bien, est déjà grand et beau ; mais la douleur, en empêchant que l'on s'y complaise, nous fait aspirer à mieux. Or, d'aspirer à mieux, c'est le mouvement essentiel de la vie et qui la développe, qui la pousse en avant. — Ce mieux, nous l'atteindrons ? — Nous allons à Dieu ! que vous dire de plus ?

Je croyais être debout au sommet d'une montagne, près d'un guide m'expliquant d'immenses horizons, et me faisant deviner, au delà de leurs lignes lointaines, les perspectives d'une terre promise.

La Providence, il faut s'en réjouir, n'a, du reste, pas voulu traiter par trop cruellement celui qui, toute sa vie, s'est confié en elle. Elle l'a environné d'affections et de dévouements. Sans parler de ceux qui, au loin, vivent de sa pensée et prient avec lui, il a près de lui, à Peoria même, une de ses sœurs et son

frère médecin qui le voient chaque jour, son fidèle auxiliaire, tout son clergé fier de lui, et notamment, dans sa maison, dans cette petite maison qui projette sur le monde une si forte et si pure lumière, les quatre prêtres dont se compose tout le personnel de la cathédrale et de l'administration diocésaine, à leur tête le curé et chancelier, un très modeste, actif et intelligent collaborateur. Oublierai-je le jeune et dévoué Canadien qui sert de lecteur et de secrétaire? Oublierai-je le modèle des servantes, Brigitte, et ses trente ans de parfait travail, Brigitte constamment souriante et, ce qui est plus rare en un cas semblable, toujours timide et effacée? Heureux qui peut ainsi se faire admirer des grands et se faire aimer des petits!

Admiré et aimé, j'ai pu voir qu'il l'est également des citoyens de Peoria, soit catholiques, soit protestants. Le dernier soir de mon séjour, nous sommes invités à dîner au *country club*, ou club de la campagne, une institution que j'ai vue autour d'autres cités encore et où se marque bien le génie américain de l'association. Dominant à pic l'Illinois, justement au-dessus des sites pittoresques où la rivière, avant de pénétrer en ville, s'élargit en un lac semé d'îles et bordé de collines boisées, un élégant et spacieux chalet sert de lieu de rencontre à la meilleure société de la ville. Chacun des deux cents membres qui composent le cercle dispose ainsi, sans dépense excessive ni trop grand déplacement, d'une magnifique propriété où il peut, comme chez soi, se livrer quelques heures aux sports qu'il préfère, passer plusieurs jours de repos, et même traiter ses amis. C'est le château à la portée de tous, le château sans ses soucis, ses préjugés, ses abus, ses charges. Que si j'en juge par la famille dont nous sommes les hôtes et par ses autres invités, Peoria ne le cède ni en bonne grâce, ni en culture d'esprit, ni même en élégance, à des cités

vingt fois plus anciennes; et les *squaws* (1) de l'Illinois ont accompli du chemin depuis que Lassalle et ses compagnons les voyaient brandir des sagaies menaçantes. Je puis même parler des cours de Sorbonne avec ma voisine, qui les a sérieusement suivis. Professeur à Smith College, dans le Massachussets, elle se fait fort de m'y préparer un auditoire de six cents jeunes filles si je veux y donner une conférence en français, et j'accepte son invitation. Il me plaît de voir une société d'élite entourer mon évêque du même affectueux respect que je lui ai vu témoigner, en d'autres circonstances, par les religieuses du Bon-Pasteur et leurs humbles pupilles, par le malade des hôpitaux et l'enfant des écoles. Le prêtre, l'évêque plus encore, doit être l'homme de tous. Chez les petits pêcheurs de la Galilée ou dans la villa de Béthanie, le Christ est toujours le Christ (2).



Revenons deux jours à Chicago pour les adieux, les plans, les arrangements définitifs. C'est maintenant, semble-t-il, que le voyage va commencer. Les

(1) Femmes indiennes.

(2) Mgr Spalding a donné, en 1908, sa démission d'évêque de Peoria. Sur les touchantes instances de son clergé, qui avait même, dans une pétition unanime, demandé à Rome qu'il fût maintenu dans sa charge avec l'aide d'un administrateur, il continue d'habiter sa ville épiscopale.

« L'annonce de cette démission, dit le *Catholic Times*, le grand journal catholique d'Angleterre, est accueillie avec de vifs regrets par les protestants aussi bien que par les catholiques des Etats-Unis. Le docteur Spalding est l'un des hommes qui ont gagné à l'Eglise catholique en Amérique la haute estime où elle est tenue par toutes les classes de citoyens sans en excepter le Président... Il a reçu le don de l'éloquence, et peu de ses compatriotes ont autant fait que lui pour élever les ouvriers américains à la conscience de leurs devoirs. »

côtes de l'Atlantique, les bords du Michigan, c'était du déjà vu. Je vais franchir la limite où je m'étais arrêté il y a quatre ans, et prendre la route de l'ouest jusqu'au Pacifique. Mais par où? Hélas! j'avais un bon petit projet de tout repos : Saint-Paul, Omaha, Denver, le Colorado, l'Arizona, la Californie, avec retour par le golfe du Mexique, la Nouvelle-Orléans, New-York, bref, une sorte de voyage aux châteaux de la Loire. Tout est bouleversé! J'ai rencontré chez les Paulistes, en rentrant de Peoria, M. Ambrose Petry, cet homme d'affaires dont j'ai déjà dit qu'il fut un des promoteurs de l'*extension catholique*, et qu'il lui a donné un wagon-chapelle de la forme des Pulmann, avec tout l'aménagement nécessaire à une église ambulante. M. Petry ne dédaigne pas de s'intéresser à mes études sur l'Amérique; mais la prétention lui semble insoutenable, de s'occuper de l'avenir des Etats-Unis et de ne pas visiter le Nord-Ouest. « Connaissez-vous Seattle? — Non. — Alors, vous ne savez pas ce que c'est que l'Amérique. » Seattle? J'avais ouï ce nom pour la première fois l'année dernière à Chambéry, au château de Mont-Rond, de la bouche du baron de Mandat-Grancey, un des hommes de notre temps qui ont le plus voyagé et qui gardent l'œil ouvert. « Seattle, dit M. Petry, c'est la ville d'aujourd'hui, ou plutôt de demain; c'est le type de l'activité, le parangon du progrès; c'est la porte de l'Extrême-Orient; c'est le futur du Pacifique. Traiter des Etats-Unis sans parler de Seattle, c'est à peu près comme jouer Hamlet sans le Fantôme, *it would be a good deal like playing Hamlet without the Ghost.* »

Il fait tant et si bien que je me laisse persuader, et que je promets de voir Seattle. J'en serai quitte pour commencer par Omaha et remonter à Saint-Paul, crochet insignifiant; de Saint-Paul, j'aurai le choix

de passer par le Canada ou par les Dakotas, le Montana, l'Idaho, le Washington ; de Seattle, ensuite, pour aller à San Francisco, ce ne sera que deux jours de chemin de fer à travers l'Oregon ou quatre jours de traversée sur le Pacifique... Rentré dans ma chambre et un peu dégrisé de l'enthousiasme communicatif de M. Petry, je cherche combien de kilomètres viennent de s'ajouter à mon itinéraire ; j'en compte environ quatre mille. Ce chiffre, il fallait s'y attendre, révolte mon « séminariste ». Qui sait, objurgue-t-il, si Seattle n'est pas un pur *bluff*, et d'ailleurs ne peut-on s'instruire sur le nord-ouest, en parler, même, fort convenablement, sans l'avoir traversé ? Pour conter un voyage de la terre à la lune, Jules Verne s'est-il cru obligé d'opérer lui-même ? Je récuse l'analogie, et péremptoirement je déclare au moi timide qu'il n'a qu'à se taire et à faire la correspondance d'abord, la valise ensuite. L'homme terrible de Detroit a décidé de mon sort. Appréciez-vous, indolents lecteurs, ce qu'on fait pour vous quand on y met de la conscience ? Auprès de nos jours, de nos nuits, de nos semaines de chemin de fer, qu'est-ce que la peine, en vérité, que vous prenez, à votre tour, de lire en un demi-sommeil vingt-cinq pages à l'heure ?



Omaha, dans le Nebraska, sur le Missouri : presque au milieu, cette fois, du large continent. Deux ans plus tôt, l'évêque de cette ville, traversant Paris, m'avait envoyé un mot de Mgr Ireland, et nous avions passé une journée ensemble. Je lui avais promis, au moment des adieux, de lui rendre sa visite. Il en avait bien ri ! N'importait-il pas de lui montrer que les Français sont hommes de parole ?

Du reste, Omaha est fort digne d'attention. M. de

Rousiers, dans sa *Vie américaine*, ne manque pas de la signaler comme la plus importante « ville de viande » après Chicago et Kansas-City, comme un de ces débouchés où le chemin de fer amène, par milliers et milliers chaque jour, les bœufs, les porcs, les moutons des territoires d'élevage. Aux immenses étendues de maïs et de prairies il faut que toujours correspondent les *stock yards* ou enclos qui reçoivent le bétail au sortir du wagon, et les *packing houses*, c'est-à-dire les abattoirs où on le tue, le dépèce, le cuisine, l'*empaquète* et enfin l'expédie dans tous les coins de l'Amérique, sinon même du monde. Omaha, dans ce commerce, occupe la troisième place : elle recevait 243 180 animaux en 1879 ; en 1906, elle en a reçu 6 101 318. Et la boucherie est loin d'être son unique ressource. Dans l'ensemble de son commerce, qui dépassait, dès 1906, 2 milliards de francs, — et que favorisent de grandes voies ferrées, notamment celles de l'*Union Pacific*, qui a donné le grand élan à cette partie des Etats-Unis, — il faut faire une place importante aux céréales, maïs et blé, à la fabrication du matériel de chemin de fer, à l'échange de toutes sortes de denrées avec l'ouest et même le nord-ouest, sans oublier les fonderies où se dégage l'or, l'argent, le plomb, le cuivre, des blocs informes qu'ici comme à Denver l'on reçoit des Montagnes Rocheuses : travail savant et presque formidable, dont la vue pourtant ne m'a laissé que des impressions gracieuses, montré comme il me l'était par les aimables propriétaires du principal établissement. Il est vrai que l'automobile qui nous avait conduits près des hauts-fourneaux eut, après une heure de visite, le bon esprit de nous mener à toute vitesse voir le *country-club*.

Omaha, dans l'année où nous sommes, 1907, aura « battu tous ses records » malgré la crise générale du dernier trimestre. La statistique évaluera, en

chiffres ronds, les constructions nouvelles à 23 millions de francs, les produits manufacturés à 1 milliard 100 millions; la récolte seule du maïs est estimée, pour tout le Nebraska, il est vrai, à 72 985 140 dollors (365 millions). Omaha a fabriqué du beurre pour 20 millions de francs, ce qui, paraît-il, lui donnerait le premier rang dans le monde (elle occuperait le troisième rang dans le marché du maïs, le quatrième dans celui de l'avoine et le sixième dans celui du blé). Il s'y est vendu 7 165 propriétés, pour plus de 55 millions. La poste y a fait ou reçu 48 millions d'envois, payé ou expédié pour plus de 40 millions de mandats, et vendu des timbres pour près de 4 millions. Elle n'a eu, sur 615 *alarmes*, que 10 incendies représentant, au total, une perte de 25 000 francs! Oublions ce chiffre humiliant, et terminons notre statistique comme font les journaux du 1er janvier par le nombre des naissances : 2 334, en progrès de 296 sur 1906, et, ce qui importe davantage encore, en excédent, sur les décès, d'environ un millier. Omaha, qui date d'un demi-siècle, compte aujourd'hui 150 000 habitants. Soit dit sans blesser sa fierté légitime, une telle croissance, qui serait prodigieuse dans le vieux monde, représente à peu près la normale pour les grandes villes des Etats-Unis.

Mais, puisque nous sommes dans la capitale d'un Etat éminemment agricole, donnons au lecteur, une fois pour toutes, l'idée de ce que produit la terre aux Etats-Unis. Voici, d'après le rapport du ministère de l'agriculture, les résultats généraux de la récolte de 1907, en plus-value de 400 millions de francs sur celle de 1906 :

Maïs,	2 553 732 000	bushels,	valant	1 350 000 000 dollars. (1)
Blé,	625 576 000	—	—	500 000 000

(1) Rappelons que le dollar vaut 5 fr. 20 et le bushel 8 gallons, la contenance du gallon étant de 4 litres 548.

Avoine,	741 521 000	—	—	360 000 000
Pommes de terre,	292 427 000	—	—	190 000 000
Orge,	147 192 000	—	—	115 000 000
Graine de lin,	25 420 000	—	—	26 000 000
Seigle,	31 566 000	—	—	23 000 000
Riz,	21 412 000	—	—	19 500 000
Sarrasin,	13 911 000	—	—	10 000 000
Foin,	61 420 000	tonnes,	valant	660 000 000
Tabac,	645 213 000	livres,	valant	67 000 000
Houblon,	48 330 000	—	—	2 000 000

Les laitages sont estimés à 800 millions de dollars, le coton à 650 millions, la volaille et les œufs à 600 millions, les animaux de boucherie à 1 milliard 270 millions.

Le total complet de ces divers produits de la ferme est coté à 7 milliards 412 millions de dollars, c'est-à-dire, lisez bien, à plus de 37 milliards de francs; c'est seulement la septième partie (1 milliard 55 millions de dollars) qui va à l'exportation, mais elle suffit pour amener du dehors aux Etats-Unis la petite somme approximative de 5 milliards 300 millions de francs, plus que la lourde indemnité de la guerre franco-allemande. De pareils chiffres, qui correspondent aux réalités, nous aideront à comprendre pourquoi les Etats-Unis se sont trouvés de force à dominer si vite la crise qui les atteignait à la fin de 1907, comme à peu près tous les dix ans, sur les terrains financiers et industriels. Les résultats de 1908 ont été plus brillants encore, et l'agriculture américaine y a atteint le chiffre, unique dans son histoire, de 40 milliards de francs, exactement 7 milliards 778 millions de dollars.

***

Omaha ne se laisse pas absorber totalement par la préoccupation de sa richesse matérielle, estimée

à près de 2 milliards. Comme toutes les autres villes d'Amérique, elle donne une grande place à l'éducation, et elle met au service d'environ 30 000 élèves, 11 collèges, 67 écoles publiques ou privées. Me trouvant là en pleines vacances, au commencement d'août, je n'y ai pu voir fonctionner l'enseignement ; mais des circonstances favorables m'ont fait connaître l'institution la plus importante de la ville, l'université Creighton, qui est, comme celles de Saint-Louis et de Georgetown près de Washington, entre les mains de la compagnie de Jésus. Ce fut dans son grand hall que j'eus à donner une conférence organisée par les Chevaliers de Colomb sous la présidence de l'évêque. Les relations qui s'ensuivirent avec le P. Dowling, recteur de l'Université, un éducateur et un publiciste de talent, m'auraient permis, si j'avais disposé de plus de temps, une enquête approfondie. Je pus, du moins, visiter l'installation matérielle des diverses écoles et en conclure que les Facultés catholiques de France pourraient, à ce point de vue, envier leurs sœurs du Nebraska. Les sciences et les lettres, notamment, occupent, à l'entrée de la ville, un vrai palais entouré de jardins ; et quant au droit, à la médecine (complétée d'un grand hôpital), à l'art dentaire et à la pharmacie, ils s'enseignent, au milieu de la cité des affaires, en des établissements distincts et tous pourvus, comme bibliothèques ou laboratoires, des instruments de travail les plus perfectionnés.

Un des traits qui distingue l'université Creighton, remarquable aussi à bien d'autres égards et notamment pour son souci de maintenir la culture classique, c'est la gratuité d'une partie de son enseignement : les étudiants de lettres et de sciences ne paient aucun droit d'inscription. On devine bien que, pour rendre possible cette mesure ou simplement pour fonder un si vaste établissement catholique en

pareille région, il a fallu d'exceptionnelles libéralités. Elles sont venues d'Edouard et de John Creighton, les véritables fondateurs et les parrains de l'Université. Dans la généreuse Amérique elle-même, il n'est pas d'autres catholiques, à notre connaissance, qui aient fait pour l'éducation autant que ces deux frères. On n'a pas le chiffre exact de ce qn'ils ont donné ; mais il est clair que les fondations et constructions de tout genre qui distinguent Creighton ont coûté un nombre respectable de millions. Edouard et John, fils de pauvres Irlandais, étaient de ces Américains qui se sont enrichis eux-mêmes tout en faisant la fortune du pays. Ils comptent parmi les éminents pionniers de l'Ouest. L'élevage, le négoce, la banque, la construction des premières lignes télégraphiques à travers les espaces encore inhabités et depuis l'Est jusqu'en Californie, voilà où ils puisèrent les ressources qu'ils devaient ensuite consacrer pour une si grande part à l'éducation de leurs concitoyens. Edouard, l'aîné et peut-être le plus grand, en tout cas le plus simple, vécut de 1820 à 1874 ; le second, John, ne mourut qu'en février 1907. Pour avoir reçu les titres de colonel, de chevalier de Saint-Grégoire et de comte romain sans avoir fait ni service militaire ni croisade, il ne s'en montra pas moins entendu dans les affaires d'épicerie en gros, et il fut de ceux qui créèrent les premiers abattoirs d'Omaha.

***

L'évêché d'Omaha n'est pas si imposant que l'Université Creighton. Comme en beaucoup de diocèses, l'évêque habite le quartier des résidences ; les bureaux sont au centre des affaires. Ils n'occupent que trois ou quatre pièces au cinquième étage d'un grand immeuble et encore y abritent-ils l'excellente feuille

hebdomadaire du diocèse, *the True Voice*, « la Voix véritable ». Le vicaire général, Mgr Colaneri, qui demeure avec l'évêque, passe sa journée aux bureaux. Venu jeune d'Italie, il tient de son pays natal l'aptitude au gouvernement ecclésiastique, et il y ajoute l'activité, la rondeur, la droiture qui caractérisent les Américains. Le diocèse a son importance ; fondé en 1885, il possède aujourd'hui 180 églises dont 104 paroissiales, 115 prêtres séculiers et 13 réguliers ; la population catholique, d'après le recensement déjà ancien de 1900, était de 65 175 ; elle doit approcher de 80 000. Un fait très intéressant et qui se reproduit, grâce à Dieu, dans presque tous les diocèses, au grand honneur et avantage des catholiques, c'est l'excédent considérable des naissances sur les morts. Les chiffres de 1907 sont de 3 006 baptêmes pour 1 517 funérailles.

La résidence épiscopale consiste en une petite et proprette villa de bois que rien ne distingue de ses voisines, paisiblement située au bord d'une rue ou plutôt d'une route dont quelques mètres à peine la séparent. Pas de clôture, bien entendu, mais le gracieux entourage d'une pelouse très verte et de quelques arbres. Simple, bon, laborieux et grave, Mgr Scannell, avec sa figure d'ascète et son amour du recueillement, rappellerait nos évêques austères, Mgr Dupont des Loges, le cardinal Perraud ou le cardinal Richard, mais à condition de nous représenter, si possible, ces vénérables prélats dans l'attitude américaine, n'hésitant pas, après déjeuner, à s'installer devant leur porte sous le regard des passants, un cigare à la bouche ; bref, un saint de vitrail sur le rocking chair. Tout le monde, du reste, et pourquoi non ? trouve cela naturel, même les écureuils qui descendent des arbres pour prendre du pain ou des noisettes dans la main du prélat. Bêtes et gens deviendraient-ils, en Amérique, moins sauvages que dans le Vieux Monde ?

Combien, après les semaines agitées de Chicago, j'apprécie les quelques journées de cette hospitalité reposante! Je ne m'y endors pas cependant, et le complaisant évêque veut bien me faire visiter, en plus de l'Université et des bureaux diocésains, le couvent du Sacré-Cœur, où je trouve des religieuses de grande intelligence, l'œuvre du Bon-Pasteur, qui fait, là comme partout, l'admiration même des protestants, nombre d'autres œuvres encore, et enfin l'emplacement où dans quelques semaines sera posée la première pierre de la cathédrale sous le vocable de Sainte-Cécile. Avec ses grandes et harmonieuses dimensions, avec sa double tour de plus de soixante mètres, il est probable qu'elle constituera le plus beau monument de la ville.

New cathedrals, cathédrales nouvelles, c'est peut-être le sujet d'entretien qui revient le plus souvent entre catholiques américains, et il semble bien que chaque Etat de l'Union en ait au moins une qui vienne d'être consacrée, qui soit en train de se construire, ou pour laquelle on ait commencé de réunir les fonds. A ne parler qu'au hasard des souvenirs, celles de Richmond en Virginie, de Newark dans le New-Jersey, de Covington en Kentucky, de Dallas au Texas, de Pittsburg en Pensylvanie, datent seulement de quelques années; on vient d'achever celle de Seattle et de commencer celles de Saint-Louis, de Salt-Lake dans l'Utah, de Boise dans l'Idaho, d'Helena dans le Montana; on pose la première pierre de celles d'Omaha et de Saint-Paul. Tandis qu'en d'autres contrées les catholiques restent impuissants à entretenir les cathédrales édifiées par leurs pères il y a nombre de siècles, tandis qu'ils n'en peuvent même plus conserver la propriété, nos frères Américains en érigent de nouvelles partout, et ils les voient, ou plutôt ils les font grandir, aux chauds rayons de l'énergie et de la liberté, comme les fleurs en avril et mai sur un sol généreux.

CHAPITRE VII

CHEZ MONSEIGNEUR IRELAND

Un homme célèbre qui ne perd pas à être vu de près. — Simplicité et activité. — Une Église prospère. — Les missionnaires français au Minnesota depuis le dix-septième siècle. — Origines de la ville et du diocèse de Saint-Paul. — Le jubilé de 1901 : cinquante ans de catholicisme dans le Nord-Ouest. — Pose de la première pierre de la cathédrale (1907) : fêtes religieuses et civiques. — Séparation modèle. — La liberté et la religion alliées naturelles. — Visite à un survivant des temps héroïques. Le véritable *self made man.*

Mgr Ireland, quand j'arrivai chez lui au sortir d'Omaha, venait de poser la première pierre d'une cathédrale, à Saint-Paul, et il s'occupait de réunir les fonds pour en bâtir une autre, ou plutôt une pro-cathédrale, à Minneapolis.

Quel que soit l'intérêt de la ville de Saint-Paul, l'universelle réputation dont elle jouit est due surtout à son archevêque, et c'est principalement le désir de le voir chez lui, au milieu de ses œuvres et parmi ses concitoyens, qui me détermine à accepter de grand cœur son invitation. Il ne me suffit pas de l'avoir rencontré maintes fois en Europe, il y a quatre ans à Washington, tout récemment à Chicago. J'aspire, — et j'oserai en convenir maintenant, l'épreuve ayant été plus que favorable, — j'aspire à constater qu'il est aussi grand de près que de loin, aussi dévoué à son propre diocèse qu'au bien général du catholicisme. Tant d'hommes célèbres n'ont, si j'ose le

dire, qu'une valeur publique, et leur prestige, comme celui des nuées, se fond si rapidement, lorsqu'on en approche, en une espèce de brouillard gris !

Mgr Ireland est, avant tout, un archevêque, un archevêque austère, laborieux et qui développe magnifiquement la vie religieuse tout autour de lui. La demande qu'il m'a faite de ne point parler de sa personne, mais de l'histoire de son diocèse, m'empêchera de décrire en détail sa demeure et son train modestes, ses habitudes d'extrême simplicité, sa vie rude et frugale. J'aurais, du moins, voulu le montrer, en chapeau mou, en redingote usée, courant après le tramway qui monte de la ville à sa petite maison de Portland-Avenue, et s'y tenant debout, la main pendue à la courroie, parce que les sièges sont occupés par des dames et des ouvrières. Volontiers même j'aurais décrit le menu peu savant de ses repas et raconté que chez ce champion résolu de la tempérance les invités eux-mêmes ne boivent que de l'eau claire. Un soir pourtant qu'il y avait du monde, je fus étonné d'apercevoir devant chaque assiette un grand et un petit verre ; le scandale cessa, au moment du rôti, quand on nous servit une seconde eau, en annonçant sans rire : « Apollinaris ! » Qui sait s'il n'y a pas, aux grandes fêtes, des coupes de soda frappé ?

L'archevêque, du reste, ne s'en porte pas plus mal ; de cinq heures du matin à dix heures du soir, il abat de rude besogne, en dépit de ses soixante-dix ans, et il ne ferait rien de plus, s'il en avait trente. Avec l'aide seule d'un secrétaire il gouverne son diocèse et administre d'immenses intérêts ; régulièrement il assemble son conseil et s'entoure d'avis, mais on peut dire qu'il exécute tout par lui-même.

Or, cela ne représente pas une simple routine ; perpétuellement des paroisses et des œuvres nou-

velles s'ajoutent à celles qui existent, et les deux églises, cathédrale et pro-cathédrale, qu'il a commencées cette année même, à Saint-Paul et à Minneapolis, reviendront peut-être à la bagatelle d'une trentaine de millions. Sur le plateau qui sépare ces deux grandes villes, il a fondé en 1885 un collège qui compte 550 élèves ; il y a dix ans, un admirable grand séminaire, où 150 étudiants reçoivent l'instruction de quinze prêtres tous formés aux Universités d'Europe ; et en 1906, une académie supérieure pour jeunes filles. Il serait juste de dater son action de l'année 1875, où il fut nommé coadjuteur. Mais qu'il suffise de remonter à l'année 1884, où il devint archevêque : le diocèse, à ce moment, comptait 153 prêtres, dont 126 séculiers ; en 1907, il en compte 284, parmi lesquels 245 séculiers. Si le nombre des prêtres actifs est le meilleur signe de la vitalité religieuse, que dire d'un diocèse où il a doublé en moins de vingt-cinq ans ?

Ce développement, au reste, n'est que la continuation normale d'une œuvre d'apostolat relativement ancienne. On nous pardonnera de rappeler à grands traits l'histoire du Minnesota. Elle est trop glorieuse pour la France, qui apparaît là, une fois de plus, la grande évangélisatrice. Elle projette une trop grande lumière sur ce que seront les développements du catholicisme dans l'Amérique du Nord, en montrant ce qu'ils y furent naguère et ce qu'ils y sont à l'heure actuelle. C'est à l'Amérique d'hier qu'il faut, pour cette fois, demander les secrets de l'Amérique de demain : inférence d'autant plus permise, d'autant moins contestable, que l'arbre évangélique jouit là-bas de toute sa vigueur et n'y a jamais eu tant de sève.

***

Nous ne nous attarderons pas cependant sur les origines, et il suffira de rappeler cette date intéressante du 29 février 1680, où notre grand pionnier Cavelier de La Salle envoya de Fort-Crèvecœur, près de l'actuelle Peoria, un bon religieux de Saint-François, le P. Louis Hennepin, explorer avec une troupe de deux hommes les vagues régions du Nord. Dans leur fragile canot, les trois Français descendirent l'Illinois jusqu'à son entrée dans le Mississipi et remontèrent ensuite le grand fleuve, sans autre intendance que les hasards de la chasse et de la pêche, à la merci des intempéries, des bêtes féroces et du tomahawk des Indiens. Allant ainsi sans savoir où, ils rencontrèrent, le 11 avril, cent vingt Peaux-Rouges en armes, bariolés hideusement et qui se jetèrent sur eux avec des cris de mort. Après leur avoir fort inutilement présenté le calumet de la paix, le missionnaire se hâta de montrer et d'offrir des présents aux chefs. Les verroteries obtinrent leur succès, et plus encore l'offre d'une hache, que le P. Hennepin se mit sur le cou pour montrer ce qu'on en pouvait faire : ce geste de confiance et de courage en imposa aux Indiens. Devinant à leurs signes qu'ils étaient à la recherche d'une peuplade ennemie, les Miamis, le Père acheva de les gagner en indiquant, par dessins sur le sable, qu'elle s'était mise en sûreté de l'autre côté du Mississipi. Dès lors traité en ami autant qu'en captif, il continua sa route avec les Peaux-Rouges et atteignit vers la fin d'avril l'emplacement actuel de Saint-Paul. L'étrange flotte n'alla pas plus loin ; après avoir caché leur barque de guerre dans les roseaux et brisé le canot des trois blancs, les Indiens emmenèrent ceux-ci dans le Dakota. Hennepin y

employa son temps à apprendre la langue du pays; mais ses efforts de missionnaire n'aboutirent qu'au baptême d'une enfant malade, laquelle s'en alla au Ciel au bout de quelques jours, prémices de moissons abondantes mais encore lointaines.

L'été arrivant et la chasse aux buffles, nos Indiens revinrent au grand fleuve avec leurs prisonniers, et ils le descendirent jusqu'à ces belles chutes qui font aujourd'hui la fortune de Minneapolis et qu'Hennepin baptisa « les chutes de Saint-Antoine ». Laissé libre de retrouver, mais comment? Cavelier de La Salle ou quelque autre groupe de compatriotes, le missionnaire finit par retourner le printemps à Montréal, et l'automne en France. Il y publia en janvier 1683 son fameux livre *Description de la Louisiane*, sur des notes qui lui avaient un peu plus coûté à recueillir que celles dont je me sers ici.

Jusqu'à la perte du Canada, dont ils suivent la fortune, le Minnesota et les régions voisines voient de temps à autre, pendant la première moitié du dix-huitième siècle, quelques Français soldats, prêtres ou négociants. Nous n'y avons guère d'établissement un peu stable qu'à Fort-Beauharnais, près du lac Pepin, où se bâtit, en 1727, une première chapelle. Elle disparaît, comme presque toute trace de catholicisme, en même temps que notre domination. Malgré les louables efforts de missionnaires isolés parmi les Indiens du Lac Supérieur et du haut Mississipi, l'on peut fixer l'établissement réel de la civilisation chrétienne dans cette contrée à la fondation, vers 1820, de Pembina, sur la frontière canadienne, et surtout de Fort-Snelling, sur le Mississipi, à deux lieues du futur Saint-Paul. Attirés par la richesse du sol et par la protection que ce fort leur ménageait contre les Indiens, plusieurs centaines de colons, Canadiens, Suisses, Ecossais, vinrent s'installer dans ces parages

entre 1826 et 1837 ; ils leur donnèrent assez confusément le nom de Mendota et celui de Saint-Pierre. A peu près la moitié d'entre eux appartenaient au catholicisme. L'été de 1839, 185 fidèles y reçurent la visite pastorale de Mgr Loras, un Français, évêque du diocèse de Dubuque, nouvellement créé. Il leur envoya l'année suivante un prêtre, également Français, le P. Galtier, qui s'établit d'abord à Mendota, mais qu'on peut regarder comme le vrai fondateur de Saint-Paul. Ce fut lui, en effet, qui, après de longs mois de recherches, fit choix de l'emplacement actuel où ne se trouvaient alors que quelques cabanes, la première, celle du Canadien Parrant, datant de deux ou trois années. Au commencement d'octobre 1841, sur un terrain que lui avaient donné deux fermiers, B. Gervais et Vital Guérin, il assemblait quelques troncs d'arbres, et le 1er novembre il inaugurait la cathédrale qu'on peut imaginer. Elle ne valait pas moins de 75 dollars : 375 francs. Il la dédia à l'apôtre des nations ; et, ayant un peu après à y marier Vital Guérin, il le déclara, dans les bans et dans l'acte, « domicilié à Saint-Paul ». La future capitale du futur Minnesota recevait là un nom glorieux et retentissant. Il lui porta bonheur. Près de l'église et de la ferme de Gervais s'établit aussitôt un magasin d'épicerie, et cela décida le bateau du Mississipi à y faire escale. Les habitants vinrent ; en 1854, ils étaient 3 000, et Saint-Paul recevait sa charte de « cité ». Elle en a maintenant plus de 200 000.

Le P. Galtier, dont le plus proche confrère demeurait à Pembina, 160 lieues au Nord, recevait pourtant quelques visites intéressantes : en 1840, celle de Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy (1) ; en

(1) Mgr de Forbin-Janson, débarqué à New-York en octobre 1839, parcourut presque toutes les parties alors habitées de l'Amé-

1842, celle de Mgr Loras, qui faisait sa petite tournée de confirmation dans le Nord-Ouest. En 1844, il céda les missions de Mendota et de Saint-Paul au P. Augustin Ravoux, qui depuis plusieurs années déjà évangélisait les Sioux et qui a survécu jusqu'en 1906, vénéré de tous comme le héros des temps apostoliques, se reposant en quelque sorte sous l'abondant ombrage de l'arbre qu'il avait planté. Malgré ses préférences pour les Indiens, dans la langue desquels il traduisit cantiques, prières, catéchisme, il sut prévoir et préparer l'avenir des immigrants catholiques de race blanche; les propriétés qu'il acquit à bon compte dans les premiers temps ont rendu dans la suite de précieux services.

Au cœur de 1849, le P. Ravoux était encore, — avec le P. Joseph Bellecourt, curé de Pembina, — le seul prêtre de ce qui allait devenir le diocèse et plus tard la province de Saint-Paul. Le groupe de fidèles que chacun d'eux avait autour de lui ne dépassait pas cinq cents. Et cependant, par un coup de hardiesse et de sage prévision, l'Eglise n'hésita pas à donner un évêque spécial à ce millier de catholiques, presque en même temps que le Congrès, non moins confiant dans l'avenir, organisait en Territoire les 4 000 ou 5 000 habitants du Minnesota. C'était juste au milieu du dix-neuvième siècle. L'érection de Saint-Paul en siège épiscopal fut demandée par le concile de Baltimore au mois de mai 1849, et accordée par Rome le 19 juillet 1850. Quatre jours après, un mis-

rique du Nord. Il descendit de New-York à la Nouvelle-Orléans, remonta à Baltimore, où il assista au quatrième concile, puis à Cleveland, Buffalo, Detroit, remonta le Mississipi jusqu'aux chutes de Saint-Antoine, visita les Indiens de l'Ouest, se rendit à Québec, à Montréal, revint à New-York et reprit encore le chemin du Canada. Il prêchait partout des stations et des retraites, encore plus missionnaire et apôtre qu'explorateur. Il ne rentra en France que le 26 juin 1842.

sionnaire français, Joseph Cretin, en était nommé le titulaire, et il était sacré quelques mois plus tard, le 31 janvier 1851, à Belley, dans son diocèse d'origine. Ancien curé de Ferney, où il s'était fait remarquer par son zèle et par ses talents, il avait, en 1838, sur l'appel de Mgr Loras, son ancien professeur, quitté le fameux village de Voltaire pour venir évangéliser les Indiens de l'Iowa. Il s'était attaché de tout cœur à sa nouvelle patrie, et quand il arriva à Saint-Paul, les premiers jours de juillet 1851, le *Démocrate de Saint-Paul* (les villes des Etats-Unis ont un journal avant d'avoir un boulanger) pouvait saluer en lui « non seulement un homme excellent et de haute éducation, mais un vrai Américain. » Il amenait de France avec lui cinq prêtres. En arrivant, il en trouvait trois, les deux que nous avons nommés déjà, et M. Lacombe, qui s'était adjoint depuis peu au curé de Pembina. Tel fut, au grand complet, le clergé qui le reçut solennellement, dans sa cathédrale de soixante-quinze dollars. Sa juridiction s'étendait sur des territoires incommensurables, mais à peu près vides, où il n'existait d'autres paroisses que celles de Pembina et de Saint-Paul. A sa mort, survenue en 1857, le diocèse comptait 29 églises à service régulier, 35 stations à service intermittent, 20 prêtres, 5 couvents de femmes, un monastère de bénédictins, une maison de frères enseignants, un hôpital, plusieurs écoles paroissiales et une population de 50 000 catholiques. C'était, en six années, avoir fait de bon travail.

L'œuvre si bien commencée par lui ne cessa plus de grandir. Elle fut continuée dignement par son successeur, un Américain, Mgr Thomas L. Grace, lequel, après de longs et féconds travaux, choisit Mgr Ireland comme coadjuteur en 1875 et lui laissa son siège en 1884. Quand le primitif diocèse de Saint-Paul fêta

en 1901 ses noces d'or, il pouvait se glorifier d'être devenu (en 1888) siège métropolitain avec cinq suffragants, et de compter dans sa province 600 prêtres, 400 000 catholiques, avec un nombre proportionnel d'églises, de couvents, d'hôpitaux et d'écoles. La ville archiépiscopale possédait vingt-trois églises à elle seule.

Un pareil jubilé méritait qu'on le célébrât. Il était juste de rendre grâces à Dieu qui avait fécondé le zèle de ses apôtres et de glorifier le nom des premiers missionnaires, tandis que quelques-uns survivaient encore (1). Il était juste aussi de rendre hommage, sans distinction confessionnelle, à l'activité intelligente de tous ceux qui avaient défriché le terrain où l'Evangile donnait de si belles moissons, et au libéralisme des mœurs, des institutions, du gouvernement qui, loin de contrarier le progrès de l'Eglise, l'avaient toujours favorisé comme un élément essentiel du progrès commun. Mgr Ireland s'acquitta de chacun de ces devoirs en organisant au grand séminaire et à la cathédrale des cérémonies religieuses, dans les rues mêmes et les salles de la ville des cérémonies civiles, où furent rappelés et honorés en termes magnifiques les premiers souvenirs du Minnesota et les noms de ses pionniers.

A la messe du jubilé, qui fut célébrée dans le parc du grand séminaire, sous les arbres géants qui dominent le cours du Mississipi, juste au-dessus des chutes Saint-Antoine, découvertes et nommées par le P. Hennepin au dix-septième siècle, l'archevêque prit lui-même la parole en présence de dix prélats et de quatre ou cinq cents prêtres, pour prononcer sur ce thème : « Cinquante ans de catholicisme dans le Nord-Ouest », un discours qui restera, on peut le dire,

(1) Les pères Oster, Goiffon, Robert, Buh et Mgr Ravoux.

comme un monument d'histoire en même temps que d'éloquence. Il serait à souhaiter qu'on le traduisît ne fût-ce que pour l'hommage qui s'y trouve maintes fois rendu aux explorateurs et aux missionnaires de notre pays : « Ah! les prêtres du diocèse de Saint-Paul, ceux surtout des temps primitifs, ceux qui l'ont construit! C'est notre fierté, à nous, de glorifier leurs noms. Presque tous, au début, étaient des fils de la belle France. Les premiers catholiques du Minnesota parlaient français, pour la plupart. Mgr Cretin, un Français, tirait de France son clergé : la France est le pays des missionnaires. » Lui-même, Mgr Ireland, n'était-il pas un peu aussi « fils de la belle France », lui que le premier évêque de Saint-Paul avait choisi tout enfant pour l'envoyer étudier chez nous durant huit années, et qui s'était assez imprégné de notre culture nationale pour remporter en rhétorique le prix de discours français?

Un autre enfant, Thomas O'Gorman, était parti de Saint-Paul en même temps que lui pour étudier en vue du sacerdoce dans le diocèse de Belley, et celui-là est devenu en 1896 évêque de Sioux-Falls, dans le South-Dakota. Ce fut lui qui prit la parole, dans la cérémonie de l'après-midi, quand on posa la première pierre de la chapelle du grand séminaire. Nous extrayons de son discours ce prodigieux résumé d'histoire :

C'étaient des hommes admirables, que les évêques pionniers de l'Eglise dans le Nord-Ouest, pleins de foi et d'espoir en Dieu, pleins de confiance dans l'avenir de leur champ de travail; larges étaient leurs vues, infatigable leur énergie. Loras arrive dans un diocèse qui comprend l'Iowa, le Minnesota, la moitié des deux Dakotas; et il n'y trouve ni prêtres ni églises, seulement une poignée de fidèles. Quater reçoit pour diocèse tout l'Etat d'Illinois, et il n'a pas un prêtre sous sa juridiction. Henin se voit

attribuer le Wisconsin et tout le Minnesota à l'est du Mississipi, et dans cet immense territoire il ne trouve pas six prêtres. Cretin est nommé à un diocèse comprenant le Minnesota avec la moitié des Dakotas, et qu'y trouve-t-il? Quelques familles catholiques à Mendota, Saint-Antoine, Stillwater; un groupe un peu plus nombreux à Saint-Paul, sa ville épiscopale, qui n'est alors qu'un village; et un unique prêtre, sentinelle isolée de Rome, entre le Mississipi et le Missouri, la frontière de l'Iowa au Sud et celle du Canada au Nord (1), un unique prêtre dont la figure, portant la trace vénérable des ans et du travail apostolique, se dresse parmi nous en ce jour pour nous redire les rudes épreuves du temps des pionniers, pour mettre en relief, avec l'éloquence d'une vivante leçon de choses, les gloires et les triomphes de l'heure où nous sommes. Dans la personne d'Augustin Ravoux nous saluons le patriarche de cette province épiscopale qui autrefois constituait sa paroisse. Il a planté le gland de ce chêne aux vastes ramures, il a remué le berceau de ce géant plein de vigueur. Des honneurs de cette fête formons une couronne à son front vénérable.

Soixante-deux ans se sont écoulés depuis que Loras, le premier de ces évêques du Nord-Ouest, que je viens de nommer, arrivait à Dubuque, et cinquante ans depuis que Cretin, le dernier d'entre eux, abordait à Saint-Paul. Voyez ce qu'est aujourd'hui le catholicisme dans l'Illinois, l'Iowa, le Wisconsin, le Minnesota, les deux Dakotas; comptez-y les évêques, les prêtres, les fidèles : et dites-moi si l'Eglise, dans les vingt siècles de son histoire, a rien vu de comparable à une telle croissance!

Volontiers nous insisterions sur la partie civile de ces fêtes jubilaires, sur les meetings et les « parades » ou défilés. Volontiers surtout nous rappellerions le discours de cet antique pionnier de Saint-Paul, Auguste Larpenteur, qui était arrivé en 1843, au temps où le Minnesota avait une centaine de colons :

(1) L'orateur a oublié la paroisse de Pembina. C'est se tromper de moitié! Pembina, du reste, cessa bientôt de faire partie du diocèse de Saint-Paul.

Je me rappelle bien le jour, Monseigneur, c'était en 1853, où vous et votre comarade, le petit O'Gorman, vous descendiez, en compagnie de vos parents, derrière ma boutique, rue Jackson et troisième rue, pour prendre le bateau et aller faire vos études en France. Vous fûtes perdus pour nous durant huit années. Vous nous êtes revenus, mais vous n'étiez plus les gamins que j'avais vus courir au bateau. Vous avez bien rempli les espérances que fondait sur vous l'homme excellent qui vous envoya dans le vieux monde.

Mais le récit s'impose à nous de solennités plus récentes encore et plus instructives. On y remarquera en particulier un nouvel exemple des très bons rapports qui peuvent exister dans un pays libre entre l'Eglise et l'Etat loyalement séparés.



Quand j'arrivai à Saint-Paul, au commencement d'août 1907, je ne trouvai personne qui ne me plaignît de n'avoir pas assisté, le 2 juin précédent, à la pose de la première pierre de la cathédrale. Un événement, en Amérique, dont au bout de deux mois il est encore question, doit bien sortir de l'ordinaire. Et, en effet, le *Pioneer Press*, un des grands journaux de la région, n'hésite pas à déclarer que celui dont nous parlons est « le plus impressionnant qui ait marqué l'histoire du Nord-Ouest, le plus significatif tant au point de vue religieux qu'au point de vue civique ». Le *Saint-Paul Dispatch* y voit « la plus grande démonstration religieuse dans l'histoire du Nord-Ouest »; et le *Saint-Paul Daily News* met cette démonstration au-dessus de toutes celles qu'ont pu susciter « n'importe quelle entreprise politique ou privée, locale ou nationale (1) ». Nous ne croyons pas que cette fois la presse ait exagéré.

(1) « Thus was laid the corner-stone of Saint-Paul's Cathedral

Un air de fête régna dès le matin sur la ville. Toutes les rues que devait traverser le cortège étaient pavoisées aux couleurs américaines et pontificales, et la gare, pour saluer les 60 000 visiteurs qu'attira la cérémonie, avait marié de même les drapeaux jaune et blanc aux drapeaux étoilés. Drapeaux des Etats-Unis et drapeaux du pape ornaient aussi la vaste estrade qui, sur l'emplacement de la future cathédrale, au coin des belles avenues Selby, Summit et Dayton, attendait les invités de marque. Le clergé y prit place à deux heures, un clergé de 350 prêtres qui s'étaient réunis au séminaire Saint-Joseph et qui de là étaient allés prendre dans la splendide résidence de M. Hill (1) 5 archevêques et 23 évêques, l'épiscopat de l'Ouest presque tout entier. On distinguait, parmi les laïcs, au premier rang le gouverneur du Minnesota, John A. Johnson, le sénateur Moses E. Clapp, le maire de la ville, Robert A. Smith, des juges et autres fonctionnaires, le rabbin et les pasteurs de beaucoup d'églises protestantes, toutes les principales notabilités de Saint-Paul et de Minneapolis, l'architecte de la cathédrale, un Français, M. Masqueray.

Ce fut devant cette belle assemblée que défilèrent, une heure et demie durant, dans un ordre parfait, les représentants de toutes les paroisses et de toutes les

of Saint-Paul. No more impressive event has marked the history of the Northwest, neither has any event been fraught with greater significance, both religious and civic. » *Saint-Paul Pioneer Press*, 3 juin 1907. — Le *Saint-Paul Dispatch* du même jour débute par ces paroles : « The most notable religious demonstration in the history of the Northwest accompanied the laying of the cathedral cornerstone yesterday. »

(1) M. Hill, quoique protestant, a fait beaucoup pour le diocèse de Saint-Paul. On lui est redevable en particulier du grand séminaire, pour lequel il a donné plusieurs millions. Sa femme et ses enfants sont de fervents catholiques. On sait qu'il est un des rois des chemins de fer et nul n'a fait tant que lui pour le développement du Nord-Ouest. (Voir plus loin, p. 193.).

sociétés catholiques du diocèse. Ils ne formaient pas une armée de moins de 30 000 hommes. Un détachement de gardes municipaux à cheval, sous les ordres du lieutenant de police, ouvrait la marche et déblayait le passage. Chaque groupe, à son tour, inclinait bannière ou drapeau devant l'archevêque et ses hôtes, qui applaudissaient. Le succès fut grand surtout pour « la vieille garde », composée de neuf citoyens qui avaient assisté à la naissance de la ville et qui avaient déjà vu se succéder trois cathédrales provisoires : l'une en bois, l'autre en briques, la troisième de pierre, en attendant la quatrième et définitive dont on jetait les fondements. Ces vétérans arrivèrent en landaus devant l'estrade ; on les y fit monter, pour qu'ils pussent contempler de leurs yeux la marche triomphale. Très acclamés aussi les survivants de la grande armée, qui avaient fait la guerre de Sécession avec John Ireland, chapelain des volontaires du Minnesota ; les jeunes cadets du collège Saint-Thomas, qui reçoivent dans cet établissement diocésain une éducation militaire officiellement reconnue ; les chevaliers de Colomb, s'avançant en forme de croix, et plusieurs milliers de membres de l'ordre antique des Hiberniens suivant le drapeau vert d'Irlande, les différents groupes nationaux, Français, Allemands, Italiens, Bohémiens, Hongrois, Polonais, Syriens, tous attachés à l'Amérique et cependant fidèles à l'ancienne patrie, symbolisant par la différence même de leur langage, de leurs costumes, de leurs emblêmes, de leurs drapeaux, le caractère universel de l'Eglise dont ils sont les fils.

Pour ne pas prolonger outre mesure la cérémonie, on procéda durant le défilé même à la bénédiction et à la pose de la première pierre. Tandis que le chœur des séminaristes chantait les psaumes et le *Veni Creator*, Mgr Mac Golrick, évêque de Duluth, comme

doyen de l'épiscopat, prononça les paroles sacrées, et Mgr Ireland scella la première pierre ; les autres évêques et les orateurs du jour la frappèrent du marteau d'argent. L'archevêque parut ensuite à la tribune, pour prendre la parole, salué d'une longue acclamation. Le calme rétabli, il donna lecture de deux télégrammes qui redoublèrent l'enthousiasme. L'un venait de Rome et l'autre de Washington.

Voici le texte du premier :

Le saint-père salue avec les plus belles espérances et les vœux les plus favorables la première pierre de la nouvelle église cathédrale ; et vous félicitant, dans la plénitude de son cœur, de l'œuvre que vous avez commencée, vous accorde à vous-même et à votre fidèle troupeau la bénédiction apostolique.

Cardinal Merry del Val.

Et voici le texte du second :

Maison Blanche, Washington, 1er juin.

Archevêque Ireland, Saint-Paul.

Dans cet heureux pays qui est le nôtre, liberté et religion sont des alliés naturels et marchent en avant la main dans la main (1). Je félicite tous ceux qui sont réunis pour assister à la pose de la première pierre de la nouvelle cathédrale de Saint-Paul ; je félicite ceux qui vont y prendre part au culte, et je vous félicite en particulier vous-même personnellement.

Théodore Roosevelt,
président des Etats-Unis.

Mgr Ireland, avec un éclat et une émotion dignes de cette journée, la plus brillante peut-être de sa

(1) « In this fortunate country of ours, liberty and religion are natural allies and go forward hand in hand. »

longue existence, rappela d'abord les humbles commencements de Saint-Paul et les mit en regard des splendeurs actuelles. Puis, par un contraste plus frappant encore, aux changements matériels et moraux qui depuis le temps des pionniers avaient bouleversé la face de toutes choses il opposa l'immutabilité superbe de la foi des chrétiens, l'éternité du règne de Dieu. Parti de cette idée, il s'éleva, au nom du grand peuple religieux des Etats-Unis, contre l'impie fanfaronnade de ceux qui osent se vanter d'avoir fermé le ciel, éteint les étoiles, concentré sur la terre et sur les jouissances matérielles toutes les aspirations de l'humanité; il montra ce que deviendrait le monde en dehors de la foi en Dieu, la morne tristesse d'une vie sans but, l'insuffisance d'une morale sans fondement, l'inévitable et triomphante révolte des passions contre des lois et une autorité qui ne garderaient d'autre appui que la force. Le temple qu'on allait construire avait pour but d'attester cette foi nécessaire, et en même temps la foi à la divinité de Jésus-Christ, vainement contestée par une prétendue critique. La nouvelle cathédrale serait la maison de Dieu, la maison du Christ, Dieu fait homme, où se proclameraient les préceptes de son Evangile et s'appliqueraient aux âmes les bienfaits de sa rédemption. Elle serait aussi la maison de la cité, et les habitants de Saint-Paul pourraient se tourner vers elle, aux heures de fatigue, de découragement et de tentation, pour comprendre que l'homme ne vit pas seulement de pain matériel, qu'au-dessus de cette vie mortelle s'en présente une plus belle et une plus durable, pour laquelle il vaut la peine de souffrir et de lutter contre le mal.

L'archevêque, en terminant, montra le besoin que la religion a de l'Amérique et le besoin que l'Amérique a de la religion :

Je dirai à la cité de Saint-Paul et je dirai à tout le pays, à l'Amérique :

Amérique, la religion a besoin de toi; elle a besoin de la douce liberté que ton drapeau symbolise, de la protection qu'il ne refuse jamais aux manifestations extérieures de ce souffle divin qui s'agite en nous, la conscience. Fondée sur le sol américain, notre cathérale élèvera ses murs et son dôme sans crainte et sans défiance, certaine que nul édit persécuteur ne changera sa destination sainte, qu'aucune main sacrilège n'en déplacera la moindre pierre. Où est la contrée, aujourd'hui, dans laquelle les droits de la religion soient mieux sauvegardés, qui lui accorde plus généreusement la liberté de parole et d'acte? Enfants du catholicisme, remerciez l'Amérique et réjouissez-vous d'en être citoyens. Tout ce qu'il faut à l'Eglise, tout ce qu'elle demande, elle le possède en Amérique : le droit de vivre sans qu'on la trouble ni l'affaiblisse, sans qu'on l'entrave dans l'exercice de la mission que le Christ lui a confiée. Sa puissance d'expansion lui vient de l'intérieur et ne requiert pas l'appui du bras séculier; sa force lui appartient en propre : octroyez-lui la liberté de se mouvoir sous l'air du ciel, et cela lui suffit. Une telle liberté est ce que l'Amérique donne à la religion; une telle liberté est l'honneur et la gloire de l'Amérique.

L'Amérique, à son tour, a besoin de la religion. Elle a besoin d'hommes et de femmes qui soient bons et vertueux, de citoyens loyaux et à qui l'on se puisse fier. C'est pourquoi nous avons conscience, en bâtissant cette cathédrale, de bien servir l'Amérique; de garder et de promouvoir la morale, ce pouvoir spirituel qui, mieux que les armées et les flottes de guerre, mieux que les tribunaux et les législateurs, oblige le peuple au respect de la loi; de promouvoir la vie de l'âme, qui, mieux que les mines et les moissons, fait une nation grande et durable; d'entretenir la flamme du patriotisme, qui n'est jamais plus sacré, jamais plus puissant que lorsqu'il dérive ses inspirations du trône même de Dieu. O Amérique, dans la cathédrale de Saint-Paul, ton nom sera aimé et honoré; la prière y montera au ciel pour ta vie et pour ta gloire. O cathédrale de Saint-Paul, élève-toi pleine de confiance et pleine d'espoir : l'Amérique te garde et te protège!



Après le sermon de Mgr Ireland commença, suivant l'heureux usage du pays, la partie « civique » de la fête. L'archevêque donna la parole à un laïc, le juge E.-W. Bazille, et ce fut à celui-ci, agissant dès lors comme président de la cérémonie, qu'il appartint de présenter les autres orateurs : le maire, qui parla au nom de la cité ; le gouverneur, au nom du Minnesota ; le sénateur, au nom des Etats-Unis. Pour apprécier l'intervention et les paroles de ces divers représentants des pouvoirs publics, il faut se rappeler qu'ils sont tous des élus du peuple, gouverneur et juge aussi bien que sénateur et maire. Il n'est donc pas douteux qu'ils expriment l'opinion commune.

Le juge président rappela les modestes origines de Saint-Paul et salua près de lui, sur l'estrade, la veuve de Vital Guérin, l'un des deux donateurs de l'emplacement de la première chapelle. Il redit tout le progrès moral et matériel des soixante ans écoulés et termina par cet hommage au zèle de l'archevêque :

La construction de ce temple est due aux efforts de Sa Grâce John Ireland, archevêque de Saint-Paul, dont nous sommes si justement fiers et pour qui nous professons tous le respect le plus profond. Venu ici d'Irlande à l'âge de dix ans et y ayant résidé plus d'un demi-siècle, il a brillé au premier rang comme citoyen et comme prélat ; il est connu du monde entier ; il compte parmi les plus éminents des contemporains. Au temps des épreuves nationales, il s'engagea dans l'armée et y remplit le rôle de chapelain. C'est lui qui a organisé, il y a trente-huit ans, la Ligue catholique de l'Abstinence totale, dont les bienfaits ne s'arrêteront plus. Ordonné prêtre à Saint-Paul le 21 décembre 1861, il fut évêque quatorze ans plus tard, pour devenir ensuite archevêque, et nous espérons que le temps n'est pas éloigné où nous aurons la joie de saluer en lui un cardinal.

Le prestige est incroyable, qu'exerce la pourpre romaine sur l'imagination des Américains.

Le même vœu termina le discours, d'ailleurs excellent, du maire de Saint-Paul. Il avait, disait-il, connu les deux premiers évêques et avait pu apprécier leurs travaux, mais il s'honorait surtout d'être l'ami de leur successeur, justement admiré de sa ville épiscopale, des habitants du Nord-Ouest et de toute la nation. Il vanta « les talents supérieurs et les vertus qui le caractérisent : sa généreuse tolérance envers ceux qui ne partagent point ses opinions, son patriotisme, son amour des institutions nationales et la générosité qu'il a su mettre à les défendre toutes les fois qu'il en était besoin ». — « Nous avons, ajoutait-il, la confiance que la vie bienfaisante de l'archevêque Ireland se prolongera assez pour recevoir dans l'Eglise des honneurs même plus élevés et pour officier de longues années encore à l'autel de cette grande cathédrale, qui restera durant des siècles comme le monument de son génie, de son amour et de son dévouement pour les besoins de l'Eglise qu'il a si longtemps et si bien servie. »

Le gouverneur Johnson, qui parla ensuite, fut longuement applaudi dès qu'il se leva, et maintes fois aussi dans le cours de son allocution. Il est très populaire au Minnesota, où il a su s'attacher les hommes des partis les plus opposés ; il commence même à le devenir dans l'ensemble du pays, à tel point que beaucoup le regardent comme un futur président des Etats-Unis et que, le jour où les démocrates le choisiraient pour candidat, les chances du parti républicain en pourraient être fort diminuées. J'eus l'honneur de lui être présenté au Capitole de Saint-Paul, et je puis dire que personne, aux Etats-Unis, ne m'a donné l'impression d'une intelligence plus nette ou plus large, d'une volonté plus vigoureuse ou plus maîtresse

d'elle-même. Ne pouvant reproduire tout son discours, parce que nécessairement il parla une fois de plus des souvenirs que nous avons déjà mentionnés, disons au moins qu'il commença par associer à la joie de cette grande fête catholique « tout le peuple du Minnesota, sans différence de condition sociale ni d'affiliation religieuse », et qu'il se fit un devoir de rappeler ce dont le pays était redevable aux premiers missionnaires et spécialement aux religieuses. Cette partie de son discours, avec celle qui la suit, est à citer intégralement :

Bien que d'autres orateurs doivent sans nul doute exprimer les pensées qui s'imposent en pareille circonstance sur l'œuvre de pionnier qu'a réalisée dans le Nord-Ouest cette grande évangélisatrice, l'Eglise catholique, je ne veux pas manquer l'occasion qui s'offre de louer et de glorifier ceux de ses ministres qui, sans craindre les armes des sauvages ni les mystérieux périls de régions inexplorées, s'en allèrent audacieusement vers le soleil couchant et fondèrent où nous sommes aujourd'hui la première civilisation de ce grand Nord-Ouest... Suivant de près les traces des prêtres pionniers, sont venues les sœurs de charité, ces anges de paix à robe sombre, que l'on rencontre partout où se présente le besoin de tendresse et de piété féminines. Elles furent en réalité les avant-courrières de l'éducation et c'est à elles qu'est due, pour une très grande part, l'importance qu'y attachent les pères et mères de la génération actuelle. Le travail et le zèle inspiré de nos premiers prêtres et de nos premières sœurs a beaucoup fait pour assurer le fondement de notre civilisation et de nos avantages civiques ; et aujourd'hui le Minnesota est fier de compter parmi ses enfants le plus éminent peut-être des prélats catholiques des Etats-Unis, celui dont la vie trouve une superbe récompense dans l'érection de ce grand et admirable mémorial.

Quand nous considérons que l'Etat de Minnesota ne compte pas une demi-siècle et que c'est là pourtant que va s'élever l'un des plus beaux sanctuaires du monde, il nous faut bien convenir qu'en cette partie de notre grande

nation l'avancement certes a été rapide et que les Américains de notre génération contribuent pour leur large part au progrès de ce temps et à la civilisation de cette période. Le Minnesota peut se réjouir de ses richesses naturelles. Il peut être fier des exploits de ses fils sur les champs de bataille de la guerre de Sécession. Pourtant il a un plus juste motif de triomphe encore dans le rang qu'il occupe en tête des autres Etats pour ce qui touche les progrès de l'éducation ; et quand cet édifice aura fini d'élever dans le ciel ses tours superbes et son dôme, quand il brillera au-dessus du glorieux « Père des Eaux », ce sera pour nous rappeler toujours, à nous et aux générations sans nombre de l'avenir, qu'il existe certaines choses qui sont éternelles, indestructibles, et que parmi celles-là se trouvent les institutions religieuses qui ont contribué si fort à l'élévation de l'humanité.

Décidément, la République des Etats-Unis reste bien étrangère aux conceptions qui dominent pour un temps la nôtre, et l'idéal du ministre Viviani n'est pas près de franchir l'Atlantique. On en jugera encore par cette déclaration du sénateur Clapp, qui parla après le gouverneur, et au nom de la nation :

Bien que la Parole inspirée (la Bible) donnât déjà aux hommes une idée définie de la divinité, ce ne fut que par le Christ qu'ils acquirent une notion claire de leurs rapports avec Dieu... Son enseignement simple toucha les cœurs comme ils n'avaient jamais été touchés jusque-là... L'amour de Dieu pour l'homme, les devoirs de l'homme envers Dieu et par suite envers l'homme ; l'union de l'homme avec Dieu, impliquant celle de l'homme avec l'homme : voilà quelle fut la base de l'enseignement du Christ, et l'esprit de sacrifice en constituait l'inspiration... Ce fut l'esprit vivifiant du christianisme qui fit naître chez l'homme cette conscience de ses droits aujourd'hui satisfaite dans le gouvernement libre. Seul aussi, l'esprit du christianisme peut maintenir en éveil ce sentiment du devoir que comme citoyens nous appelons patriotisme, et qui consiste, en dernière analyse, dans la reconnaissance par chacun de ce qu'il doit aux autres, reconnais-

sance indispensable au bon fonctionnement et à la durée du gouvernement libre lui-même. Qu'on prenne la question par où l'on voudra : morale, idéal, sentiment du devoir, dévouement à l'humanité, tous ces principes, qui sont essentiels à l'ordre social maintenant comme naguère, ont toujours été et demeurent encore inséparables de la religion chrétienne. Liée comme elle l'est au plus haut développement de la vie civique, nous ne saurions nous faire une trop grande idée de son influence sur le caractère de notre peuple et sur l'esprit de nos institutions. Et c'est un bonheur pour nous comme nation que les grandes vérités du christianisme pénètrent toujours plus profondément dans le cœur de notre peuple(1).

La série des discours fut close par une allocution extrêmement poétique et vibrante du juge William Kelly. Nous regrettons de n'en pouvoir, malgré sa valeur, citer que les dernières paroles :

Parlant au nom des catholiques laïcs de ce diocèse, je dirai donc : A vous, prêtres de l'ancienne foi, notre obéissance ; à l'Eglise enseignante, notre amour sans mesure. A vous, sénateur qui représentez les Etats-Unis, la promesse de bien servir la patrie en temps de paix et de verser, en temps de guerre, tout notre sang pour elle. A vous, gouverneur du Minnesota et maire de la ville de Saint-Paul, le vœu que Dieu bénisse le pays et protège la cité où la liberté prospère, sauvegardée par la loi. A vous tous, nos concitoyens, catholiques ou non catholiques, paix et bon vouloir !

La cérémonie s'acheva sur ces paroles de favorable augure. L'artillerie de la garde du Minnesota donna le salut final, par vingt et un coups de canon, auxquels répondirent en chœur toutes les cloches de la ville, pendant qu'était reformé le cortège des vingt-huit évê-

(1) *It is thus fortunate indeed that, as a nation, the great truths of christianity are ever deepening their hold upon the hearts of our people.*

ques, et que les séminaristes entonnaient le *Te Deum*, accompagnés par des centaines de prêtres et des milliers de fidèles : digne couronnement d'une fête à la fois religieuse et patriotique, où l'on avait vu l'Eglise et le pouvoir civil, quoique séparés et indépendants chacun sur leur domaine, rendre gloire ensemble au Maître suprême, honorer de concert leurs grands hommes, protester tous deux d'un même attachement à l'Evangile du Christ et aux institutions nationales.



Que les étonnants progrès célébrés dans les fêtes jubilaires et dans les discours qu'on vient de rappeler aient pu s'accomplir durant l'espace d'une vie d'homme, et que ces régions florissantes du Minnesota n'aient été, il y a soixante ans, que des solitudes sauvages où erraient des tribus indiennes, c'est ce que, malgré tout, j'aurais eu peine à croire, si une circonstance heureuse ne m'en avait placé devant les yeux une démonstration réellement vivante.

J'avais prêché le dimanche matin à l'église française canadienne de Saint-Louis, desservie par nos Pères Maristes, et le nouveau curé, M. Remy, m'avait fait déjeuner avec l'architecte Masqueray, M. Willaume, un fabricant américain né dans les Ardennes, et le juge Kelly. Celui-ci ayant mis son automobileà ma disposition pour l'après-midi, il fut convenu que je serais conduit avant vêpres au parc de Como, un des plus jolis de l'Amérique, et après vêpres à Mendota même, où avait commencé la première de toutes les missions du Minnesota. Le trajet, certes, fut agréable et pittoresque, sur les bords accidentés du Mississipi, en l'aimable et gaie compagnie du magistrat, du prêtre et du fabricant. Mais tout autre sou-

venir de ce jour-là pâlit devant la figure vénérable et originale que j'ai maintenant à présenter.

A Mendota donc survit, ou plutôt vit, et allégrement, le P. Joseph Goiffon, venu dans cette même mission le 7 novembre 1857, alors qu'elle s'étendait jusqu'au fort Garry, point de départ de Winnipeg, à 496 milles vers le Nord. Des quatre-vingt-trois hivers qu'il a déjà traversés quand je le rencontre, il y en a malheureusement un, celui de 1858, qui lui a laissé des impressions plutôt pénibles. Il n'y perdit rien moins que la jambe droite et le pied gauche. Il ne s'en porte, du reste, pas plus mal et il y est, depuis un demi-siècle, tout à fait habitué. Cela ne l'empêcha pas d'être curé de Petit-Canada, à six milles de Saint-Paul, durant trente années; et depuis qu'il est retiré à Mendota, il sert activement de vicaire à Mgr Oster, un autre missionnaire des temps héroïques. Celui-ci étant même absent aujourd'hui, le P. Goiffon a bravement chanté deux grand'messes. Il paraît, sincèrement, plus solide que moi, et, sa soutane aidant à l'illusion, on croirait tout au plus, quand il sautille sur sa canne, qu'il souffre de la goutte aux pieds. Rien ne serait moins exact, car son pied gauche et sa jambe droite sont de complexion solide, sinon élégante, confectionnés d'ailleurs par lui seul. En vain l'archevêque a offert de lui en acheter de la dernière mode, en vain M. Wuillaume a offert de lui en fabriquer de conformes à ses préférences : il s'y est toujours refusé, tenant peut-être à rester le vrai type de ce qu'on appelle aux Etats-Unis le *self made man*, l'homme qui se fait lui-même.

Le P. Goiffon n'a qu'un défaut, mais très grave pour les voyageurs en quête de souvenirs. Lorsqu'on l'a, non sans peine, décidé à conter devant moi son histoire et que je tire mon crayon pour attraper des notes, il se refuse net à continuer, et je suis obligé

d'écrire au hasard sur mes genoux en le fixant des yeux pour qu'il ne se doute de rien. Or, voici, non sans supprimer des redites et ajouter un peu d'ordre, mais en conservant le plus possible d'expressions réellement textuelles, ce que je déchiffre dans mon griffonnage :

Le P. Ravoux m'écrit d'aller le voir à la fin de l'hiver (il était administrateur du nouveau diocèse de Saint-Paul entre l'épiscopat de Mgr Cretin et celui de Mgr Grace). Je lui réponds que nous avons reçu avis de toutes les nations Sioux que nous les rencontrerons dans la grande prairie, parce qu'il y aura une guerre avec les Sauteux. Alors je ne pars qu'au milieu d'octobre pour aller à Fort-Garry et voir quelques missions indiennes sur la route. Nous étions quatre ou cinq, avec une bonne tente qu'on menait sur un char. Comme on passait à trente milles de Saint-Joseph un peu avant la Toussaint, je veux aller y donner la messe. Les autres ne veulent pas me suivre parce qu'il y a du blizzard (forte tempête de neige). Alors je pars seul à cheval, pensant qu'ils viendraient. Les deux premiers jours cela marcha bien ; on couchait dans le bois. Mais je veux prendre un raccourci à travers la prairie et je perds mon chemin. Le blizzard devient si violent que je ne peux plus avancer. Je m'enferme dans ma peau de buffle et me blottis contre le cheval, la tête sur ma selle, et je m'endors. Je me réveille couvert de neige et je me rendors. Quand je me réveille, mon cheval est mort. J'essaie de bouger, je ne peux pas et je me rendors. Je ne sais pas au juste ce que cela a duré. Je dormais tout le temps et je ne souffrais pas : je ne savais pas que j'étais gelé. Une fois j'essaie de prendre un crayon afin de marquer mes messes pour quand on me trouverait mort, mais je n'y réussis pas, je retombe dans le sommeil et le lendemain je me réveille bien étonné de n'être pas mort.

Alors je dis au bon Dieu : « Je ne veux pas mourir ici, pour telle et telle raison » ; et je promets dix messes. Puis je dis à mon ange gardien : « Toi, vas me chercher quelqu'un pour demain. » Je me traîne enfin vers mon cheval ; avec mon couteau je perce la peau sous les épaules et j'en mange un bon morceau. Je me rendors à peu près toute la

nuit. Sur les huit heures du matin, je regarde si mon ange gardien a fait son ouvrage. Je vois dans la prairie un jeune homme. J'appelle ; il se sauve, croyant que c'était un loup. Je crie mon nom ; il vient enfin avec un autre. C'étaient deux de mes compagnons. Ils me roulent dans une couverture et m'expédient à Pembina, puis en voiture à Fort-Garry. Je ne souffrais toujours pas.

Ce qu'il y a de dur, c'est le dégel. Au bout de dix-huit jours mes pieds commencent à se fendre, et alors je souffre horriblement. La mission (1) m'envoie chercher. A l'hôpital on me coupe la jambe. Je ne m'attendais pas à cela ; je me croyais sauvé : ils me coupent la jambe ! On n'en coupa tout de même qu'une, parce qu'on me trouvait trop faible.

J'étais logé dans la maison de Monseigneur. Au bout de neuf jours une artère se brise et je perds tout mon sang. On me croit si bien fini, que le menuisier commence mon cercueil et que la bonne sœur fait faire des chandelles pour mon enterrement. Voilà que le suif saute sur le poêle et met le feu. En une heure l'évêché et la cathédrale, qui étaient en bois, tout est brûlé. Moi, j'étais dans une petite chambre. J'entends : *Au feu!* je vois la fumée. Des gens crient : « Sauvons le P. Goiffon. » Je réponds : « Sauvez autre chose. » Mais ils ne m'écoutent pas ; ils me posent sur le trottoir, puis me transportent chez les sœurs. Au bout de huit jours, j'attrape une nouvelle hémorragie. Je reçois l'extrême-onction. On me croit mort ; pas du tout, je me remets. Seulement, au bout d'un mois, on me coupe les doigts du pied gauche. C'est tout.

(1) Celle de Saint-Boniface, où il y avait un évêque depuis 1847.

CHAPITRE VIII

DANS L'OUEST CANADIEN

Une propriété d'un million de kilomètres carrés. — Winnipeg et Saint-Boniface. — La religion dans l'Ouest canadien. — Grandes distances et grands retards. — La prairie sans fin. — Une ville plus sérieuse qu'élégante : Calgary. — Conseils aux jeunes colons. — Banff. — Les Montagnes Rocheuses. — Premiers Asiatiques. — Dialogue avec un Japonais. — La question des races. — A Vancouver. Paysages et parc. — Dans les quartiers chinois et japonais. — Blancs contre Jaunes. — Un journal sérieux.

Aller de New-York à Québec, — ces deux vieilles villes pourtant et contemporaines à quinze années près, — c'est changer de planète, c'est tout au moins changer de pays et quitter le nouveau monde pour un chef-lieu de province française. En arrivant, au contraire, comme je le fais, du Minnesota, en franchissant la frontière canadienne à l'ouest des Grands Lacs, on s'aperçoit à peine de la différence. Même langue presque partout et mêmes mœurs qu'aux Etats-Unis ; même croissance hâtive, même hardiesse d'entreprise ; ou plutôt, à vrai dire, moins de traditions encore, si cela est possible, et plus de nouveauté. Si l'Ouest américain est dans le plein de sa jeunesse, l'Ouest canadien, lui, n'est qu'un grand enfant, un enfant, du reste, précoce, vigoureux, et dont la croissance stupéfie les statisticiens chaque fois qu'ils lui prennent mesure. C'est vraiment « l'Amérique de demain ».

Il y avait là, jusqu'en 1869, un petit coin de terre

égal à plus de la moitié de l'Europe, et dont le reste du monde, bien plus, le gouvernement lui-même du Canada ignorait la richesse et presque l'existence. Depuis 1670, donc depuis deux cents ans, il appartenait à la compagnie de la baie d'Hudson, qui se l'était fait octroyer par charte du roi Charles II, et qui en tirait, au moyen du commerce de pelleteries, des richesses colossales. Elle l'entretenait pieusement dans sa sauvagerie ; quelques officiers dans des forts servant aussi de magasins, des traiteurs qui couraient la prairie à la rencontre des Indiens pour leur acheter des fourrures au prix que l'on imagine, c'étaient tous les représentants de la civilisation, ou, si l'on veut, tous les agents de l'exploitation. Un trésor de cette taille, cependant, ne peut pas toujours se cacher. Les missionnaires, qui avançaient peu à peu dans l'Ouest, dressèrent à la culture leurs néophytes sauvages ou métis (ces derniers, nés de traiteurs canadiens et de femmes indiennes) ; ils s'aperçurent de la fécondité du sol et ils la révélèrent. Quelques explorateurs appuyèrent leurs dires. Le gouvernement canadien se rendit compte de l'avenir de ces contrées ; il entra en négociation avec la puissante compagnie, lui laissa ses établissements commerciaux et acheta le territoire pour 7 500 000 francs. Ce n'était pas payer trop cher une propriété contenant 1 036 000 kilomètres carrés, propres à la culture, sans parler des forêts, des pêcheries, de la houille, des métaux.

Lorsqu'en juillet 1870 fut passé cet acte mémorable, Winnipeg, où je trouve un peu plus de 100 000 habitants, en possédait bien juste une centaine, groupés autour du Fort-Garry, un établissement de la compagnie de la baie d'Hudson. Elle en avait 42 340 en 1901. C'est dire si elle grandit vite (1). Qu'on lui par-

(1) La croissance eût été plus rapide encore si elle n'avait été

donne donc de ne posséder ni l'élégance de Paris ni la poésie de Nuremberg. Je n'en proposerai pas la visite au touriste qui recherche l'émotion esthétique ; il fera mieux de s'attarder à Québec, voire à Chicago ! Ce qu'on peut dire de favorable sur l'aspect de Winnipeg, — dont le nom signifie, paraît-il, *eau sale*, — c'est que les rues en sont larges, les maisons espacées et très hygiéniques. Ajoutons que des trottoirs en planches permettent d'éviter, si l'on ne doit pas traverser les rues, cette bonne terre du Manitoba qui remplit de blé les prairies, et les cités de cambouis (1). Je comprends que l'une des deux tribus indiennes qui foulaient ce sol ait porté le nom de *Pieds-Noirs*.

J'ai, du reste, gardé bon souvenir de mes deux jours de Winnipeg. Arrivé là sans introduction, je n'y en ai pas moins joui d'une fort aimable hospitalité. Les prêtres qui desservent l'église Sainte-Marie, où j'étais allé dire la messe en sortant du train, ne me permirent pas de descendre ailleurs que chez eux. Ils appartiennent à la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, la même qui desservait naguère à Paris le sanctuaire de Montmartre, et qui occupe la toute première place, de beaucoup, dans l'histoire de la jeune église canadienne de l'Ouest. Elle a donné l'archevêque actuel de Saint-Boniface, les évêques de Saint-Albert et de New-Westminster, les vicaires apostoliques de l'Athabaska, de la Saskatchewan et du Mackenzie, en un mot tout l'épiscopat de l'Ouest, à l'exception de l'évêque de Victoria. Six religieux, réunis autour du P. Magnan, leur provincial, desser-

enrayée, en 1882, par un krach énorme qui n'atteignit, du reste, que les spéculateurs.

(1) Je ne me serais pas permis une telle expression si je ne l'avais trouvée sous la plume de M. Lionnet, président de la *Canadienne*, dans son livre, d'ailleurs si agréable et riche en observations *Chez les Français du Canada*. (Paris, Plon, 1908, un vol. in-12.)

vent la paroisse de Sainte-Marie. Ils me racontent, comme on fait partout sur ce continent, les progrès rapides du catholicisme. Mgr Taché célébra pour la première fois la messe à Winnipeg le 15 juin 1870, dans un petit oratoire de l'école ouverte par les Sœurs Grises l'année précédente; or, la ville aujourd'hui compte six paroisses avec écoles et œuvres prospères. L'Ouest entier n'avait pas un prêtre catholique en 1817; il en recevait deux en 1818; le premier évêque y vint en 1845 et y trouva six prêtres. Il y a aujourd'hui deux archidiocèses avec cinq suffragants; et le seul diocèse de Saint-Boniface comptait, en 1907, 205 prêtres, 93 églises avec un nombre presque égal d'écoles, 16 institutions charitables, 87 218 fidèles. Le Canada entier possédait 8 archevêques, 25 évêques, 3 819 prêtres, 2 506 églises, 14 séminaires, 47 universités et collèges, 263 institutions charitables, 2 447 639 catholiques. C'est environ les deux cinquièmes de la population, puisque le dernier recensement décennal, en 1901, donnait le chiffre total de 5 371 375 habitants. Le même recensement n'indiquait, du reste, que 16 000 Canadiens Français sur 35 000 catholiques dans le Manitoba, et 7 000 sur 35 000 dans l'Athabaska et la Saskatchewan.

Les souvenirs que racontent mes hôtes n'ont pas tous la sécheresse des chiffres. L'un d'eux, prêchant une retraite dans un asile de fous près de Montréal, se promenait, le second soir, avec un de ses auditeurs en apparence plus sensé que les autres : « Depuis combien de temps êtes-vous parmi nous ? lui demande soudain le pensionnaire. — Je suis arrivé avant-hier. — Et vous comptez rester ? — Une huitaine seulement. — Oui, mon cher, croyez cela ! Moi aussi, quand je suis venu, on m'a dit que c'était pour huit jours : j'y suis depuis douze ans. » Il serait plus séant de rapporter ce que me dirent les missionnaires de leur apos-

tolat parmi les Indiens ; mais, faute d'avoir noté leurs causeries, pourtant si intéressantes, je n'en ai vraiment retenu que cette anecdote, et je me suis interdit de rien inventer.

Ce que je n'ai pas oublié non plus, c'est la réponse que me fit la supérieure d'un couvent très prospère de jeunes filles. Comme elle me montrait de magnifiques dortoirs, je lui demandai si les plus grandes au moins, parmi les pensionnaires, n'avaient pas de chambres séparées : « Non, me dit-elle vivement ; la surveillance ne serait pas possible. » Quelques jours plus tôt, j'avais visité, à Saint-Paul, un couvent du même genre ; et, comme la supérieure me montrait les gracieuses chambrettes où les jeunes filles logeaient tantôt seules, tantôt à deux ou trois, je lui demandai s'il n'y avait pas de dortoirs : « Non, répondit-elle ; il faut préparer la jeunesse à user bien de son indépendance. » Ce détail laisse entrevoir la diversité des méthodes entre Canadiens-Français et catholiques américains.

L'aimable curé de Sainte-Marie, pour me conduire à ce couvent, m'avait fait passer, à un trot rapide, entre les longues files de maisons banalement coquettes où les gens de Winnipeg se reposent de la vie d'affaires. Il nous en fallut revoir une quantité d'autres avant de rejoindre la route de Saint-Boniface. On dirait, pour le style, mais avec plus d'espace et de richesse, nos cités ouvrières du Creusot, de Noisiel, de tous les centres industriels prospères. La boue profonde des chaussées ne semble pas gêner notre alerte petit cheval ; mais elle devient telle au sortir de la ville qu'il faut, à un certain moment, passer à côté de la route pour ne pas s'y noyer. Les gens de Winnipeg peuvent s'offrir chez eux le traitement de Dax. Il est vrai, m'affirme-t-on, qu'il a plu beaucoup ; et il pleut encore, soit dit comme circonstance atténuante à mon absence d'enthousiasme.

Saint-Boniface, sur la rive droite de la Rivière-Rouge, n'a que 5 000 à 6 000 habitants, en majorité de langue française. C'est là que s'établirent les premiers missionnaires et, en 1847, le premier évêque, Mgr Provencher, remplacé en 1853 par Mgr Taché, l'un des plus grands promoteurs de la civilisation et de la foi dans le Nord-Ouest. Saint-Boniface fut érigé en archevêché en 1871. Mgr Langevin, qui succéda à Mgr Taché en 1895, est un homme très actif, accueillant et simple. N'ayant pu le prévenir de mon arrivée, je n'eus pas la chance de le rencontrer. M. Lionnet, qui fut plus heureux, a tracé de lui ce portrait : « Il appartient à la congrégation des Oblats et réalise un type caractéristique d'évêque canadien. Petit, mais très robuste, ses mouvements vifs jusqu'à la brusquerie, son regard impérieux, quelque chose dans l'allure d'aussi militaire que sacerdotal, le révèlent fait pour le commandement, pour la lutte aussi. Nul n'a plus rudement combattu les libéraux aux élections de 1896. Orateur vigoureux, il traite des questions religieuses, bien entendu, mais non moins souvent ni moins volontiers des questions mixtes. Il y apporte toujours une redoutable ardeur. Si on voulait le comparer à un évêque français, on songerait tout naturellement à Mgr Turinaz... L'archevêque de Saint-Boniface a un grand mérite : dans la Babel manitobaine, il soutient sa race ; il chérit ses Canadiens-Français et, sans négliger les autres catholiques, il choye ceux-là dans lesquels il voit avec raison la grande force chrétienne de l'avenir, pourvu qu'ils gardent, autour de leur clergé, leur cohésion (1). »

A Saint-Boniface, comme si souvent en Amérique, j'aperçois en pleine construction une nouvelle et grande cathédrale ; on ne peut plus se contenter

(1) *Chez les Français du Canada*, pp. 167-169.

de l'ancienne, bâtie il y a un demi-siècle pour remplacer l'église de bois qu'une religieuse avait incendiée en faisant fondre des cierges pour l'enterrement présumé du bon P. Goiffon.

Le P. Goiffon, j'ai l'agréable surprise de retrouver le lendemain, — oh ! non pas sa personne : il ne voyage plus guère, — mais son portrait et son histoire dans *la Vie de Mgr Taché*, par dom Benoît (1). Le récit de l'historien offre une très suffisante ressemblance avec celui que m'a fait le héros et il y ajoute quelques précisions. On y voit que M. Goiffon, prêtre du diocèse de Belley, chargé des missions de Saint-Joseph et de Pembina, revenait de faire visite à l'évêque de Saint-Paul (2) et que, pressé d'atteindre ses missions, il se sépara de ses compagnons le 3 novembre. Telle était la tempête de vent et de neige que le cheval, à la tombée de la nuit, s'arrêta pour ne plus se mouvoir. Le 8, au matin, ce qui ferait cinq nuits passées dans la neige, le P. Goiffon fut trouvé par M. Printchard, qui se rendait à la Rivière-Rouge. On le porta à Pembina, puis, lorsqu'il fut un peu remis, à Saint-Boniface, où il arriva le 28 novembre. Ce fut le 3 décembre qu'on lui coupa la jambe.

Singulière idée, penserez-vous, que celle d'aller au Manitoba pour y étudier des vies d'évêques ! Je ne nie pas qu'il serait plus simple de les lire chez soi ou à la Bibliothèque nationale; mais ce fut la faute du C. P. R. (3). Je m'étais fait un plan raisonnable, qui était de partir à dix heures et demie du matin pour atteindre le lendemain, au milieu de l'après-midi, Calgary, au pied des Montagnes Rocheuses. Une

(1) T. Ier, pp. 443-445.

(2) Ou plutôt, d'après son propre récit, au P. Ravoux, administrateur du diocèse vacant. V. ci-dessus, p. 142.

(3) Le *Canadian Pacific Railway*, qu'on désigne par ses initiales, comme chez nous le P.-L.-M.

trentaine d'heures de chemin de fer, dont une nuit à dormir, ce serait vite passé, et je serais à moitié chemin du Pacifique. Un peu avant dix heures, tant j'ai peur de me mettre en retard, j'arrive à la station, retire ma malle de la consigne, et la présente pour la faire enregistrer : « On ne reçoit les bagages, m'est-il répondu, qu'une heure avant le départ du train. — Eh bien, justement, je prends le train de dix heures et demie. — Le train numéro tant ? (J'ai oublié le chiffre.) — Oui, monsieur. — Alors, revenez cet après-midi. — Il est en retard ? — Evidemment. — Mais, à quelle heure pensez-vous ?... — Nous ne savons pas encore ; on vous le dira plus tard. » Et le guichet se referme Je reviens assez penaud chez les bons Oblats, qui m'expliquent que ces trains de grande ligne (c'est le cas de dire : 3 756 milles, 6 045 kilomètres !) ne sont pas très exacts, et qu'on ne va pas les prendre sans téléphoner pour savoir quand ils passent. Nous téléphonerons cet après-midi, et j'apprendrai que mon train de dix heures trente doit passer à quatre heures et demie. Nous sommes dans le pays des grandes distances et des grands retards : je m'en apercevrai encore plus d'une fois et ces six heures seront suivies de quelques douzaines d'autres. C'est ainsi que, dépourvu d'attrait pour les monuments de Winnipeg, j'ai passé quelques heures studieuses dans la bibliothèque de mes pères Oblats.



Cette journée, un peu énervante, ne s'achève point mal. Aux environs de Winnipeg (je parle d'environs à l'américaine, quelques centaines de lieues), la prairie est, en ces premiers jours d'août, assez poétique, avec ses foins que l'on coupe et ses lacs infinis de céréales encore vertes. La nuit dans le Pulmann me repose, et

c'est en belle disposition que le lendemain matin je me mets aux fenêtres. Désillusion, et qui va grandir, grandir d'heure en heure, jusqu'à devenir opprimante ! La prairie, maintenant que nous avons quitté la partie cultivable pour atteindre les grands pâturages, desséchés l'été, c'est un désert, avec de l'herbe pour sable, une herbe courte et dure, sans forme et sans couleur. Ce désert, ainsi que tous les autres, était naguère parcouru par des nomades, lesquels, pour se conformer aux saisons de l'herbe, montaient l'été au Nord et descendaient l'hiver au Sud. Mais ces étranges pasteurs ne suivaient, ou plutôt ne poursuivaient que des troupeaux sauvages : les bisons, *buffalos*, animaux providentiels d'où ils tiraient la satisfaction de tous leurs besoins, réduits, du reste, à la nourriture, à l'abri et au vêtement. Leur culte était celui du soleil, arbitre apparent de leur sort. Ils n'avaient en propriété que des tentes, des chevaux et des armes, celles-ci pour la guerre encore plus que pour la chasse. Comme les uns s'appelaient *Cris* et les autres *Pieds-Noirs,* ils se battaient et s'enlevaient le cuir chevelu, toutes les fois que l'occasion pouvait s'en offrir. Aujourd'hui ceux qui subsistent sont bien adoucis, mais le jour qu'ils appellent de leurs vœux reste celui où le blanc quittera la prairie et où *Buffalo* sortira de terre. Car Buffalo a disparu ! Ils en ont fait des tueries effroyables, jusqu'à un million par an, et aujourd'hui on ne le rencontre guère qu'à l'état de curiosité dans les parcs nationaux. Pas un seul ne se montre dans la plaine, pour atténuer l'ennui du trajet. Tout ce qui s'offre à nos yeux somnolents, c'est de très loin en très loin un petit troupeau de chevaux ou de bœufs, quelques baraques en bois alentour d'une gare, une équipe d'ouvriers qui entretiennent la voie. Et toujours à l'horizon le tapis d'herbe sèche, et toujours sous nos pieds la ligne droite et uniforme qui se déroule entre

les rails comme une courroie sans fin entre deux poulies.

Il n'est désert, pourtant, qui ne possède ses oasis : les rares cours d'eau que l'on traverse sont bordés d'arbres et de verdure, et c'est là que s'établissent de petits centres colonisateurs. Mais il ne faut pas croire que chaque station représente une ville ni même une bourgade ; la plupart ne sont que des haltes, et la plus grande distraction qu'elles offrent est celle de leur nom : High Bluff, Portage-la-Prairie, Melbourne, Brandon, Red Jacket, Qu'Appelle, Regina, Grand Coulee, Pasqua, Moosejaw, abréviation fort opportune d'un seul nom indien, qui signifie, paraît-il, *la petite rivière où un homme blanc a réparé une charrette avec une « mâchoire d'élan* (1) ».

A partir de Moosejaw, *petite rivière etc.*, la contrée se modifie peu à peu ; elle devient cultivable et accidentée ; on pressent l'approche des Montagnes Rocheuses. Une société puissante, la *Canadian Land and Ranch Company*, a créé là d'immenses fermes que par l'irrigation elle a rendues très productives. Près de la station de Swift Current, qui est à 600 mètres d'altitude, elle nourrit jusqu'à des troupeaux de 16 000 moutons. Plus loin, près de Kincorth, elle en a 6 000 relevant d'une seule ferme, pendant que dans une autre elle entretient 7 000 bœufs et 500 chevaux. Le pays, dont quelques parties atteignent désormais 1 200 mètres au-dessus du niveau de la mer, possède des cours d'eau et devient de plus en plus favorable à l'élevage, en même temps que ses parties basses se couvrent de moissons. Medicine Hat, qui n'est plus qu'à 700 mètres d'altitude, sert de débouché à toutes sortes de produits fermiers et

(1) C'est, du moins, ce qu'affirme l'auteur d'un assez agréable ouvrage, *de Québec à Victoria*, M. A.-B. ROUTHIER. (Québec, 1893, in-8°, p. 155.)

compte déjà 3 500 habitants. Avec son climat tempéré, avec le bois, le charbon, le gaz naturel, qu'on trouve dans les environs et qui ajoutent leurs richesses à celles de l'agriculture, il semble que ce gros bourg au nom baroque soit destiné à un bel avenir. Jeunes Français, mes amis, qui préférez le travail manuel aux arts et aux lettres, partez pour Medicine Hat.

Mais ne me demandez plus l'aspect du paysage. Je comptais le voir à midi. Nous y passons à onze heures du soir. Nous serons à Calgary à deux heures au lieu de trois : à deux heures du matin, s'entend, au lieu de trois heures de l'après-midi. Comprenez-vous que l'on s'impatiente ? Impossible, n'est-ce pas, de lire toute la journée. J'ai cherché à nouer des conversations ; personne d'intéressant. Je me rabats sur le nègre du Pulmann, qui cause familièrement avec tout le monde, et je lui demande ce qu'il préfère, des Etats-Unis ou du Canada. « Les Etats-Unis ! » me répond-il sans hésitation. Et comme je cherche à savoir pourquoi : « C'est, ajoute-t-il fort gravement, qu'on y joue mieux au *base ball.* » Je lui montre des campements de colons, et je lui dis en riant : « Voilà comme vous ferez, quand vos économies seront suffisantes. — Moi ? reprend-il, je me retirerai à New-York, et je verrai jouer le *base ball.* » C'est décourageant.

Je trouve pourtant quelqu'un de plus malheureux que moi : un fermier de l'Ontario, peu habitué à vivre avec ce qu'il a de pensées, et qui va et vient dans le wagon comme un tigre en cage. Il s'ennuie d'autant plus qu'il a entrepris ce voyage-là pour son plaisir et pour celui de sa compagne, une personne à figure ingrate qui doit être sa fille, à moins qu'elle ne soit (je le plaindrais) sa femme. Elle n'ouvre pas la bouche, et regarde des magazines, en flirtant un peu avec un jeune voyageur à l'air aussi stupide

qu'elle. « Voyons, monsieur, dis-je au triste Ontarien, n'oubliez pas que vous voyagez pour votre agrément ! » Et sa tristesse m'arrache un si franc éclat de rire que lui-même s'en déride un peu. Et voilà tout, avec la psychologie du nègre, pour un voyage de trente-quatre heures !

Je lui avais demandé, à ce brave nègre, de me réveiller avant Calgary. Il me fait lever deux heures trop tôt. C'était bien la peine ! Le train s'arrête là, conscient de son retard et décidé à y mettre fin en se confondant avec le train qui le suivra. C'est peut-être bien le même que je reprendrai demain l'après-midi, demain ou aujourd'hui ! Je ne veux plus rien savoir du temps et je me laisse mener, comme un corps sans âme, à un hôtel quelconque où je dors trois ou quatre heures dans une chambre minuscule. Le bruit me réveille tôt; et l'aurore, si la pluie ne jetait entre elle et moi ses voiles, me verrait déambuler dans les rues de Calgary, sur les planches-trottoirs, traversant le moins souvent possible les fleuves de terre noire qui servent de chaussées.

C'est la vraie ville américaine en voie de formation, avec ses rues larges et moitié bâties. Au centre, des banques monumentales, des échoppes de savetiers, des bars où l'on vend de la bière et des cartes postales, des restaurants populaires, des magasins luxueux, des cabanes de blanchisseurs chinois, d'assez coquettes maisons en bois, le tout séparé par des terrains vagues. Cet aspect dénué d'harmonie n'empêche pas Calgary d'être fort prospère déjà et gonflée d'espérances. Assise au croisement du *Canadian Pacific Railway* avec les lignes d'Edmonton au nord et de Macleod au sud, elle est le centre naturel de distribution économique entre le minerai des montagnes et les ranches qui bordent la Saskatchewan. C'est la ville la plus importante depuis Winnipeg

jusqu'à Vancouver. La rivière de l'Arc ou du Coude, *Bow River*, y apporte, par flottage, des bois de construction, et elle fournit l'eau qui alimente le grand canal d'irrigation au moyen duquel le C. P. R. fertilise 3 millions d'acres, à l'est, des deux côtés de ses rails.

Calgary a pour rivale Edmonton, capitale de l'Alberta, à huit heures de chemin de fer droit au nord. Mes lecteurs auront avantage à s'y rendre en compagnie de M. Lionnet, s'ils veulent saisir sur le vif l'impression des colons qui y cherchent et y trouvent fortune ; ou, s'il leur plaît de s'avancer plus haut, jusqu'au delà du lac des Esclaves, je les invite à y suivre Mlle de Saint-Pierre, en sa chasse aux ours qu'elle ne tue pas, chez les pauvres missionnaires et religieux que sa présence console, parmi les Indiens qu'étonne son courage (1). Quant à moi, n'ayant pu pousser jusqu'à Edmonton, je n'ai pas de raison d'humilier Calgary devant elle. J'éprouve plutôt le besoin de faire réparation à la seconde de ces villes, en disant qu'elle a déjà ses 15 000 habitants, qu'elle offre, à peu de distance, quelques jolies promenades sur des collines d'où l'on aperçoit les pics des Rocheuses, et qu'enfin ce n'est pas de sa faute si j'y suis arrivé la nuit, en retard et par un temps de pluie.

D'ailleurs, j'ai trouvé un trottoir cimenté pour me rendre à l'église catholique, située tout au bout de la ville, et, après avoir montré au supérieur des Oblats une lettre de Mgr Ireland, j'y ai été accueilli très fraternellement. En conversant avec ces bons Pères, en se rendant compte de l'héroïsme qu'il a fallu aux premiers d'entre eux pour atteindre ce pays bien avant les colons, tantôt à pied, tantôt en

(1) V. Jean Lionnet, *op. cit.*, p. 256, et l'article de la comtesse de Saint-Pierre, *En dehors de la Civilisation* (dans *le Mois*, numéro de juillet 1908).

charrette, qui oserait se plaindre de la trentaine d'heures qui sépare Winnipeg de Calgary, des cinq ou six journées qui séparent les deux océans? Que devait-ce être avant le C. P. R.! Et l'existence, après tout, n'en est pas si ancienne. Sur 2 904 milles qu'il fallait construire entre Montréal et Vancouver, le gouvernement fédéral en avait achevé 641 de 1875 à 1881; il céda alors le reste à la compagnie du *Canadian Pacific* et celle-ci posa le dernier rail le 7 novembre 1885. A l'encontre de ce qui arrive d'habitude, un pont se trouvait jeté, cette fois, sur un continent entre deux grandes mers!

Les premiers Oblats étaient venus de France. La France, aujourd'hui, en envoie encore, mais par manière d'exil. Le Canada, comme d'autres pays libres, pourrait se réjouir, en un sens, de nos tristes mesures d'expulsion, puisqu'elles lui donnent plus d'apôtres et de pionniers; mais ce serait là un égoïsme très éloigné de sa chrétienne pensée et, du reste, fort mal entendu, puisque cet afflux momentané prélude, on peut le craindre, à l'épuisement de la source. Une réflexion plus triste encore m'est imposée par l'état d'esprit que je découvre chez un jeune missionnaire qui prend avec moi le train de l'Ouest, pour aller le lendemain, qui est un dimanche, dire la messe à 130 kilomètres de là. Il y a seulement six mois qu'il a été forcé de quitter la France, et ce ne fut pas, me dit-il, sans un chagrin affreux. Maintenant déjà il ne voudrait plus y retourner et se trouve mieux au Canada. Pourquoi? Et quel avertissement, pour notre patrie, que cette facilité de bons citoyens à se détacher d'elle! En faisant parler mon compagnon de route, je dus reconnaître que, s'il avait cessé de préférer la France, ce n'était pas seulement à cause des lois d'expulsion, mais encore pour la quantité d'entraves qu'y rencontre chacun dans la vie quoti-

dienne. Admettons que, parmi ces entraves, beaucoup ne soient que les conséquences inévitables d'une civilisation plus complexe. N'en serait-il pas quelques-unes, aussi, que nous ferions sagement de supprimer?

Avant de pousser plus loin notre voyage, faut-il mettre ici quelques conseils pratiques pour les jeunes gens qui songeraient à se rendre comme colons dans l'Ouest canadien? J'hésiterais à le faire, étant donnée mon incompétence sur cette grave question, si quelques entretiens avec des gens éclairés ne m'avaient fait saisir très nettement un petit nombre de vérités utiles. La première est qu'il ne faut jamais acheter de propriétés que sur place et après une sérieuse expérience du pays; la seconde, que les agriculteurs ont beaucoup de chance de réussir et les autres fort peu; la troisième, qu'à moins d'arriver en famille nombreuse, il ne faut pas s'établir trop loin d'un centre de population, si l'on ne tient pas à périr d'ennui; la quatrième, que les facilités pour un immigrant sont de plus en plus grandes à mesure qu'il s'avance plus loin, la province de Québec offrant moins de terres libres ou de situations neuves et rémunératrices que l'Ontario, l'Ontario moins que le Manitoba, celui-ci moins que la Saskatchewan et que l'Alberta. A ceux qui ne se sentiraient pas d'aptitudes pour l'élevage ni la grande culture, mais qu'attireraient plutôt l'industrie, le commerce, l'exploitation des jardins maraîchers ou fruitiers, l'art des forêts et ses dérivés, je conseillerai de préférence la Colombie anglaise et l'Etat américain de Washington, vers lesquels nous allons maintenant continuer notre route (1).

(1) Un dernier point, sur lequel j'oserai insister, c'est qu'on fera bien de s'adresser, pour plus amples renseignements, non à l'auteur de ce livre, qui a exposé ici toute sa science, mais au com-

***

Je ne veux pas découvrir une fois de plus les Montagnes Rocheuses. Qui les parcourrait en détail, comme on fait les Alpes, y rencontrerait sans nul doute quantité de merveilles ; mais il faut bien avoir le courage de le dire, elles n'offrent, traversées en chemin de fer, rien de surprenant pour ceux qui se sont rendus en Italie par la Suisse ou par la Savoie. Et je n'entends point, certes, amoindrir par là l'intérêt que présentent les Montagnes Rocheuses sur le trajet du C. P. R. Je comprends même très bien les sentiments que témoignent mes compagnons de route, la joie communicative et souvent bruyante des passagers qui s'entassent dans le wagon belvédère, *observation car*, attaché à l'arrière du train. A Banff, où je m'arrête à cause du dimanche (on ne trouve guère plus d'église ni même de pays habité que toutes les cent lieues), à Banff déjà se manifeste l'enthousiasme des compagnons de route. Ils admirent à bon droit le gracieux cirque de montagnes où s'épanouissent e petit village et le confortable hôtel de la Compagnie ; mais ce qui surtout les transporte, c'est de voir, sur les pics environnants, de la neige le 17 août. Je suis, pour mon compte, moins ravi d'en trouver sous mes pas le lendemain matin quand je vais dire la messe.

Je me fais aux mœurs des trains de l'Ouest. Il y en a un deux fois par semaine, qui est, dit-on, rapide et régulier. Je l'ai manqué à Winnipeg, faute d'en

missaire si serviable et si compétent du gouvernement canadien, à Paris, M. Fabre (10, rue de Rome), ou à M. Jean Lionnet, président de la société *la Canadienne* (26, rue de Grammont), laquelle a pour but de multiplier les relations de toute sorte entre le Canada et la France.

connaître l'existence; je le manque à Banff, parce qu'il passe trop matin, et je prends paisiblement le quotidien à l'heure qu'il lui plaît de s'annoncer. Il y a bien en question une correspondance pour Seattle qu'il faudrait joindre avant d'atteindre le Pacifique; mais si on la manque, et nous la manquerons, en effet, de cinq ou six heures, il paraît que la Compagnie vous mène gratuitement jusqu'à Vancouver. Après tout, qu'importe? L'on n'est point mal dans ce train; la nuit, on dort à son aise, et le jour on traverse de magnifiques paysages, assez lentement pour en jouir : deux ou trois fois même nous sommes descendus en dehors des stations, pour cueillir des fleurs et des fraises. Une autre distraction est d'observer les voyageurs quand on traverse de petits tunnels et quand on passe sous les toits qui protègent la ligne contre les avalanches; tout le wagon-belvédère clame de joie et s'esclaffe de rire. Il n'est presque personne qui ne vienne ici pour la première fois, tant c'est loin, loin, loin, et qui ne ressente par conséquent des impressions neuves. Et puis les Américains sont si expansifs! Ce sont, je crois l'avoir dit déjà, des Anglais du midi (1).

Le point le plus élevé du trajet est Stephen, à 1 800 mètres, un peu après Laggan, station d'où l'on se rend aux « Lacs dans les Nuages », un peu avant

(1) Ce passage, ayant paru dans le *Correspondant*, m'attira d'un ami américain, l'avocat Charles F. Beach, les réflexions suivantes : « Vous nous appelez *les Anglais du Midi*. C'est sûrement le plus que nous puissions admettre. Nous ne sommes pas des Anglais; nous ne sommes pas des Anglo-Saxons. Nous sommes un heureux mélange de toutes les nations de l'Europe; nous sommes des Américains. » M. Beach a raison en ce qui touche la question de race. N'empêche qu'à leur point de départ, et peut-être pour toujours, les Etats-Unis ont subi à fond l'influence prédominante des institutions, des idées politiques, des mœurs et de l'éducation anglaises.

Hector, où se fait le grand partage des eaux, *Great Divide*, entre l'océan Pacifique et la baie d'Hudson : nous voilà bien, cette fois, dans un autre monde. Mais c'est à *Glacier House* qu'il faut s'arrêter pour voir le plus beau paysage ; la station n'est qu'à trente minutes à pied du glacier Illecillewaet, qui est le plus grand du monde (naturellement) et que dominent des pics impressionnants de plus de 3 000 mètres. Est-ce pour mieux jouir du paysage que le train, au sortir de là, s'amuse à former des boucles, à décrire des huit, à revenir sur ses pas en lignes presque parallèles ? Les ingénieurs ne cédèrent pas à une fantaisie aussi poétique, mais aux nécessités d'un raccordement on ne peut plus ardu. Ils avaient commencé la ligne des deux côtés à la fois ; et, par suite d'une erreur bien excusable à pareille distance, le tronçon du Pacifique arrivait au point de la jonction quelque cent mètres plus bas que le tronçon de l'Atlantique. *Tronçon* est-il vraiment le mot ? Je cherche dans Littré : « Morceau coupé ou rompu de quelque objet plus long que large ». C'est bien cela.

Nous traversons, la nuit, des pays qui passent pour offrir de plantureuses pêches au saumon, d'admirables chasses à l'ours et à la chèvre fourrée des montagnes. Endormis dans les nuages et le froid, nous nous réveillons sous un ciel bleu et chaud. Nous passions hier de France en Suisse ; nous allons maintenant de Constantine à Biskra. Les eaux mugissantes et vertes de la rivière Thompson jettent une note de joie ; mais elle est étouffée dans le concert sombre des montagnes arides et des rocs géants, traçant leur ombre crue sur le sable, étranges d'aspect et presque horribles, comme s'ils étaient les génies avares qui ont veillé de longs siècles sur l'or des mines colombiennes et, un peu au delà, sur le Klondike lui-même aux trésors meurtriers. Ils ont l'aspect

morne et fatal de Titans vaincus. Insensiblement le paysage se fait moins redoutable, — quoi qu'il offre encore de terribles gorges, — après que le Fraser, principal fleuve de cette région, est venu du Nord absorber dans ses eaux jaunâtres la gracieuse rivière Thomson. La terre, jusque-là déserte, commence à se repeupler; autour des stations apparaissent des villages d'Indiens, et, ce qui est plus nouveau, des cabanes d'ouvriers asiatiques. A force d'aller à l'Occident, nous approchons de l'Extrême-Orient : *Extreme East is West*, dit un proverbe américain (1). Voilà des Chinois à longue natte, et même des Hindous avec leurs turbans. Ceux-ci nous intéressent particulièrement. « Il y en a des centaines employés sur le C. P. R., dit un Japonais très liant qui voyage avec nous. — Pensez-vous, lui demande quelqu'un assez naïvement, qu'ils pourront être civilisés? — Ils croient déjà l'être, répond-il en souriant. » Et tout le monde d'applaudir. Un jeune homme reprend « Mais pourront-ils s'américaniser? — Je ne le suppose pas, déclare le Japonais. Ils sont trop artistes et enfants; ils achèteront des fleurs plutôt que du pain. »

Le Japonais me plaît, et je passe avec lui le reste du voyage. Permettez que je vous le présente. M. Goro Kaburagi demeure à Vancouver, où il cumule les fonctions de pasteur méthodiste et de directeur d'un journal destiné aux Japonais de tout le Canada. J'ai vite fait de gagner sa confiance, et ce n'est pas la trahir de répéter ici ses paroles sur le différend entre Japonais et Américain des Etats-Unis et du Canada, différend qu'on pourrait croire apaisé maintenant dans ce dernier pays en jugeant sur les apparences, mais qui s'y montrait alors dans toute

(1) On pourrait traduire : « Les extrêmes se touchent. »

son acuité. C'était, en effet, la veille des émeutes antijaponaises de Vancouver, et aussi le moment où l'on décidait, aux Etats-Unis, d'envoyer la flotte de l'Atlantique dans l'océan Pacifique. Après avoir avoué à M. Kaburagi mes sympathies américaines, je m'offris à publier ce qu'il me dirait en faveur du point de vue japonais.

— Aux yeux des Américains, demandai-je, votre crime est bien, n'est-ce pas ? d'abaisser par un travail à bon marché le salaire des ouvriers blancs, en conséquence leur *standard of life*, leurs conditions d'existence ?

— Cela revient à dire, en somme, qu'on nous reproche de ne pas dépenser assez. Mais quoi ? Nous vivons à l'aise ; nous sommes bien logés, bien habillés, bien nourris, comme vous pourrez le voir en visitant, à Vancouver et ailleurs, si vous le voulez, les quartiers japonais. Notre *standard of life* est aussi confortable que celui des Américains, quoique moins coûteux. Si j'aime la bouillie d'avoine et le riz, pourquoi m'obligerait-on à manger de la viande trois fois le jour ? Ce n'est pas d'une si bonne morale, que de recommander la vie chère à tout le monde ; la vie simple et saine est bien préférable. Si nous dépensions plus, nous deviendrions pauvres et tomberions à la charge du gouvernement. De tels griefs ne sont pas sérieux. Au fond, ce qu'on poursuit en nous, c'est la race ; on nous regarde comme une race inférieure. Cela, nous ne l'admettrons pas.

— Sans vous prendre du tout pour une race inférieure, et ce serait difficile après ce que vous avez accompli depuis quarante ans, les Américains peuvent vous prendre pour une race différente, foncièrement autre que la leur, inassimilable.

— Pourquoi ?

— Je ne me charge pas de justifier leur idée,

Mais en fait ils l'ont, et, quoi qu'il en soit de la théorie...

— Oui, Herbert Spencer et sa fameuse lettre (1)...

— Pratiquement, vous ne vous assimilez pas.

— Comment? Mais nous apprenons tout ce qu'enseignent les Américains, nous les imitons en tout; nous importons, non seulement leurs machines, mais leurs méthodes de travail; nous parlons leur langue; nous fréquentons leurs écoles, au besoin, malgré eux; nous prenons des grades dans leurs universités. Nous aimons la civilisation anglo-saxonne, nous l'aimons vraiment; c'est elle qui nous a instruits, qui nous a faits ce que nous sommes, et nous lui en savons gré. La Corée maintenant et la Mandchourie suffiraient à nos émigrants; nous venons au Canada et aux Etats-Unis, parce que nous les aimons. Beaucoup de nos *leaders*, de nos grands marchands, de nos hommes politiques ont été formés ici. Combien y ont occupé des emplois subalternes et pénibles, non pas toujours pour gagner leur vie, mais pour mieux s'instruire! Je connais un baron qui travaille à un dollar et demi par jour sur le C. P. R. (Je pensai

(1) Cette lettre, qui eut un grand retentissement, était adressée au baron Kaneko Kentaro. Spencer y disait, non sans brutalité : « A votre question sur les mariages entre étrangers et Japonais, qui, dites-vous, « est très discutée actuellement par nos professeurs « et nos hommes politiques » et qui est « un problème des plus dif- « ficiles », ma réponse c'est qu'à parler raison, il n'y a pas là de difficulté. Ces mariages devraient être interdits. Ce n'est pas une question de philosophie sociale, mais une question de biologie. Les preuves ne manquent pas, empruntées aussi bien aux mariages entre races humaines qu'aux croisements entre animaux : sitôt que les variétés qui se mêlent divergent un peu, le résultat est immanquablement mauvais à la longue... Prenez différentes variétés de moutons : s'il y a croisements entre sujets tout à fait différents, le résultat, surtout à la seconde génération, est mauvais, c'est un incalculable mélange des traits physiques et une constitution chaotique. Il en va de même chez les humains... Donc, par tous les moyens, interdisez les mariages de Japonais avec des étrangers. »

au Japonais modeste et actif qui avait balayé notre Pulmann durant le trajet.) Trois de nos députés actuels ont travaillé de leurs mains en Amérique pour 75 sous par jour. Moi, j'y ai suivi les cours de l'université. Encore une fois, monsieur, nous aimons l'Amérique.

— Je m'en réjouis sincèrement ; mais je crains, à vous dire vrai, que vous ne l'aimiez pas comme elle veut qu'on l'aime.

— Expliquez-vous.

— Vous voyez en elle une école, non pas une patrie ; vous n'y venez pas pour y rester, mais pour y acquérir, suivant votre état social, des idées ou de l'argent. Les émigrants d'Europe y viennent pour y demeurer, et ceux-là presque seuls en partent, qui n ont pas su y réussir. Vous autres, vous retournez au Japon dès que vous vous trouvez assez riches ou assez instruits.

— Ce n'est plus vrai de tous. Beaucoup de Japonais demeurent. Des femmes viennent maintenant ; nous fondons des familles ; nous avons des enfants.

— Oui, mais sans cependant vous fondre avec l'ensemble des habitants. Vous logez dans des quartiers à part ; tous vos fournisseurs et, si vous êtes patrons, tous vos employés sont des Japonais. Vous ne devenez pas des citoyens américains.

— Est-ce de notre faute ? Quand nous demandons ce titre, on nous le refuse, sous le beau prétexte que, d'après la constitution, deux races ont droit à la naturalisation : les blancs et les noirs ; donc pas nous, les jaunes ! M. Roosevelt a recommandé au Congrès, dans son message de décembre 1906, qu'un acte spécial accorde la naturalisation aux Japonais qui viennent aux Etats-Unis avec l'intention de se faire citoyens américains. Nous attendons toujours que cet acte soit passé.

— Même naturalisés, ne seriez-vous pas encore Japonais ? Comme les Allemands et les Italiens, aux Etats-Unis, cessent de se tenir pour sujets de Guillaume II ou de Victor-Emmanuel, cesseriez-vous de voir dans le Mikado votre vrai souverain ? Appartiendriez-vous réellement aux Etats-Unis, ou feriez-vous seulement partie de ce qu'on appelle chez vous le *Nouveau Japon*, le Japon des îles Hawaï et des bords du Pacifique, ce *Shin Nihon* dont parlent ou rêvent vos écrivains et vos hommes politiques? N'est-il pas, dès lors, naturel que les Américains refusent de voir un Empire aussi fort que le vôtre établir chez eux des sortes de demi-colonies, ce qu'on appelle aujourd'hui des sphères d'influence ? Je ne vous blâme, certes, pas de votre fidélité à la terre natale, à vos souvenirs, à vos traditions, à votre patrie. Mais convenez que cette fidélité s'accorde mal avec l'esprit des Américains, qui est de n'admettre à demeure fixe chez eux que des hommes épris de leur idéal et capables de s'attacher à l'Amérique plus qu'à leur pays d'origine.

— Il faudrait montrer que leur idéal est au-dessus du nôtre.

— Mais non ! Il suffirait de chercher s'il est vrai que tous deux soient essentiellement différents et incompatibles.

— De l'examiner nous entraînerait loin. Ce qui est clair, c'est le texte du traité conclu entre le Japon et les Etats-Unis le 22 novembre 1894 : « En tout ce qui touche aux droits de résidence et de voyage... les citoyens ou sujets de chaque partie contractante jouiront sur le territoire de l'autre des mêmes privilèges, libertés et droits, et ne seront soumis en ces matières à aucun impôt ou charge plus lourds que ceux imposés aux nationaux, citoyens ou sujets de la nation la plus favorisée. » Or, le droit à l'ins-

truction découle du droit de résidence ; nos enfants ont donc droit aux mêmes écoles que les petits Allemands et les petits Français. Mais nous ne sommes pas aux Etats-Unis. Parlons du Canada, et spécialement de la Colombie Britannique, puisque nous y voyageons depuis ce matin. Est-il admissible que le Canada, qui est après tout une colonie anglaise, refuse maintenant d'admettre des travailleurs japonais, quand le Japon et l'Angleterre ont conclu un traité d'alliance ?

M. Kaburagi m'expliqua alors qu'au moment où nous étions, c'est-à-dire au milieu d'août 1907, exactement le 19, car il faut donner des dates en cette Amérique où les changements se produisent si vite, les Canadiens des bords du Pacifique étaient bien plus irrités contre l'émigration japonaise que les Américains de la Californie et de l'Oregon. Sans se départir du calme extérieur qui est propre à sa race, il s'éleva avec force contre la prétention des Canadiens à se suffire à eux-mêmes :

— Le Canada aux Canadiens ! vont-ils s'écriant. Je voudrais bien qu'on les prît au mot pour quelques années ; et nous verrions qui doublerait la voie du C. P. R., qui construirait leurs nouveaux chemins de fer, le *Grand Trunk Pacific*, le *Canadian Northern?* Le Canada réduit à lui-même, que serait-il ? Non seulement les immigrés d'Europe lui sont nécessaires à l'est et au centre ; mais il ne peut se passer, à l'ouest, des immigrés d'Asie, sous peine d'être arrêté dans son développement, et dépassé de telle sorte par les Etats-Unis, même par les Républiques du Sud, qu'il lui soit impossible de jamais rejoindre ses émules. Le Canada aux Canadiens ? Comptez-les donc, les Canadiens, à Vancouver, à Victoria, dans toute la Colombie !

J'eus la courtoisie de laisser tomber l'entretien sur cette idée du besoin qu'a l'Ouest d'une main-d'œuvre

plus abondante. C'est, en faveur des Asiatiques, l'argument le plus fort, celui qu'impose la nature des choses et auquel cèdent à regret, mais comme fatalement, la plupart des grandes compagnies et des entreprises importantes de la Colombie, du Washington, de l'Oregon, de la Californie. Tout le problème est là : du point de vue social, moral et psychologique, l'Américain repousse les immigrants jaunes ; du point de vue matériel, purement économique, il ne peut presque pas se passer d'eux. Tout le problème ? Non ! Une des données, qui n'est pas négligeable, consiste dans la volonté bien ferme qu'a le Japon de faire respecter ses sujets partout.

Satisfait donc de voir que la discussion finissait à son avantage, M. Kaburagi se laissa aller à quelques considérations d'ordre plus général sur les services que le Japon, comme client et comme courtier, rend à l'Amérique ; puis sur les désastres commerciaux qu'entraînerait pour elle une guerre malheureuse et sur les minces avantages qu'elle tirerait d'une victoire ; en dernier lieu, sur la mission que remplit le Japon à l'égard de l'Asie. « Il ne s'agit pas seulement, conclut-il en termes un peu solennels, d'une communauté d'intérêts matériels. On ne doit pas oublier que le Japon est la clef de l'Extrême-Orient, le pilier qui supporte l'Asie et sans lequel elle retomberait dans son chaos. Si le Japon était affaibli, détruit même, s'il s'enfonçait dans l'Océan, où serait le bénéfice pour les Etats-Unis et le Canada ? Qui contrôlerait la Chine ? Qui serait là, au moment du réveil, pour dompter ce lion endormi ? »



Nous approchons de Vancouver. Le paysage nous distrait des idées. A notre gauche, vers le sud, un

immense dôme de neige s'arrondit dans le ciel bleu, semblable à notre Mont-Blanc : *Mount Tacoma,* disent les gens de Tacoma; *Mount Rainier,* disent ceux de Seattle, qui ne veulent pas donner à cette merveille le nom d'une cité rivale; *Tacoma-Fushi,* disent les Japonais, auxquels il rappelle la plus haute montagne de leurs îles, le Fushi-Yama. A droite, des bras de mer et le fleuve, difficiles à distinguer, tant ils se découpent en fjords compliqués, tant ils paraissent également profonds sous les navires de fort tonnage qu'ils portent avec aisance et auxquels ils ouvrent, à volonté, des routes ou des havres abrités de tout péril. La voie, sur notre gauche, côtoie sans séparation la forêt vierge, la vraie, celle-là même qu'évoque ce nom poétique, non plus seulement la médiocrité des arbres rabougris, des touffes de bruyère, des marais desséchés, qui couvrent la plaine solitaire au nord des Grands Lacs, mais la magnificence des arbres gigantesques, des lianes enchevêtrées, des vieux troncs qui tombent en poussière dans les fourrés impénétrables. En dépit de la latitude, les eaux voisines du Kouro-Shivo, le Gulf Stream de l'autre hémisphère, attiédissent assez la température pour développer sous ce cinquantième degré nord une végétation presque aussi puissante que sous les tropiques. La ville de Vancouver n'a eu qu'à tracer quelques sentiers dans un coin de la grande forêt, sur les bords d'un lac naturel, pour s'offrir un parc supérieur à celui de toutes les capitales. J'y ai vu un groupe d'une douzaine de sapins qui s'élèvent jusqu'à soixante mètres et en mesurent neuf à dix de tour. On en rencontre, me dit-on, au flanc des montagnes, qui atteignent cent mètres de hauteur et trente de circonférence.

La grandeur, l'énergie, l'audace que respire la nature, animent également ici, quoique avec une

poésie moindre, les entreprises humaines. Docks, navires, scieries, tout semble gigantesque, bien que la ville n'ait peut-être pas plus de 40 000 habitants, — gigantesque et désordonné. L'esprit se perd dans cet amas confus de ports et de voies ferrées, de magasins et de villas; on ne sait plus si telle colonne de fumée sort d'une cheminée d'usine ou d'un steamer en partance pour la Chine. Le mélange des races ajoute à l'incohérence. Je croise dans la rue les types les plus disparates. Dans les tramways qui m'emportent en de lointains faubourgs et me ramènent par d'autres chemins, j'entends parler toutes sortes de langues, et les indications que veut bien me donner le conducteur m'apprennent que nous traversons ici le quartier chinois, plus loin le japonais.

J'ai, du reste, la bonne chance de les visiter de plus près l'un et l'autre.

Immédiatement après le souper, Goro Kaburagi vient me prendre à l'hôtel modeste qu'il m'avait indiqué, tout auprès de la gare, et qui, soit dit en passant, me montre que l'émigrant sans prétention peut vivre à bon compte, puisque, à ma grande surprise, on ne me demande pour le souper, la chambre et le petit déjeuner, qu'un dollar et demi. Nous nous rendons d'abord au quartier chinois, où je me sens fort dépaysé. Partout le veston de soie et la longue natte de cheveux. Dans un grand nombre des minuscules boutiques où nous pénétrons, personne n'entend un mot d'anglais, et sans l'ami Goro (s'il parle avec eux japonais ou chinois, je ne saurais le dire) j'y ferais assez sotte figure. Cette courte visite en quelques rues asiatiques d'un port américain peut m'intéresser vivement; elle ne m'instruit qu'assez peu, et j'attendrai, pour apprécier les mœurs chinoises, d'avoir vu la Chine.

Je ne deviens guère, en une soirée, plus compétent

sur les Japonais. Du moins suis-je, avec eux, moins déconcerté. Ils portent notre costume, et surtout ils parlent anglais. Présenté par un de leurs compatriotes, je suis accueilli de la meilleure façon. On me raconte la récente visite du prince Fushimi et l'on me vend des cartes postales qui rappellent l'accueil enthousiaste dont il fut l'objet de la part des siens. On me montre la boutique, la maison, la famille; et, tant pis pour l'exotisme, je dois à la vérité de dire que ces Japonais me semblent, à l'extérieur, peu différents des Canadiens, des Américains, et même des Français. Kaburagi avait raison : ils savent prendre les façons du pays où ils abordent; et, s'il suffisait, pour s'assimiler à un peuple, d'en revêtir tous les dehors, Canadiens et Américains devraient les traiter en frères.



C'est de quoi nous sommes, en ce mois d'août 1907, plus que jamais éloignés. La presse de Vancouver est remplie de menaces contre les Orientaux en général et les Japonais en particulier; elle rappelle, comme il est exact, qu'en un seul jour, le 26 juillet, 1 200 Japonais ont débarqué en Colombie; elle annonce, en gros caractères, la nouvelle fantaisiste de débarquements plus nombreux encore; elle s'adresse à l'intérêt, à l'orgueil, à l'honneur même des blancs, pour arrêter de gré ou de force cette invasion qui les submerge, qui les ruine, qui avilit le pays de leur libre choix; elle ne craint pas d'en appeler aux armes et de demander qu'on rejette à la mer tous ces Jaunes de malheur. Le consul japonais, que je suis allé voir avec un mot de Kaburagi, m'affirme que tout cela est superficiel, que les choses s'arrangeront, que ses compatriotes aiment le Canada et que la masse des Cana-

diens sait les apprécier; il se déclare confiant dans les autorités de Vancouver et d'Ottawa; il ajoute qu'au surplus il a demandé à son gouvernement de ralentir l'émigration. Ce dernier trait laisse voir assez qu'il est moins rassuré qu'il ne veut le paraître. L'événement va montrer bientôt qu'il n'aurait que trop raison de s'alarmer. Moins de trois semaines après notre entretien, le 7 septembre et les jours suivants, à la suite d'une réunion de la ligue anti-japonaise et anticoréenne, Vancouver devint le théâtre d'une violente émeute. Les blancs attaquèrent les boutiques et les personnes mêmes des Chinois et des Japonais; mais ces derniers se défendirent avec courage, faisant arme de tout; ils se précipitèrent sur la populace et la repoussèrent aux cris de *Banzai!* Ils n'en eurent pas moins deux des leurs blessés grièvement et plusieurs maisons de saccagées (1).

L'alliance anglo-japonaise empêcha l'affaire de s'envenimer. Le Japon rendit justice, non sans complaisance, aux efforts qu'avaient faits les autorités canadiennes pour réprimer les troubles. D'autre part, le ministre canadien du Travail, M. King, ouvrit, dès le 14 octobre, à Vancouver, une enquête dont la ville dut faire les frais et à la suite de laquelle elle eut à payer aux Japonais une indemnité de 9 036 dollars. Une seconde enquête fut commencée, au mois de novembre, sur les voies et moyens de l'immigration asiatique. Il en résulta clairement que des compagnies canadiennes et japonaises avaient faussé l'esprit du traité de janvier 1907 conférant aux sujets

(1) Le 1er janvier 1908 une nouvelle lutte a eu lieu à Vancouver entre les Japonais et les blancs; mais ceux-ci, inférieurs en nombre, ont eu le dessous et perdu trois des leurs. L'émeute de septembre 1907 suivait d'une semaine le mouvement qui s'était produit contre les Hindous à Bellingham, dans le Washington, Etat frontière de la Colombie.

des deux pays le droit réciproque d'entrée, de circulation et de résidence. L'abus ressortait des chiffres mêmes, les émigrants japonais ayant, dans les dix premiers mois de 1907, atteint déjà le chiffre de 8 125, dont 77 avaient été rejetés, 3 169 avaient passé aux Etats-Unis, et 4 429 étaient restés dans le Canada, tandis qu'il n'en avait été reçu dans ce pays que 2 930 pour les douze mois de 1906 et 785 pour 1905. M. King recommandait, en conséquence, d'augmenter le droit d'entrée sur la côte du Pacifique, d'admettre moins de Japonais, même venus en droite ligne de la mère patrie, et de refuser complètement ceux qui arriveraient de contrées non soumises à l'empire du Soleil-Levant. Ce dernier point visait les Japonais ayant séjourné d'abord aux îles Hawaï, qui se trouvent être l'étape naturelle du monde jaune en route vers l'Amérique.

Le ministre des postes du Canada, M. Rodolphe Lemieux, se rendit à Tokio vers la fin de novembre pour s'entendre avec le gouvernement japonais sur la manière d'éviter le retour d'incidents aussi pénibles. Il obtint la promesse que le Mikado, tout en affirmant le maintien de ses droits conformes au traité, consentirait pour l'avenir à ne pas les faire valoir dans toute leur ampleur, et que, par égard pour les conditions spéciales qui prévalent de temps à autre dans le Canada, il y restreindrait l'émigration de ses sujets. Une lettre écrite le 23 décembre à M. Lemieux par le comte Hayaschi, ministre des affaires étrangères, pour confirmer cet arrangement amiable, a été lue au Parlement d'Ottawa en janvier 1908, et depuis, en effet, le Japon a essayé de limiter le nombre de ses émigrants ; il a réduit le chiffre des compagnies d'émigration et interdit le départ pour le Canada des *contract labourers*, c'est-à-dire des ouvriers engagés d'avance, à moins qu'ils ne soient appelés par le gou-

vernement canadien lui-même. Ajoutons qu'un décret d'Ottawa a interdit le débarquement à tout émigrant qui n'arrive pas de son propre pays avec un billet direct, ce qui exclut les ouvriers japonais arrivant des îles Hawaï et les Hindous venus par Hong-Kong ou Shang-Haï.

Voilà donc les difficultés résolues? Oui, pour un temps, et entre les gouvernements seuls. Encore dans quels termes vagues! Qu'est-ce que le Japon entend par « ne pas faire valoir ses droits dans toute leur ampleur, » *not to insist upon the complete enjoyment of the rights,* et jusqu'à quand trouvera-t-il les conditions assez « spéciales » pour en conclure qu'il faut « restreindre l'émigration de ses sujets? » Mais ces sujets eux-mêmes, s'ils continuent d'être poussés par la nécessité, combien de temps se plieront-ils au désir, même sincère, de leur souverain? Et, d'autre part, si le gouvernement central d'Ottawa est loyalement décidé à faire respecter le droit des émigrés japonais admis sur son territoire, dépend-il de lui de changer les sentiments hostiles d'une province comme la Colombie, aussi indépendante et plus éloignée que toutes les autres? Pourra-t-il toujours arrêter la colère des ouvriers blancs, qui se supposent ou qui se voient ruinés par la concurrence des jaunes? Les membres des *Trade and labor unions* du Canada, réunis en congrès à Winnipeg peu de jours après les troubles de Vancouver, le 18 septembre 1907, n'ont-ils pas demandé l'abrogation du traité qui admet les Japonais dans le Canada, et le 25 du même mois n'a-t-on pas entendu le leader de l'opposition colombienne, M. R.-L. Borden, déclarer que les intérêts immédiats du commerce et la prospérité matérielle elle-même devaient céder à cette considération : « Il faut que la Colombie Britannique reste une province du Canada, dominée et gouvernée par des hommes dans les

veines de qui coule le sang des ancêtres anglais ! » Comme à l'auteur qui a le mieux étudié le conflit entre *Américains et Japonais* (1), il nous semble que les « travailleurs de la Colombie Britannique ne désarmeront pas », et que, si le gouvernement d'Ottawa est impuissant à exaucer leurs vœux, on verra bientôt reprendre les désordres.

Le péril, bien que réel, n'est pas, cependant, de la dernière urgence et la question jaune pourrait, dans toute l'Amérique du Nord, s'atténuer, comme fait, aux Etats-Unis, la question des nègres, par un accroissement plus rapide des blancs sous l'influence de l'immigration. Dans le journal que j'achète pour lire en chemin de fer, — devant refaire quelques milles du trajet déjà parcouru, — je lis que le *Dominion*, en 1908, a reçu 252 038 immigrants de race blanche, et des statistiques officielles nous apprennent que, dans ce nombre, 120 779 sont venus de Grande-Bretagne et d'Irlande, 52 652 d'Europe et d'Islande, 74 607 des Etats-Unis. Les chiffres étaient de 128 364 pour 1903, de 130 330 pour 1904, de 146 266 pour 1905, de 189 064 pour 1907. Il y a encore là de quoi reléguer au second plan, pour plusieurs années, les quelques milliers de Japonais, de Chinois et d'Hindous qui arrivent par le Pacifique.

Le même journal, que j'ai pris au hasard (2), traite assez à fond d'autres problèmes économiques. Le premier article s'occupe de ce qu'on appelle *All Red Line*, « la ligne entièrement rouge », autrement dit

(1) M. Louis AUBERT, dans son ouvrage *Américains et Japonais*. Il n'en est pas où soient exposées avec plus de clarté ni plus de compétence les grandes questions qui s'agitent aujourd'hui dans le Pacifique nord. Tout au plus pourrait-on lui reprocher quelques répétitions, comme si ses divers chapitres avaient d'abord fait l'objet d'articles séparés. (V. spécialement, sur le Canada, les pages 230-249. — A. Colin, éditeur.)

(2) Le *Vancouver Daily News Advertiser*, du 20 août 1907.

toute aux couleurs anglaises : un projet qui consiste à rendre plus rapides et plus régulières les communications entre l'Angleterre et l'Australasie par le Canada, et « à jeter un pont sur les vastes distances qui séparent les diverses possessions de l'empire britannique ». Plus loin il parle de l'irrigation et annonce que le gouvernement de la Colombie a fait venir le professeur Carpenter, ingénieur officiel du Colorado, et « chevalier du Mérite agricole français », pour discuter avec lui les travaux destinés à fertiliser les territoires arides de la province. Un long article est consacré aux rapports que le gouvernement central vient de publier sur les différentes pêcheries des eaux canadiennes et notamment sur le danger de voir détruire le saumon. Je sais bien que tout cela ne vaut pas quelques vigoureuses discussions sur l'idée de patrie, les dangers du cléricalisme, la plus récente démission de M. Claretie, les crimes ou les bienfaits de l'ancien régime !

CHAPITRE IX

LA PLUS AMÉRICAINE DES VILLES D'AMÉRIQUE : SEATTLE

Un coin fortuné du globe : l'Etat de Washington. Sa capitale, Seattle. — Prospérité matérielle et morale. — Déconcertante activité. — Un évêque affairé. — Translation d'églises et de monuments. — Comment on régularise une ville hâtivement bâtie. — Une colline à la mer. — Le *push* américain. — Affaires françaises. — Solidité de la richesse de Seattle. — Situation privilégiée. — Une des souveraines du Pacifique.

Après avoir passé quelques stations aux noms ambitieux, comme Hastings et Westminster, nous changeons de ligne à *Mission Junction* et nous traversons le Fraser pour rentrer aux Etats-Unis par le *Northern Pacific Railway,* qui dessert toute la côte jusqu'à San-Francisco. De la frontière à Seattle, maintes fois le paysage variera, et nous passerons de la vue lointaine des grands pics neigeux au voisinage immédiat des fjords et des fleuves, aux longs parcours dans la forêt vierge ; mais partout ce sera la même impression de puissance, de fraîcheur et de fécondité, l'attitude jeune et vigoureuse d'une nature attendant sans crainte le travail humain, comme une fiancée qui sait le prix de sa fortune et celui de ses charmes.

L'homme de notre temps a su répondre aux destinées qui l'appelaient en ce coin fortuné du globe. Si l'on tient compte du petit nombre d'années depuis lequel il l'exploite, je ne crois pas que nulle part au

monde il ait déployé tant d'initiative ni obtenu de pareils succès. Le Washington n'est un Territoire que depuis 1860, un Etat que depuis 1889; il ne possédait pas un village avant 1845; sa population, qui était de 11 594 en 1860, de 23 955 en 1870, de 75 116 en 1880, de 349 390 en 1890, de 518 103 en 1900, est estimée maintenant à un million, et M. Roosevelt a pu annoncer sans apparence d'exagération qu'elle ne tarderait pas à venir immédiatement après celle des Etats de New-York et de Pensylvanie.

Sa capitale, Seattle, n'a que trente ans d'existence; elle avait 5 333 habitants en 1880, 42 870 en 1890, 80 671 en 1900, elle en a aujourd'hui entre 250 000 et 300 000; et elle atteint San-Francisco même, dans la domination commerciale de l'océan Pacifique sur le versant américain. Cette ville à peine sortie de terre, et que tous les atlas ne nomment pas encore, est desservie par sept grandes lignes de chemins de fer qui y amènent toutes les richesses des Etats-Unis et du Canada, et l'on ne compte plus les compagnies de navigation qui, de l'Australie et de l'Alaska, de l'Asie et de l'Europe même, envoient leurs navires de commerce dans sa rade capable d'abriter toutes les flottes du monde. En 1906, le port de Seattle a reçu 869 vaisseaux de haut bord d'un tonnage de 1 442 405, et il en a expédié 849 d'un tonnage de 1 388 950. Le mouvement des passagers a été de 1 613 981; il y est entré des marchandises pour 155 millions de francs, et il en est sorti pour 245 millions. Telle unité de la flotte commerciale qui le dessert spécialement, comme le *Minnesota*, jauge 23 000 tonnes et mesure 830 pieds de long; il ne fait pas un seul voyage sans être rempli jusqu'aux limites de sa capacité. D'après les statistiques dressées à la fin de 1906, le total des *clearing houses*, ou liquidations quotidiennes des banques de la ville atteignait, pour l'année, près de deux mil-

liards et demi. En cette même année 1906, la vente des propriétés foncières s'était élevée à 98 282 502 dollars, soit à peu près un demi-milliard, et la valeur des constructions nouvelles avait atteint le chiffre de 11 920 488 dollars (1). La municipalité avait déboursé 579 232 dollars pour 75 milles de chaussée et de trottoirs, 499 005 pour 9 milles de pavement, 222 869 pour construction d'égouts et 218 317 pour les conduites d'eaux. Elle entretenait jusqu'à vingt parcs. Elle exploitait directement son éclairage électrique, revenant à 650 000 dollars, et son système d'eaux potables, qui en avait coûté 4 250 000.

Loin de négliger le côté moral pour le matériel, elle possédait 39 écoles publiques, dont les propriétés valaient 2 217 000 dollars; et elle avait dépensé 375 000 dollars pour une bibliothèque contenant 90 000 volumes. Elle consacrait à l'entretien de son université, où fréquentaient déjà 1 194 étudiants, 150 000 dollars par an; elle l'avait dotée de 30 acres de terrain en plein quartier des affaires, et de 100 000 dans la campagne; elle lui avait alloué un fonds de

(1) Ce chiffre, qui était déjà monté en 1907, a été encore supérieur en 1908, l'année de la crise pourtant; il a atteint 13 777 000 dollars. Si l'on veut un terme de comparaison, prenons l'exemple de Montréal, ville certainement très prospère et, avec ses faubourgs, deux fois plus populeuse : les constructions, en cette même année 1908, y ont valu 5 062 326 dollars, c'est-à-dire deux fois et demi moins qu'à Seattle. Si l'on voulait tenir au courant tous les chiffres cités dans ces pages, il faudrait les augmenter au moins d'un dixième par an, et, sur quelques points, beaucoup plus encore. Les constructions dont on vient de parler, et qui, en 1908, valent près de quatorze millions de dollars, en valaient cinq en 1898. Dans le même intervalle, les exportations du port sont passées de 4 021 000 dollars à 21 390 000, et les importations de 1 170 000 à 17 384 000; les ventes immobilières sont allées de 8 500 000 dollars à 70 000 000. L'estimation officielle des propriétés n'atteignait pas 50 000 000 de dollars en 1900; elle dépasse 175 000 000 en 1908. Inutile, croyons-nous, de multiplier davantage ces indications.

600 000 dollars pour continuer ses constructions.

On nous pardonnera cette longue série de chiffres; elle prouve, et prouverait encore mieux si nous l'avions présentée complète, que cette ville née d'hier a dépensé, sans compter, des centaines de millions pour le progrès intellectuel de ses citoyens et pour leur bien-être matériel. Et il n'aurait manqué à l'effet de notre démonstration que de faire entrevoir, à côté des contributions communes, l'ampleur des dons particuliers : ils avaient pu déjà suffire à la construction de 125 églises. En 1909, un directeur de la *Bank for Savings* a fondé à ses frais tout un couvent de Carmélites, séduit par la haute pensée d'affirmer l'idéal contemplatif dans la ville peut-être la plus affairée du monde.

La charité est intervenue dans la fondation de nombreux et vastes hôpitaux, bien que la plupart des malades contribuent aux frais de leur séjour. Elle a eu à s'occuper aussi des indigents, qui ne font pas complètement défaut à Seattle. On y rencontre, comme des épaves, de pauvres gens que la faiblesse, la maladie, l'âge trop jeune ou trop avancé, l'ignorance de l'anglais, rendent presque incapables de gagner leur vie; et l'aumônier de l'hôpital m'attendrit sur le sort de tels matelots bretons dont le bateau repart avant qu'ils ne soient guéris. Ce qui est rare, par exemple, ce sont les orphelins. On m'a parlé, sans que j'aie pu le voir, d'un établissement bâti à grands frais pour eux dans les environs et pour lequel on n'en aurait jusqu'ici recruté qu'un seul.

Ce serait, au reste, d'autant plus naturel que les familles ne sont pas encore nombreuses à Seattle; on y rencontre infiniment plus d'hommes que de femmes, et les jeunes ou vieilles filles qui désirent un mari auraient plus de chance d'en trouver là que nulle part au monde. Elles y en trouveraient même plusieurs

successivement ; car les lois de l'Etat de Washington, si sages par ailleurs, admettent le divorce avec une telle facilité qu'on pourrait dire qu'elles le favorisent. C'est, je crois, l'un des rares pays où il suffise, pour l'obtenir, du consentement mutuel des époux. Il y aurait même là, si l'on n'y remédiait, un principe de ruine morale qui à la longue pourrait compromettre aussi l'avenir matériel.

Le degré surprenant d'activité et de prospérité qui règne jusqu'ici à Seattle frappe le voyageur dès son arrivée, soit qu'il aborde, à travers des forêts de mâts, par les quais encombrés de marchandises, soit qu'il entre, comme je fis, par la grande gare de marbre où aboutissent la plupart des lignes. Au sortir de ce palais follement luxueux, je demandai mon chemin pour la poste centrale, où j'avais hâte de reprendre contact avec mon courrier abandonné depuis Saint-Paul. Je n'eus, pour y arriver en quelques minutes malgré la distance, qu'à prendre un des tramways qui se succédaient d'instant en instant et que d'autres en sens contraire croisaient presque sans interruption, tandis que d'autres encore, à chaque bloc, filaient devant nous à angle droit. Entraîné dans ce tourbillon, je n'eus le temps que d'entrevoir l'avenue extraordinaire, mais peu harmonieuse, que nous traversions. Les édifices, presque tous semblables par la richesse des matériaux, différaient vraiment trop par les proportions, entassant ici vingt étages de marbre, et là ne formant qu'un hall ou s'arrêtant à une deuxième rangée de fenêtres colossales, quelquefois surmontés de tours élégantes ou terminés en terrasses à fines colonnades, mais d'autres fois aussi s'arrêtant court à une architrave plate qui supportait le nom d'un hôtel en lettres de quinze pieds.

A la poste restante, devant chacun des vingt-quatre guichets où se distribue le courrier, j'aperçois

une longue queue de postulants qui attendent leur tour. Je n'ai encore vu pareille chose nulle part. C'est qu'ici le nombre des nouveaux venus est tel, et si insuffisant le nombre des maisons, quoiqu'on en construise sans cesse, qu'il est à peu près impossible de retenir son logement d'avance et que le dicton courant n'est pas éloigné de la vérité, suivant lequel il y a toujours à Seattle 20 000 habitants qui demeurent dans leurs bagages. Quand on annonce la construction d'un nouvel immeuble, il se présente des locataires avant que les fondements ne soient creusés, et toutes les chambres se retiennent dans le temps qu'on dresse les échafaudages. Comme, après avoir établi la carcasse de fer, on achève d'abord les étages d'en haut, ceux-là sont souvent habités (on y monte naturellement par des ascenseurs) avant que soit posée une brique ou une pierre aux étages d'en bas. Je ne dirai point, par exemple, que cette hâte fébrile des constructions, — et aussi des moyens de transport, — soit étrangère à l'affluence de jambes et de bras cassés qui défilent dans les hôpitaux. On y traite, me disait l'aumônier, plus d'accidents que de maladies.

Après m'être offert le plaisir de circuler une demi-heure en oisif dans la foule affairée et du reste silencieuse, je téléphonai à l'évêque, auquel je savais qu'on avait écrit pour moi. Je lui avais bien adressé une dépêche, mais elle avait été arrêtée, sans que je le susse, par l'insupportable grève des télégraphistes (les télégraphes appartiennent à des compagnies privées). Il me répondit qu'il m'attendait dans un quart d'heure ; et deux tramways me suffirent pour atteindre en ce court laps de temps la petite villa qu'il occupait au-dessus du quartier des affaires, dans Terry-Avenue, une rue gracieusement bordée de pelouses et d'arbres, aussi tranquille en vérité que les plus tranquilles de Versailles ou de Fontainebleau. Le

tramway qui la dessert escalade à pic une pente invraisemblable, qu'on oserait à peine proposer aux funiculaires d'Europe.

Après les plus charmantes paroles de bienvenue et un chaud éloge du P. Mac-Corry, le cher Pauliste de Chicago qui nous mettait en relations, Mgr O'Dea m'invita aimablement à prendre tous mes repas chez lui et s'excusa de ne pouvoir m'offrir une plus complète hospitalité. Il n'était que campé dans une demeure à peine suffisante pour lui et ses deux vicaires, car il est curé de sa propre cathédrale. On achève en ce moment de bâtir son évêché, ainsi, pourrais-je bien dire, que toutes choses en ce pays flambant neuf, et ainsi, notamment, que la cathédrale elle-même. Elle est admirablement située au sommet de la ville, dominant un très vaste et vivant horizon ; ses lignes élégantes et simples, ses deux tours élancées s'aperçoivent de toutes parts, et elle est sans nul doute le monument le plus en vue de Seattle. Elle fait honneur à ses architectes, MM. Heinzie et La Farge, ce dernier d'origine française. Les autels et le chemin de croix viennent aussi de France ; ils ne sont qu'à demi dépaquetés et la nef est encombrée de caisses ; il en a fallu quelques-unes pour amener tout ce mobilier sacré de la rue Saint-Sulpice au Puget-Sound par l'isthme de Suez, l'océan Indien et le Pacifique.

Mgr O'Dea ne se plaint certes pas de son diocèse, où les églises poussent comme le blé : « J'en avais trois à Seattle quand j'y arrivai, il y a quatre ans ; maintenant, j'en ai quatorze. » Il trouve qu'on y est quand même, un peu surmené : « J'ai passé cet après-midi avec les représentants d'un chemin de fer. C'est encore pour transporter une de nos églises. Ils prétendent que nous prenons toujours les meilleures places ! D'ailleurs, ils remontent tout à leurs frais, nous donnent trois acres pour un, et ne lésinent pas

sur les indemnités. Récemment ils ont transporté, avec une église, le cimetière. » Ces translations n'étonnent plus personne. A Spokane, dans le même Etat de Washington, on a emmené à quatre blocs ou quatre rues de distance le collège Gonzague, un bâtiment à trois étages en briques, mesurant 30 mètres de long sur 15 de large; et l'on a profité de l'opération pour tourner au sud la façade qui se trouvait au nord. C'est un usage courant à Seattle, pour simplifier l'agrandissement de la ville, d'envoyer les vieilles maisons dans les faubourgs à mesure qu'on en bâtit de neuves.

Mais ce ne sont pas les temples matériels seulement qu'il s'agit de changer de place. On a déjà transféré trois fois le siège du diocèse. Le premier évêque, Mgr Blanchet, consacré en 1846 pour les quelques Indiens catholiques de cette région, se fixa au milieu de leur groupe le plus important, à Wallawalla; il passa à Nesqually en 1850. C'est ce dernier titre que porta son premier successeur, Mgr Junger, et que porte encore Mgr O'Dea, sacré en 1896. Celui-ci résida d'abord à Vancouver (Washington), car Port-Nesqually, où débarquaient naguère les navires de la compagnie de la baie d'Hudson, a maintenant cessé d'exister : « On n'y trouverait pas une poule », dit l'évêque. Au bout de sept ans, ennuyé de porter ce titre si promptement devenu *in partibus*, il demanda à Rome la permission d'habiter Seattle et d'en faire son siège : « Installez-vous-y, lui fut-il répondu; quand votre cathédrale sera bâtie, nous changerons le nom du diocèse. » Bâtir une cathédrale est en Amérique une moins longue affaire que de changer en Europe les noms des diplômes; il se trouve que la construction a été finie bien trop tôt, — en deux ans. Ce ne sont pas les membres du comité d'initiative qui l'auraient retardée; tous hommes d'affaire, ils aiment les

décisions promptes et claires : « Ils aident vite au début et activement, dit Mgr O'Dea ; mais ensuite, presque impossible de les réunir. Les uns sont à Chicago, les autres en Europe. Ils vont à New-York trois ou quatre fois l'an. »

L'évêque me conduit chez son chancelier, qui est aumônier de l'hôpital, et dans la chambre de qui se traitent sans formalité les affaires diocésaines. Je ne pouvais tomber en de meilleures mains. Le P. X***, qui m'a défendu de le nommer (un Américain ! — né, il est vrai, en Belgique), est l'homme le plus populaire de la ville. Son arrivée à Seattle date des origines et ses souvenirs remontent à l'époque « où il n'y avait rien ». Tout le monde lui a confié des malades, tout le monde s'est épris de sa bonté, de sa modestie, de son fin sourire. Il ne lui déplaît pas de m'étonner un peu en me montrant les étrangetés de Seattle et en ajoutant, à chaque fois, « qu'il n'y a rien de plus simple ».

Il me choisit une chambre à l'hôtel Stander, « comptant que j'en préférerai un de ceux qui sont tout construits ». Cependant il me fait voir qu'on est en train de retirer une partie du rez-de-chaussée pour en faire une galerie qui servira de trottoir, comme chez nous rue de Rivoli. Les trottoirs de l'année dernière fusionneront avec la chaussée, qui se trouvera augmentée d'autant. Il est, d'ailleurs, plus fréquent qu'on coupe quelques mètres du haut en bas de la façade. On a bâti trop vite au début et sans assez de vues d'ensemble, personne ne pouvant se douter d'une extension à ce point rapide. Aussi l'une des principales mesures qui s'imposent à l'édilité actuelle est l'élargissement des rues et leur nivellement. Pour les élargir donc, on enlève, des immeubles en bordure, une tranche de façade, ou, s'il y a de la place par derrière, on les recule tout entiers. Pour les niveler, pour les abaisser

et détruire la colline, on creuse plus avant les fondations à mesure que la chaussée est enlevée elle-même et l'on ajoute, suivant le cas, un ou deux étages par en dessous. Le propriétaire ne reçoit qu'un dollar d'indemnité légale, mais il trouve son compte à voir augmenter la maison, sans parler de la terre qu'on enlève et qu'il peut vendre à ceux qui tâchent de gagner quelques mètres sur le bord de la mer. Tel immeuble s'est trouvé, par suite du nivellement, suspendu à douze mètres en l'air et des poteaux l'ont soutenu à cette hauteur jusqu'à ce qu'on lui eût refait à nouveau des fondements, un rez-de-chaussée et un premier étage. « Vous voyez comme c'est simple, n'est-ce pas ? »

Mais le comble de la simplicité, c'est l'opération suivante, dont je puis encore suivre les toutes dernières phases. Un des pionniers de Seattle, M. Dennys, avait acheté, au début de la ville, une colline entière qui se trouva bientôt encerclée dans les constructions. Il l'avait transformée en charmants jardins et avait bâti au sommet un immeuble magnifique, l'hôtel Washington, où M. Roosevelt résida quand il vint à Seattle. Il paraît bien que c'était ce qu'il y avait de mieux dans toute la cité. Un jour Dennys, ou plutôt son successeur, M. Moore, réfléchit qu'il ne savait pas tirer parti de sa colline. Au lieu de la perdre tout entière pour un seul hôtel, il jugea que ce serait autrement profitable de la déblayer. La base étant plus large que le sommet, il y construirait beaucoup plus d'immeubles : quatre blocks de théâtres et de nouveaux hôtels. Quant à la terre qui se trouvait entre ces deux extrêmes, il suffirait de la conduire sur un morceau de rivage qu'on achèterait à bon compte et qui, une fois comblé, donnerait encore un joli lot d'espace pour bâtir.

Qu'objecter à si beau projet ? Le travail ? la

dépense? le temps? A Seattle, on ne tient pas compte de pareils obstacles. Il fallait commencer par démolir l'hôtel Washington. En une seule nuit, un bon incendie avança la besogne avec une rapidité admirable. La colline aurait pu sembler plus compliquée à détruire. Elle ne le fut pas sensiblement. M. Moore, qui avait sans doute voyagé, se rappelait comment le Créateur a organisé, en ce qui le concerne, l'érosion de ses montagnes. Ce n'était qu'une affaire de pression hydraulique. De puissants jets d'eau artificiels furent chargés de remplir la fonction des torrents, avalanches et glaciers, en désagrégeant le sol et mettant à nu les rochers, condamnés dès lors à une très prompte chute; des cavernes se creusèrent ainsi, dont les parois ne furent pas longues à renverser. Un petit canal fut construit pour recevoir les débris de toute espèce et les conduire sans autre embarras au rivage qu'ils devaient combler; s'il s'offrait quelques blocs trop considérables et trop durs, la dynamite y mettait bon ordre. Bref, c'est le renouvellement de l'inondation qui faillit détruire en entier Saint-Gervais après la rupture des digues; mais la catastrophe ici est apprivoisée. Quoi de plus simple, n'est-ce pas? comme répétait toujours en souriant mon guide. Ce fut un soir après dîner qu'il me conduisit voir cet étrange travail. Il ne restait plus que quelques pans à abattre; et un ouvrier, en dirigeant le jet d'eau, envoyait, à lui seul, dans le fjord, ce qui subsistait de la colline. Au retour, je pus admirer les deux hôtels qu'avait déjà fait construire l'ingénieux Moore, sur une partie du terrain nivelé, à trente mètres plus bas que le Washington.



On a souvent parlé du *push* américain, de l'audace et de la rapidité avec lesquelles ils « poussent » leurs

entreprises. Je ne crois pas qu'il y ait un endroit, aux Etats-Unis, où ce caractère éclate comme à Seattle. C'est à tel point que, malgré la richesse qui se manifeste avec évidence dans les constructions, dans les magasins, dans les temples, dans les écoles, dans tous les domaines de la vie publique et privée, on se demande si l'on n'est pas victime d'un mirage et s'il ne se cache pas une bonne part de bluff sous ces apparences brillantes ; mais un examen détaillé ne fait que confirmer l'impression première, et force est bien de reconnaître que la prospérité réelle n'est pas inférieure à celle qui s'étale.

Le développement et les bénéfices surprenants des banques en donnent une preuve péremptoire. Mon ignorance en pareille matière a été suppléée par l'exceptionnelle compétence et la complaisance inlassable de M. Auzias-Turenne, un de nos compatriotes, fixé depuis longtemps dans le Nord-Ouest et vice-président de l'un des premiers établissements financiers de Seattle, la *Bank for Savings*. Cette banque, ainsi que son nom l'indique, se borne à recevoir les dépôts de *l'épargne*, contre un intérêt de 4 pour 100, et à les employer presque tous en placements hypothécaires dans Seattle même, une petite part étant réservée à l'achat de valeurs de premier ordre qu'on puisse toujours monnayer. Il nous suffira de dire qu'elle est une de celles qui n'ont pas fermé un seul jour leurs guichets dans la dernière crise. Nos compatriotes de Lyon et de Grenoble qui ont participé à cette affaire et au *Yukon Loan and Trust*, l'importante société immobilière qui s'y est greffée, savent si l'on peut prendre au sérieux la prospérité de Seattle. La ville comptait, en 1906, dix-sept banques toutes rémunératrices, possédant en dépôt 70 millions de dollars (350 millions de francs) et dont les transactions, qui ne sont pas de l'agiotage, montaient, pour

cette seule année, à 486 220 021 dollars. Que ces établissements réussissent, au reste, dans tout l'Etat de Washington, leur nombre seul l'indiquerait ; il y en avait 221 en 1905, 265 en 1906 ; en 1908, malgré la crise, ils arrivaient à 272 et recevaient en dépôts 25 millions de dollars, la dix-septième partie du chiffre total des Etats-Unis (331 562 680). En pays neuf surtout, la prospérité des banques est étroitement liée à l'ensemble des affaires : l'agriculture, l'industrie, l'exploitation des forêts et des mines, le commerce, la navigation marchande, rien ne peut se passer d'elles ; et, d'autre part, elles ne peuvent elles-mêmes réussir d'une façon durable, quelle que soit l'habileté de leurs directeurs, que si elles inspirent confiance par leur honnêteté et si elles opèrent sur une richesse vraie.

Or, c'est une richesse vraie, on peut certes le dire, que celle qu'exploite Seattle, une richesse qui repose sur une situation étonnamment favorable et sur des ressources naturelles dont, si loin qu'on regarde dans l'avenir, rien ne donne à prévoir l'épuisement.

La position géographique de Seattle n'en fait pas uniquement le centre du jeune Etat de Washington, mais le point de rencontre le plus naturel entre tout le nord-ouest des Etats-Unis, cette opulente réserve de mines, de pâturages, de forêts, de pêcheries, qui vient seulement de s'ouvrir à l'exploitation, et les régions surpeuplées de l'Extrême-Orient où s'offrent aux échanges commerciaux cinq ou six cent millions de producteurs et de consommateurs. Même quand sera terminé le canal de Panama, le négoce de l'Amérique avec le Japon, la Sibérie, la Chine et l'Indo-Chine se fera avantageusement par le Puget-Sound, Ce fjord est, en effet, bien plus rapproché de l'Asie ; et il offre, sur une étendue de plus de mille kilomètres, tous les avantages des mers intérieures, tandis

que, grâce à son étroitesse relative et à ses détours, il se trouve préservé de n'importe quelle tempête. Or c'est sur une large baie de ce fleuve marin que Seattle développe, du côté ouest, la ligne toujours extensible de ses quais et de ses docks. Derrière, et parallèlement, viennent les rues animées du quartier des affaires. Plus loin, du côté de l'est, sur les flancs de jolies collines ou au bord de lacs transparents (1), se construisent, le long d'avenues plantées d'arbres, des résidences entourées de pelouses et de fleurs. Et de même que la mer offre au développement des quais un interminable rivage, le sol, jusqu'à présent inoccupé, ouvre aux faubourgs et aux parcs un espace sans limite.

Mais les faveurs de la nature ne s'arrêtent pas là. En même temps que l'opulence commerciale, les eaux du fjord apportent à Seattle la douceur d'un climat tempéré, attiédies qu'elles arrivent par le courant océanique du Kouro-Shivo. Et la terre, elle non plus, ne veut pas se borner aux productions utiles. Quand les habitants de Seattle rentrent fatigués, le soir, en leurs villas de la colline, leurs yeux charmés voient descendre le soleil sur des eaux miroitantes et des îles de verdure, tandis que, de tous les autres points de l'horizon, à l'est, au sud, au nord, des monts de plus de trois et quatre mille mètres dessinent leurs grands profils d'ombre ou font briller leurs coupoles de neige...

En vérité, il faut faire effort pour ne se laisser pas gagner à l'enthousiasme des heureux citoyens de Seattle, et volontiers on leur accordera que, le monde ayant presque toujours vu ses cités les plus magnifiques se développer au bord d'une mer intérieure,

(1) Ces lacs d'eau douce sont au nombre de trois : le lac *Union* au centre de la ville, le lac *Vert* au Nord, le lac *Washington* à l'Est.

surtout lorsqu'elle communiquait avec de plus grandes et qu'elle était entourée de terres fertiles, il n'y a pas de raison pour limiter les perspectives futures de cette métropole du Nord-Ouest, la dernière née et la plus active des cités de toute l'Amérique, la jeune et brillante souveraine qui commence à étendre son sceptre sur toute une moitié de l'Océan le plus vaste et aux pieds de laquelle s'amoncellent déjà les tributs de la Nouvelle-Zélande et de l'Alaska, de l'Australie et du Japon, de l'Insulinde et de la Sibérie, de l'Afrique du Sud et de l'Empire chinois. Christophe Colomb, ainsi que beaucoup d'autres avant et après lui, risquait sa vie pour trouver l'entrée des trésors d'Orient. Plusieurs passages y donnent aujourd'hui accès, comme le chemin de fer transsibérien, le canal de Suez, bientôt celui de Panama. La côte occidentale des Etats-Unis en avait un déjà, la Porte-d'Or de San-Francisco; elle en possède un nouveau maintenant, dont il faut que le monde tienne compte.

CHAPITRE X

LE NORD-OUEST — TACOMA — LE PUGET-SOUND

L'importance du Nord-Ouest. — Audacieux chemins de fer. — Prospérité du jeune Etat de Washington. — La ville de Tacoma : origine, développement, description. — Un missionnaire des temps préhistoriques. — Horizons alpestres. — Une interview à l'américaine. — Excursion sur le Puget-Sound. — Les chantiers de Bremerton. — Marine cléricale. — Equipages bien payés. — Un coucher de soleil.

Le peuple américain se rend si bien compte de l'importance nouvelle du Nord-Ouest, qu'il a donné à une partie de ces contrées le nom significatif d'empire intérieur, *Inland Empire* (1), voulant exprimer ainsi tout ce qu'il y entrevoit de richesses à mettre en valeur, de territoires à peupler, de développements illimités pour l'avenir national. Ce fut un fier coup d'audace que celui des hommes d'affaires, des capitaines d'industrie et des ingénieurs qui, pour livrer à l'effort humain ces terres inexploitées et inhabitées dont eux seuls devinaient les chances, y conduisirent, à travers des obstacles en apparence impossibles à vaincre, les rails, d'abord coûteux et improductifs, de leurs chemins de fer interminables. La confiance même du peuple le plus confiant de l'univers n'allait pas jusqu'à faire crédit à un plan si aventureux. En

(1) Cette appellation, d'ailleurs peu précise, désigne plus proprement l'est du Washington, le nord-est de l'Oregon et l'ouest du Montana.

les voyant pousser leurs lignes par centaines et centaines de lieues, ici parmi des déserts arides et là sur des torrents, sur des lacs, autour ou à l'intérieur de montagnes gigantesques, on les blâmait de ruiner pour rien leurs naïfs actionnaires; et, s'en prenant à l'homme qui était vraiment le cerveau de cette entreprise, on ne trouvait pas de mots assez sévères pour blâmer « la folie » de James J. Hill.

Mais lui continuait son œuvre sans se laisser émouvoir. En 1879, il avait réorganisé avec quelques associés la Compagnie du chemin de fer *Saint-Paul, Minneapolis et Manitoba*, qui ne possédait alors que 657 milles de rails; dans les années qui suivent, il la pousse en avant vers l'ouest et il y ajoute les plus importantes des lignes adjacentes, si bien qu'en 1890 elle couvre 3 300 milles. Cependant les Montagnes Rocheuses se dressent toujours infranchissables. Sans demander aux Etats, comme avaient fait les autres Compagnies, ni subsides financiers ni concessions territoriales, mais par ses seules ressources et par celles des amis auxquels il insuffle son espoir, James Hill s'attaque à la barrière géante. Ses ingénieurs grimpent autour des sommets, percent des tunnels, longent les torrents ou y jettent des ponts, et ils débouchent enfin sur le versant du Pacifique; dès lors ils précipitent leur course à travers les forêts vierges, au milieu des plaines vides, et, en 1893, ils atteignent les bords de l'Océan. Bien que ce fût une année de panique, les profits commencèrent sans retard, et les actionnaires, depuis cette époque, ont d'autant plus touché de dividendes qu'avec un élan superbe ils avaient fait face à toutes les dépenses de construction ou d'achat de lignes sans jamais émettre d'obligations. Aujourd'hui le *Great Northern* étend ses réseaux depuis les Grands-Lacs jusqu'à l'Océan, depuis Chicago jusqu'à Seattle, sur une distance double de celle qui

sépare Paris de Constantinople; et ce n'est pas assez dire encore, puisque la Compagnie a construit à ses frais des navires qui étendent son domaine jusqu'aux rivages de l'Empire chinois.

Pour communiquer donc avec l'Asie et l'Océanie : le Puget-Sound et ses 1 600 milles de côtes abritées, où l'on pourrait établir cent ports de mer capables de recevoir les vaisseaux du plus fort tonnage; — pour communiquer avec les anciens et prospères Etats de l'est, du centre et du moyen ouest : le *Great Northern* principalement et d'autres lignes encore. Telles sont, ouvertes l'une par la Providence et l'autre par le génie de l'homme, les magnifiques voies qui permettent aux habitants de ces terres nouvelles d'expédier dans tout l'univers les richesses accumulées autour d'eux, depuis toujours, dans les forêts, les mines, les pâturages, les eaux elles-mêmes, et de s'élever, avec une rapidité qui déconcerte l'imagination, à un degré de prospérité à la fois solide et brillante dont on peut se demander si l'histoire humaine a jamais connu de plus frappants exemples. Il est vrai que ces trésors naturels sont tombés tout d'un coup aux mains de l'humanité la plus énergique et la mieux armée, puisque ceux qui exploitent aujourd'hui le Nord-Ouest bénéficient de tout le progrès des sciences et puisqu'ils viennent, pour la plupart, non pas directement de la vieille Europe, mais des autres Etats de l'Union, spécialement de ceux qu'on appelle *Middle West*, le Minnesota, les Dakotas et l'Iowa, déjà formés par conséquent aux méthodes expéditives et à l'esprit conquérant de l'Américain. Si l'on considère que ces régions, deux ou trois fois grandes comme notre France, ne comptent encore que trois à quatre millions d'habitants, on reste confondu de ce que déjà ils ont accompli, et l'on se demande jusqu'où ils iront lorsqu'ils auront, comme il arrivera certainement

dans une assez brève période, triplé, décuplé leur nombre.

***

Au sens large où nous venons de le considérer, le Nord-Ouest comprendrait les Etats de l'Oregon, de l'Idaho, du Montana, du Washington ; et il faudrait y signaler plusieurs cités déjà extrêmement prospères, comme celles d'Helena et de Butte, dans le Montana ; il faudrait surtout mentionner à part la ville de Portland, capitale de l'Oregon, sur un bras du puissant fleuve Columbia, qui, lui aussi, supporte les plus grands navires et fait communiquer l'intérieur des terres avec l'océan. Portland, qui avait 50 000 habitants en 1890, en compte maintenant 140 000 ; l'ensemble de ses transactions dépasse un demi-milliard et s'accroît chaque année de 80 millions ; elle moud des quantités énormes de farine et ses scieries mécaniques débitent en bois de charpente, spécialement pour l'exportation, jusqu'à un milliard d'arbres par an. Mais restons dans l'Etat de Washington, puisque c'est lui que j'ai visité.

Son sol, presque partout très riche et ailleurs capable de le devenir, égale en étendue la moitié de la France. Trois cent mille colons, à peu près, qui pourraient être vingt fois plus nombreux, y exploitent les ressources que la nature leur livre spontanément ou qu'elle concède à leur travail : d'après des chiffres qui, en moyenne, grandissent de plus d'un dixième par an, les industries du bois produisaient, en 1905, 80 millions de dollars ; l'agriculture, y compris les céréales, les fruits, le laitage et le foin, 76 millions (1) ;

(1) En 1908, les céréales seules ont été estimées, par le Bureau officiel d'agriculture, 29 728 000 dollars ; le foin récolté, 9 229 000 ; les pommes de terre, 3 055 000.

les mines de charbon, 5 millions et demi; les pêcheries, un même chiffre; les mines métallifères, un million. Dans les cinq premières années du nouveau siècle, le capital des manufactures s'est accru de 190 pour 100 à Seattle, de 145 pour 100 à Spokane, de 95 pour 100 à Tacoma, de 69 pour 100 à Portland. Les douanes de Seattle ont encaissé 2 millions et demi de plus en 1906 qu'en 1905. La moyenne des salaires, qui était en 1905 de 523 dollars dans les villes de l'est et du centre, de 368 dans le sud, atteignait, la même année, 652 dollars à Tacoma, 675 à Seattle, et 686 à Spokane : c'est-à-dire qu'un ouvrier y gagnait normalement 300 francs par mois.

Seattle, « la cité reine », Spokane, « la cité de l'Empire intérieur », Tacoma, « la cité de la Destinée », sont les trois villes principales de l'Etat de Washington. Nous avons assez parlé de la première. Spokane ne nous arrêtera pas, pour la bonne raison que je n'ai pas eu le temps de m'y rendre, bien qu'elle se trouve seulement à 400 milles de la côte : il suffira, pour donner une idée de ses progrès, de dire qu'elle avait 500 habitants en 1880, et qu'elle en compte en 1907 plus de 100 000; que la propriété foncière y est estimée à 30 millions, et les liquidations de banques à 150 millions de dollars; qu'en plus des autres produits dont elle est le centre économique, elle expédie chaque année 20 millions de boisseaux de blé et 8 000 wagons de fruits. Ayant eu la chance de voir Tacoma, qui n'est qu'à dix lieues de Seattle, j'en parlerai plus longuement.

De Tacoma aussi la croissance prodigieuse se traduirait aisément en ces chiffres fantastiques dont l'accumulation risque de causer une certaine fatigue, mais qui donnent, il faut en convenir, l'idée la plus juste des progrès accélérés de cette partie du monde. Je pourrais dire qu'elle avait 1 093 habitants en 1880,

37 714 en 1900, 84 910 en 1906, ce qui fait sans nul doute plus de 100 000 aujourd'hui ; qu'en une seule année, de 1905 à 1906, les transactions de ses banques ont passé de 140 millions de dollars à 187, et les recettes de sa douane, de 249 211 dollars à 414 273 ; que, son commerce par l'océan est monté, de 22 800 000 dollars qu'il atteignait en 1900, à 50 084 000 en 1906, augmentant, en six années, de 120 pour 100. Je pourrais compter les millions qu'elle a prodigués pour l'embellissement de ses rues, de ses parcs et de ses édifices communaux, parler de ses moulins, de ses scieries, de ses chemins de fer, des quantités de compagnies maritimes qui en ont fait leur point d'attache et qui la relient directement à tous les ports du Pacifique. Je pourrais enfin m'écrier, dans le style épique des recommandations officielles et sans autre peine que celle de traduire : « Tacoma, l'électrique cité de la côte Pacifique, fait plus de planches, de lattes et de poutres que nulle autre ville du monde ; elle fond plus de minerai que nulle autre ville à l'ouest des Montagnes Rocheuses ; elle moud plus de farine que nulle autre ville à l'ouest de Minneapolis et de Kansas City ; elle possède les plus importantes usines du Nord-Ouest pour la construction et la réparation des wagons et locomotives ; elle fournit de roues de voiture toute la côte du Pacifique ; elle a les plus vastes pêcheries des Etats-Unis, les plus vastes fabriques de meubles de la côte, la plus vaste fabrique de cercueils à l'ouest du Missouri (1). » Mais parce que je sens le lecteur se blaser, bien à tort, sur ce genre d'effets, je demanderai à l'intelligente cité de Tacoma permission de ne la traiter point comme un centre d'affaires, et de parler d'elle en naïf touriste. Sur les souvenirs que sa visite

(1) Extrait fort abrégé d'une énumération officielle.

m'a laissés flottent, en effet, principalement d'agréables impressions de repos et de pittoresque.

***

De bonne heure je pris, pour y aller, le petit train électrique qui la rattache à Seattle, et dont la gare se trouve près du grand *totem pole* qui décore le *Pioneer Square.* C'est le seul monument historique de Seattle. Les totem poles sont des sortes de colonnes funèbres jouant un rôle analogue à celui des pyramides, et que les Indiens élèvent en mémoire de leurs ancêtres. Ils y sculptent et y colorient des têtes symboliques pour rappeler leurs grands morts, et il semble qu'ils en fassent un objet de culte. On en rencontre d'assez nombreux exemplaires chez les Indiens du Nord-Ouest. Celui de Seattle fut volé dans l'Alaska par une troupe de marchands et d'excursionnistes qui en firent cadeau à la ville. La tribu spoliée éleva d'énergiques réclamations, qui furent écoutées du gouvernement, et on ne l'apaisa qu'en lui donnant une très forte indemnité. J'espère, sans en être bien sûr, qu'elle ne s'en montra pas entièrement consolée.

Les trois wagons de notre petit train électrique dévorent à toute vitesse la plaine, d'une cinquantaine de kilomètres, qui sépare les deux villes. Elle se montre tout d'abord couverte d'usines et d'habitations ouvrières; ce sont ensuite des fermes isolées, puis, au milieu de la ligne, la nature encore vierge, l'enchevêtrement des lianes et des arbres, les étangs, les herbes folles. Mais on sent que d'année en année, de jour en jour, d'heure en heure, tout cela va disparaître sous la machine à labourer, à faner, à semer, à battre, si ce n'est même devant les squelettes de fer des nouvelles constructions et le banal envahissement des rues à angles droits. Et cette idée donne

un air plus touchant aux fleurs et à la verdure qu'en passant la main peut atteindre : on les salue, on les caresse, avant qu'elles ne meurent.

A Tacoma, j'arrive tout plein encore de l'image qu'en traçait, cinq années plus tôt, M. Urbain Gohier :

Au bas de la descente (du train qui arrive des Montagnes Rocheuses), Tacoma, laid et curieux : c'est la ville américaine à sa naissance. Tout en planches, les gares, les maisons, les églises, les trottoirs, les chaussées ; point de place encore pour le bien-être, mais tout ce qu'il faut pour travailler : *cars* électriques, lumière électrique partout, des rails, des wagons, des wharfs. La richesse sourd du sol ; dans vingt ans, la vilaine bourgade sera une jolie ville ; à la place des cowboys qui galopent sur les planches glissantes, parmi les vaches et les poules, il y aura des *clerks* et des *girls* à la dernière mode de New-York (1).

Dans vingt ans ! M. Urbain Gohier est pourtant de ceux qui ont le mieux compris l'activité américaine. Comment peut-il lui assigner de si longs délais ? Je passe à Tacoma cinq ans après lui, et « la vilaine bourgade » est une des plus élégantes cités que j'aie vues dans tout mon voyage. Le quartier des affaires n'y est pas plus laid que dans l'est, et celui des résidences n'y déparerait aucune ville d'Europe. Nombre d'hôtels privés seraient à leur place autour des parcs de nos capitales, et la *High School*, terminée en 1906, est d'une telle beauté que ce collège populaire fait penser aux châteaux que nos rois se construisaient sur les bords de la Loire. Tacoma prétend déjà au nom de cité des *homes*, comme Philadelphie, et elle vous a un air si achevé qu'on lui attribuerait presque l'ancienneté fabuleuse d'un demi-siècle.

J'ai tout le temps d'apprécier cet aspect vénérable des choses de Tacoma. Notre tramway, dans la ville

(1) Urbain Gohier, *le Peuple du vingtième siècle*, p. 285.

d'en bas, est arrêté par une cavalcade de cirque, un de ces cirques à l'américaine tels que l'Europe les a pu connaître, avec des troupeaux de bêtes rares et des armées de figurants humains. La rue est encombrée de femmes et d'enfants, qui regardent ou suivent le cortège; la circulation est interrompue, et, j'en suis étonné, personne ne s'irrite des retards; on se croirait chez nous en province. Je monte à pied les jolies rues qui conduisent à l'avenue Yakima, toute bordée de villas qui dressent au milieu des arbustes et des pelouses les silhouettes savamment rustiques de leurs colonnes, de leurs auvents, de leurs clochetons en boiseries toutes fraîches. Et j'entre à l'église de Saint-Léon le Grand comme on y essaie de nouvelles orgues, arrivées le matin même.

Le curé, M. Hylebos, exerce aussi les fonctions d'unique vicaire général. Il est avec M. Kauten, de Seattle, le prêtre le plus ancien du diocèse, et rien ne paraît étrange, comme de lui entendre raconter, au sommet de cette grande et belle ville, ses souvenirs de l'époque où toute la région n'était peuplée que de rares sauvages.

Je suis venu, me dit-il à peu près, comme missionnaire pour les Indiens. C'était en 1870. Tacoma n'existait pas. Nulle autre route que la sente où passaient les sauvages. Les branches y pendaient si bas qu'il me fallait souvent mettre pied à terre. Une fois, mon cheval s'arrêta soudain en tremblant de tous ses membres; nous étions en face d'une lionne des montagnes et de son lionceau. Il m'échappa un tel cri qu'elle en fut elle-même effrayée et qu'elle prit la fuite. Je trouvai, au long de la baie, environ quinze cents indigènes qui vivaient de la pêche du saumon. Il y avait à trois milles d'ici la mission des Indiens Puyallups. Les missionnaires avaient choisi cet emplacement comme étant le meilleur centre de communication; les indigènes y arrivaient aisément par le Puget Sound en canot ou par le sentier de la montagne. On les rassemblait

autour d'une croix plantée en 1840 par les premiers missionnaires. Ceux-ci furent des prêtres canadiens, le P. Demers et le P. Blanchet, qui devint le premier évêque d'Oregon City. Quand il eut reçu ses bulles, il partit naïvement au Mexique, puis en France, pour se faire sacrer; mais il n'y put réussir, n'ayant aucun moyen d'établir son identité. « Ses bulles? » dites-vous. Il pouvait les avoir volées. Il vint au Canada, où on le connaissait, et fut sacré au mois de juillet 1845, après un an et demi de pérégrinations.

Mais retournons à la mission. Il y avait messe, naturellement, puis une instruction, qu'on faisait répéter. Ensuite venait un banquet, dans le wigwam du chef. Les hommes seulement y prenaient part; les femmes restaient assises par terre alentour, avec leurs bébés accrochés sur le dos. Hommes et femmes portaient également les cheveux longs, longs et peu soignés. Les enfants ramassaient les insectes qui venaient à en tomber; ils les portaient à leurs mères, et celles-ci tuaient les petites bêtes sous leurs dents pour les rejeter ensuite : « C'est sale, ce que vous faites, leur disais-je les premières fois. — Elles ne sont pas sales, répondait-on, puisqu'elles vivent sur nous. — Pourquoi les mordez-vous? — Parce qu'elles nous mordent. » Il n'y a maintenant que trois cent cinquante sauvages; tous les autres sont morts, soit de l'abus des boissons que leur vendent les blancs, soit aussi de la rougeole, qui est meurtrière chez eux, parce qu'ils vont au froid même dans le plus fort de la fièvre (1).

Nous parcourûmes, après déjeuner, les boulevards qui dominent la ville; et, tandis que j'en admirais l'étendue et l'activité, tandis qu'à nos pieds s'agitaient, innombrables, les trains et les navires, tandis que montait vers nous, en un bruit sourd, le travail des docks, des scieries, des moulins, des fonderies, des fabriques, le vieux missionnaire me racontait de fabuleuses annales qui dataient de l'avant-veille :

(1) Il reste beaucoup d'Indiens dans les Etats du Montana et du Washington. Quelques tribus sont converties au catholicisme ou au protestantisme; d'autres sont encore païennes.

comment le *Northern Pacific*, après avoir franchi en *ferry boat* l'estuaire de la rivière Columbia, avait atteint ici l'eau salée en 1875, et comment la population, aujourd'hui de plus de 100 000 âmes, se composait alors de vingt-six ouvriers occupés à construire un quai pour mettre en rapport les trains avec les bateaux. Il m'expliquait le nom de Tacoma, qui vient des syllabes indiennes *ta*, le signe du superlatif, *co*, gelé, *ma*, montagne, et qui servait chez les indigènes à désigner la chaîne majestueuse des Cascades. Ces montagnes, qui fermaient de leurs pics neigeux notre horizon du midi et de l'orient, offrent au touriste des excursions comparables aux plus belles du Tyrol ou de la Suisse. Lacs, forêts, torrents, chutes d'eau ou glaciers, rien n'y manque de ce qui fait la splendeur des paysages alpestres, et la vue qui se déploie des sommets du Rainier, à une altitude de plus de 4 000 mètres (1), ne le cède qu'à bien peu d'autres panoramas dans le monde. On y admire, à ses pieds, les méandres bleus du Puget-Sound, les forêts vertes de l'Oregon et du Washington ; la Colombie Britannique fait saillir, au nord, les pics du mont Scott et du mont Baker ; on domine, à l'ouest, la barrière des monts Olympiques et l'on aperçoit par quelques-unes de ses failles l'océan Pacifique vaguement fondu dans l'azur du ciel.



Avouons cependant que je ne fis pas personnellement cette grande ascension, mais que je me contentai de visiter les parcs, déjà fort beaux, de Tacoma, et, ce qui offrait plus d'utilité que de pittoresque, la

(1) Voici l'altitude exacte des principaux sommets de l'Etat de Washington : Rainier, 14 363 pieds ; Adama, 12 470 ; Baker, 10 827. Le mont Olympus atteint 8 250 pieds.

Chambre de commerce elle-même, où me furent indiquées, le plus gracieusement du monde, quelques-unes des précisions qui se retrouvent aux pages précédentes. Mais, sans avoir escaladé de sommets, traversé de glaciers, ni subi de tourmentes de neige, je ne laissais pas, en rentrant le soir à Steattle, de soupirer après le repos, et j'étais bien loin de me douter que je donnerais, avant de m'endormir, la plus belle interview de tout mon voyage.

« Que pensez-vous, me demanda au débotté, un reporter du plus grand journal de la ville, le *Post Intelligencer*, que pensez-vous du discours de M. Roosevelt ? — Quel discours ? — Celui qu'il a prononcé hier à Provincetown (1). — Mais je ne l'ai pas lu. J'arrive de Tacoma. L'évêque m'attend pour dîner. — Le journal m'a chargé de demander votre opinion ; et l'évêque vous dira l'importance du *Post Intelligencer*. — Je ne la mets pas en doute, monsieur ; mais je ne connais pas du tout ce discours, et vous comprendrez... — Le journal désire cette interview. »

Cette réponse fut donnée d'un ton tellement décidé qu'il devint clair que je n'échapperais pas. « Avez-vous le texte ? demandai-je. — Je vais voir », dit tranquillement le reporter, comme s'il s'agissait d'un détail superflu ; et il fouilla dans sa grande serviette. Le discours s'y trouvait ; nous étions sauvés. Il me restait dix minutes ; j'en passai cinq à étudier le sujet, une à me demander ce que j'en pensais, et quatre à le faire savoir à l'Amérique du Nord ! Le lendemain, — mais je laisse les lecteurs dans la même ignorance que l'interviewé, et j'oublie de leur dire qu'il s'agissait des poursuites contre les trusts, — le lendemain, après m'avoir fait dire que je voulais rester en

(1) Vieille ville du Massachusetts, où aborda le *Mayflower*, le 11 novembre 1620.

dehors des questions de personnes, le reporter exposait sous mon nom, en deux cents lignes de belle tenue, l'idée générale sur laquelle je m'étais en effet replié et dont j'étais, au reste, parfaitement convaincu : à savoir que, dût le peuple des Etats-Unis souffrir matériellement de la recherche complète de la vérité et de l'exacte application des lois aux citoyens ou aux trusts même les plus puissants, ce dommage n'aurait qu'un temps et ne porterait en définitive que sur des points secondaires, tandis que ce serait un mal de bien autre conséquence, que d'abaisser par des complaisances coupables l'idéal public, et de porter atteinte, peut-être pour toujours, à la conscience de la nation. La façon dont le reporter développa cette thèse me valut, je dois le dire, plus de félicitations que la plupart des pages que j'ai eu l'imprudence d'écrire de ma propre main. Il est bien vrai que, par compensation, on m'a fait commettre en d'autres journaux plus d'erreurs que je n'en eusse jamais trouvé seul. C'est le commun lot de tout voyageur aux Etats-Unis, et peut-être ailleurs : une interview ne donne le droit de juger que le reporter.



Comme j'avais jusqu'alors l'idée de me rendre à San-Francisco en chemin de fer et de passer ainsi par Portland, j'exprimai à mon ami l'aumônier de l'hôpital le désir de faire une excursion sur le Puget-Sound, ne fût-ce que pour pouvoir dire sans trop d'inexactitude que j'avais tâté de l'océan Pacifique; — on connaîtrait de même l'Atlantique en se risquant sur le bassin d'Arcachon. Le projet ne déplut point, et il fut convenu qu'on me mènerait à Bremerton, où se trouve le Navy Yard, c'est-à-dire les chantiers maritimes des Etats-Unis sur le Pacifique. Nous nous

embarquâmes gaîment, par une belle matinée, l'aumônier, un vicaire de Spokane et moi ; on verra une fois de plus que l'habit de clergyman est, en Amérique, tout le contraire d'un obstacle pour avoir ses entrées où que ce puisse être. Des bateaux à peu près semblables à ceux qui font le tour du lac de Genève desservent régulièrement les rivages et les îles du Puget-Sound. Si l'atmosphère était très pure, on pourrait se croire au Léman ; la chaîne des Olympiques remplacerait le Jura, et celle des Cascades, les Alpes ; il n'y manquerait même pas, grâce au Rainier, dont l'altitude atteint près de 5 000 mètres, les neiges éternelles du mont Blanc. Le spectacle qu'on me décrit doit être splendide par les journées claires ; celui que j'aperçois me charme infiniment. J'aime la douceur de cette brume bleuâtre qui flotte dans le ciel vague et qui estompe d'un crayon léger le contour des collines prochaines, confondant presque en une même teinte les grands arbres des forêts et l'eau profonde du Pacifique. De tout près cependant les couleurs se discernent, et dans la mer elle-même les sapins reflètent çà et là, au long du rivage, un segment de verdure plus sombre. Le spectacle ne cesse de varier ; sur les côtes, tantôt planes et tantôt abruptes, des landes succèdent quelquefois à de grasses prairies et le plus souvent à des forêts ; des fermes ou d'élégantes villas émergent de la solitude ; nous passons devant Luna Park, tout entier destiné aux distractions de Seattle, comme Coney Island à celles de New-York. Et l'impression de diversité s'augmente des détours imprévus du fjord, des caprices qui le courbent soudain comme s'il voulait revenir sur ses pas, et qui tantôt le rétrécissent à l'égal d'un modeste fleuve, tantôt l'étalent en baies qui semblent appeler des escadres ; c'est une sorte de compromis entre les sublimes découpures du Hardanger, en Nor-

vège, et les gracieux dédales où se joue la Baltique en avant de Stockholm.

Les chantiers maritimes de Bremerton se trouvent tout au bout d'une des plus longues enfonçures du Puget-Sound, et il ne paraît vraiment pas qu'ils aient rien à craindre d'une surprise ennemie, non plus, du reste, que les autres parties du fjord, protégées qu'elles sont et par la disposition naturelle des lieux et par des forts qui commandent les passages importants. Le P. Allain, curé de Bremerton, qui vient au débarcadère, nous a préparé dans son rectory un somptueux accueil; Canadien français de l'Acadie, et assez cultivé pour avoir lu même un peu de ce que j'ai écrit, il nous reçoit avec tout son cœur, et après nous avoir gardés le plus longtemps possible, il nous reconduira jusqu'à Seattle. Son affabilité est appréciée de quiconque l'approche; et lorsqu'après le déjeuner il nous conduit aux chantiers, toutes les portes nous sont ouvertes, toutes les mains nous sont tendues. Le contre-amiral Burwell nous reçoit dans ses bureaux et l'amiral Swinburne sur son navire comme s'ils n'avaient, l'un ni l'autre, rien de mieux à faire. Et pourtant Dieu sait si l'on travaille dur. La question japonaise est loin d'être réglée, et le gouvernement, qui a décidé l'envoi, encore douteux pour les profanes, de toutes ses flottes dans le Pacifique, se prépare aux éventualités qui pourraient surgir si le Mikado ne voulait pas comprendre les motifs désintéressés de cette petite promenade. Nous visitons deux croiseurs et un torpilleur en réparation. D'une incompétence qui pourrait me recommander comme chef de cabinet à M. Pelletan, si on le rappelle jamais à détruire notre marine quand elle sera remise sur pieds, il n'y a pas à craindre que je trahisse ici aucun secret de la défense américaine. Tout au plus pourrais-je, si Bremerton était Toulon, com-

promettre l'avenir d'un des deux amiraux, — Swinburne, pour consommer ma délation, — en révélant qu'il garde en vue dans sa cabine, tout à fait en vue, le propre portrait de Pie X. Il est vrai que c'est un souvenir d'un peintre de ses amis; mais certaines fautes n'admettent pas d'excuse.

On ne fait pas, du reste, au cléricalisme sa part. La même marine, qui admet sans se troubler le portrait du pape sur un vaisseau amiral, se préoccupe des besoins religieux de ses équipages. Elle entretient vingt-quatre aumôniers de la flotte, et l'on parle d'en accroître le nombre. Cinq actuellement sont catholiques; cinq, épiscopaliens, et les autres appartiennent aux diverses confessions. Il faut que toutes les consciences reçoivent satisfaction et chacun s'y prête de son mieux. Ici, par exemple, l'aumônier, le R. Arthur W. Stone, appartient à l'Eglise épiscopalienne; or, non seulement il envoie les matelots catholiques à notre ami le curé de Bremerton, mais il invite celui-ci à venir les visiter sur le navire amiral, à les y confesser, bien plus encore, à y célébrer la messe pour leur faciliter la sainte communion. Le plus aimable des hommes que ce chapelain, au reste; nous l'emmènerons au presbytère de Bremerton partager notre dîner après qu'il nous aura conduits dans tous les chantiers, montré tout ce qui offre de l'intérêt, présenté à tous les officiers que nous rencontrerons. Je n'oublierai pas le commandant qui nous reçut avec sa famille en visite ce jour-là, et chez qui un joli petit ours noir me fit la surprise de mettre ses pattes sur mes genoux en me mordillant les doigts par façon de tendresse.

Les matelots des Etats-Unis, bien que j'aie lu le contraire, ont l'air de gens heureux. On sait, d'ailleurs, que ce sont tous des volontaires. Que si l'indépendance naturelle aux Américains peut de temps

à autre faire regretter à quelques-uns les engagements pris, ils se montrent dans l'ensemble fort satisfaits de leur sort. Et il paraîtra qu'ils peuvent l'être, si l'on veut bien réfléchir à leur condition.

Dès leur entrée comme apprentis matelots, ils reçoivent un équipement de 45 dollars, une ration de 30 sous par jour, et une paie mensuelle de 16 dollars. Au bout de six mois à un an, ils débutent comme simples matelots à 19 dollars par mois; presque toujours, l'année d'après, la paie s'élève à 24 dollars, avec des gratifications d'un, deux ou trois dollars, suivant leurs capacités. Souvent avant la fin de son premier engagement, qui est de quatre années, le matelot passe sous-officier de troisième classe avec 30 dollars ou même de seconde classe avec 35. S'il rengage, ses émoluments augmentent et peuvent atteindre, au bout d'un an, comme sous-officier de première classe, la jolie somme de 70 dollars par mois. Avec de l'intelligence et de la conduite, rien ne l'empêche dc passer,au bout de sept ans de service, sous-officier breveté avec une solde annuelle qui commence à 1 200 dollars, et augmente tous les cinq ans jusqu'à concurrence de 1 800 dollars, c'est-à-dire 9 000 francs. Encore n'est-ce pas là tout à fait son bâton d'amiral, puisque chaque année neuf sous-officiers brevetés reçoivent le grade d'enseignes de vaisseau. Ajoutons que tous les matelots peuvent laisser telles parties de leur paie qu'il leur convient à la caisse du navire, et que le gouvernement leur donnera là-dessus un intérêt de 4 pour 100. Leur avenir, de plus, est assuré. Après un congé de dix ans, ils trouveront aisément, s'ils le veulent, une position dans les arsenaux, les chantiers, ou comme instructeurs; ils recevront même une pension, s'ils sont déclarés physiquement impropres au service et recommandés par leurs officiers. Après vingt ans, ils

ont le droit d'opter entre une retraite définitive dans le *Naval Home* de Philadelphie ou une pension égale à la moitié de leur dernière solde; cette pension en représentera les trois quarts s'ils ont servi durant trente années. Et voilà pourquoi, jusqu'ici du moins, les Etats-Unis ont pu se passer de conscription pour recruter leurs équipages, bien que leur marine de guerre soit aujourd'hui la plus forte du monde après la marine anglaise, distançant quelque peu l'allemande et beaucoup la française.

Sur le steamer qui nous ramena le soir, nous parlions de cette puissance navale et des chances qu'elle aurait, à supposer qu'on pût réunir les flottes des deux océans, de vaincre les escadres japonaises. La question se présentait alors toute passionnante d'actualité. La voici, semble-t-il, à peu près réglée par les notes qu'échangèrent, à la fin de 1908, les gouvernements de Tokio et de Washington pour garantir, avec l'intégrité chinoise, le principe de la porte ouverte, et pour se promettre de ne rien entreprendre contre leurs possessions respectives de l'océan Pacifique. Puisse le profond conflit des intérêts économiques et des différences raciales ne pas faire renaître trop tôt le menaçant problème!

La pensée des dangers qu'il recèle projetait une mélancolie sur la fin de cette belle journée. Ou peut-être c'était le paysage qui nous rendait rêveurs. Je n'en avais jamais vu de tels : le ciel serein, et sans nuages ni brouillards, se troublait cependant de vapeurs étranges; j'appris qu'elles provenaient des forêts incommensurables où s'allument chaque été ces incendies qui vont devant eux des semaines entières, et qui dévorent parfois complètement les petites villes situées sur leur route. Le disque du soleil, perçant avec peine la gaze enfumée, se couchait tout sanglant sur les monts Olympiques,

dans la direction de l'inquiétante et lointaine Asie. Alors je sentis le prestige du grand océan et de ses secrets s'emparer de moi si profondément, que mes projets de voyage par la voie de terre s'évanouirent d'eux-mêmes et que je résolus de m'abandonner pour quelques jours à la suggestion des flots mystérieux.

CHAPITRE XI

SUR L'OCÉAN PACIFIQUE

Activité du port de Seattle. — Embarquement tardif. — Une mer faussement pacifique. — Rencontres à bord : petits Japonais ; étudiantes et étudiants. — « L'Europe, si vous voulez ; l'Amérique d'abord. » — L'Alaska, Norvège d'Amérique. — Un bon placement de l'oncle Sam. — L'excellent capitaine. — Histoire d'incendie en mer. — Cordiale simplicité des habitants de l'Ouest. — Un petit mot de la question juive. — Sur des rayons de lune.

Le surlendemain, 24 août, au lieu de partir pour San-Francisco par le chemin de fer, ce qui m'aurait permis de m'arrêter à Portland, et de traverser ensuite les montagnes boisées de l'Oregon, puis l'alternance de sierras neigeuses et de plaines opulentes qui rend si pittoresque le nord de la Californie, je prenais place sur un joli petit paquebot de 2 036 tonnes, le *Spokane*, appartenant à la *Pacific Coast Steamship Company*, qui dessert toute la côte entre le Mexique et le détroit de Behring. Je n'avais à faire de ce trajet que 804 milles, dont 54 avant d'atteindre Victoria, capitale de la Colombie Britannique, dans l'île de Vancouver. Nous devions avoir deux heures d'arrêt dans cette ville au milieu de l'après-midi, et je me réjouissais de jeter un coup d'œil sur sa plage, sur ses parcs, sur ses résidences, sur son Parlement, autant de merveilles d'élégance, m'avait-on assuré, et qui renouvellent en cette lointaine colonie anglaise les

achèvements de la mère patrie. C'était compter sans les retards, les inévitables retards. Je ne murmure pas; je constate seulement que nous partîmes à onze heures du matin au lieu de neuf, que nous mouillâmes à Victoria vers huit au lieu de trois heures du soir. L'escale fut assez courte pour que nous eussions juste le temps de répondre à l'invite : *cars to city*, de prendre, en effet, le tramway pour la ville, d'acheter quelques cartes postales et de revenir le plus vite possible, avec la terreur de manquer le bateau et de rester là, mains dans les poches, loin de nos valises réembarquées. Un peu de lenteur encore dans la traversée, et nous serons à San-Francisco le mercredi au lieu du mardi. Comme j'y dois parler le jeudi seulement, il n'y aura point de mal. Mais il est prudent, comme on le voit, de s'accorder un peu de marge dans les petits itinéraires d'Amérique, et autant vaut-il, quand on va en Californie, ne pas télégraphier de Paris, ni même de New-York, le moment exact de son déjeuner.

Les deux heures que j'eus à attendre, dans le port de Seattle, le départ du *Spokane*, ne furent, du reste, pas de trop pour jouir une dernière fois de la société du bon aumônier, et peu s'en fallut que, profitant du délai, il ne me fît signer l'engagement de revenir pour l'exposition de 1909, « l'Alaska-Yukon-Pacific Exposition (1) » En même temps, comme pour com-

(1) Cette exposition, où chacun a pu se rendre compte des progrès accomplis dans cette partie neuve du monde, a duré du 1r juin au 15 octobre 1909. Ce sont les habitants de l'Alaska qui en ont pris l'initiative. L'Etat de Washington, si intéressé à la prospérité de cet immense District, a adopté très volontiers le projet et y a consacré 100 000 dollars, dont 600 000 pour des constructions qui serviront maintenant à son Université. La municipalité de Seattle a donné 750 000 dollars, et, détail des plus caractéristiques, les souscriptions privées de ses citoyens ont atteint, le jour même où fut lancé le projet, la somme de

pléter et rendre plus durable mon impression de l'activité de Seattle, je voyais tout autour de nous les marchandises s'entasser jusque sur le pont des navires qui encombraient le port, sans que l'on réussît à embarquer plus de la moitié de celles qui attendaient. C'était, il est vrai, le moment des départs pour le Nord, et il fallait se hâter à cause de la saison avancée déjà. Les expéditeurs de farine, de laitage, de volailles, de pommes de terre, d'oignons, de conserves, d'approvisionnements de toute sorte, se disputaient les ouvriers à gros renforts de salaires; nuit et jour on poussait le chargement, et c'était à qui passerait des premiers. Telles étaient les demandes de l'Alaska et du Yukon en vue des besoins de l'hiver, telles étaient les offres des producteurs du Washington, que les unes comme les autres dépassaient très sensiblement la capacité des navires disponibles. Cependant on ne trouvait plus d'œufs frais, à n'importe quel prix, et l'Est en envoyait qui étaient gardés du printemps dernier. Rien ne saurait peut-être mieux que ce modeste détail expliquer la prospérité des contrées que nous venons de décrire, et où le colon trouve, au gré de ses désirs, en même temps que des terres fertiles et inexploitées, des débouchés sans cesse grandissants et faciles d'accès.



Tout le premier jour de notre voyage sur le Puget-Sound et dans le détroit Juan de Fuca, jusqu'au cap Flattery où l'on prend le large, les replis de l'océan se déroulèrent, comme un estuaire de grand fleuve,

650 000 dollars, près de 3 500 000 francs. Les constructions et emplacements consacrés à l'Exposition dans les faubourgs de Seattle ont coûté à eux seuls 10 millions de dollars.

entre des rives ou alentour d'îles verdoyantes, et cette navigation tranquille aurait pu se continuer, si c'eût été notre plan, une journée encore pour atteindre l'extrémité de la Colombie et le commencement de l'Alaska. Elle aurait même pu reprendre à nouveau, tout aussi aisée, le long des côtes sinueuses de ce territoire.

Mais que nous ne voguions plus sur des fjords tranquilles, je ne m'en aperçois que trop, le lendemain matin, lorsqu'il est question de quitter ma couchette. Je puis dire sans me vanter que j'ai passé là vingt-quatre heures dans le dédain le plus transcendant des choses où se complaisent les hommes, et tout particulièrement de leurs nourritures. Le capitaine, que je présenterai lorsque je serai en meilleure posture, et que cependant l'on appréciera déjà à cette attention, le capitaine m'apporta deux pommes ; et, que ce fût suggestion ou propriété réelle de ce fruit, le plus anciennement célèbre, je m'en alimentai sans dommage. Mais, en dehors de cet événement heureux, la longue, la longue, et c'est bien le cas de dire, la fastidieuse journée ! Je n'ai connu, de ma vie, un semblable dimanche. L'irrespectueux Mark Twain, dans son *Journal d'Adam*, montre que, du temps de notre premier père déjà, ce jour était plutôt difficile à passer ; il fait même prendre, un lundi soir, cette jolie note : « Découvert aujourd'hui pourquoi Dieu créa la semaine : nous reposer du dimanche. » Ce souvenir fut ma seule gaîté. Tout le reste du temps s'écoula en mélancolie grande, et ma pauvre âme demi-inconsciente fut abandonnée aux images les plus saugrenues. J'en voulais à cet énorme océan de son nom de « Pacifique » ; je lui reprochais son hypocrisie, de garder une surface tranquille tandis qu'au dedans il se livrait aux pires agitations et nous roulait de droite à gauche, de gauche à droite, presque jus-

qu'à retourner le navire comme poulet à la broche, un poulet dont les passagers eussent été les petits lardons. Cette comparaison baroque ne s'imposa pas trop longtemps à mon cerveau bouleversé; mais constamment y reparaissait l'idée plus simple, et d'ailleurs soutenable, que notre bateau, décidément, était trop petit pour une si grande mer. Ainsi fut expié le désir qui m'avait poussé, peut-être bien, au fond, pour étonner le lecteur, à intituler un de mes chapitres : « Sur l'océan Pacifique ».

Le troisième jour fut meilleur; et je ne me rappelle pas sans charme la matinée de convalescence que je passai sur une chaise longue au sommet du navire, à regarder avec une inquiétude décroissante les flots paisibles et monotones où seules, de loin en loin, quelques baleines mettaient de la variété, en agitant leur dos lisse et en s'appliquant, chaque fois qu'elles fermaient la bouche, à souffler, par les évents percés au-dessus de leur tête colossale, deux longs jets d'eau dans l'espace tout vide.

L'après-midi et le lendemain survinrent maintes occasions de rencontres agréables et variées. Je parle de rencontres à bord, car l'Océan s'abstint de nous en offrir d'autres; il se montra aussi solitaire que lorsqu'il portait sur les vieux atlas le beau nom de « mer silencieuse », et que l'intrépide Magellan, après avoir contourné le premier l'Amérique du Sud, en sillonnait, sans rien découvrir, les effrayants espaces pendant quatre-vingt-dix-neuf jours.

Je me rappelle, parmi mes rencontres, celle d'un marchand de Seattle qui était allé fort souvent au Japon. Mais l'objet de nos entretiens, qui roulèrent sur les relations de ce pays avec l'Amérique, mérite qu'on le traite en chapitre séparé. J'aime mieux mentionner ici deux petits Japonais, deux frères, de seize et quatorze ans, que leur taille faisait aisément pa-

raître de quatre ans plus jeunes. Ils se trouvaient en Amérique depuis quinze jours et ils se rendaient à Los Angeles pour y étudier dans un collège. Ce n'est là, du reste, rien d'exceptionnel; on peut voir une dizaine de leurs compatriotes à Harvard et autant à Chicago, qui y sont venus pour suivre les cours universitaires de leur quinzième à leur vingt-deuxième année. Le plus âgé de nos deux écoliers savait déjà quelques mots d'anglais et il en faisait volontiers usage. Je l'entends encore, aussitôt que je lui eus fait connaître ma nationalité, me dire très lentement : *France and Japan*, et, après avoir cherché dans son dictionnaire, *are friends :* « France et Japon sont amis. » Le cadet ne pouvait s'exprimer, ou plutôt se taire, qu'en japonais. Il ne trouva même pas un mot ni un cri pour traduire son chagrin lorsqu'un léger coup de vent emporta sa casquette dans l'eau; mais il la suivit des yeux avec un sourire si triste, qu'une jeune Américaine, mêlée à notre groupe, enleva aussitôt la sienne et, d'un geste aussi ferme que gracieux, la lui planta sur la tête. Il accepta le présent sans façon, d'un air satisfait sans doute, mais étonné bien plus encore. Tout le monde se montrait, au reste, plein d'attention pour les courageux enfants. Ils disparurent trop vite, confinés peut-être dans leur cabine par le mal de mer.

La jeune fille qui avait si gentiment donné sa casquette au petit Jap appartenait à un groupe de *Stanford*, l'université fondée par le sénateur de ce nom aux environs de San-Francisco, en mémoire de son fils et dotée par lui et sa femme de la somme prodigieuse de cent cinquante millions de francs. Ils étaient à bord douze étudiants et quatre étudiantes qui se hâtaient pour la rentrée, ceux qui arrivent en retard n'étant plus admis. J'eus grand plaisir à causer avec eux, et, pourquoi ne le dirai-je pas ? à me mêler

à leurs jeux, voire même à leur en enseigner de France qui eurent leur petit succès. Pour la peine ils me chantèrent en chœur leur hymne universitaire et ce fut le point de départ d'un concert improvisé, chacun y allant de son morceau. Notre cercle s'agrandit, et le capitaine lui-même, qui s'en était approché, nous donna la complainte drolatique d'un navire égaré dans les glaces du Pôle. La chanson fictive prenait dans sa bouche un air amusant de réalité, car nous savions qu'il avait maintes fois conduit des bateaux jusqu'à Nome, à l'entrée du détroit de Behring, et il n'était pas impossible de se le figurer entraîné, lui aussi, par les banquises de l'Océan arctique. Sa Compagnie a organisé des services réguliers pour les différents ports d'Alaska, et chaque été cette Norvège d'Amérique reçoit des quantités de visiteurs attirés, ainsi qu'il arrive dans l'autre Norvége, par la merveille des fjords capricieux, des montagnes encerclées de nuages multicolores, des glaciers qui baignent dans la mer, des grandes forêts de sapins, et du soleil nocturne.

Il faut bien, à ce propos, nous mettre dans l'esprit que, tout en continuant, heureusement pour nous, à demander au vieux monde les impressions d'histoire et d'art qui lui appartiennent en propre, les Américains trouveront désormais chez eux les magnifiques paysages qui contribuaient à les attirer chez nous : ils ont maintenant leurs Alpes dans les Montagnes Rocheuses ; ils ont leur Côte d'Azur dans le sud de la Californie ; ils ont dans l'Arizona un désert, entouré de prodiges, qui vaut bien le nord de l'Afrique ; ils ont dans l'Alaska une Scandinavie de même beauté que la nôtre et sur laquelle flotte leur pavillon ; ils peuvent, sans sortir de chez eux, se promener des régions polaires à celles des tropiques, choisir entre le pays des fleurs sans cesse renouvelées

et celui des glaces qui ne fondent jamais. Les Compagnies de voyage qui font boomer tout ce pittoresque ont de quoi justifier leur appel énergique : *Europe if you like, but America first,* « l'Europe, si vous voulez; mais l'Amérique d'abord ».

***

Parlons un peu de l'Alaska, la plus nouvellement connue de ces intéressantes contrées. Notre océan par lui-même n'offrant pas grand'chose à décrire qui ne soit connu, il faut bien se rattraper sur les environs. Les prétextes, d'ailleurs, ne nous manqueront point, et l'Alaska ne fera pas ici l'effet d'un hors-d'œuvre. Mon compagnon de cabine est un aimable artiste, qui vient d'y passer l'été et qui en rapporte de fort jolies toiles, rappelant celles de Norman par leurs couleurs de rêve et cependant réelles. J'ai, de plus, la grande chance de rencontrer sur notre *Spokane*, un écrivain de talent, Mme Lily Mary Norton, qui en arrive, elle aussi, et de qui j'obtiens non seulement toutes les explications orales que je peux souhaiter, mais des photographies, des brochures et même une revue, le *Boston-Alaskan*, fondé l'an dernier par elle, en vue de faire connaître aux habitants de l'Est les « opportunités » qui s'ouvrent là-bas à l'initiative des Américains (1).

L'Alaska, qui ne vient guère que d'entrer en exploitation et qui, à ce titre aussi, trouve sa place dans ces études sur l'Amérique de demain, appartient cependant aux Etats-Unis depuis une trentaine d'années.

(1) Le *Boston-Alaskan* a paru à Boston d'août 1906 à octobre 1907; il a dû suspendre sa publication au moment de la crise financière. Tous les amis de l'expansion américaine souhaiteront qu'il renaisse; et quelqu'un d'entre eux, nous l'espérons bien, fera le nécessaire pour cela.

Il fut acheté aux Russes en 1867 pour 7 200 000 dollars. Une pareille somme équivalait peut-être à ce qu'en savaient tirer les premiers possesseurs; elle est sans proportion avec les bénéfices qu'y ont faits les Américains. Il leur avait déjà donné en 1903, rien qu'en fourrures et en saumons, 102 000 000 de dollars. On voit que, même sans tenir compte des mines d'or, qu'on ne pouvait prévoir si riches, mais qui ont produit en dix ans, de 1895 à 1905, le joli total de 80 650 000 dollars, l'oncle Sam a plutôt fait, en acquérant pour ses neveux à de telles conditions ce territoire égal au cinquième de son vieux domaine, une bonne petite opération. Il est, déjà en trente années, rentré trente fois dans ses débours; ni plus ni moins, c'est du 100 pour 100. Ainsi l'on fait de bonnes maisons! Les statistiques actuelles ne sont pas toutes au courant; elles démontrent pourtant que, si le commerce des fourrures diminue parce que la main-d'œuvre va surtout aux mines d'or et que l'arrivée des colons refoule le gibier dans la partie la moins accessible des montagnes ou des forêts, au contraire les autres profits montent dans les plus belles proportions : l'or recueilli en 1905 atteignait 14 millions et demi de dollars et la pêche du saumon en donne chaque année une dizaine de millions, sans compter que bientôt on exploitera la morue, très abondante sur les côtes.

Ces résultats paraîtront plus frappants encore si on les rapproche du chiffre modeste de la population. Le recensement décennal de 1900 ne compte en Alaska que 63 592 habitants, dont à peu près la moitié d'indigènes et la moitié d'immigrants; ces derniers ont dû s'accroître, depuis lors, d'une quinzaine de mille; l'augmentation de 1905 était de 3 500. Ce sont, on peut le dire, de fameux pionniers. Sans doute l'Etat les aide, et c'est à lui qu'est dû le rapide développement des télégraphes, des postes, des sentiers,

des routes, de tous les moyens de communication; mais surtout ils s'aident eux-mêmes, et, quand on pense à ce qu'était l'Alaska sous la domination russe, — une bordure de rivages presque inexplorés sur un désert dénué de toutes ressources, — on ne peut se retenir d'admirer l'initiative des Compagnies et des individus qui ont créé déjà tant de jolies petites villes, aménagé tant de ports abordables, organisé des pêches si fructueuses, développé l'art des forêts et créé celui des mines, attiré des foules de touristes, construit des centaines de lieues de chemin de fer et lancé sur des rivières comme le Yukon et le Tanana, gelées les trois quarts de l'année, jusqu'à une flottille de trente-deux steamers.

Il ne faut pas voir dans l'Alaska les seuls chercheurs d'or, encore bien qu'on puisse admirer leur héroïsme contre un froid terrible et l'esprit d'organisation qui a remplacé le désordre violent des premiers jours. La grande majorité de la colonie se compose de pêcheurs, de marchands, de forestiers, de chasseurs de fourrures, et même de cultivateurs. On a récompensé, à l'Exposition de Saint-Louis en 1884, des graines et des herbages produits dans l'Alaska; l'hiver de 1907, on mangeait, aux restaurants de Rampart, qui est située un degré au-dessous du Cercle arctique, des pommes de terre de la localité; on s'applique maintenant à améliorer le pâturage et à développer la culture des légumes; on a introduit du bétail écossais qui a parfaitement réussi, et qu'on a pu laisser six mois en plein air après l'avoir nourri six mois à l'étable avec des foins de la contrée. Certaines de ces expériences sont dues à l'initiative du gouvernement; mais les colons ne se laissent pas devancer et l'on en cite qui ont tiré de jolis bénéfices de la basse-cour, du maraîchage, des arbres fruitiers, de la vente du lait et du beurre. Or, il est clair que l'agriculture d'Alaska n'est qu'à ses tout premiers débuts. Des

calculs plutôt réservés y reconnaissent 100 000 milles carrés de terre cultivable, et cultivable dans les mêmes conditions que la Finlande. Les deux régions sont sous la même latitude et toutes deux soumises aux influences d'un courant d'eau chaude; on cite des îles, comme celle de Middleton, où quelques hivers se passent tout entiers sans neige et l'on peut dire, en général, que le froid est très modéré sur les côtes, vif, mais supportable à une bonne distance dans l'intérieur des terres. En admettant, du reste, que l'Alaska soit beaucoup moins favorisé que la Finlande, laquelle nourrit sans peine ses trois millions d'habitants, il ne faut pas oublier, d'autre part, qu'il offre une étendue quatre fois plus considérable, que ses rivages, assez vastes pour faire largement, si on les déployait, le tour du monde à l'équateur, abondent en poissons précieux et que sa richesse en mines de toutes sortes, non pas seulement en or, lui assurerait, à elle seule, un brillant avenir. Les affaires et le travail y progressent de telle sorte que de juin 1905 à juin 1906, dans les échanges avec les Etats-Unis, l'importation s'est augmentée de 28 pour 100, tandis que l'exportation d'or et d'argent montait de 39,3 pour 100.

Ces réflexions et ces renseignements n'ont point pour but d'envoyer jusqu'en Alaska les jeunes Français anxieux de s'établir sur une terre nouvelle ; nous convenons que c'est un peu loin et qu'ils y seraient dépaysés. Mais n'y aurait-il pas lieu, pour ces mêmes motifs, de le recommander aux voyageurs en quête d'impressions rares et de paysages qui ne traînent pas dans tous les albums ? Rien de plus facile que cette belle excursion sur les bateaux confortables de la *Pacific Coast Company*, et notre joli *Spokane* a fait plusieurs fois cette année le trajet de Seattle à Sitka. Le prix en est abordable, 100 dollars pour l'aller et retour ; et diverses combinaisons permettent de partir de

San Francisco ou de Los Angeles, avec trajet facultatif par mer ou par chemin de fer jusqu'à Seattle. La route, presque à partir de Victoria, est un enchantement et le charme s'en accroît à mesure qu'on monte vers le Nord. Rien à craindre des flots, puisqu'on navigue sans cesse en des fjords ou en des détroits que les agitations du large ne sauraient émouvoir. Température constamment exquise, protégée contre le chaud par la mer, contre le froid par un beau soleil qui, même disparu de l'horizon quelques h ures très courtes, y laisse assez de reflets pour marier le soir et l'aube. Paysage idéal et que sans cesse fait varier la mobile coloration des divers moments du jour ou de la nuit. Comment pourrait-il, du reste, jamais paraître monotone, allant des eaux profondes aux cimes les plus hautes et, depuis la mer jusqu'aux pics neigeux, multipliant les forêts vertes, les montagnes grises, violettes ou bleues, les rochers fantastiques en clochetons de cathédrales ou en tourelles de châteaux forts, les écharpes de nuages, les cascades si élevées qu'elles se perdent en poussière d'écume, les bons géants de glaciers qui se laissent approcher du navire lui-même ou qui détachent vers lui des flottilles de petits icebergs? Et parmi tout ce rêve, la vie : partout, dans l'eau limpide, des poissons qui se jouent, dans les arbres du rivage des oiseaux qui chantent, et quelquefois, volant d'un pic à l'autre par-dessus le profond chenal, un aigle aux ailes majestueuses, en qui les Américains saluent le symbole de leur souveraineté. La nuit, cependant, tient toutes choses endormies, malgré l'éclat persistant du jour; et l'on découvre qu'elle est faite de silence bien plus que de ténèbres.

Non moins frappante ni moins variée, l'image que l'humanité a tracée d'elle-même en cette étonnante région. Le primitif y côtoie les derniers progrès, et les anciens âges y rejoignent l'avenir; un totem pole avoi-

sine les lampes électriques, et la télégraphie sans fil établit ses antennes près du wigwam d'un chef indien. En des ports comme Treadwell ou Skagway, on admire l'activité des Américains qui entassent le minerai précieux sur les cargo-boats ; en une ville comme Sitka, fondée par les Russes il y a plus d'un siècle, on jouit du pittoresque des édifices et l'on visite avec recueillement l'église orthodoxe où se vénère une madone de Saint-Luc. On ne sait plus si l'on est chez les Byzantins, les Yankees ou les Esquimaux. Les siècles perdent leur perspective, et, dans l'histoire comme dans cette nature boréale, il semble que toute distinction s'efface entre l'aurore et le crépuscule.



Les lecteurs trouveront peut-être que je parle beau coup de l'Alaska, pour un homme qui n'y est pas allé. Mais, sans compter que la visite de la Norvège et de la Suède me prédisposait à le comprendre, il m'a été si bien décrit par Mme Norton, dans ses entretiens et dans sa revue, si bien montré dans les aquarelles de mon compagnon l'artiste, si bien raconté enfin par notre capitaine, qui y retourne plusieurs fois chaque été !

Laissez-moi vous présenter mon ami le capitaine N.-E. Cousins ; — car nous sommes devenus tout à fait amis. La mer est calme, le temps est clair, l'océan Pacifique est une route des moins encombrées ; le *Spokane* donne peu de soucis à son conducteur. Je ne le vois pas seulement à table, où il a eu l'amabilité de me placer, comme prêtre, à sa droite ; je le rencontre souvent sur le pont, et souvent aussi nous causons dans sa cabine, où il veut que je me sente chez moi ; c'est là même que je prends une partie de ces notes lorsqu'il me quitte pour la surveillance. Je lui ai dit que je le portrairais ; bien qu'il n'ait pas

eu l'air d'y croire, je ne le prends donc pas en traître. Il est le type idéal de la douceur dans la force. Aimable comme un enfant, il se promène partout avec un bon sourire sur sa face rasée et il trouve pour chacun une parole gracieuse. Haut, large, énorme, un vrai géant, il plaisante volontiers de sa taille ; rencontrant une dame de même style que lui, assez jeune, du reste, et assez jolie pour tout prendre en bonne part : « Mieux vaudra, lui dit-il, ne pas nous tenir tous les deux du même côté du navire, à cause de l'équilibre. » Chaque fois qu'en m'abordant il me pose la main sur l'épaule, j'éprouve une peur d'être écrasé. J'ai déjà dit que, passant un matin près du groupe où je m'amusais avec les étudiants, il nous a sans façon chanté une complainte. Il s'en faut, d'ailleurs, que cette bonhomie nuise à son prestige. A l'attitude des matelots devant lui, on sent que l'équipage est tout dans sa main. Ses hommes savent quelle confiance ils peuvent mettre en lui. Car ce grand enfant doux est en même temps un hardi capitaine et, au besoin, un héros. L'occasion a un jour réclamé de lui des qualités de premier ordre ; il les a déployées, aux applaudissements de tous les marins des Etats-Unis et de l'opinion publique enthousiasmée. L'affaire mérite d'être racontée. Il ne s'agit de rien moins que d'un incendie en mer, le plus effrayant peut-être de tous les sinistres, car il ne laisse d'alternative qu'entre le feu et les vagues, deux fléaux également dédaigneux des petites forces humaines.

Le steamer *Queen* (la Reine), parti de San-Francisco pour Seattle, le 25 février 1904, se trouvait le 28 à quatre heures et demie du matin en face de la côte d'Oregon, à trente milles à peu près de l'embouchure du fleuve Columbia, lorsque l'officier de quart signala au capitaine, qui était notre ami Cousins : « Le feu à bord ! » En moins d'une demi-minute, le capitaine

avait quitté sa couchette, sonné la cloche d'alarme et commandé : « Tout le monde sur le pont ! » Le feu avait pris, sans qu'on ait pu savoir comment, dans une cabine proche du salon. La vigie d'entrepont et celle du pont avaient cependant signalé, à quatre heures, que tout allait bien, et à quatre heures cinq un officier avait encore passé là sans apercevoir ni feu ni fumée.

La mer était grosse, et le vent soufflait avec violence du nord-ouest. Il activa si bien les flammes qu'au bout de quelques instants elles s'échappaient par les hublots du salon et dressaient à une hauteur de trente pieds leurs lueurs terrifiantes dans la nuit. Le capitaine donna ses ordres avec un tel calme que son sang-froid s'imposa à tous. Malgré l'envahissement de la fumée dans la chambre des machines, les mécaniciens manœuvraient les pompes avec la même régularité que s'il se fût agi d'un simple exercice. Mais il parut bientôt que l'on se perdait en vains efforts et que le navire n'offrait guère chance d'être sauvé : tout l'arrière n'était plus qu'un vaste brasier. Le capitaine alors fait distribuer les ceintures de sauvetage aux cent quarante passagers et détacher quatre des huit chaloupes ; trois matelots prennent place dans chacune à tribord sous le vent. On y descend les enfants et les femmes, qui sont une soixantaine. La quatrième chaloupe se heurte à la poupe et se brise ; mais ses passagers, secourus à temps par les trois autres barques, sont tous retirés de l'eau à l'exception de deux ; les autres victimes, au nombre de douze, feront toutes partie de l'équipage, tant il aura montré d'abnégation. Les mêmes sentiments, du reste, animent les passagers eux-mêmes. « Parmi ces cent quarante personnes de toute condition et de tout âge, hommes, femmes, enfants, pas un seul, me disait le capitaine, n'essaya de se sauver aux dépens d'autrui, ni ne se laissa aller à la

peur, à l'affolement ou à l'égoïsme. » On vit les hommes porter leurs femmes et leurs enfants à la barque de sauvetage, leur faire de suprêmes recommandations et revenir tranquillement prendre part à la lutte contre l'incendie.

Tant de courage et de sang-froid devait avoir sa récompense. Le vent ayant baissé, l'on réussit, après quatre heures d'efforts surhumains, à se rendre maîtres du fléau ; et à huit heures et demie, la sirène appelait les chaloupes à rejoindre le navire éteint. A dix heures et demie, tous les passagers, sauf les deux que nous avons dit, se retrouvaient à bord, et la *Queen*, ayant presque l'air d'une épave, continuait à grand'peine, mais sans autre accident, sa route vers Port-Townsend, où elle aborda le soir. Le capitaine, qui avait tenu bon jusque-là, n'eut plus que la force d'expliquer en deux mots l'événement ; il tomba épuisé, mais sa volonté puissante avait maintenu deux cents êtres humains, durant près de quinze heures, au suprême degré de l'héroïsme. La *Queen* fut remorquée à Seattle le lendemain, puis réparée à San-Francisco ; le 8 juin de la même année elle reprenait la mer.

Inutile d'ajouter que les passagers se montrèrent unanimes dans leurs témoignages d'admiration et de reconnaissance. Quant à la commission d'enquête qui fut nommée pour juger le cas, elle décida que la conduite du capitaine Cousins et de son équipage était au-dessus de tous les éloges. Lui seul, en racontant cette journée pénible, semblait trouver très simple ce qu'il avait fait. L'émotion que son récit m'avait inspirée le toucha cependant. Voyant des larmes dans mes yeux, il me dit sans hésitation : « Regardez, au-dessus de mon bureau, le tableau qu'on m'a offert du navire sauvé. Vous allez me faire le plaisir de l'emporter en France. Il vous rappellera

l'Amérique et notre amitié. » De toutes mes forces, comme bien l'on pense, je me défendis d'accepter un pareil présent ; cela me semblait une profanation et une cruauté, de séparer cet homme et ce souvenir. Voyant l'insuccès de mon refus, j'allai jusqu'à opposer la raison matérielle du défaut de place en ma petite valise : « C'est vrai, dit-il ; je vais faire enlever le cadre. » Il donna des ordres, et un quart d'heure plus tard la chère peinture se trouvait, empaquetée, sur la couchette de ma cabine. Et je n'osai point la rendre, de peur qu'il ne se méprît sur mon sentiment, au héros qui devait la garder. Mais je n'ai jamais, d'aucun voyage, rapporté objet plus précieux.



Je commence à entrevoir, sur notre *Spokane*, les caractères les plus agréables de l'habitant de l'Ouest. Il a ses défauts et ne pèche pas, en général, par excès de raffinement ; mais raffinement n'est pas synonyme de bonté, de cordialité, ni même toujours de délicatesse. Je ne connais pas d'endroit au monde où, sous une écorce parfois un peu rude, les âmes soient plus accueillantes ni plus généreuses. Là vous êtes admis sans présentation; et, si l'on voit que vous répondez à la sympathie par un don réciproque de vous, il n'est rien qu'on ne fasse pour vous rendre service, ou qu'on ne vous dise pour vous témoigner confiance. Chacun se montre dès l'abord tel qu'il est, sans plus de souci de cacher ses bonnes qualités que ses mauvaises. C'est véritablement, au meilleur sens du mot, l'homme de la nature, ou, si ce terme fait équivoque, disons au moins l'homme du naturel. Pour peu qu'on ne soit point soi-même trop rébarbatif, on se lie avec qui l'on veut le plus aisément du monde. Et sans doute un tel caractère se montre, dans les grandes cités de la côte

Pacifique, moins accentué que dans les bourgades naissantes de l'Arizona, où l'on s'aborde en disant : « Je suis un tel. Et vous ? » Mais on peut établir comme fait général qu'au point de vue de la simplicité dans les rapports humains, il y a entre l'ouest et l'est des Etats-Unis la même différence qu'entre cette dernière région et les pays d'Europe les plus imprégnés de manières anciennes. Ce n'est pas, certes, pour nier que la plupart de celles-ci n'aient leur charme profond et de très bonnes raisons d'être ; mais la façon simple a ses avantages aussi, et elle vous repose tellement !

Et, par exemple, il n'est rien de plus respectable que la réserve, la retenue, l'exquise pudeur qui porte une âme fière à garder pour elle seule ses belles émotions. Mais il n'est pas si mal, non plus, de les laisser s'épanouir sans respect humain ni souci du qu'en dira-t-on. La femme d'un passager, parlant du tremblement de terre de San-Francisco, me décrivait, sans préoccupation de fausse modestie, le courage de ses compatriotes et son propre sang-froid dans la grande catastrophe ; mais elle ajoutait avec une égale aisance : « Pourtant, lorsque je vis le feu prendre à ma belle église Sainte-Marie, où je priais chaque dimanche, je ne pus m'empêcher de pleurer. » Et ce disant, elle pleura de nouveau. Je racontais devant M. Cousins le naufrage du *Lyon*, ce steamer qui, allant de Dieppe à Newhaven, il y a quelques années, heurta, dans un brouillard épais, le bateau venu en sens contraire ; et je disais comment le capitaine, après avoir, en un quart d'heure de splendide manœuvre, fait transborder tous les passagers et tout l'équipage sur l'autre navire, y était arrivé le dernier, juste au moment où le sien sombrait, et l'avait stoïquement salué dans la mort : le héros de l'incendie de la *Queen*, en écoutant la fin de ce récit, essuya, sans mot dire, de grosses larmes qui roulaient sur ses joues bronzées.

Cette facilité des relations et des entretiens favorise singulièrement la tâche du voyageur en quête d'observations instructives. Il lui en vient de partout et même quand il s'y attend le moins. Une jeune fille de Seattle, qui se rend à Stanford, me parle de sa vie de famille. J'apprends qu'il y a chez elle pour cuisinier un Japonais fort bien élevé, qui est là pour étudier à bon compte l'anglais et les usages d'Amérique; il se propose aussi de gagner l'argent nécessaire pour aller à Harvard. Il est déjà gradué de l'Université de Tokio. Il écrit pour des revues et des journaux japonais. « Est-il bon cuisinier? demandai-je. — Pas très, me répond en souriant l'interlocutrice; il lit et écrit trop.» Et ce menu fait, qui n'est pas tellement rare, en dit plus que des volumes sur l'énergie avec laquelle les petits Japs se sont hissés à la hauteur de notre civilisation.

Dans un tout autre domaine je recueille une donnée, qui n'est pas négligeable, sur le problème de l'assimilation des Juifs. Quand on pense que les Etats-Unis en reçoivent maintenant chaque année autant qu'en possède la France, on se figure aisément l'intérêt de la question. Elle serait vite résolue si tous les Israélites ressemblaient à celui que je rencontre sur le *Spokane* et si la preuve de patriotisme qu'il me cite pouvait être généralisée : « Pendant la guerre avec l'Espagne, me dit-il, dans un seul régiment de volontaires, à San-Francisco, les juifs se sont engagés au nombre de deux cent cinquante-sept. » Lui-même est un Badois qui a fait en 1870 la campagne de France et qui ne nous en garde pas rancune. Il a émigré fort peu de temps après et il est maintenant, comme toute sa famille, américanisé à fond. Rien ne m'eût donné le moindre soupçon de ses origines, s'il ne les avait racontées avec l'abandon confiant qui règne entre nous tous.

Il y aurait très grande exagération à poser la question juive, dans les mêmes termes que le problème des

races noire et jaune. Bien que les fils d'Israël soient déjà huit cent mille à New-York et peut-être deux millions dans l'ensemble du pays, ils n'ont pas créé jusqu'ici de difficultés spéciales; et, s'il est vrai que les expériences soient trop courtes pour légitimer une opinion arrêtée, elles semblent plutôt, jusqu'ici, favoriser l'espoir d'une assimilation lente et pacifique. Un incident, toutefois, s'est produit, à la fin de 1908, d'où les juifs feront bien de conclure à la nécessité d'un peu de modestie et de modération. Se fondant sur le principe de neutralité des écoles publiques, ils n'avaient pas craint de demander et ils avaient obtenu du département de l'éducation, à New-York, la suppression des hymnes qu'on fait chanter aux enfants la veille de Noël en l'honneur de la naissance de Jésus-Christ. Tombant juste au moment où le sens religieux des Américains se trouvait blessé déjà par la récente mesure de M. Roosevelt qui effaçait des monnaies nationales la devise : *In God we trust,* — mesure que la Chambre des représentants devait supprimer quelques mois plus tard, par un vote impressionnant de 255 voix contre 5 (1), — la suppression des chants de Noël excita chez les chrétiens de toute confession une indignation profonde; elle provoqua des meetings agités, des protestations où la menace n'était pas ménagée, bref, un tel mouvement d'opinion, que le Conseil se hâta de la rapporter et que les petits Américains purent continuer, dans toutes les écoles, à chanter la naissance du Sauveur du monde. Les juifs intelligents en furent quittes pour dire qu'après tout c'était là rendre hommage à quelqu'un de leur race.

(1) « En Dieu nous nous confions. » M. Roosevelt avait, d'ailleurs, protesté qu'il n'agissait ainsi que par respect pour une formule sacrée, bien à sa place, disait-il, sur le fronton des monuments nationaux, mais point du tout sur des pièces de monnaie.

***

Mais nous voguions, s'il m'en souvient, sur les eaux calmes du grand Océan. Et déjà, le soir du quatrième jour, notre navire ayant légèrement viré à la côte, nous voyons peu à peu se dégager là-bas certaines lignes de montagnes bleuâtres, pendant que derrière nous le soleil descend vers les flots. Il s'était levé sur le Far-West ; il va se coucher du côté de l'Extrême-Orient, comme s'il était vrai que les mots eussent plus de peine à se mouvoir que les choses elles-mêmes.

Sans hâte, puisqu'il sera impossible de débarquer avant demain, nous avançons vers le continent. Il est près de dix heures. Au ras de l'horizon la lune, d'abord cachée sous des nuages noirs, s'en libère insensiblement ; elle brille de plus en plus comme un feu qui monte, et quelqu'un de Stanford me dit : « Cela me rappelle la grande catastrophe. De chez nous, à seize milles de distance, nous avons vu d'abord le ciel rougeoyant, puis des nuages de fumée, puis l'élancement des flammes. » Un de mes amis, qui arrivait de Yokohama le jour même du tremblement de terre, a décrit en traits émus le spectacle d'épouvante qui s'offrit à ses yeux quand le navire approcha de la ville : le fracas des explosions, l'âcre odeur des fumées, la lueur aveuglante de l'immense fournaise, et, plus terrible encore, le silence atterré des compagnons de route qui cherchaient dans ce cauchemar la place de leur maison et de leur famille (1).

Quelle différence avec la vision qui se déploie devant nous ! Tandis que nous entrons lentement dans l'harmonieuse baie, la lune est montée un peu au-

(1) *Paysages et silhouettes exotiques*, par Georges Roulleaux, Dugage. (Plon, 1908, un vol. in-12, pp. 240-248.)

dessus de la ville, et de sa lumière veloutée elle commence à éclairer tout le cercle du vaste horizon. Or, comme elle se trouve juste devant nous, à l'est, il arrive réellement que son reflet, en très long sillage, traverse l'entrée de la Porte-d'Or, vient rejoindre notre navire et s'attache à nous comme un câble d'argent pour nous tirer vers la ville féerique. Oui, à la lettre, nous glissons, dans la nuit sereine, sur des rayons de lune. Autour de nous, le bleu très pâle des eaux paisibles et un cercle lointain de collines vaporeuses ; devant nous, San-Francisco, si belle et si désolée, avec des taches de lumière, qui indiquent les rues conservées ou rebâties, et avec des taches d'ombre, qui marquent les traces de la mort. Enfin le navire s'arrête, comme s'il était, ainsi que nous, épuisé de tant d'impressions, et il s'endort immobile sur ses ancres.

CHAPITRE XII

SAN-FRANCISCO

Invitation dans une ville détruite. — San-Francisco après le tremblement de terre. Catastrophe et résurrection. — Un religieux Californien. — Trop de conférences. — La colonie française. — Société secrète de catholiques : les « Chevaliers de Colomb ». — A l'Université Berkeley. La religion et l'enseignement public. — Environs de San-Francisco. San-Rafaël et Menlo Park. — La corruption municipale; arrestation du maire et du préfet de police. — Organisation ouvrière. Une fête du travail. — Patron et syndicat. — Le socialisme aux Etats-Unis.

De tous les lecteurs de ces notes je suis peut-être le seul à me rappeler ce qui fut dit, au premier chapitre, du double personnage que j'ai emmené de l'autre côté de l'Altantique : un séminariste d'autrefois, qui s'épouvante de l'inconnu et des grandes distances; un voyageur trop anxieux de connaître l'univers et toujours disposé à faire, s'il ne dépendait que de lui, le tour du monde pour observer un fait qui éclaire le progrès social ou religieux de l'humanité.

C'était bien l'âme du séminariste qui l'emportait chez moi sans contestation, par un matin d'avril 1906, où je jouissais tranquillement des vacances de Pâques chez de bons amis en Touraine, lorsque le facteur, avec un journal de Paris et une lettre de San-Francisco, vint bouleverser de fond en comble la situation au profit de l'âme voyageuse. Le journal annonçait que, la veille, un tremblement de terre, suivi d'incendies effroyables, avait détruit la plus grande partie de

San-Francisco, et que les habitants, sans faiblir, songeaient déjà à la relever de ses ruines. La lettre, partie depuis quatorze jours de la malheureuse ville, m'invitait en termes pressants à y faire une visite. Mon correspondant était de ces amis inconnus que ceux qui écrivent ont le privilège de posséder çà et là dans le monde et dont la découverte, si c'était nécessaire, les consolerait des préventions qu'ils ont pu aussi susciter sans le vouloir. Elle était signée « Henry Stark », et me venait d'un jeune Pauliste qui, ayant lu *Au Pays de la Vie intense*, tenait absolument à ce que le prochain récit du même auteur parlât de San-Francisco et du splendide pays de Californie. L'affectueuse confiance que respirait cette invitation était déjà tentante par elle-même. Ajoutée aux nouvelles qui venaient du désastre, chaque jour plus poignantes, elle triompha promptement de mes timidités ; il n'est pas banal de se voir invité dans une ville qui n'existe plus. Je répondis que, déjà fort incliné à retourner aux Etats-Unis l'année suivante, je me laissais décider par une démarche si amicale et inscrivais San-Francisco sur mon itinéraire. J'ajoutais que, pour la date et les autres détails, on s'arrangerait par la suite.

Mais, pour s'arranger, il faut correspondre. Or il était possible que la demeure de mon nouvel ami ou même sa personne eussent disparu dans la catastrophe. Il avait, par bonheur, survécu, bien que son quartier fût supprimé. Ma lettre, cependant, ne fut pas perdue. Partie le 23 avril, elle lui fut remise le 15 octobre. Elle avait bien trouvé l'asile provisoire où les Paulistes s'étaient réfugiés ; mais mon P. Stark avait entrepris une tournée de missions et de retraites dans l'Alaska, la Colombie Britannique, l'Illinois et l'Etat de New-York. Il m'écrivit en rentrant de ce petit voyage de quatre ou cinq mille lieues, et m'annonça que l'évêque des îles Hawaï lui ayant demandé des prédications,

son adresse pour quelques mois serait à Honoloulou. C'est en conversant de cette manière bien américaine que nous convînmes peu à peu de nous rencontrer à la fin du mois d'août et même de donner une conférence le 29 pour la reconstruction de l'église pauliste. Voilà pourquoi je débarquais à San-Francisco la veille de ce même jour, à une heure des plus matinales.

Immédiatement je reçus l'impression, — que tout allait confirmer, — d'une ville, si je puis dire, à l'état de résurrection. Le sommeil d'où je la voyais surgir n'était pas celui seulement de la nuit précédente, mais de la mort même. Les docks et les magasins du port n'étaient que des baraquements, des abris provisoires, d'où montaient çà et là quelques commencements de murailles nouvelles. Sorti des hangars, des magasins en bois, des amas de marchandises installés en plein air, je traversai une partie du quartier des affaires, où des champs de plâtras et de terre poussiéreuse succédaient à des ruines enfumées, à des fossés tout prêts pour les fondations, à des carcasses de fer qui s'emplissaient déjà de ciment et de briques, souvent aussi à des édifices tout neufs d'une vingtaine d'étages et sur lesquels se lisait l'audacieuse inscription : *earthquake proof*, « à l'épreuve des tremblements de terre ». J'arrivai ensuite au pied d'une colline où je grimpai en tramway rapide par une chaussée remise à neuf, *California Street*, sous un ciel très clair, dans un air frais et doux, sans rien rencontrer d'abord que des terrains vagues, encore pleins de cendre, et de légères maisons de bois blanc qu'on sentait mises là pour attendre. Il n'y avait, à dominer ce mélancolique décor, que tout en haut un hôtel superbe et à peine achevé, puis à droite une tour crevassée sur un reste de murailles sans toit. C'était l'ancienne église des Pères Paulistes. Ils avaient, à

son ombre, élevé, en bois, une pauvre chapelle et une maison plus pauvre encore, voulant garder leurs ressources pour la reconstruction définitive. Tout le luxe consistait en deux statues de marbre blanc qui étaient arrivées peu avant l'incendie et que la douane avait heureusement retenues. Cependant, une photographie de la Madone de Saint-Sixte dominait le maître-autel, et je dois dire que, dans cette église en planches, la peu coûteuse reproduction du chef-d'œuvre de Raphaël produisait un effet plus artistique et plus religieux que nombre de tableaux ou de sculptures modernes en telles basiliques ruisselantes d'or.

Ce fut là que je m'arrêtai et que je reçus l'hospitalité la plus modeste peut-être, à coup sûr la plus affectueuse de tout mon voyage, Peoria excepté. Et il est vrai que, par exemple, la splendeur légendaire des fruits de Californie fût restée pour moi un beau mythe, sans les quelques repas que j'eus à prendre en ville; mais ce n'était pas payer bien cher, on en conviendra, la joie de vivre en frère avec les trois Paulistes de la maison comme si j'avais toujours fait partie de leur communauté (1).

Le P. Stark m'appela son ami au bout de cinq minutes et me laissa voir tout ce qu'on peut attendre de la douceur et de la modestie religieuses unies à la vigueur et à la franchise expansive des Américains de l'Ouest. Tout humble qu'il fût pour lui-même, il était d'un orgueil superbe en ce qui touchait sa ville

(1) Le supérieur, le P. Henry H. Wyman, était alors en voyage, et ce fut un regret pour moi de ne pas rencontrer ce saint missionnaire. Il est né dans le Massachusets en 1849 et a pris ses grades à l'Université Brown, de Providence. Il a écrit un bon livre d'apologétique : *Certainty in Religion*. Très appriécié de tous, il a été choisi, au commencement de 1909, pour chapelain du Sénat de Californie. C'est la première fois qu'un prêtre catholique est nommé à ce poste.

et son Etat : né en Californie, né à San-Francisco, il n'admettait pas qu'il y eût rien de plus beau dans le monde, et moi-même, séduit par sa personnalité autant que par le ciel bleu et le doux climat, j'étais fort éloigné de le contredire. Etre natif du pays, *native born*, même de parents étrangers, c'est une noblesse rare en ces contrées neuves; ceux qui en jouissent forment entre eux des sociétés, des clubs, où un « homme nouveau » ne serait pas plus admis qu'un parvenu ruiné dans les aristocratiques salons de Paris ou de Rome (1). Que si beaucoup de Californiens ressemblent, physiquement et moralement, à ce grand jeune prêtre aux cheveux noirs, aux muscles puissants, à la voix d'or, au cœur doux, à l'esprit ouvert, la race qui se forme ici du mélange de tant d'autres donnera une belle et forte humanité.

Le P. Stark voulait que je fusse content, parce que, disait-il, *he loved me ;* parce qu'ensuite, ou avant, il fallait que mon futur livre parlât bien de San-Francisco; et, enfin, parce que la recette de la conférence servirait un peu à la reconstruction de son église. Aussi, rien ne fut-il négligé, en ce qui le concernait, pour préparer le succès de la réunion. Elle était affichée partout. On répandait à profusion des prospectus honorés des meilleurs patronages, à commencer par celui de l'archevêque. Des dames de bonne volonté et, sur remise, les marchands principaux avaient consenti à vendre des billets. Les journalistes, avertis, se succédaient dans notre minuscule parloir pour prendre la photographie du conférencier et demander ses opinions sur notre loi de séparation, sur l'Amérique, sur la crise viticole du midi de la France. Si l'on ajoute que quelques visites furent estimées indis-

(1) Il y a le club des *native sons* et celui des *native daughters of the Golden West :* fils ou filles de l'Ouest d'Or.

pensables et que je voulus aussi, malgré cette agitation, adapter mes notes à l'auditoire particulier du lendemain, on s'imaginera bien qu'au soir d'une pareille journée, il ne restait plus grand' chose, en mon système nerveux, des effets pacifiants de la traversée.

La promenade qu'après dîner le P. Stark me fit faire dans notre rue de Californie, n'était point, certes, pour me calmer, et je ne m'en rappelle pas de plus impressionnante. Notre maison se trouvait au milieu de la colline et, à peine sorti, j'eus devant les yeux, à la lettre, un diagramme rigoureux de la catastrophe. Des îlots de lumière compacte marquaient les rares quartiers qu'elle avait laissés indemnes ; de grands vides noirs, les parties complètement détruites et encore en ruines ; des feux épars et irréguliers, les constructions nouvelles qui sortaient des décombres. Et mon compagnon me nommait, me montrait du doigt les immenses espaces que durant quatre jours et quatre nuits l'incendie avait ravagés. Près de nous se dressaient les pans de muraille de l'église pauliste, avec deux ou trois fenêtres pleines de ciel bleu sombre, avec la tour croulante qui semblait une ruine du haut moyen âge et qui gardait sur son cadran solaire ces paroles opportunes de l'*Ecclésiaste :* « Mon fils, observe le temps et fuis le mal. » Et pourtant, la nuit, de sa lumière discrète, j'allais dire de sa main veloutée, adoucissait l'horreur du spectacle et l'enveloppait de mélancolie. Je devais le trouver bien plus dur le lendemain, au début de l'après-midi, quand nous montâmes, par des échelles, sur le toit carré de la maison et que les ruines de la cité s'étendirent devant nous, sous la lumière crue d'un ardent soleil, dans toute la vérité de leurs destructions, de leurs chantiers poussiéreux et des hardis échafaudages qui semblaient follement gagner le ciel pour fuir une terre trop dangereuse.

Mais revenons à notre premier soir. Après m'avoir lu l'inscription fatidique de la tour et dit l'émotion que l'on éprouvait en ne voyant subsister de tout un quartier de la ville, au lendemain de la catastrophe, qu'un si redoutable avertissement de la Providence, le P. Stark m'emmena, en tramway rapide, à la lointaine extrémité de *California Street*, et me proposa de refaire le trajet à pied. Près d'une heure nous marchâmes droit devant nous dans cette Pompéi gigantesque, foulant les dalles encore soulevées et disjointes de luxueux trottoirs, admirant quelques colonnes épargnées, ou comptant les maisons nouvelles qui rompaient la monotonie des tas de pierres et de cendres. Arrivés au sommet de la rue, mon ami me montra au bout de l'horizon la colline d'où pendant quatre jours il avait contemplé, impuissant comme les autres, la destruction de sa ville.

« Nous étions là une foule immense, disait-il, qui avions dû fuir devant l'incendie, emportant à la hâte des provisions, des souvenirs, quelques objets précieux ; nous, prêtres, les vases sacrés. Le tremblement de terre n'avait causé directement qu'une très petite partie du désastre ; mais, en plus des maisons renversées, il avait rompu les conduites d'eau, de gaz, d'électricité ; il avait en même temps mis le feu et supprimé les moyens de l'éteindre. En certains hôtels on y versa, mais inutilement, tout le vin que l'on possédait. Il fallait reculer, il fallait abandonner tout, il fallait délaisser d'immenses quartiers condamnés à mort ; et c'est pourquoi cinq cent mille personnes, campées dans les cimetières ou sur les montagnes, attendaient, les unes en pleurs, les autres en prières, les autres muettes d'effroi, ce qu'elles croyaient être la fin du monde ; car nous ignorions qu'il n'en était point partout de même, et, sans relations avec le reste de la terre, nous pouvions croire qu'il s'agissait

d'une catastrophe universelle. Chacun se préparait à mourir; les prêtres ne suffisaient pas à entendre les confessions, à rassurer les âmes tremblantes. Lorsque, le soir du vendredi, qui était le troisième jour, deux colonnes d'épaisse fumée se rencontrèrent au milieu du ciel et y tracèrent, dans le rougeoiement des flammes, les quatre bras d'une immense croix noire, le peuple tomba à genoux, attendant le Souverain Juge. »

L'humanité a connu depuis lors, au sud de l'Italie, un désastre plus grand que celui dont nous parlons. Mais, si les conséquences du tremblement de terre de Reggio et Messine dépassent en horreur tout ce qu'a jamais rapporté l'histoire, elles furent tellement rapides qu'elles anéantirent en moins d'une minute presque toute la population au milieu de son sommeil et que les survivants atteignirent d'un coup l'extrême limite de l'anxiété. A San-Francisco, le mal ne se montra que peu à peu dans toute son étendue. Sauf dans une des rues les plus importantes, *Market Street*, les secousses qui avaient, à l'aube, chassé de leurs maisons les habitants mal éveillés, n'avaient point d'abord semblé trop redoutables et, la gaîté naturelle reprenant le dessus, quelques-uns souriaient déjà du costume de certains fuyards ou raillaient les constructions municipales trop empressées à s'effriter. L'inquiétude ne devint sérieuse qu'en voyant s'allumer plusieurs incendies. On commença par croire qu'ils seraient facilement maîtrisés. Mais force fut bientôt de reconnaître qu'on manquait d'eau pour les combattre et qu'il s'en élevait de tous côtés à la fois : on en compta jusqu'à cinquante-deux foyers distincts. Quand disparurent des rues, des quartiers complets, il fallut prendre conscience de la gravité du désastre. Alors on se l'exagéra, et la réalité, déjà terrifiante, s'augmenta encore de l'effroi de l'inconnu;

on se mit à parler, sans bien savoir, de milliers et de milliers de morts; on annonça que New-York était submergé, que Chicago avait disparu dans le lac Michigan, qu'il ne restait plus une ville debout sur toute la côte du Pacifique. Et les heures s'ajoutaient aux heures, durant quatre mortelles journées, sans que rien annonçât la fin des épouvantements.

Le fléau s'arrêta pourtant, comme toutes choses, mauvaises ou bonnes, s'arrêtent en ce monde éphémère. Il avait détruit complètement le quartier des affaires, les magasins, les principaux temples, les clubs, les théâtres, les hôtels, tout ce qui fait le centre commun d'une ville américaine; il avait détruit les organes matériels de la civilisation, ne laissant plus de lumière, plus d'eau, plus de téléphone, plus de moyens de transport. La moitié des quartiers de résidences eux-mêmes avaient été la proie des flammes et deux cent cinquante mille personnes se trouvaient sans asile; quatre cent quatre-vingt-dix blocs étaient entièrement brûlés et trente-deux autres l'étaient partiellement, au total deux mille cinq cent quatre-vingt-treize acres ou plus de quatre milles carrés. Alignées face à face, les maisons détruites eussent couvert la droite et la gauche d'une rue de cent soixante kilomètres. Les immeubles disparus étaient assurés pour plus d'un milliard et demi de francs et il est probable qu'ils en valaient le double. Quant à leur contenu, comment l'apprécier? comment calculer les pertes matérielles? comment, surtout, se représenter les pertes d'ordre moral? Pensons à tous les objets qui enclosent notre vie familière et lui donnent en partie son individualité, à nos meubles, nos livres, nos lettres, nos portraits et, comme on dit si bien, nos « souvenirs ». Et représentons-nous tout cela disparu, d'un seul coup, pour jamais.

Mais encore n'était-ce rien auprès des victimes

humaines, auprès de ces quatre à cinq mille morts, où la plupart des habitants comptaient quelques amis, quelques parents. Il en était qui demeuraient infirmes pour la vie. D'autres avaient perdu la raison.

Les premiers jours, tous souffraient de la faim, les provisions ayant brûlé avec le reste, et l'on se trouvait sans asile, presque sans vêtements. Il fallut, quand le calme revint, loger deux cent mille personnes sous la tente ou sous des baraquements; et de ces camps de réfugiés plusieurs subsistaient encore au moment de mon passage, dix-sept mois après, preuve, d'ailleurs, qu'on ne s'y trouvait point trop mal.

Chose étrange pourtant, et qui n'étonnera que ceux qui connaissent mal les Etats-Unis, la perte la plus sensible fut celle de la cité aimée; et c'était le chagrin suprême, que de la voir ainsi profanée, humiliée, privée de sa beauté, de ses richesses, de son peuple même. Tantôt on la pleurait, tantôt on l'exaltait; pas un instant il ne pouvait être question de l'abandonner pour toujours. On la chantait en ces termes lyriques :

Si nous croyions t'aimer naguère, ce n'était qu'un rêve. J'en atteste Dieu lui-même, nous commençons de t'aimer aujourd'hui. Il te chante, notre amour, parmi les flammes qui brillent sur les tours, dans le bruit des murs qui croulent, ceint du manteau empourpré de ses douleurs, agenouillé à l'autel des deuils... Nous sommes les descendants des bâtisseurs de peuples ; par l'âme des ancêtres nous le jurons, notre mère s'asseoira encore sur son trône comme jadis, vêtue de vêtements aussi riches, couronnée de la même couronne ; elle s'asseoira aux portes du monde, où les nations s'assemblent ; l'Orient et l'Occident, inclinés devant elle, attendront ses ordres.

Mais l'élégie n'est pas l'expression la plus naturelle des sentiments d'un Californien. A San-Francisco. les tempéraments sont vifs, joyeux et prêts à rire de

tout ; jamais on ne s'y laisse démonter à fond. A peine la pluie violente de la quatrième nuit avait-elle éteint l'incendie, que la bonne humeur commença de reparaître. La police n'avait jamais pu, au moral ni au matériel, purifier le quartier chinois ; on l'accusa d'avoir elle-même organisé le tremblement de terre pour venir à bout de ce foyer de pestilence. J'ai sous les yeux une chanson composée très peu de jours après l'incendie ; on la dirait extraite d'une revue de Montmartre, et la catastrophe y est narguée de belle façon. Le texte en est entouré de caricatures où l'on voit des fuyards traîner des malles surmontées de cages de perroquets, des dames du monde faire la cuisine en plein air sur des lampes d'éclairage, des maçons qui recommencent avec fureur leur travail, finalement un bonhomme à califourchon sur le globe terrestre, à l'endroit de San-Francisco et qui saute en se tordant de rire, avec une légende qu'on pourrait traduire par : « J'y suis, j'y reste ».



Mais pour rester, il fallait rebâtir. On s'y mit avec un entrain qui dépasse l'imagination. Au bout d'un mois, il y avait vingt-cinq mille ouvriers occupés aux reconstructions. Les secours, sans doute, étaient arrivés de tous les Etats-Unis avec autant de promptitude que de générosité, et l'on n'a pas oublié ce geste, orgueilleux peut-être, non pas dénué d'une certaine grandeur : le refus absolu de souscriptions étrangères. Mais les 6 213 000 dollars de la souscription nationale passèrent tout entiers en refuges et asiles, en distribution de nourriture, de vêtements, de remèdes, en dépenses urgentes d'assistance. Et ce fut la cité elle-même qui eut à rétablir ses services anéantis; ce furent les habitants qui eurent à remettre sur

pied, non seulement leurs affaires, mais tout d'abord leurs maisons. Ils y pourvurent si activement, que moins d'un an et demi plus tard je trouvais la vie de San-Francisco semblable à celle de toutes les grandes villes, aussi aisée matériellement, aussi satisfaisante en ce qui touche les besoins de l'esprit. Le quartier des affaires, le plus important, et qui avait totalement disparu, rappelait un peu l'état que présente notre boulevard Raspail depuis des années; mais l'on n'attendait pas, pour le livrer aux voitures ni même aux tramways, que chaque fenêtre y eût des rideaux. J'apprenais, en me promenant à travers les chantiers, que les travaux atteignaient déjà le prix approximatif de 75 millions de dollars. Pour citer des chiffres plus précis, il a été officiellement délivré, depuis le 18 avril 1906 jusqu'au 30 novembre 1908, des permis de bâtir pour 18 422 maisons, d'une valeur enregistrée de 120 866 948 dollars, ce qui, avec les 15 pour 100 qu'il faut ajouter pour avoir la valeur réelle, donne en dix-neuf mois 138 997 090 dollars. Au mois d'octobre 1909, lorsque, par des fêtes magnifiques et auxquelles s'associera le peuple entier des Etats-Unis, San-Francisco célébrera l'achèvement de ses reconstructions, on estimera qu'elles auront coûté beaucoup plus d'un milliard. Les maisons nouvelles seront, d'ailleurs, plus belles que les précédentes et vaudront, en moyenne, trois fois davantage. Non moins que l'élégance et le confortable, on y aura cherché la sécurité; on aura remplacé le plâtre par des briques et de la pierre; on aura creusé, surtout, des fondements plus solides.

Mais l'amélioration la plus importante est celle du service des eaux; s'il avait fonctionné après le tremblement de terre, les dommages eussent été plus de cent fois moindres. On travaille à s'assurer désormais, contre les grands sinistres, le secours de l'eau de mer

au moyen de bateaux à feu et celui d'immenses réservoirs placés au-dessus de la ville.

La partie de la population qui avait dû, les campements ne pouvant suffire à tout le monde, émigrer malgré elle, et qui, du reste, s'était généralement fixée dans les villes qui entourent la baie, est revenue maintenant presque tout entière. Les statistiques approximatives qui donnent 500 000 habitants avant l'incendie et 175 000 après, sont déjà remontées à 450 000. Si l'on compare ces chiffres à celui de l'année 1900, qui était de 342 000, on voit que le progrès ne s'est, pour ainsi dire, pas arrêté. Seul, le total des exportations a diminué de sept millions de dollars sur une cinquantaine, mais celui des exportations a juste augmenté d'autant. Le tonnage du commerce maritime n'a plus qu'un cinquième à reconquérir Sur toute la ligne la ville d'aujourd'hui, si elle reste un peu au-dessous de ce qu'elle était avant le grand désastre, dépasse très sensiblement ses chiffres de l'année 1900 et comme population et comme prospérité : pour n'en citer qu'un exemple, mais qui résume les autres, le total de ses liquidations quotidiennes de banques a été, en 1907, de 2 133 882 626 dollars (près de onze milliards de francs), tandis qu'en 1900 il en valait un peu moins de la moitié, soit 1 029 582 595 (1).

(1) On nous permettra de donner ici en dollars le chiffre de ces liquidations de banques, *clearing houses*, en 1907, pour toutes les cités du versant Pacifique, cette portion la plus neuve des Etats-Unis et peut-être la partie du monde qui va recevoir les plus sérieux développements durant une génération ou deux. Rien n'est plus décisif pour juger de l'importance relative des villes.

San-Francisco	2 133 882 626	dollars
Los Angeles	577 569 639	—
Seattle	488 591 471	—
Portland	350 933 525	—
Spokane	301 419 017	—

***

Telles étaient, chiffres à part, les explications que me donnait le jeune Pauliste californien, en me faisant parcourir les ruines et les reconstructions, en me montrant au loin dans la nuit les ombres de mort et les lumières de résurrection. Et ce qu'il y avait de plus impressionnant dans tous ces souvenirs de la catastrophe, c'était de les entendre évoquer sur place, par quelqu'un qui les avait vécus et dont l'âme en vibrait encore. Avouons aussi qu'il s'y mêlait un peu de cette émotion rare, et maladivement douce, qu'on éprouve à se sentir soi-même à la portée d'un danger grave mais peu probable : « La terre est mal apaisée, me disait le P. Stark fort naturellement, et les secousses restent ici assez fréquentes. Il s'en produisit une plus forte pendant que je prêchais, le mois dernier ; une panique éclata parmi les femmes et les enfants. J'espère qu'il n'y aura pas de tremblement de terre demain soir ; nous aurions moins de monde à votre conférence. » Il parlait du même ton que, trois semaines plus tôt, l'évêque d'Omaha me disant : « Pourvu qu'il ne pleuve pas au dernier moment ! »

Trop agité pour m'endormir, je me mis à écrire après notre promenade, malgré l'heure tardive, et je traçai ces lignes que je laisse dans leur naïveté, n'osant

Salt-Lake-City	292 158 324	dollars
Tacoma	245 969 795	—
Oakland	137 681 207	—
Helena	48 177 437	—
San-Jose	28 889 386	—

Pour les chiffres comparés de la population, il faut attendre les statistiques décennales de 1910; celles de 1900 seraient par trop loin de compte.

pas juger, à distance, si elles traduisaient de la réalité ou de l'auto-suggestion :

Ce soir, en prenant mes notes, je sens comme une respiration légère du sol ; imperceptiblement la table vacille, et dans mon encre bleue la lumière miroite. On se croirait en mer, par un calme profond, mais en mer cependant. C'est, parmi les ruines de cette grande cité, si loin de chez soi, dans ces régions de péril et de beauté, une mélancolie un peu enivrante. Mais ce n'est rien d'effrayant, non, certes; juste la vision un peu plus claire de notre fragilité et un appel plus prononcé vers les choses qui demeurent.



Pour démontrer que cet état de rêverie ne se prolongea point, il suffira peut-être de dire que mon séjour à San-Francisco fut traversé de quatre conférences. La première eut lieu, comme je l'ai indiqué, le soir de ma seconde journée ; j'appréciai fort l'abstention discrète des tremblements de terre et les chants parfaits qui se firent entendre avant comme après le discours. Impossible, au reste, d'imaginer auditoire plus éveillé, plus attentif, plus prompt à saisir, avant même qu'on eût fini de les exprimer, les moindres nuances de la pensée, de l'ironie ou du sentiment. Et c'est, on peut m'en croire, une agréable surprise, de rencontrer un esprit aussi parisien sur les rivages du Pacifique.

Cette conférence — sur « la situation actuelle de l'Eglise de France » — était la seule qu'on m'eût demandée d'avance. Il fallut, de plus, traiter un sujet analogue, l'histoire de la séparation, devant les Français de San-Francisco et au profit de leur église. Dans sa cité cosmopolite, Mgr Riordan a voulu que, pour mieux conserver leur foi, les représentants de chaque nationalité trouvassent une église à eux : la paroisse de la Nativité assemble trois mille Slavoniens, Bohémiens

et Croates; les Allemands et les Italiens possèdent chacun deux églises; les Français et les Espagnols, chacun une. Sans compter le repos de m'exprimer enfin dans une langue que je connaissais, ce fut une joie de voir des compatriotes, divisés d'opinion là-bas comme partout, admettre d'un commun accord les faits loyalement exposés de notre récente histoire et s'unir à la fin, dans une même ovation, à cette France quelquefois cruelle, mais toujours aimée, qui dure au-dessus de nos querelles passagères. Du reste, c'est un fait reconnu que l'élément français, à San-Francisco, est à la fois plus nombreux et plus distingué que dans beaucoup d'autres villes des Etats-Unis. M. Jules Huret, en son style précis et alerte, a fort bien montré comment « ils ont pris à l'Amérique son génie d'organisation et ses qualités d'entreprise »; il a décrit leur hôpital, mieux disposé que ceux de Paris, et il a loué comme elle le mérite leur société de bienfaisance mutuelle, où quatre mille neuf cent membres versent chacun, effectivement, soixante francs de cotisation annuelle (1). J'ajouterai qu'ils sont reliés entre eux par un journal fort bien rédigé, et que ceux qui ont gardé ou repris la foi ancestrale trouvent la satisfaction de leurs besoins d'âme auprès de religieux excellents, les maristes, dans une église française, Notre-Dame des Victoires.

Une autre conférence non moins intéressante (pour le conférencier) fut celle où m'invitèrent les Chevaliers de Christophe Colomb, *Knights of Columbus*. C'était déjà sous leur patronage que j'avais parlé à Omaha, mais dans une séance publique; et, lorsque plus tard, à New-York, j'aurai l'honneur d'être reçu par le corps de leurs officiers, tout se passera comme

(1) Jules Huret, *De San-Francisco au Canada*, p. 73. (Fasquelle, éditeur.)

dans un club ordinaire. A San-Francisco, l'on m'admit dans une séance régulière et j'y fus introduit, non sans quelque cérémonial, au milieu de batteries d'allégresse qui doivent, j'imagine, ressembler à celles des francs-maçons. Je dois dire cependant, que, malgré l'appareil du mystère, les quelques centaines de frères qui se trouvaient là ne différaient pas très sensiblement du reste des hommes ; et j'eus l'impression qu'en cette société secrète, comme en beaucoup d'autres sans doute, le secret fondamental, c'est qu'il n'y en a pas. Mais quelques dignitaires extrêmement haut placés sont seuls à le savoir : la foule des adhérents doit être tenue par la révérence de ce qu'elle ignore et par l'espérance, toujours reculée, de connaître plus tard le fin du fin. Cela n'empêche pas ces diverses sociétés d'exercer, en bien ou en mal, une réelle influence.

Fondé par un prêtre et autorisé par l'Eglise, en ce sens du moins qu'elle ne défend à personne d'y entrer, pas même aux membres du clergé, l'Ordre des Chevaliers de Colomb travaille à répandre la religion et à favoriser les œuvres catholiques ; un de ses services les plus clairs est de rendre comme impossible le respect humain, en habituant des milliers d'hommes à se montrer pour ce qu'ils sont, membres d'une société nettement confessionnelle, dans toutes les fêtes et démonstrations de la vie publique. Ils ne rencontrent, d'ailleurs, aucune opposition ni du pouvoir civil, tolérant ici comme en tout, ni de l'opinion générale, habituée au respect des idées de chacun, ni même des autres sociétés, secrètes ou non secrètes, qui pullulent aux Etats-Unis. Toutes ont leurs fins spéciales, où domine généralement l'idée d'assistance mutuelle ; mais elles ne se combattent pas et leur effort est, si je puis m'exprimer ainsi, d'ordre positif ; conformément à l'esprit général des Américains, chacune d'entre elles s'occupe de ce qui l'intéresse et laisse les autres en faire autant.

L'organisation des *Knights of Columbus* est uniforme dans tout le pays : chaque Etat a un « corps », *body*, formé des délégués de groupes particuliers, et qui se réunit tous les ans pour élire les membres d'un corps national; celui-ci s'assemble de même annuellement et élit le corps des directeurs, qui détient le vrai pouvoir. A la tête se trouve un suprême grand maître. Chaque groupe a son chapelain, élu parmi les prêtres qui en font partie. Jusqu'ici les évêques n'ont exercé aucun contrôle sur ce choix; mais quelques-uns parlent de le soumettre à un droit d'agrément ou au moins de *veto ;* d'autres penseraient même à interdire complètement cette sorte d'aumônerie. Il est clair qu'un évêque a toujours le droit de contrôler ses prêtres en ce qui regarde l'exercice des fonctions ecclésiastiques; mais rien ne donne lieu de croire que l'épiscopat des Etats-Unis veuille contrarier l'activité d'une association qui rend, jusqu'ici, au catholicisme des services indéniables.

« Pourquoi, me demandait-on, ne créez-vous pas en France une société analogue afin de défendre vos intérêts religieux? Vous en auriez encore plus besoin que nous. » Et je me trouvais fort embarrassé de répondre. Il eût fallu parler de nos divisions intestines et de notre mutuelle intolérance; il eût fallu expliquer cette funeste habitude, qui stérilise tous nos efforts, de ne jamais regarder, chez nos frères, les nombreux points qui les unissent à nous en matière essentielle, mais de nous attacher presque exclusivement aux différences qui nous séparent d'eux sur les matières libres. Les catholiques français, qui seraient organisés en Chevaliers de Colomb, ou en Chevaliers de Jeanne d'Arc, ne tarderaient probablement pas à entrer en lutte contre ceux de leurs coreligionnaires qui ne feraient point partie de l'Ordre. Ces derniers, pour leur compte, n'auraient certainement

pas de cesse qu'ils n'eussent fait condamner les autres comme membres d'une société secrète ou entachés d'hérésie. Quant à vouloir que ceux-ci ou ceux-là s'appliquent à faire œuvre positive, à chercher leur bien personnel ou celui de l'Eglise, sans se donner pour mission première de combattre quelque chose ou quelqu'un, sans se montrer tout d'abord anti-n'importe quoi, ce serait une tentative qui tomberait d'elle-même, sous la raillerie des hommes d'expérience et la protestation des gens convaincus.



La quatrième conférence eut lieu à l'Université de Berkeley. Qu'on se rassure; elle fut la dernière, car je dus, faute de temps, refuser la bienveillante invitation de Stanford. Notons, en passant, la facilité avec laquelle on invite un prêtre à prendre la parole en des universités laïques. Celle de Berkeley est, de plus, un établissement officiel, fondé par l'Etat de Californie. J'y parlai de littérature et, comme on me l'avait demandé, en anglais, ou plutôt en mon anglais; mais il y est souvent donné des conférences françaises, et c'est un des rares endroits des Etats-Unis où l'on puisse aisément trouver un auditoire capable d'écouter notre langue. La réunion eut lieu dans le magnifique hall qui porte le nom de Hearst; la mère de ce politicien et journaliste milliardaire est une des grandes bienfaitrices de Berkeley. Mais parlons de l'excursion, autrement intéressante que ce que je pus dire.

Berkeley n'est qu'une des nombreuses villes qui bordent l'immense baie de San-Francisco. On a souvent noté que toutes les flottes du monde y pourraient évoluer à l'aise; il n'y a point là d'exagération, et ce fut un beau spectacle d'y voir manœuvrer, au prin-

temps de 1908, cette grande flotte américaine qui arrivait du détroit de Magellan pour se rendre à celui de Gibraltar. Derrière l'étroit goulot qui lui sert d'entrée, la baie de San-Francisco est, en réalité, une mer intérieure, de cent cinquante milles carrés d'étendue, d'une largeur qui varie entre sept et douze milles, et d'un développement de rivages qui n'atteint pas moins de quatre cents lieues, presque autant que tout le reste des côtes de Californie. La principale des cités de la baie est Oakland, qui a plus de cent mille habitants; mais il en est d'autres qui méritent aussi l'attention et ne cessent pas de s'accroître : Berkeley même, en face de San-Francisco, Alameda, San-Mateo, Richmond, San-Rafael, où nous reviendrons. Elles sont comme la banlieue, tantôt populaire et tantôt élégante de la grande métropole, avec laquelle, du reste, elles demeurent en constante communication par sept lignes d'immenses ferry-boats, qui portent chacun deux mille passagers. L'ensemble forme une agglomération de neuf cent mille habitants, dont la prospérité se jugerait peut-être bien au chiffre des dépôts de leurs banques, voisin de quinze cent millions de francs, ou au montant de leur propriété déclarée, qui est de trois milliards et demi, exactement 672 848 462 dollars.

Mais quelle fatalité veut donc que toute description américaine s'achève en dollars? Ne serait-ce pas qu'au fond il y a du prodige et de la poésie dans cette prospérité matérielle elle-même qui, partout, mais surtout dans l'Ouest, a succédé si rapidement ou à la solitude ou à la sauvagerie? Une fois de plus j'en éprouvais la sensation nette en faisant la traversée de San-Francisco à Berkeley sur un de ces navires colosses qui, à eux seuls, et sans parler des voies ferrées ni des tramways, ramènent chaque soir cinquante mille travailleurs de la cité à leurs résidences rurales

A vrai dire, notre bateau n'aborda pas à Berkeley même ; il nous déposa auprès d'un ponton, où s'amorçait un train électrique, et nous parcourûmes ensuite trois milles de chemin de fer sur pilotis au milieu de la mer. Nous arrivâmes un peu avant le coucher du soleil ; et lorsqu'une voiture nous eut conduits chez le président de l'Université, M. Wheeler, la vue qui s'offrit à nous, de sa villa, fut une des plus belles de tous mes voyages. Devant nous, des îles bleues surgissent de la mer souriante, rappelant, dit notre hôte, qui est un fervent de la Grèce, les panoramas de la mer Egée. Par-dessus la belle étendue des eaux, où ne s'agitent que des scintillements de lumière dorée, nous entrevoyons au loin, sur la gauche, la grande cité bordée d'une armée de navires ; sur la droite, les sommets élevés du Tamalpaïs ; au milieu et ouvert sur le plus vaste des océans, le détroit magnifique de la Porte d'Or, semblable à une voie royale qu'on eût tracée là, au bout des terres habitées, pour livrer passage au soleil couchant. Le paysage, au retour, par clair de lune et dans l'air tiède, fut d'un éclat moins resplendissant ; je crois bien, toutefois, que je l'aimai autant, et je me rappelle que, sous prétexte de repos, je restai seul sur le pont durant toute la traversée, tantôt regardant les lumières lointaines qui dessinaient très légèrement le cercle des villes endormies, tantôt contemplant le ciel ou la mer, aussi mystérieux l'un que l'autre en leur paix profonde.

Mais je ne dois pas quitter l'Université de Berkeley sans rappeler deux faits dont j'y fus témoin. Le premier est que pendant le dîner qui précéda la conférence, le président Wheeler eut la visite d'adieu d'un de ses étudiants sur le point de partir pour Oxford et bénéficiaire d'une des bourses fondées par Cecil Rhodes pour les jeunes gens les plus distingués des pays de langue anglaise. Et ainsi s'affirmait, comme

symboliquement, dans ce départ d'un Californien pour la plus vieille université du Royaume-Uni, grâce à un pionnier de l'Afrique du Sud, ce qui reste, malgré tout, d'unité profonde entre ceux qui participent, de près ou de loin, directement ou non, aux bienfaits de cette puissante civilisation anglo-saxonne, maîtresse aujourd'hui de la moitié de la terre.

Le second souvenir significatif de ma soirée de Berkeley fut l'invitation que le président fit, en ma présence, à un autre prêtre catholique de s'associer, désormais, d'une façon régulière à la vie de l'université. Sur deux mille étudiants qui résident à Berkeley (ceux-là seulement qui suivent les cours de lettres et de sciences), trois cents sont catholiques. La proportion n'est pas, si l'on veut, très grande ; l'archevêque de San-Francisco l'a jugée, à bon droit, suffisante pour attacher à leur service un chapelain spécial, et il a fait choix, pour ce poste délicat, d'un jeune Pauliste de grand savoir, le P. Thomas V. Moore, qui a lui-même fait des études supérieures à Washington et à Leipzig. En même temps il a demandé à ses diocésains, dans une lettre qui est un modèle de raisonnement et de précision, les 75 000 dollars nécessaires pour ériger une chapelle et une salle de conférences.

« Les catholiques, dit-il, comprennent que la religion est indispensable pour la bonne éducation de la jeunesse. Il est en même temps avéré qu'un nombre toujours croissant d'étudiants catholiques fréquentent les universités non-confessionnelles, où la religion n'occupe que peu de place ou point du tout. La conclusion s'impose. Le cercle Newmann, fondé en 1899, sous la présidence du curé de Berkeley, ne peut plus suffire. Il faut qu'un prêtre vive près des étudiants, les assiste à leur arrivée et veille à leur installation, les groupe autour de lui en cercles littéraires ou scientifiques, leur donne par lui-même et à l'aide d'autres

orateurs des conférences qui les intéressent et qui les instruisent, célèbre pour eux les offices du dimanche et y distribue un enseignement vraiment doctrinal. »

Mgr Riordan, au moment de mon voyage, était déjà passé de l'idée aux actes : il avait acheté, à côté de l'Université même, le terrain nécessaire pour bâtir chapelle, salle de conférences et maison d'aumônier. Et ce mouvement est général aux Etats-Unis ; quelle que soit la nuance d'opinion ou de caractère qui distingue les évêques, tous résolvent de même un problème qui se pose en termes semblables : s'il est à désirer que les étudiants catholiques fréquentent leurs Universités propres, peut-on se désintéresser du grand nombre qui, en fait, s'inscrivent dans les autres ? Voilà pourquoi des aumôniers catholiques viennent d'être nommés à Cornell par l'évêque de Rochester, à Columbia par l'archevêque de New-York, à Madison par celui de Milwaukee.

Et nul ne s'étonnera de la sollicitude des chefs de l'Eglise pour ceux de leurs enfants qui sont appelés à exercer le plus d'influence ; mais il importe de remarquer que cette sollicitude, loin de rencontrer le moindre obstacle, trouve au contraire un concours empressé chez les recteurs ou présidents d'Universités, convaincus eux-mêmes, comme tous ceux qui exercent une magistrature quelconque aux Etats-Unis, que la religion est le plus fort auxiliaire de la morale publique et privée. M. Wheeler, par exemple, estima fort simple de m'inviter à prendre encore la parole, quelques jours après ma conférence, devant tous les étudiants, dans je ne sais plus quelle séance de rentrée ; et, comme la brièveté du séjour m'empêchait de le faire, il s'adressa pour le même objet au P. Thomas Moore. Un mois plus tard, à New-York, le président de l'Université Columbia, M. Nicholas Murray Buttler, me demanda une série de confé-

rences religieuses qu'à mon vif regret la nécessité du retour m'obligea de refuser. Vers le même temps, à Harvard, j'entendis le président Elliott faire le discours de rentrée au cercle catholique de ses étudiants, et il assista à la conférence que je donnai moi-même dans une des salles officielles, à la demande du cercle français de son université. Si ce n'était trop les compromettre, ou me compromettre moi-même, j'avouerais bien qu'en France aussi je compte des amitiés dans le haut enseignement laïc. Que dirait-on à gauche, et que dirait-on à droite, si je recevais, si j'acceptais, de pareilles invitations de ce côté-ci de l'Atlantique?



Je reviens aux paysages de la baie de San-Francisco. Il me fut donné de les voir aussi en plein jour, dans une excursion à San-Rafael. Ce nom lui-même, la similitude de végétation, la force, l'éclat et le parfum des fleurs, tout pouvait me faire croire que je voyageais, au printemps, sur notre côte d'Azur; et les hôtes charmants qui nous accueillirent, le P. Stark et moi, entretenaient encore l'illusion, familiers qu'ils étaient avec les coutumes et le parler de France, attentifs à me rappeler la patrie lointaine par les tableaux, les livres, les souvenirs qu'ils me laissaient voir, jusque par le menu même et par les vins de leur table. C'est un coin de France, et de la meilleure France, que cette villa Meadowlands, où les hommes, éditeurs du journal le plus important de San-Francisco, s'entendent en littérature et en art comme en politique, où les femmes ajoutent à l'énergie américaine la douceur catholique, où les jeunes filles sont des élèves de l'Assomption de Paris.

Ce fut pour moi la grande journée de repos au

milieu d'un séjour vraiment trop actif. Au lieu des rues encombrées de la ville commerçante, au lieu de la poussière des ruines et des matériaux de la reconstruction, quelle joie de fouler les allées ombreuses d'un jardin semi-tropical, d'errer parmi les palmiers, les poivriers, les grands géraniums, parmi les arbres et les plantes rares dont nous ne pouvons que cultiver en serre les échantillons malingres, et qui s'étalent ici vigoureux, resplendissants de verdure, d'éclat et de senteur, sous ce climat toujours égal, — égal en sa douceur, — et qui se montrait, par cette fin d'été, aussi pur, aussi frais, aussi tendre, qu'il sait faire chez nous au milieu du plus beau mois de mai! La grâce et la richesse de cette féconde nature me plongèrent en tel enchantement que je me laissai promener en voiture, tout l'après-midi, sur les boulevards de la cité et sur les routes sinueuses des collines, sans retenir, sans remarquer même les noms sonores, hérités de l'Espagne, que portent la plupart des villages, des torrents, des îles. Je me rappelle seulement le contraste des vallées fertiles avec les montagnes desséchées et aussi la joie de découvrir, à chaque tournant de route, des vues toujours différentes quoique toujours admirables. C'est en revenant avec mon P. Stark sur le chemin de fer de Sausalito, puis sur le grand ferry-boat, que j'écoutai les noms des îles *Goat*, *Angell*, *Alcatraz*, cette dernière transformée en forteresse et hérissée de canons; le nom des hauteurs que nous avions parcourues, les *Marine Hills*; et le nom, que je connaissais, celui-là, du mont Tamalpaïs, un des plus beaux points de vue qu'il y ait, certainement, dans le monde. Mon compagnon désigna aussi les villes qui se penchent, en cercle, sur les eaux de la royale baie, et il s'efforçait de m'apprendre à les distinguer : San Anselmo, Casadero, Vallejo, San Pablo, Berkeley, Oakland,

Alameda, et combien d'autres! Mais, au bout de peu de temps, le soir étant venu, j'avais cessé d'entendre mon ami; et une fois de plus je regardais le soleil se baisser solennellement entre deux falaises bleues, sous les tentures pourpres du ciel, pour faire sa belle entrée dans la mer toute scintillante d'or. Et je compris pourquoi ce portique superbe avait nom *Golden Gate* (1).



Est-ce trop de descriptions? Je commence à le craindre et m'en tiendrai là. Je ne raconterai donc pas mon voyage dans le San Mateo County, où j'étais allé voir, un peu rapidement, l'Université Stanford et le séminaire de Menlo Park. Assez d'établissements de ce genre ont pris place déjà en mes notes de voyage. Les deux que nous venons de nommer sont parmi les plus beaux. Stanford a battu le record des plus riches dotations, ayant été fondée, comme nous l'avons dit, par un don privé de 30 millions de dollars, 150 millions de francs (en 1891). Inutile, après cela, d'insister sur sa richesse d'installation et sur l'étendue de ses parcs (2). Les statistiques de 1907

(1) Porte d'or.

(2) A ne prendre que, d'une part, la valeur des terrains et des constructions, de l'autre celle du capital placé, et sans parler, par conséquent, du reste des biens meubles, voici, en dollars, des chiffres, relevés par les statistiques officielles de 1907, qui donneront quelque idée de la richesse des Universités et autres grands établissements scolaires aux Etats-Unis :

	Capital placé	Terrains et constructions
Columbia University (New-York)....	22 189 765	12 500 000
Harvard University (Massachussets).	19 977 912	7 000 000
University of Pennsylvania (Pennsylvania)	9 837 944	5 762 529
University of Chicago (Illinois)......	8 639 297	7 184 677
Cornell University (New-York)......	7 839 874	3 375 086

lui attribuent 1 222 étudiants et 564 étudiantes. A Berkeley, l'Université de Californie en possède, elle, 2 007 et 1 331. Le séminaire de Menlo Park a été l'œuvre de prédilection de l'archevêque actuel de San-Francisco. Il compte seulement 80 élèves ; mais c'est, à y bien réfléchir, un nombre fort appréciable de vocations ecclésiastiques pour un diocèse relativement neuf et pour un pays qui ne porte pas spécialement la jeunesse vers la vie austère. La formation intellectuelle et morale des séminaristes a été confiée aux mains expertes de sulpiciens français et américains. Du côté matériel, les constructions sont assez spacieuses pour prévoir beaucoup plus d'élèves. La propriété, toute voisine de Stanford, est vaste et bien aménagée ; la vue s'étend au loin sur de belles montagnes. Ce fut un cruel chagrin pour Mgr Riordan de voir le tremblement de terre de 1906 détruire une partie de son cher séminaire ; mais

	Capital placé	Terrains et constructions
Northwestern University (Illinois)...	5 024 550	3 170 935
Washington University (Missouri)....	4 809 554	2 205 892
Princeton University (New-Jersey)...	3 196 000	
Brown University (Rhode Islande)...	3 150 532	1 630 556
Darmouth College (New-Hampshire)..	2 700 000	1 450 000
Syracuse University (New-York)....	2 150 326	1 354 382
Tufts College (Massachusetts).......	2 000 000	1 350 000
Massachusetts Institute of Technology (Massachusetts)	1 770 823	1 696 288
Amherst College (Massachusetts)....	1 750 000	1 100 000
Western Reserve University (Ohio)..	1 535 843	1 314 900
Armour Institute of Technology (Illinois).	1 500 000	5 000 000
University of Cincinnati (Ohio)......	1 446 000	1 650 000
Williams College (Massachusetts)....	1 429 237	1 072 706
University of Minnesota (Minnesota).	1 400 000	1 890 000
University of Missouri (Missouri)....	1 240 839	1 265 206
Haverford College (Pennsylvania)....	1 200 000	1 000 000
Lehigh University (Pennsylvania)...	1 182 000	1 250 000
New-York University (New-York)...	1 080 349	2 978 250
Ohio State University (Ohio).......	762 043	2 750 000

là comme dans les paroisses de San-Francisco il s'est remis à l'œuvre avec son courage, son zèle, son intelligence, et déjà la plupart des ruines se trouvent réparées.

Menlo Park et Palo Alto sont sur la route des jolies villes, à noms et à souvenirs espagnols, de Santa-Clara, de San-José, de Monterey. Je n'eus pas la satisfaction d'y aller, non plus qu'à Los-Angeles, cette grande cité de 250 000 habitants, toujours fleurie, toujours souriante, toujours doucement ensoleillée, la plus séduisante peut-être de tout le Nouveau Monde et, par son climat du moins, la digne rivale des plus agréables stations de la Riviera. Je sacrifiai même la vallée de Yosemite, malgré tout ce qu'on sait de la grandeur, de la grâce, de l'étrangeté de ses paysages. Une autre contrée m'attirait plus vivement encore. Obligé de choisir, je préférai à tout le reste le nord de l'Arizona avec ses déserts étranges et ses tribus de vrais sauvages, avec son sublime Canyon du Colorado, la merveille du monde. Les semaines que j'y passai, ainsi que dans le Nouveau-Mexique, m'ont laissé des souvenirs et des impressions que je ne désespère pas de retracer bientôt, mais qui ne rentreraient pas sans beaucoup d'effort dans les cadres d'un livre appelé *l'Amérique de demain.*



Au lecteur fatigué de nos descriptions il reste donc à se dire qu'il aurait bien pu, — à moins que de s'échapper, — en subir davantage. Je ne le ramènerai dans la baie de San-Francisco que pour fixer son attention, du côté du Nord, entre San-Rafael et les hauteurs du Tamalpaïs, sur un édifice plutôt grave, qu'on nomme le pénitencier de Saint-Quentin, et où les tribunaux, juste pendant mon séjour, en-

voient coup sur coup en villégiature pour plusieurs années les premiers fonctionnaires de l'ancienne municipalité. Je ne puis guère ouvrir un journal du soir sans y voir, en lettres énormes, que le maire, le préfet de police, ou de moindres puissances, viennent d'être condamnés à cinq, à trois, à deux ans de prison. Aujourd'hui, le procès en cause a pour objet la corruption de la compagnie du gaz ; on mettait hier sous les verroux le vice-président des téléphones ; on a déjà instruit l'affaire des restaurants et je ne sais combien d'autres.

Il m'est assez difficile de tirer ces questions au clair ; les citoyens de San-Francisco et mon P. Stark lui-même voudraient bien me faire comprendre que ce n'est point là matière aux investigations de l'étranger. Autant que je puis, cependant, connaître les accusations, et sans vouloir du tout décider jusqu'où elles se trouvent fondées à l'égard des personnes en cause, j'essaierai d'en donner un petit sommaire. Comme la municipalité de San-Francisco, à tort ou à raison, passe pour avoir détenu, un peu avant et un peu après le tremblement de terre, le record du *graft*, c'est-à-dire des malversations, ce qu'on a dit contre elle, vrai ou faux, formera comme un répertoire de ce qui est reproché en détail à d'autres municipalités des Etats-Unis. Sans tomber, cela va sans dire, dans tous les abus à la fois, leur gestion prête au blâme, croyons-nous, beaucoup plus souvent qu'il n'arrive en France, et l'importance de leurs concussions est proportionnelle à la richesse des budgets qu'elles contrôlent ou exploitent. Comme l'argent ne manque pas, et comme l'intervention des pouvoirs publics dans la vie de chacun se trouve habituellement réduite au minimum, les bons citoyens ne souffrent guère, au fond, de cet état de choses, et ils aiment mieux payer un peu cher l'indignité de leurs commettants que de

prendre eux-mêmes le souci des affaires communes. Quand les prévaricateurs, cependant, dépassent les limites d'usage, ils se heurtent et se brisent à une triple coalition : ils réunissent à la fois contre eux leurs adversaires politiques, toujours à l'affût ; les honnêtes gens, aussi audacieux que les coquins ; enfin les autorités, généralement fort intègres, qui représentent les Etats ou la Fédération. Alors s'accomplissent d'énergiques répressions, et la vertu règne de nouveau ; elle règne jusqu'à ce que les successeurs se laissent tenter eux-mêmes et provoquent à leur tour des exécutions semblables.

Le maire, M. Eugène Schmitz, le *boss* ou chef des comités électoraux, M. Abraham Ruef, et le chef de la police, M. J.-F. Dinan, qui se trouvaient tous les trois en état d'arrestation lorsque je passai à San-Francisco, — on ne voit pas ce spectacle partout, — avaient déjà été accusés, en 1904, de trafiquer de leur influence ; mais la partie adverse n'avait pu en apporter de preuve suffisante, et le grand jury les avait acquittés en août 1905. Aux élections qui suivirent, peu de mois après, une liste de fusion entre républicains et démocrates fut complètement battue par eux, grâce à l'appui que leur continua le *Labour Union*, l'Union des Travailleurs. Celle-ci ne voulait voir qu'une chose, la hausse des salaires, qui avaient doublé sous leur administration. « Que s'ils mettent de l'argent dans leurs poches, disait le monde ouvrier, ce n'est toujours pas dans les nôtres qu'ils le prennent. » Non seulement ils siégèrent seuls au conseil municipal, mais leurs amis ou leurs créatures occupèrent toutes les autres fonctions éligibles, même le *Board of Supervisors*, Corps des Surveillants, de qui relève le contrôle des fonds ; et rien ne s'opposa plus à leurs agissements.

Alors, s'il faut en croire leurs accusateurs, ce fut

le règne absolu du chantage et de la fraude. Les cabaretiers et les tenanciers de mauvais lieux, pour faire renouveler leurs licences, durent prendre le whiskey, la bière, le champagne, les cigares, des maisons qui avaient partie liée avec le maire et la police. Comme à peu près tous étaient en contravention perpétuelle, pour vente d'alcool aux mineurs, pour entrées secrètes, pour admissions de joueurs ou d'escrocs, pour quantité d'autres délits, force leur était de céder et de choisir la bonne marque, s'ils ne voulaient pas être obligés de fermer boutique. Les « restaurants français » — et ce nom, dans l'espèce, représente pour nous un fâcheux hommage, — les restaurants français se virent accuser, non sans vraisemblance, de facilités excessives en ce qui touche les mœurs ; mais, comme l'accusation ne partait pas précisément du souci de la vertu, elle fut abandonnée aussitôt qu'ils eurent pris pour avocat-conseil le *boss* Abraham Ruef, aux modestes appointements de 10 000 dollars pour deux années. La « protection » de cet avocat et du maire son ami fut rétribuée de façon analogue par quantités de tripots et d'établissements plus ou moins recommandables, si bien qu'à la veille du tremblement de terre, ce chantage était organisé, paraît-il, sur le pied de 250 000 dollars par an. Les conseils du tout puissant avocat furent également prisés à leur valeur par les compagnies qui avaient à traiter avec la ville pour le gaz, l'électricité, les téléphones, les tramways. Il lui serait revenu, de ce chef, — mais pour partager avec le maire et les contrôleurs, — près de 500 000 dollars.

La corruption, le *graft*, descendit, comme on le devine bien, des grands chefs aux petits fonctionnaires, et la vénalité s'infiltra partout. Le plus beau est qu'elle atteignit la police elle-même et que Dinan, son chef officiel, après avoir exclu les officiers probes,

en fit, pourrait-on bien dire, la mieux organisée des bandes de voleurs. Quiconque était pris en contravention savait le moyen très simple d'empêcher les poursuites. Il a même été avancé, mais non pas prouvé, qu'en maintes circonstances, les escrocs n'avaient eu qu'à céder une part de butin pour garder tranquillement le reste. Le tremblement de terre, comme toujours en de pareils cas, s'il provoqua d'admirables dévouements, fut aussi l'occasion d'actes honteux de pillage. La recherche des objets précieux et des métaux de valeur parmi les ruines accumulées, fut presque livrée au hasard, c'est-à-dire en fait, à l'exploitation d'audacieux brigands. La police se garda de les inquiéter, et l'on cite un propriétaire qui ne put faire arrêter des voleurs occupés à enlever de chez lui, — larcin pourtant facile à apercevoir, — quatre bouilloires de cuivre pesant 500 livres chacune : « S'ils ne les prennent pas, dit placidement le commissaire de police du quartier, d'autres les prendront. » Après l'incendie de 25 000 bâtiments, la plus stricte surveillance n'aurait pas suffi à empêcher toute rapine ; il n'y eut, pour ainsi dire, pas de surveillance du tout. Le rétablissement des communications put seul mettre un terme à ce genre de travail, ou du moins le ralentir, après qu'il eut enrichi nombre de voleurs et plus d'un policier.

Il ne fallut pas un médiocre courage au groupe de citoyens qui entreprit d'arrêter ce flot d'abus et de concussions. La vertu y fut pour beaucoup, l'esprit de parti fit le reste ; on réunit des fonds, on agita l'opinion par des meetings et par la presse ; on dressa des pièges aux concussionnaires, et il arriva, en particulier, qu'un des contrôleurs municipaux ayant reçu rendez-vous dans un appartement truqué, accepta des pots de vin en présence de témoins invisibles. Quand la question fut mûre, on la posa nettement

devant les autorités de Washington. L'administration de M. Roosevelt n'était pas pour s'effrayer d'une pareille besogne. La justice fut saisie. Elle poussa les enquêtes à fond; et les amendes, les années de prison, tombèrent dru comme grêle sur les fonctionnaires corrompus et sur leurs corrupteurs mêmes, sur les Compagnies qui avaient avancé les fonds, comme sur ceux qui les avaient reçus. En prison, le tout-puissant *boss*, qui avait fait chanter la ville entière; en prison, le malandrin qui avait eu la police sous ses ordres, quand il n'aurait dû l'avoir qu'à ses trousses; en prison, le maire Schmitz, qui était, semble-t-il, mais ce n'est pas beaucoup dire, le plus innocent des trois. Le nettoyage était complet, et la leçon, de nature, on peut le croire, à servir pour bon nombre d'années. San-Francisco se relevait de ses ruines morales comme il s'était relevé de ses ruines matérielles; c'était, de toutes parts, la résurrection



Malgré l'optimisme qui domine en ces notes de voyage et que je n'ai, certes, pas l'intention de rétracter, attendu qu'il ressort tout naturellement de la rencontre des faits, je reconnais bien, comme on vient de le voir, que les Etats-Unis possèdent leurs défauts et leurs difficultés, ou, si l'on veut, leurs maladies. J'avouerai même qu'ils les poussent souvent, comme le reste, plus loin que nous ne faisons dans la vieille Europe. Mais c'est une justice aussi de convenir qu'avec leur organisme sain, leur énergie, leur confiance, leur civisme, ils triomphent du mal ou de l'obstacle chaque fois qu'ils en prennent conscience et l'estiment dangereux. Les mêmes épreuves, physiques ou morales, qui abattent, quelquefois sans remède, les vieillards et les gens affaiblis, n'atteignent

que pour très peu de temps et à la surface les tempéraments vigoureux et jeunes.

C'est ainsi que l'Amérique n'est pas plus que l'Europe à l'abri des agitations du monde ouvrier. Et ce problème encore se posa sous mes yeux, durant mon séjour à San-Francisco, de la manière la plus accentuée. Le 2 septembre, qui était le jour même où je respirais innocemment les fleurs de San-Rafael, était aussi le *Labour Day*, « jour du travail », ainsi nommé parce que tout le monde s'y repose. C'est, aux Etats-Unis et dans le Canada, une institution analogue à celle de notre 1er mai. Cinquante-cinq mille membres de l'Union Ouvrière, *Labour Union*, défilèrent en deux processions parfaitement disciplinées, et tout se serait sans doute passé dans l'ordre habituel, si l'un des deux cortèges n'avait rencontré, près de la station des ferry boats, une des voitures que la Compagnie des Tramways Unis réussissait à faire marcher depuis de longs mois en dépit d'une grève acharnée. La lutte avait déjà coûté des millions à la Compagnie, qui ne parvenait qu'à des prix fabuleux à embaucher des « briseurs de grève »; et ceux-ci, bien qu'ils fissent toujours leur travail en armes, risquaient perpétuellement leur existence. Les ouvriers avaient, de plus, boycotté les tramways et organisé à leurs frais un service primitif d'omnibus, de pataches, d'invraisemblables véhicules; au risque de perdre un temps très précieux, ni eux ni leurs familles ni leurs amis ne montaient dans les voitures condamnées. Les conséquences de la rencontre que nous avons dite étaient faciles à prévoir. Lorsque l'armée des travailleurs aperçut devant elle un de ces tramways détestés, elle le cribla de briques, et, la police étant accourue, ce fut le commencement des rixes. Elles se renouvelèrent maintes fois depuis midi jusqu'à une heure du matin; et c'était un spectacle singulier,

que celui de ces voitures sans voyageurs essayant de circuler malgré la foule, conduites par quatre hommes, de la Compagnie armés de revolvers, sous la protection d'une police exténuée. Le bilan des échauffourées ne fut cependant pas trop cruel ; il ne se monta qu'à deux morts, sept blessures graves, et vingt-sept arrestations. Mais, encore une fois, ce n'était là que simple escarmouche d'une guerre extrêmement longue et qui connut de très violentes batailles.

San-Francisco est une des villes du monde où la solidarité ouvrière est le plus avancée. Deux grandes organisations tout à fait distinctes, mais alliées entre elles sous le nom de *Labour Union* et capables au besoin d'agir de concert, comme nous venons de le voir dans la double procession du 2 septembre, embrigadent presque tous les travailleurs. Ce sont les *Building Trades*, qui comprennent les maçons, les charpentiers, tous les ouvriers du bâtiment ; et le *Labour Council*, ou Conseil du Travail, qui réunit jusqu'à 105 sociétés d'ouvriers de toutes sortes, imprimeurs, mécaniciens, conducteurs de tramways, et autres. Si l'une de ces corporations a une revendication à faire valoir, son président peut demander, exiger même l'appui de toutes les autres, et les patrons sont obligés de traiter avec lui.

Toujours persuadé que quelques idées nettes sur un seul point sont plus instructives que des vues larges et vagues sur un grand ensemble, je demandai à un très intelligent directeur d'imprimerie et de journal (1) quelle était l'organisation de ses ouvriers et quels rapports l'unissaient à eux :

« Les ouvriers imprimeurs, m'expliqua-t-il à peu près, ont un bureau appelé international, mais qui, malgré ce nom, ne s'étend qu'aux Etats-Unis. En

(1) Le *San-Francisco Chronicle.*

dehors de ce centre général, chaque Etat et chaque ville même possède d'autres bureaux, d'autres branches. Quand un différend s'élève avec un patron, on recourt au tribunal de trois arbitres, désignés l'un par le patron, l'autre par les ouvriers, le troisième par ces deux premiers. L'arbitrage échoue-t-il, c'est le bureau international qui décide et, si la sentence n'est pas acceptée du patron, on recourt à la grève. Ici, ajouta-t-il, nous avons un traité d'arbitrage, valable pour cinq ans, entre le directeur et les ouvriers. Ils en observent les clauses, et nous avons la paix. Nous sommes en quelque sorte garantis contre les grèves. Nous n'employons que des membres de l'Union. Lorsqu'un différend s'élève, ils doivent continuer le travail; s'il s'agit d'une question de salaire et que le bureau leur donne raison, le patron est obligé de payer le surplus depuis l'ouverture du litige. Du reste, ces salaires et le nombre des heures de travail sont fixés par une convention, et ils ne peuvent être changés que d'un commun accord ou par sentence arbitrale. Il y a un mois, les quatre mécaniciens et les trois chauffeurs sont venus me dire qu'ils ne suffisaient pas à leur tâche et qu'il leur fallait des aides. Devant mon refus d'accroître leur nombre, ils déclarèrent qu'ils se mettraient en grève le 15 août. Je fis quérir les registres des ingénieurs, et je m'aperçus que ni mes mécaniciens ni mes chauffeurs n'étaient fédérés. Je refusai simplement de discuter avec eux, et ils durent céder. »

Je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il y avait dans ce fait un assez bon argument pour les syndicats. Mon interlocuteur, qui était jeune encore et d'esprit fort ouvert, en tomba d'accord sans difficulté; et il admit de bonne grâce que les patrons eux-mêmes ont tout avantage à rencontrer en face d'eux, — au lieu d'un prolétariat incohérent et

exposé aux séductions de n'importe quels meneurs — des organisations régulières, puissantes, responsables, ayant des ressources à elles et capables de s'élever peu à peu à cette connaissance des conditions réelles du travail sans laquelle on ne peut espérer de discussions sérieuses ni de traités durables.

Je profitai de la rencontre de ce patron éclairé, pour lui demander ce qu'il pensait de l'extension du socialisme aux Etats-Unis et de ses chances de succès. Il convint que, dans la République américaine ainsi que dans les autres, la diffusion croissante des utopies économiques tient au fait que le peuple, légitimement anxieux de s'instruire des questions sociales, qui intéressent sa vie au plus haut degré, ne trouve guère pour lui en parler que des ignorants, des esprits faux ou des exploiteurs, alors qu'il importerait de mettre à son service, là encore plus qu'ailleurs, tout ce qu'on pourrait trouver de compétences et de dévouements. Mais il ajouta que, malgré cette fâcheuse abstention des gens éclairés, le socialisme rencontrerait toujours, aux Etats-Unis, un obstacle presque insurmontable dans la Constitution même. D'après elle, en effet, ce qui touche aux lois ouvrières rentre dans les questions laissées au contrôle de chacun des Etats; et, sauf pour le petit nombre d'employés ou de travailleurs qui dépendent des pouvoirs fédéraux, le Congrès, ou à son défaut la Cour suprême, renverrait infailliblement aux Parlements particuliers toute discussion sur la limitation des heures de travail, sur les salaires, sur le travail des femmes et des enfants. Il n'y a donc pas, il ne peut même y avoir, aux Etats-Unis, de socialisme politique. Du reste, acheva mon interlocuteur, et je lui laisse la responsabilité de cette information, le Congrès de Washington ne compte pas un seul membre socialiste, et il n'en existe qu'un nombre négligeable chez les représentants ou les sénateurs des divers Etats.

CHAPITRE XIII

LE VRAI PROBLÈME DE DEMAIN : LA QUESTION JAPONAISE

Les difficultés ; la plus grande de toutes. — Trompeuse accalmie. — La question des écoles en 1906 ; arrangement provisoire. — Gouvernements amis et peuples hostiles : les accords de 1908 et les différends de 1909. — Les vraies causes du conflit. — La question des salaires et du *standard of life*. — L'idéal démocratique et la nécessité de l'assimilation. — Importance de l'immigration jaune. — Solutions inefficaces. — Que les gouvernements ne veulent pas de la guerre et qu'elle ne résoudrait rien. — Du rapprochement que produirait la conversion des Japonais au christianisme. — Lenteurs et difficultés de l'évangélisation. Quelques signes d'espoir. — Une solution partielle : l'augmentation du nombre des blancs sur la côte du Pacifique. — Richesses californiennes. — La vraie force des Etats-Unis : un peuple optimiste et libre.

Une difficulté bien plus grave encore que la difficulté ouvrière s'est posée depuis quelque temps à San-Francisco avec une acuité que nulle part ailleurs elle n'avait atteinte. La question japonaise, — on devine qu'il s'agit d'elle, — ne saurait manquer d'être examinée, approfondie même, si possible, à la fin d'un ouvrage consacré à l'*Amérique de demain*. C'en est, pour ainsi dire, la conclusion presque naturelle.

Parmi les différents problèmes, en effet, qui se posent aujourd'hui devant la grande démocratie des Etats-Unis, toujours mouvante et en transformation comme la vie elle-même, le plus grave n'est pas celui des relations entre le capital et le travail, qui se montrent souvent tumultueuses comme ailleurs, mais

que préservent du socialisme l'amour, devenu instinctif, de l'initiative et l'habitude invétérée de la décentralisation. Ce n'est pas non plus, malgré la corruption municipale de plusieurs grands centres, le problème politique; les pouvoirs publics, ayant peu d'attributions, ne sauraient beaucoup nuire, même s'ils n'étaient pas garantis, comme de fait ils le sont, contre leurs propres excès par la vigueur non énervée de la fonction présidentielle et par la vigilance toute-puissante de la Cour suprême. Inutile d'ajouter que les rapports entre l'Etat et les institutions religieuses ne présentent pas le moindre embarras, la règle consistant, depuis longtemps déjà, dans le respect mutuel et l'indépendance. Le vrai, le grand problème aux Etats-Unis, c'est le problème des races, c'est la nécessité de garantir, coûte que coûte, le caractère national contre l'extraordinaire variété de peuples qui affluent chaque année de tous les coins de l'univers. La difficulté de l'assimilation varie, comme il est naturel, selon l'origine des immigrants. Sans entrer dans le détail d'une question qui, à elle seule, demanderait des volumes, on peut d'une façon générale affirmer que tous les blancs, spécialement du nord-ouest de l'Europe, deviennent dès la seconde génération, quand ce n'est pas au bout de quelques années seulement, des Américains accomplis, et qu'il ne ferait pas bon les traiter de nouveaux venus ou de fils d'étrangers. Mais il est jusqu'ici deux sortes d'hommes, les noirs et les jaunes, qui restent réfractaires à l'assimilation; et de là, si j'ose le dire, deux nuages qui projettent leur menace, ou du moins leur ombre grandissante, sur le ciel, par ailleurs très brillant, de la grande République.

Ce n'est pas le problème noir qui nous occupera. Sans compter que nous en avons déjà dit un mot

dans *Au Pays de la Vie intense* (1), il se présente toujours dans les mêmes termes où on l'a maintes fois exposé, et le danger en est limité, puisqu'en définitive nul n'empêchera les Américains de prendre contre lui, si cela devient nécessaire, les mesures qui leur conviendront. La question des jaunes, au contraire, apparaît à la fois comme nouvelle et comme très urgente : écartée depuis peu des cauchemars de l'Europe, elle a émigré vers l'autre hémisphère, vers l'Australie, qui y répond provisoirement par le boycottage; vers l'Amérique du Sud, qui n'en perçoit pas encore l'importance; vers l'Amérique du Nord et spécialement les Etats-Unis, où on la croyait résolue par la loi contre l'immigration chinoise, mais où elle se réveille plus ardue que jamais avec l'arrivée de Japonais nombreux, sobres, habiles, et qui se sentent protégés par une nation puissante. Le péril jaune, cette fois, n'est plus une hypothèse, ni une prophétie, mais un phénomène en voie de réalisation; ce n'est pas l'idée d'un sociologue, ni l'invention de quelques hommes politiques, c'est la rencontre effective et le conflit, on peut dire matériel, de groupements humains fort simples et abandonnés aux forces de la nature; c'est le choc, déjà facile à percevoir, de l'ouvrier japonais et de l'ouvrier américain.



Quand je passai à San-Francisco, au mois de septembre 1907, une certaine accalmie régnait. Sans doute les ouvriers et les petits marchands continuaient à ressentir et à déplorer les effets de la concurrence jaune. Sans doute encore le mouvement anti-japonais, qui alors battait son plein dans la

(1) Pp. 286-296

Colombie Britannique, éveillait en Californie des sympathies profondes, et la presse faisait chorus avec les journaux de Vancouver contre l'Asie envahissante. Sans doute, enfin, l'on ne se montrait pas insensible à l'annonce, toute récente, du voyage qu'allait entreprendre la flotte de l'océan Atlantique alentour du monde, et l'on se promettait bien de fêter comme il conviendrait les navires qui, partis de Hampton-Road à la fin de l'année, devaient, six mois plus tard, quand ils auraient contourné le cap Horn, faire escale à San-Francisco et repartir de là pour montrer aux îles Philippines, au Japon, en Chine, en Europe, ce qu'on peut désormais attendre de la marine américaine. Mais pourtant l'on n'en était plus aux excitations de l'année précédente, alors que beaucoup voulaient, malgré le président Roosevelt et au risque d'allumer une guerre immédiate, interdire aux petits Japonais l'accès des écoles publiques fréquentées par les blancs ; et, d'autre part, l'on ne semblait point songer aux tentatives, qui allaient se produire au commencement de 1909, pour refuser à tous les Asiatiques, non plus seulement l'entrée des écoles communes, mais les droits ordinaires de propriété. Quand, interrogé, comme tout voyageur, par les journalistes, je répondais qu'une guerre entre le Japon et l'Amérique serait une calamité pour les deux pays et un attentat contre le progrès humain, on reproduisait ces déclarations comme très naturelles et sans y opposer de contradiction. Quand, à mon tour, je posais des questions sur les Japonais, les réponses qui m'étaient faites respiraient, à défaut de sympathie, certaine impartialité. Si les Chinois étaient parqués dans leur quartier nouvellement reconstruit, nul ne pensait à les y inquiéter, et aucune voie ne semblait plus tranquille que la rue principale où se groupaient leurs petites boutiques, rue toute

voisine de notre résidence pauliste et qui portait, comme un signe de banalité beaucoup plus que de menace, le nom peu exotique de *Dupont Street.* Et si les Japonais, qui avaient quitté ces quartiers depuis le tremblement de terre, pour se répandre de divers côtés, continuaient toujours à se grouper entre eux, cependant on ne refusait nulle part de leur louer des maisons que, du reste, ils payaient fort cher; les Blancs que choquaient leur voisinage se bornaient à porter tranquillement leurs pénates ailleurs. Bref, le feu couvait sous la cendre, et, à la différence du grand incendie allumé par le tremblement de terre, il n'était pas de ceux qui s'éteignent au bout de quelques jours. On n'était plus en face d'un cataclysme passager, mais d'une cause permanente de troubles, et l'on ne faisait, en réalité, qu'en percevoir les premiers symptômes.



Les Américains ont remarqué depuis peu le péril qui les menace. Jusqu'à ces dernières années, le Japon ne leur inspirait qu'admiration et que sympathie. Ils en aimaient le courage, l'esprit d'entreprise, l'empressement à s'assimiler en toute espèce de domaine les récents progrès. Ils se souvenaient d'avoir, les premiers, en 1854, rouvert au commerce international ce pays qui y était fermé depuis deux siècles, et ils étaient fiers du chemin qu'il avait parcouru depuis. Un peu avant qu'il n'entrât en guerre avec la Russie, en 1903, je les avais trouvés pleins de sympathie pour lui et indignés de l'obstination que mettait Pétersbourg à ne pas tenir son engagement d'évacuer la Mandchourie. Ils avaient applaudi aux victoires nippones et aux démarches efficaces de leur Président pour rétablir la paix. S'ils avaient com-

mencé, au moment du traité de Portsmouth et en serrant les problèmes de plus près, à comprendre que les Japonais, libérés par la défaite russe de leur plus grand souci du côté asiatique, pourraient bien désormais diriger leurs efforts sur l'autre versant du Pacifique, ils n'en avaient pas moins continué d'entretenir avec eux les relations les plus amicales, et ils avaient, malgré l'importance de leur colonie à Séoul, retiré, les premiers de tous, pour complaire au Japon, le représentant qu'ils entretenaient auprès de l'empereur de Corée. Des remerciements officiels furent adressés à ce propos au gouvernement des Etats-Unis, pour « les dispositions amicales dont il témoignait une fois de plus »; et, en retour, l'amitié nippone saisit avec empressement les occasions de se manifester que lui offrirent, un peu plus tard, les voyages de miss Roosevelt, des financiers américains qui avaient joué un rôle si important à l'époque de la guerre, et du secrétaire Taft, considéré déjà comme futur Président.

Chez ceux qui ne jugent encore de la marche des affaires humaines que par les attitudes des personnages officiels ou par les arrangements, même sincères, qui se concluent dans les chancelleries, la surprise dut donc être grande lorsqu'à la fin de 1906 il leur fut révélé soudain qu'entre le Japon et les Etats-Unis des difficultés telles venaient de surgir en Californie, qu'on se demandait si elles n'entraîneraient pas un appel immédiat aux armes. Qu'était-il donc survenu de si grave? Simplement un arrêté du Conseil de l'éducation à San-Francisco, ordonnant « d'envoyer tous les enfants chinois, japonais ou coréens à l'école orientale publique », c'est-à-dire, au fond, prenant les mesures qu'il avait annoncées l'année précédente, pour « ne pas exposer les enfants américains au contact des élèves de race mongole ». Et

il est vrai que de justes réclamations avaient été faites contre l'inconvénient de laisser parmi les jeunes enfants de l'école primaire une quarantaine d'adolescents en retard qui étaient nés au Japon ; mais, comme ceux-là ne formaient, réunis même à quarante autres Japonais au-dessous de quinze ans, qu'une très infime minorité, on conviendra que le péril n'était pas grand et qu'il y avait, en tout cas, pour le conjurer, d'autres moyens que de représenter, par un acte général et aussi retentissant, la race japonaise comme une race inférieure et de fréquentation moralement dangereuse. L'émotion, assez naturelle, que suscita pareille offense dans l'opinion nippone encore exaltée de ses victoires russes, fut sans aucun retard prise en sérieuse considération par le gouvernement de Washington. Fort du traité de 1894, qui assurait aux Américains et aux Japonais en résidence les uns chez les autres le traitement dû aux citoyens de la nation la plus favorisée, le pouvoir fédéral engagea contre les autorités de San-Francisco un procès pour défendre ses propres prérogatives en matière de relations internationales et pour déterminer la limite de souveraineté laissée aux Etats particuliers. On touchait là à ce qui est devenu le point faible de l'admirable Constitution américaine, à cette nécessité nouvelle, dont il faudra bien quelque jour tenir compte, de préciser par quelque article additionnel l'autorité diplomatique du pouvoir fédéral et de lui donner le moyen d'imposer aux divers Etats de l'Union le respect de ses engagements internationaux.

Comme il arrive entre gens pratiques, la question des écoles de San-Francisco fut tranchée en fait sans être résolue en droit. Au bout de cinq mois de négociations, le Conseil de l'éducation retira la mesure objet du litige. Les Californiens, du reste, avaient atteint

le but qu'ils visaient principalement et qui était d'imposer au pays entier un nouvel examen du problème des jaunes, de mettre pour ainsi dire à l'ordre du jour de l'opinion publique la question de savoir s'il n'était pas temps d'appliquer aux immigrants du Japon les mesures d'exclusion qui atteignaient les immigrants de Chine.

Quelques désordres, facilement arrêtés, mais déjà significatifs, avaient accompagné cette première phase du conflit. Du 3 au 24 octobre, les restaurants japonais de San-Francisco avaient été boycottés par le syndicat des cuisiniers et des garçons ; on empêchait les clients d'entrer, on jetait des pierres dans les devantures. Mais une offre opportune de 550 dollars avait déterminé le chef des boycotteurs à ramener le calme. Fait un peu plus grave, quelques agressions furent commises dans les rues contre de notables Japonais, par des gens sans aveu ; elles provoquèrent un avertissement énergique de M. Roosevelt aux autorités de la ville, disant que, si elles ne savaient pas protéger les personnes et les biens des Japonais conformément au droit international, « l'entier pouvoir du gouvernement fédéral serait employé, dans les limites que prescrit la Constitution, à imposer promptement et énergiquement le respect des traités, loi suprême du pays, et à assurer au peuple d'une grande puissance amie le traitement qui convenait sur le territoire des Etats-Unis. »

Les deux années suivantes furent plus calmes, peut-être parce que les syndicats ouvriers de San-Francisco, s'ils conservaient leur hostilité contre la main-d'œuvre japonaise, étaient un peu moins maîtres d'inspirer des actes vexatoires, n'ayant plus dans leur dépendance comme précédemment l'autorité municipale. Mais la ligue d'exclusion des Asiatiques n'en continua pas moins de se développer en Cali-

fornie, parallèlement à celles de l'Oregon, du Washington et de la Colombie Britannique ; et, dans une convention tenue à Seattle au mois de février 1908, elle fusionna avec elles toutes sous le nom de ligue d'exclusion nord-américaine. A l'instigation, sans doute, de cette puissante association, les premières semaines de 1909 devaient voir se reformer tout d'un coup l'orage, et cela au moment où il semblait qu'on dût le moins s'y attendre : quand la grande flotte du périple mondial allait reprendre ses quartiers dans les eaux de l'Atlantique, et juste après que les gouvernements de Washington et de Tokio s'étaient mis d'accord pour supprimer entre eux toute cause de difficulté.

Il importe d'insister sur cette dernière coïncidence. Elle fait clairement ressortir, d'une part la profondeur d'un conflit qui se manifeste ainsi entre les peuples dans le temps même où les gouvernements concluent des ententes publiques, et d'autre part, à ne s'en tenir qu'à l'aspect américain de la question, la gravité intérieure d'une situation qui oppose si nettement le pouvoir fédéral et l'opinion publique de plusieurs Etats. S'il arrivait jamais, — on n'en est point là, — que Washington dût recourir à la force pour imposer aux Etats de l'Ouest le respect de ses traités, ou bien laisser le Japon sous le coup d'une de ces offenses qui entraînent fatalement la guerre, quelle puissance au monde serait capable d'arrêter le cours des destins ?

Le 30 novembre 1908, l'ambassadeur japonais, baron Takahira, et le secrétaire d'Etat, M. Root, échangent à Washington des notes ainsi conçues :

Du baron Takahira à M. Root :

Washington, 30 novembre 1908.

Monsieur,

L'échange de vues qui eut lieu entre nous lors des récents entretiens que j'eus l'honneur d'avoir avec vous, a démontré que le Japon et les Etats-Unis, ayant d'importantes possessions insulaires dans l'Océan Pacifique, les deux pays poursuivent un but, une politique et des intentions communs dans cette région. Croyant qu'un exposé loyal et réciproque de ce but, de ces intentions et de cette politique non seulement tendrait à fortifier les relations d'amitié et de bon voisinage qui existèrent de tout temps entre le Japon et les Etats-Unis, mais encore contribuerait matériellement au maintien de la paix générale, le gouvernement impérial du Japon m'a autorisé à vous soumettre cet aperçu de son interprétation desdits but, politique et intentions communément poursuivis :

1° C'est le désir des deux gouvernements d'encourager le libre et paisible développement de leur commerce sur l'océan Pacifique.

2° La politique des deux gouvernements, sans se laisser influencer par aucune tendance agressive, est dirigée vers le maintien du *statu quo* dans la région susmentionnée et vers la défense du principe des chances égales pour le commerce et l'industrie de toutes les nations en Chine.

3° Ils sont ensemble fermement résolus au respect réciproque des possessions territoriales qui appartiennent à chacun d'eux dans ladite région.

4° Ils sont aussi déterminés à garantir les intérêts communs de toutes les puissances en Chine en soutenant, par tous les moyens pacifiques à leur disposition, l'indépendance et l'intégrité de la Chine ainsi que le principe des chances égales pour le commerce et l'industrie de toutes les nations dans cet Empire.

5° Si quelque événement vient à menacer le *statu quo* tel qu'il est défini ci-dessus, ou le principe des chances égales comme il est mentionné, il reste aux deux gouver-

nements à se mettre en rapports, afin de s'entendre sur les mesures qu'ils pourront juger utile de prendre.

Si ce plan concorde avec les vues du gouvernement des Etats-Unis, je serai heureux d'en recevoir de vous la confirmation.

De M. Root à M. Takahira :

Excellence,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre note d'aujourd'hui indiquant le résultat des échanges de vues qui eurent lieu entre nous lors de nos récents entretiens et définissant l'entente des deux gouvernements en ce qui concerne leur politique dans les régions de l'océan Pacifique. C'est pour moi un plaisir de vous informer que cette expression mutuelle est des plus agréables au gouvernement des Etats-Unis ; car elle est la résultante des heureuses relations entre les deux pays, et elle fournit l'occasion d'une affirmation concise et mutuelle de la politique commune que les deux gouvernements ont si fréquemment déclaré poursuivre en Extrême-Orient.

Je suis heureux de pouvoir confirmer à Votre Excellence de la part des Etats-Unis la déclaration des deux gouvernements.

Et le secrétaire d'Etat reprend ici à son compte, mot pour mot, les cinq propositions mentionnées par l'ambassadeur.

Ainsi les deux gouvernements sont parfaitement d'accord en tout ce qui concerne le développement de leur politique et de leur commerce « dans la région de l'océan Pacifique ». L'Europe applaudit à cet arrangement ; il recueille l'approbation de la presse américaine, des journaux japonais. L'ambassadeur du Mikado déclare officiellement « que ce qui vient de s'accomplir est une transaction entre loyaux amis, qu'il a l'espoir sincère de voir les deux peuples partager la confiance mutuelle des gouvernements, que

le plus bel avenir s'ouvre donc aux relations d'affaires et aux rapports d'amitié ».

Et il en serait peut-être ainsi, en effet, si tout dépendait du commerce et de la politique ; s'il n'existait pas aujourd'hui des nécessités sociales d'un ordre plus profond, plus irréductible ; si, les diplomates et les négociants ayant mis d'accord leurs visées ou leurs intérêts, il ne restait pas à satisfaire aux aspirations et aux besoins du monde qui travaille, du peuple en quête de pain suffisant et de meilleures conditions de vie. En réalité, depuis un an ou deux, le gouvernement de Tokio, pour complaire à celui de Washington, avait bien pu déclarer que l'émigration de ses nationaux serait détournée de l'Amérique et dirigée vers la Corée, Formose, la Mandchourie ; cela n'avait guère ralenti leur mouvement vers les îles Hawaï, ni vers la côte américaine. Et, de son côté, le gouvernement de Washington pouvait bien rappeler l'énergie de son attitude envers les menées antijaponaises de San-Francisco, ou même promettre pour l'avenir plus d'énergie encore ; il restait à savoir jusqu'à quel point les habitants de l'Ouest consentiraient à en tenir compte.

Le doute, sur ce dernier point, ne dura pas longtemps. Dès le commencement de janvier 1909, six semaines après la remise du memorandum, on apprenait que des projets de loi étaient soumis aux Chambres de Californie pour interdire aux Asiatiques, Japonais compris, de posséder des immeubles dans cet Etat, d'être *trustees* de *corporations*, c'est-à-dire membres de conseils d'administration, enfin, comme en 1906, d'envoyer leurs enfants aux mêmes écoles que les blancs. La presse de Tokio, sans se départir d'un grand sang-froid, déclara que le vote de pareilles mesures n'irait évidemment pas sans mettre en péril l'entente qui venait de s'affirmer. M. Roo-

sevelt télégraphia au gouverneur de Californie qu'il eût à user de tout son pouvoir pour empêcher le vote des projets et, s'il le fallait, à y apposer son *veto;* il insista sur le récent accord, qu'on allait compromettre, et dont l'un des avantages devait être, justement, d'empêcher l'immigration en masse des ouvriers japonais. La législature, très républicaine et fort attachée à M. Roosevelt, s'empressa de lui céder sur deux des bills en question, ceux qui interdisaient aux Japonais le droit de posséder des terrains et d'exercer les fonctions de *trustees.* Mais elle vota, au début de février, le bill sur les écoles séparées, qui était bien le plus blessant de tous pour l'orgueil nippon. Le gouverneur protesta et demanda qu'on revînt sur ce vote; le Président menaça de le faire annuler, comme anticonstitutionnel, par la Cour suprême des Etats-Unis. Enfin, après plus d'un mois d'agitations passionnées, M. Roosevelt l'emporta encore, et le 12 février, par 41 voix contre 37, la Chambre californienne, se déjugeant comme malgré elle, rejeta le bill provocateur. Mais on voit à quel petit nombre de suffrages avait tenu la victoire de l'intérêt national sur les passions particulières. Il est à noter, de plus, que l'émotion s'était répandue assez pour que les Chambres du Nevada eussent encouragé de leurs votes celles de Californie à demeurer intransigeantes, et pour que des propositions antijaponaises fussent également soutenues dans les Chambres de l'Oregon, de l'Idaho, voire du Nebraska. C'était donc tout l'Ouest qui menaçait de prendre parti contre les Japonais et de leur refuser des droits accordés sans nulle distinction à n'importe quels émigrants de race blanche, cela, nous le répétons, au début de 1909, immédiatement après l'échange de notes très amicales entre Tokio et Washington.

***

Il faut qu'un antagonisme aussi singulier et contre lequel se brisent impuissantes les plus amicales intentions, les plus formelles ententes des gouvernements, tienne à des causes profondes. L'opinion européenne n'en connaît qu'une seule, la question des salaires, la différence des prix qu'exigent pour un même travail l'ouvrier japonais et l'américain ; et, si ce n'est point là, comme nous le verrons, que s'arrêtent les difficultés, c'est bien de là, en effet, qu'elles partent. Il faut tout d'abord nous en rendre nettement compte.

« Dans l'Ouest américain, écrit un excellent juge, M. Louis Aubert, c'est un heurt entre la main-d'œuvre la plus ambitieuse du monde, la plus exigeante par ses besoins, la plus aristocratique de manières, la plus gâtée de hauts salaires, — et une main-d'œuvre humble, résistante, très capable, et pourtant moins exigeante que la plus basse main-d'œuvre d'Europe (1). » En comparant ce que gagnent, au Japon, les ouvriers du bâtiment, qui sont les mieux rétribués, avec le salaire des mêmes ouvriers à San-Francisco, on s'aperçoit que le travail d'une heure est payé deux fois plus en Californie que celui d'une journée au pays du Soleil-Levant : d'après des chiffres cités au Sénat de Washington, le 7 janvier 1907, les charpentiers gagnent 29 sous par jour au Japon contre 50 par heure à San-Francisco ; les plâtriers, 30 contre 75 ; les tailleurs de pierre, 34 contre 56 et un quart ; les poseurs de brique, 37 contre 75 ; les forgerons, 26 contre 40 et un tiers. Et sans doute l'ouvrier japonais ne se contente point en Amérique de ce qu'il gagnait chez

(1) *Américains et Japonais*, p. 170.

lui ; ce n'est pas pour cela qu'il a émigré. Mais, alors même qu'il triple et quadruple son salaire, il n'atteint pas encore celui des ouvriers blancs, et par conséquent il fait tort à ceux-ci. Arrivât-il, du reste, à gagner autant qu'eux, — et c'est la solution que suggère d'abord un examen superficiel du problème, — il ne leur serait pas un rival moins à craindre ; car, dépensant deux ou trois fois moins, il aurait vite fait, par ses économies, de s'élever au-dessus d'eux. En réalité, les Japonais gagnent toujours moins. Comme ils possèdent maintenant tous les métiers, ceux de leurs compatriotes qui ont su devenir patrons et qui les emploient peuvent soumissionner des entreprises ou exercer le commerce à des conditions notablement plus douces que leurs concurrents américains. Et l'on s'explique par là, soit dit en passant, que les partisans de l'exclusion ne se recrutent plus seulement dans le monde ouvrier : en même temps que les salaires, c'est le négoce, c'est l'entreprise agricole, c'est la profession libérale elle-même, qui se trouvent menacés et qui cherchent à se défendre. Il arrive depuis une dizaine d'années, en Californie et en d'autres Etats de l'Ouest, une classe de Japonais capitalistes qui exploitent des fermes, des magasins, voire des usines, et ils possèdent à San-Francisco un club important.

Mais pourquoi le travailleur asiatique n'entrerait-il pas dans les syndicats, comme y entrent, au bout d'un certain temps et aussitôt qu'ils commencent à s'élever, les travailleurs arrivés d'Europe ?

Le fait est que jamais il n'y entre, qu'il n'en aurait même pas l'idée, et que les syndiqués ne songeraient pas davantage à l'admettre. Il a ses associations à lui, ses groupements fermés, où les employeurs, même américains, sont tout heureux de trouver en nombre suffisant et prête à leurs conditions une main-

d'œuvre que la tyrannie syndicale très souvent les empêche de se procurer ailleurs ; mais de s'unir avec les ouvriers blancs, voilà qui constitue plus qu'une difficulté de rancune ou de jalousie : une impossibilité morale et psychologique. En dépit des erreurs, des passions, des abus qui s'y trouvent mêlés, le syndicat n'est point une simple coalition d'intérêts matériels, un moyen seulement d'obtenir de plus forts salaires ; il est encore, il est surtout, même chez ceux qui ne le comprennent que confusément, un effort collectif pour améliorer la vie, une tendance généreuse et capable, au besoin, de très durs sacrifices, vers un avenir plus heureux, vers plus de bien-être, plus d'instruction, plus de développement moral. Elever le *standard of life*, le niveau de l'existence, voilà, dans le fond, le but que poursuivent les syndicats, surtout en Angleterre et en Amérique. C'est un idéal que ne peuvent pas actuellement comprendre, du moins au même degré, les ouvriers d'Asie. Ils n'éprouvent pas les besoins, ils n'ont pas les aspirations, ils ne connaissent pas les exigences, les ambitions des ouvriers européens, ni à plus forte raison, des ouvriers qui ont laissé l'Europe pour vivre mieux en Amérique, laissé les Etats de l'Est pour chercher, par delà déserts et montagnes, les rivages plus favorisés encore, du grand Océan. Quoi que puisse réserver l'avenir, il existe là un écart formidable entre deux civilisations, entre deux humanités ; et, si les habiles, si les politiques, si les diplomates, réussissent momentanément à le faire oublier, les masses profondes et moins subtiles du monde qui travaille en aperçoivent clairement et en proclament très haut la réalité, surtout lorsqu'elles en souffrent.

***

Mais qu'on ne s'y trompe point. Ce qui est menacé

aux Etats-Unis par l'arrivée des jaunes, ce n'est pas seulement l'idéal d'une classe, c'est l'idéal de la nation elle-même. La principale contribution des Etats-Unis au progrès humain est de former, avec les éléments les plus disparates, un peuple qui ait de l'unité et qui tout entier se gouverne lui-même, sans distinction de fortune, de métier, ni d'origine. Comme les Américains élèvent souvent leurs édifices en matériaux artificiels, mais amalgamés de façon qu'ils égalent ou dépassent la pierre en solidité, ainsi construisent-ils leur nation de toutes sortes d'autres peuples fondus en un seul et qui rentrent invariablement dans la forme essentielle de la démocratie. Tout ce qui résiste à pareille unification et se montre inassimilable compromet le bon fonctionnement de l'ensemble, la santé du corps social, et doit par conséquent être éliminé. Or, l'expérience prouve que, si d'une part toutes les races blanches subissent en une ou deux générations les effets de la puissance assimilatrice dont se trouve douée, à un degré surprenant, la civilisation américaine, d'un autre côté les noirs et les jaunes demeurent impénétrables à cette influence et n'arrivent pas à fusionner avec les blancs.

Et sans doute le problème se pose en termes différents pour les deux races récalcitrantes. En ce qui touche les noirs, la question n'est plus entière. S'ils habitaient encore l'Afrique, une bonne loi d'exclusion trancherait vite la difficulté et, dût la république de Liberia en prendre quelque ombrage, on ne s'en tourmenterait guère. Mais il ne s'agit plus de leur défendre d'entrer ; on les a importés jadis, et ils sont là une dizaine de millions qu'on ne peut ni renvoyer, ni détruire, ni traiter en esclaves, ni même, jusqu'à nouvel ordre au moins, priver de leurs droits civiques. Comment on se tirera de cette difficulté, nul ne le sait encore ; ce qu'on sait bien, c'est que, s'il vient un

jour où elle compromette vraiment la paix nationale, alors on y avisera ; et c'est aussi que, tout en traitant les nègres avec équité, tout en leur facilitant les moyens d'existence et de développement, jamais on ne les laissera, pas même où ils seraient la majorité, contrôler en maîtres les affaires publiques et abaisser jusqu'à eux le niveau de la nation (1). Pour les jaunes, il n'en va point de même. Ils ne sont encore qu'un petit nombre, deux cent mille peut-être ; et il s'agit simplement de ne pas les laisser croître. Mieux vaut, pense-t-on, leur fermer la porte qu'avoir ensuite à les expulser. Les précautions qu'on a prises à temps contre les Chinois, il faut les prendre contre tous les Asiatiques, et avec plus de soin contre ceux d'entre eux qui se montrent à la fois les plus empressés à venir et les plus dangereux par leurs capacités mêmes, c'est-à-dire contre les Japonais. Malgré de vaines apparences, ils ne s'assimilent pas mieux que le nègre. Ils s'assimilent moins bien, en un certain sens, car celui-ci, du moins, aime l'Amérique pour elle-même et la considère comme sa vraie patrie ; eux ne la regardent jamais que comme un champ d'exploitation, un moyen de s'instruire ou de faire fortune. Campés sur ce versant du Pacifique, ils ont laissé leur âme sur l'autre bord, obstinément fidèles à leur premier pays et à ses institutions. Tandis que le noir, malgré tout ce qui lui manque, est cependant un Américain, les Japonais, aussi bien que les Chinois, les Coréens, les Hindous, restent des Asiatiques. Et si jamais ils étaient installés à demeure et gagnaient en nombre, comme a fait la race nègre, l'embarras qu'ils créeraient serait autrement redoutable, puis-

(1) Avec beaucoup d'éloquence, à son ordinaire, M. Henry van Dyke soutient ces mêmes idées dans son *Génie de l'Amérique*. (Un vol. in-12, Calmann Lévy).

qu'ils auraient pour eux, en plus de leur intelligence, la protection d'un puissant empire qui les regarderait toujours comme ses nationaux.

Fût-il même possible de les dominer, que ce ne serait point encore pour les Etats-Unis une solution admissible. Le peuple américain ne veut pas plus de sujets qu'il ne veut de maître; il considère comme essentiel à l'idée de démocratie, qui lui tient à cœur par-dessus tout le reste, non pas l'égalité des situations, qu'il sait chimérique, mais l'égalité des chances, la possibilité ouverte à chacun d'atteindre le meilleur sort et le plus haut rang; et le seul gouvernement qu'il lui plaise d'admettre est celui auquel tous participent, qui est contrôlé par tous, qui travaille pour tous. Qui n'est pas capable de *self government* ne peut pas être Américain. C'est de là, au fond, que vient toute la gravité de la question nègre. Ou, si l'on veut un autre exemple, qu'on étudie aux Philippines les progrès accomplis depuis dix ans sous le régime des Etats-Unis, si admirablement organisé par le gouverneur Taft; on y trouvera la constante préoccupation de former les indigènes à se gouverner eux-mêmes; on les verra appelés peu à peu à contrôler par leurs élus l'administration des villes, des provinces, et enfin de l'Etat lui-même. Au temps de mon séjour dans l'Ouest (août et septembre 1907), la presse américaine rendait compte avec sympathie des premières élections parlementaires des Philippines, et elle enregistrait sans colère que la majorité des votes était allée aux partisans d'une indépendance immédiate (1). Or, ce contrôle des affaires publiques n'in-

(1) Les candidats nationalistes réunissaient 29 119 voix; les progressistes, amis de l'Amérique, en recueillaient 18 142. Une Chambre haute, actuellement nommée par le Président des Etats-Unis et comprenant quatre indigènes sur neuf membres, contre-

téresse pas les Japonais des Etats-Unis, si ce n'est dans la mesure où elles touchent à leurs affaires privées. Et si l'on suppose qu'un jour ils y veuillent prendre part, ce sera pire encore ; ils y apporteront des idées, des préoccupations et des intérêts qui ne sont pas ceux des Américains. Devenus citoyens, par une hypothèse qui est encore loin de se réaliser puisque très peu d'entre eux semblent désirer ce titre et qu'on le leur refuse, devenus citoyens et fixés çà et là, comme ils y ont tendance, en des groupes compacts et fermés, ils constitueront, au cœur du pays, comme autant de forteresses d'un peuple étranger, odieuses en temps de paix, dangereuses en temps de guerre.

Et qu'on ne dise pas qu'en regard des 80 millions d'habitants que compte la République, leur nombre même, 140 000 peut-être, suffit pour qu'ils ne puissent nuire. Sans compter que cette petite colonie s'appuiera, dans ses difficultés, sur le grand Japon, elle ne laisse pas d'être en elle-même fort appréciable pour le peu d'années qu'elle a mis à se réunir ; et, d'autre part, ce n'est pas à la population totale des Etats-Unis qu'il convient de la comparer, mais à la population encore si peu dense de la Californie, de l'Oregon, du Washington, où les jaunes se concentrent et où ils ont, en somme, plus facile accès par mer que les Yankees de l'Est par voie continentale. Est-ce qu'aux îles Hawaï, cette position avancée et indispensable des Etats-Unis dans le grand Océan, refuge et halte nécessaire de la flotte en cas de guerre, les Japonais, à eux seuls, n'étaient pas en 1905 dans la proportion inquiétante de 31 735 sur 48 229 habitants, alors que dans ce total ne figuraient pas plus

balance l'action de la Chambre populaire. Jusqu'ici, du reste, les deux s'entendent assez bien.

de 1 006 Américains? n'est-il pas, en réalité, formidable que les citoyens de l'Union y représentent 2 pour 100 de la population, et les sujets du Mikado 65 pour 100, c'est-à-dire trente fois plus (1)? La proportion, sans doute, dans l'ensemble des Etats-Unis, est en sens contraire; mais il ne faut pas se dissimuler que cette situation heureuse est déjà compromise, et que le pourcentage des jaunes augmente rapidement, la population blanche croissant avec trop de lenteur, surtout en Californie. Exemple inquiétant, les Chinois, malgré les lois d'exclusion, augmentent d'année en année; ils passent par le Mexique, par le Canada, et trouvent, pour la plupart, quelque moyen de fournir la preuve, nécessaire à leur admission, qu'ils sont nés aux Etats-Unis; d'après le calcul d'un juge fédéral, le nombre de ces assertions supposerait, pour être conforme aux réalités, que chaque Chinoise, vivant en Amérique il y a vingt-cinq ans, y eût mis au monde plus de 500 enfants! Que sera-ce des Japonais, s'il leur est loisible d'entrer sans aucun obstacle? Arrivés depuis très peu d'années, ils forment déjà, pour ne parler que des villes, des colonies qui atteignent le chiffre approximatif de 10 000 à San-Francisco, de 7 000 à Seattle et à Los-Angeles, de 4 000 à Oakland; ou, si l'on veut une indication de leur activité, ils possédaient en Californie 224 magasins en 1904, 376 en 1905, 561 en 1906; et le nombre des restaurants exploités par eux était passé en deux ans de 98 à 198; celui des auberges, de 245 à 462.

C'est qu'on a beau ne pas les aimer, on a besoin d'eux! Devant les immenses possibilités du commerce, de l'industrie, et surtout de la culture, la main-

(1) Encore faudrait-il déduire du chiffre américain de 1906 quelques Européens, et rapprocher du chiffre japonais de 31 735 celui de 4 409 Chinois et de 4 683 Coréens.

d'œuvre manque; et ils en apportent. Tandis qu'en vertu même de sa rareté et appuyé sur son syndicat, l'ouvrier blanc impose des conditions vraiment draconiennes, ils offrent, eux, au capital un travail docile et peu exigeant, qui les fait accueillir. Ecartés par le sentiment, ils se voient appelés par les intérêts; tandis que l'idée les combat, les faits sont pour eux. Et d'autant plus ample est le résultat de cette situation qu'elle correspond, chez les Japonais, à une impulsion dans le même sens. Ce n'est point par caprice qu'ils quittent la terre gracieuse et aimée qui est celle de leurs ancêtres; c'est par nécessité, parce qu'elle est trop petite pour les nourrir tous. Ce n'est point par plaisir qu'à Formose et à la Corée plus voisines et où ils sont maîtres, ils préfèrent les lointains rivages d'Amérique, où les attendent la malveillance et l'humiliation; c'est parce qu'ils savent que là ils trouveront moins de concurrents de leur race et feront fortune plus vite; c'est aussi parce qu'ils s'y instruisent mieux, qu'ils y acquièrent une connaissance plus complète de tout ce qui assure la prospérité des individus et de la nation.



A ce double et grandissant conflit de l'idéal et des intérêts, à cet antagonisme qui est à la fois moral et économique, n'y a-t-il vraiment aucun remède, et, s'il en existe, où peut-on le chercher? Des nombreux problèmes qui agitent aujourd'hui le monde, il n'en est peut-être pas de plus grave, s'il est vrai que celui-là nous montre allant à l'encontre l'un de l'autre et exposés par là même à un choc formidable, les deux peuples qui représentent, chacun de son côté, la portion la plus énergique et, à maints égards, la plus avancée des races jaune et blanche, des deux espèces

d'humanité qui, après s'être jusqu'ici partagé la terre, commencent à se la disputer.

Un des héros de Wells, Japonais du vingt-deuxième siècle, suggère une solution qui serait sûrement la plus douce et la plus élégante. « Enfin, dit-il, vous, Européens, vous avez fini par reconnaître que nous aussi, nous étions des blancs ! » De nier ainsi la difficulté est une attitude qui plaît aux philosophes, aux artistes, aux sociologues en chambre, et il se peut que dans deux cents ans elle se trouve, en effet, justifiée ; pour le moment, la réalité est autre, et les deux races sont irréductibles. Du moins elles se croient telles, et par le fait même elles le sont, puisque cette conviction les empêche d'associer leur travail et leur vie de famille, puisqu'elles ne veulent ni loger ensemble, ni faire partie des mêmes groupements, encore moins s'unir par mariage.

Des solutions plus précises et d'apparence pratique sont quelquefois proposées, mais qui ne résistent pas à un examen réfléchi. Telle est, par exemple, l'idée d'une conférence internationale qui soumettrait à des règles convenues les conditions de l'immigration, presque entièrement abandonnées jusqu'ici aux compagnies de transport. Croire à l'efficacité de tels règlements dans le conflit qui nous occupe, c'est oublier que les Japonais n'accepteront jamais d'autres conditions que celles qui seront faites aux Européens, et que, d'autre part, les Etats-Unis, s'ils souhaitent de réduire au minimum l'immigration jaune, éprouvent le besoin, au contraire, d'une forte immigration de blancs. En même temps que, pour une année, ils jugent excessif le chiffre de quinze ou vingt mille Japonais, ils absorbent sans peine, et même avec profit, plus d'un million d'Européens. Mais alors, va-t-on suggérer, qu'on n'emploie pas les jaunes, et ils ne viendront plus ; ou qu'on les paie comme les blancs, et

ceux-ci n'auront plus de raison de se plaindre! Nous avons montré que, dans l'extrême Ouest, ni le capital ne peut se passer d'eux, ni eux-mêmes ne peuvent se hausser aux exigences, d'ailleurs outrées, des syndicats d'ouvriers blancs. Les salaires n'obéissent pas, dans leurs mouvements de hausse ou de baisse, à des lois factices ; ce n'est pas arbitrairement qu'ils se règlent, c'est sur les conditions matérielles et morales d'une société donnée, principalement sur les besoins réellement sentis du monde ouvrier. Des travailleurs de formation et d'exigences totalement différentes ne se feront jamais payer de même.

Doit-on compter sur la guerre pour trancher le différend, et est-ce la force des armes, cette « raison suprême » ou jadis crue telle, qui fera à chacun sa place et mettra tout en ordre ? C'est, au fond, l'idée la plus répandue; et dès que la difficulté traverse une phase plus menaçante, on commence à supputer, jusqu'en Europe, les chances des rivaux probables, l'état de leurs finances et de leur armée, principalement la puissance de leurs flottes, le nombre de leurs cuirassés et de leurs torpilleurs, la qualité de leur commandement et de leurs équipages. A vrai dire, même, on est étonné du sang-froid et de la sagesse que témoignent, au moment des crises, les gouvernements de deux peuples aussi fiers ; on n'en revient pas de voir les précautions qu'ils prennent, les concessions qu'ils s'accordent ; on se demande pourquoi tant d'égards où l'on n'attendait que protestations, et pourquoi des ententes où l'on prévoyait des ultimatums.

Il faut le comprendre et s'en réjouir : à moins d'accidents, qui restent toujours possibles, mais ne sont pas ici plus probables qu'ailleurs, la guerre n'est pas prochaine entre le Japon et les Etats-Unis, parce qu'elle n'est jugée opportune ni à Tokio ni à Washington.

Quoi que prétende une opinion superficielle, ou, en tout cas, localisée, les deux gouvernements ont les raisons les plus décisives de s'opposer au conflit armé. Non seulement ils sont assez sages et assez humains pour n'aimer pas la guerre en soi et pour comprendre les maux affreux qu'elle entraîne même pour le vainqueur; mais, ce qui compte encore plus chez des esprits aussi réalistes, ils ne se sentent ni l'un ni l'autre en état de la faire avec avantage, ils ne sont pas prêts à l'entreprendre, ils ne peuvent sans péril abandonner pour elle les œuvres extrêmement urgentes qu'ils sont en train d'accomplir.

Le Japon a besoin de recueillement et d'une période de paix pour se relever complètement des sacrifices en hommes et en argent que lui a imposés la guerre russe; pour faire fructifier la confiance qu'il a retirée de ses succès et bénéficier de l'élan acquis; pour laisser aboutir les efforts encore bien nouveaux de son peuple vers l'instruction moderne, vers le perfectionnement de l'agriculture, vers le développement surtout du commerce et de l'industrie. Même en ne doutant pas de la victoire, qui cependant doit lui apparaître plus difficile à remporter que sur la Russie, quel avantage obtiendrait-il qui pût valoir ce qu'elle lui aurait coûté, balancer la perte de ses transactions présentes avec les Etats-Unis, compenser le retard apporté aux progrès de tout genre qu'il sent le besoin de réaliser, soit au dedans, soit à l'extérieur?

Voudrait-il prendre pied sur le continent américain? Rêve d'autant plus absurde, qu'il serait déjà très difficile d'y débarquer et presque impossible d'y maintenir un sérieux corps de troupes. S'emparer des îles Hawaï? Ce ne serait point trop malaisé, en effet, mais combien il est préférable d'en continuer la conquête pacifique, en les peuplant de nationaux fidèles! Annexer les îles Philippines? Pour plus tard,

certes, on y compte bien; mais, actuellement, que de peine pour les mettre en valeur et comme il paraît plus sage de laisser ce gros travail aux Américains! Pourrait-on, en outre, s'y maintenir après la conquête, devant l'hostilité certaine des populations et lorsqu'on a tant de mal déjà à dompter la Corée, cette terre convoitée depuis des siècles, enfin réoccupée, et où il importe à tout prix, cette fois, de s'installer pour n'en plus sortir? C'est là, non pas ailleurs, qu'est pour le Japon l'œuvre capitale, celle qui lui assurera, en même temps qu'un riche domaine de culture, un point d'attache et de défense, de pénétration et de conquête sur le grand continent. Or, pour y réussir, étant donnée l'hostilité profonde des habitants, ce n'est pas trop de tout son effort colonial, financier, militaire, politique, surtout si l'on pense à ce que déjà lui impose de souci et de dépenses sa volonté bien arrêtée, malgré l'Europe, les Etats-Unis et la Chine elle-même, d'occuper le premier rang comme influence, prestige et affaires, en Mandchourie et dans tout le Céleste Empire. Il est possible que l'ambition nipponne se complaise d'avance dans l'établissement d'une domination qui comprendrait du côté asiatique toutes les îles, et peut-être même tous les rivages du Pacifique-Nord, depuis les Philippines, ou, qui sait? depuis les îles de la Sonde, jusqu'aux Aléoutiennes et au détroit de Behring. Mais les hommes qui dirigent avec tant de sagesse les conseils du Mikado savent bien que, pour réaliser une si vaste ambition, il ne suffit pas de quelques victoires navales.

Le gouvernement des Etats-Unis n'est pas moins éloigné de vouloir aujourd'hui la guerre; et, si la fière impétuosité de M. Roosevelt a toujours su se contenir, témoigner même de constants égards dans les rapports avec le Japon, ce n'est pas de son successeur que l'on

peut redouter une attitude provocante. Prudent et pacifique par nature, M. Taft a, de plus, l'avantage de connaître à fond et directement tous les aspects du grand problème. Sans compter qu'il fut ministre de la guerre, il a organisé les îles Philippines au nom des Etats-Unis, il a fait plusieurs séjours au Japon, il a visité la Chine, la Russie, l'Europe, et l'on peut dire que ce chef électif d'une démocratie a été préparé au gouvernement de son pays comme pas un successeur de monarque héréditaire. Enfin il est allé, quelques semaines avant de prendre les rênes du pouvoir (ce qui n'est point, à la Maison Blanche, une vaine métaphore), se rendre compte par lui-même de l'état des travaux dans l'isthme de Panama. Ce dernier soin est significatif. Là gît présentement le nœud de la question. Tant que les deux océans ne communiqueront pas, tant que la flotte américaine restera coupée, les Etats-Unis tâcheront d'éviter la guerre. Leur marine, à tout prendre, équivaut, réunie, à celle du Japon, sur laquelle elle l'emporte même par le nombre des unités, quoique peut-être inférieure par les équipages; mais la plupart des navires de guerre stationnent dans l'Atlantique, et il leur faudrait de longs mois, en faisant le tour du cap Horn, pour arriver sur l'éventuel champ de bataille. Dans quelques années, ce sera, grâce au canal, une affaire de trois semaines; et les chances, de ce chef, seront devenues égales (1). En réalité l'on pense qu'elles auront fait mieux, et

(1) Le président Taft, en voyage officiel dans l'ouest pendant l'automne de 1909, parla plusieurs fois du Japon en termes des plus amicaux. Il n'en a pas moins répondu au gouverneur Gillett, de Californie, qui exprimait le désir — à Sacramento, le 6 octobre, — de voir porter à 16 ou 18 cuirassés la flotte chargée de défendre la côte du Pacifique : « Vous oubliez que le canal de Panama sera percé dans quatre ou cinq ans, et qu'il nous permettra d'assembler deux fois plus de navires. »

que les arsenaux américains auront pris une grande avance... Jusque-là la prudence ajoute ses conseils à ceux que prodiguent déjà un amour, d'ailleurs sincère, de la paix, et la crainte, efficace chez un peuple pratique, d'arrêter les affaires.

Un jour, sans doute, le développement commercial du Japon et des Etats-Unis créera entre eux une rivalité analogue à celle qui aujourd'hui mine sourdement les rapports de l'Angleterre et de l'Allemagne, et ce sera là une cause possible de guerre, le principe d'une hostilité, non plus localisée, mais vraiment nationale; déjà, moins d'un an après le solennel échange de notes amicales que nous avons rappelé, les arrangements spéciaux du Japon avec la Chine au sujet de la Mandchourie inquiètent assez les négociants américains pour qu'il faille demander à Tokio si le fameux régime de la porte ouverte signifie que par cette porte les marchandises nippones entreront avec privilèges. Mais enfin, la rivalité ne commence qu'à naître, et diverses causes la viennent atténuer. Bien que, par exemple, la marine marchande des Etats-Unis souffre de la concurrence que lui font les paquebots japonais grâce au moindre coût de leurs équipages, cependant, comme les besoins grandissent encore plus vite que les ressources sur les rivages infinis de l'océan Pacifique, les moyens de transport, d'où qu'ils viennent, et les débouchés, où qu'ils s'offrent, font le profit de tout le monde; chacun des deux peuples est pour l'autre le meilleur client, et tous deux sentent que ce n'est pas trop de leur commun effort pour mettre en valeur le champ incommensurable qui s'étend devant eux.

Mais, pour n'être pas probable avant plusieurs années, cinq, dix, peut-être davantage, la guerre, à cause des éléments naturels et irréductibles qui sont à la base du conflit, ne pourra pas toujours être

évitée. Et d'ailleurs on s'y prépare, ne serait-ce, conformément au dicton, qu'afin de maintenir la paix. Que les deux peuples travaillent à augmenter leurs flottes, nul ne l'ignore. On sait aussi que les Japonais s'appliquent à faire de Formose une base navale de premier rang, avec une station de torpilleurs et de puissantes batteries. Les Américains, de leur côté, agrandissent leurs chantiers, surtout sur le Pacifique, et fortifient, en même temps que les points stratégiques de leur littoral et des Philippines, la position si importante, mais si exposée, qu'ils occupent aux îles Hawaï. Leur budget 1908-1909 a prévu un accroissement de dépenses de 180 millions pour la guerre, de 130 pour la marine, et rien n'annonce qu'ils veuillent s'en tenir là. Comme puissance navale, ils viennent immédiatement après l'Angleterre, dépassant l'Allemagne même, et nous à plus forte raison, soit en effectif réel soit en constructions projetées.

Si donc il fallait attendre des armes la solution du problème, ce pourrait n'être qu'une question de temps et de patience. Mais il est clair que, quelle que soit l'issue de la rencontre, elle n'aura rien de définitif. Aucune des deux puissances ne saurait anéantir l'autre ni la mettre complètement sous le joug. Le vaincu ne songera qu'à la revanche, et l'on n'imagine pas que sa précédente antipathie pour les adversaires deviendra de l'amour aussitôt qu'ils l'auront battu. Or, l'un des deux fût-il comme anéanti, le problème, au fond, resterait entier : il n'y a pas seulement en cause le Japon et les Etats-Unis, mais, au sens le plus large des mots, tout l'Est contre tout l'ouest de l'océan Pacifique (1). Après comme avant la

(1) Si, contrairement aux traditions et aux instincts des peuples anglo-saxons, l'Australie s'est imposé, en 1909, le joug de la

guerre il restera en présence deux races, le monde blanc contre le monde jaune, c'est-à-dire, ainsi que nous l'avons vu, deux humanités qui ne se comprennent pas et qui ne peuvent pas se fondre.



Le rapprochement qu'il n'y a pas lieu d'attendre de la guerre, pourrait-on l'espérer, dans un avenir plus ou moins éloigné, d'une conversion des Japonais au christianisme?

Il n'est certainement pas de plus profond obstacle à l'assimilation des jaunes et des blancs que la différence extrême de leurs âmes. Très opposée est leur nature physique, mais bien davantage leur nature morale, puisque plus ils vivent ensemble, plus ils se sentent divers, et qu'après les rapports faciles des débuts, rapports que, de bonne foi, l'on croyait intimes, on s'aperçoit très vite qu'une cloison de glace sépare les idées et les sentiments. C'est que, — dans la mesure où l'on peut essayer de comprendre et de résumer des questions aussi mystérieuses, — il y a, d'un côté, des siècles de christianisme, avec l'idée profonde, sinon claire, de la *personnalité* appliquée au concept de Dieu même, qu'elle rend plus accessible, et au concept de notre nature, à qui elle attache une telle dignité qu'une âme en arrive à valoir des mondes, bien plus encore, la mort même d'un Dieu. Et il y a, d'autre part, des siècles de bouddhisme, avec le rêve de se fondre dans le grand Tout vague; des siècles de confucianisme, avec un esprit de routine qui empêche le progrès intérieur; mais principalement des siècles de shintoïsme, avec la pensée de ne vraiment compter

conscription, ce n'est pas contre d'autres ennemis éventuels que les Japonais ou, plus tard, les Chinois.

qu'en fonction de l'être collectif, avec la volonté, d'ailleurs grande et noble, de ne se regarder, vivant ou mort, que comme un élément de la race qui dure, une chose qui doit contribuer à la gloire de l'Empereur, fils du Ciel, incarnation visible de la divinité et de la nation (1).

De ces différences primordiales, intimement liées à la formation religieuse, on en tirerait aisément d'autres par voie de déduction, et l'observation y ajouterait celle-ci, qui n'est peut-être pas des moins importantes : la secrète irritation de ne pouvoir se comprendre et de constater, tout en se méprisant, qu'il faut tenir compte les uns des autres. Mais ce n'est pas ici le lieu de tant philosopher, et peut-être voudra-t-on reconnaître, sans qu'il soit besoin de creuser plus à fond, qu'un grand pas serait fait vers le rapprochement le jour où blancs et jaunes, pénétrés d'Evangile, se regarderaient comme les enfants d'un même père céleste, les disciples du même Christ, des frères obligés de s'aimer, des âmes rachetées ensemble à un prix infini, solidaires de mérites et d'expiations, ayant même origine, et destinées à jouir

(1) De ces trois doctrines, c'est le bouddhisme qui répond le mieux à l'idée que nous nous faisons d'une religion. Introduit au Japon vers le sixième siècle de notre ère, il y a joui de la plus grande faveur jusqu'à la révolution de 1868, qui a restauré le pouvoir impérial. Celui-ci a, depuis lors, beaucoup plus favorisé le shintoïsme ou culte des ancêtres, qui s'adresse principalement à l'Empereur, mais sans exclure les héros, les hommes éminents, les soldats morts en combattant; il est le grand obstacle à la foi chrétienne, en tant qu'il paraît la reléguer, parce qu'incompatible avec le culte des Empereurs, au rang d'une religion antinationale. Quant au confucianisme, qui fut importé aussi vers le sixième siècle, il constitue, au Japon comme en Chine, un code de morale sociale plutôt qu'une religion; tout ce qu'il recommande peut se résumer dans la loyauté envers l'Empereur, la fidélité et l'obéissance des inférieurs à leurs supérieurs, des enfants aux parents, des serviteurs aux maîtres.

ensemble, tout en restant personnelles, de l'union bienheureuse à la vie d'un même Dieu. Ou, si l'on objectait que l'Evangile n'empêche pas l'inimitié entre les chrétiens, je répondrais que leurs divergences n'ont pourtant rien de comparable à celle qui nous inquiète ici, et qu'au surplus l'accord entre eux a toujours dépendu, pour une très grande part, de la fidélité qu'ils montraient à suivre l'idéal commun.

Mais, s'il est vrai que l'entrée des Japonais dans le christianisme contribuerait très efficacement à rendre possible leur fusion avec la race blanche, où en est aujourd'hui cette œuvre capitale, et l'Evangile est-il en voie de se faire accepter au Japon, tout au moins d'une élite morale qui répandrait autour d'elle, par une sorte d'heureuse contagion, l'essentiel de nos idées et de nos sentiments? Il s'en faut qu'à pareille question la réponse des faits soit encourageante. Cent cinquante mille chrétiens peut-être sur cinquante millions d'habitants, voilà le bilan religieux du pays que saint François-Xavier évangélisa avec de si remarquables succès au seizième siècle. Le catholicisme, implanté par ce grand apôtre, et qui avait gagné un million d'adeptes, fut étouffé dans le sang par la persécution de 1614; quand, après deux cent cinquante ans d'exclusion absolue, nos missionnaires purent revenir au Japon (1860), ils trouvèrent trente mille catholiques restés fidèles, dans le secret, à leur ancienne foi; et les conversions, depuis lors, c'est-à-dire dans l'espace de plus d'un demi-siècle, n'ont fait que doubler ce modeste nombre. Les différentes sectes du protestantisme, avec des ressources huit fois plus grandes en hommes et en argent, mais sans s'appuyer sur un premier contingent d'adeptes, sont parvenues dans le même intervalle à égaler à peu près les chiffres catholiques. Un évêque russe, nommé Nicolas, d'un zèle et d'une habileté hors ligne, en s'entourant de con-

vertis qu'il a faits catéchistes et même prêtres sans obligation de célibat, a su conquérir, lui seul, environ trente mille âmes à l'Eglise orthodoxe. Et voilà, toutes confessions chrétiennes réunies, l'état présent de l'évangélisation chez les Japonais : trois baptisés pour mille païens.

Si nous cherchons quelles causes pourraient expliquer la médiocrité ou du moins la lenteur de ces résultats, nous en trouvons une première et fondamentale dans ce fait que les Japonais regardent le christianisme comme une religion étrangère, la religion de ces blancs, dont ils ont bien voulu accepter les sciences et les industries, parce qu'elles l'emportaient trop clairement sur les leurs et qu'elles étaient indispensable à leur avancement matériel, mais dont les croyances, les inclinations, les mœurs, ne leur paraissent supérieurs en aucune façon. Et il est bien certain que pour la dignité de vie, la pratique religieuse, les préoccupations morales de n'importe quel ordre, les voyageurs, négociants, marins, d'origine chrétienne, qui fréquentent le Japon, ne sont généralement pas faits pour y donner de notre foi une bien haute idée. Il en va autrement, par bonheur, des missionnaires de toute confession ; mais l'impression plus favorable que ne manquerait point de produire leur vertu, est tristement contrebalancée par leur diversité même et par l'opposition de leurs enseignements : pour des infidèles que l'Evangile commencerait d'ébranler, rien de troublant comme de le voir tiré en des sens contraires par ceux qui viennent le proposer.

Or, les difficultés seraient déjà bien assez grandes sans cette contradiction. La masse est retenue loin du christianisme par les mœurs et les habitudes ; et la chasteté durant la jeunesse ou dans le mariage monogamique suffirait, parmi les autres exigences

de notre loi, à la rendre peu engageante. D'un autre côté, l'élite savante ou soi-disant telle n'a guère lu, en faits d'ouvrages religieux, que les écrits de nos incroyants ou de nos hypercritiques; son information, assez étendue, mais superficielle, suffit tout juste à lui faire connaître les objections, sans la rendre désireuse ni capable d'entendre les réponses. Et il est triste de constater que ces réponses mêmes ne leur seraient pas toujours faciles à trouver; les rares bons livres ne sont pas traduits, et ce ne sont pas tous les missionnaires qui peuvent expliquer l'histoire des religions, résoudre les problèmes d'exégèse biblique, discuter l'*Essence du christianisme* ou la *Religion de l'esprit*, détruire les insinuations de Renan et d'Anatole France, réfuter le positivisme anglais, le relativisme allemand, l'évolutionisme et le monisme presque universels, abattre par le raisonnement, ou en touchant le cœur, ce dédain transcendant de la foi que les petits Japonais ont rapporté de Berlin ou de Paris et qu'ils tiennent pour inséparable de la vraie formation moderne.

Faudrait-il donc désespérer de la conversion des Japonais au christianisme ? Nous constatons, en essayant d'en comprendre les causes, qu'elle procède jusqu'ici avec grande lenteur; cela ne veut pas dire que nous la jugions impossible. Des trois principaux obstacles auxquels se heurte l'Evangile, dans l'ordre intellectuel, moral, national, il n'en est pas un seul qui ne soit lui-même battu en brèche par des influences contraires et destiné avec le temps à s'affaiblir. Les difficultés rationnelles qui, du reste, n'atteignent que les classes cultivées, perdront de leur vigueur à mesure que des études plus approfondies guériront les savants de leur infatuation, et à mesure aussi que l'apologétique chrétienne se fera plus convaincante. En second lieu, s'il est vrai que

la morale chrétienne, par sa valeur même et par sa pureté, rebute des natures accoutumées à se satisfaire sans beaucoup de scrupule, il est également certain que le besoin d'une loi qui s'impose et d'un frein contre les passions devient de plus en plus conscient chez ceux qui dirigent aujourd'hui le Japon et qui s'effraient, non pas sans motif, du désarroi jeté dans les mœurs par la rapidité des transformations de tout genre, par l'affaiblissement des croyances anciennes, par la disparition brusque d'une société féodale, où chacun se reposait sur tous et vivait de coutumes, par l'avènement enfin d'une civilisation industrielle qui oblige les individus à trouver en eux-mêmes, dans des convictions personnelles, leur vrai, leur seul point d'appui. Et, avec la même simplicité qu'il mettait naguère à demander partout des officiers ou des ingénieurs, voici que le gouvernement réclame maintenant des professeurs de morale, et qu'il convie ses fonctionnaires à en faire donner des leçons publiques par tous les maîtres qui en seront capables, quelle que soit leur philosophie ou leur religion. Que de cet appel significatif les partisans et les ministres de l'Evangile ne se trouvent pas exclus, mais qu'au contraire les dirigeants éclairés commencent, dans le fond d'eux-mêmes, à compter sur ceux-là plus que sur les autres, c'est une preuve déjà que l'origine étrangère du christianisme n'inspire plus autant de préjugés.

Ajoutons que ce qui en reste eût vite fait de disparaître si les missionnaires venus du dehors pouvaient bientôt laisser la place à des catéchistes, à des prêtres, à des évêques indigènes. L'esprit de sacrifice, le zèle, la sobriété du peu de convertis qu'on a jusqu'ici associés au ministère religieux, témoignent de la confiance qu'il est juste de mettre dans l'avenir d'un clergé autochtone. Après tout, quelle nation, dans le

passé, est devenue ou restée chrétienne en suivant d'autres méthodes? Du jour où l'on aurait clergé et épiscopat japonais, le Japon passerait vite au christianisme et, converti lui-même, il évangéliserait mieux que nous ne pouvons le faire, la Corée, la Chine, tout l'Extrême-Orient (1). Mais que personne n'aille soupçonner un reproche sous ces vœux. Il s'en faut tellement qu'au contraire nous tenons à dire qu'ils commencent à se réaliser. A la fin de décembre 1906, les quatre diocèses catholiques du Japon comptaient, pour 60 282 fidèles, 4 évêques et 119 missionnaires étrangers, mais aussi 32 prêtres indigènes; les sectes protestantes, qui sont au nombre d'une vingtaine, comptaient, pour 62 862 adeptes, 889 missionnaires étrangers et 1 379 ministres ou catéchistes japonais (2). Dans les missions catholiques de Chine, le nombre des fidèles était en 1907 de 880 000, et celui des prêtres indigènes, de 521, dépassant quelque peu celui des prêtres étrangers. Pour faible qu'apparaissent de tels chiffres lorsqu'on les compare à celui des populations, ils ne laissent pas d'entr'ouvrir quelque perspective sur un avenir plus favorable, et ils suffisent à prouver, tout au moins, qu'il n'y a rien de foncièrement incompatible entre la race jaune et l'accession au culte ou au sacerdoce chré-

(1) C'est aussi une idée répandue chez les catholiques des Etats-Unis, que leurs prêtres réussiraient mieux que d'autres à convertir les Japonais. On ne tardera peut-être pas à le savoir, car l'Eglise américaine sera bientôt en mesure de collaborer activement à l'œuvre des Missions.

(2) On se fera une idée exacte de l'état du catholicisme au Japon en feuilletant les *Missions catholiques*, les *Annales de la propagation de la foi*, les bulletins des diverses sociétés de missionnaires comme l'*Apôtre de Marie*, ou en lisant l'excellente conférence de l'abbé Lebon (Paris, Beauchesne) sur l'*Apostolat par l'Education au Japon.* Nous signalons, d'autre part, comme très instructif le livre de M. Raoul ALLIER sur le *Protestantisme au Japon.* (Chez Félix Alcan.)

tiens. C'est ce que, d'ailleurs, ne sauraient refuser d'admettre ni les croyants, pour qui l'Evangile est destiné à toutes les nations, ni les historiens ou observateurs impartiaux, qui l'ont toujours vu, dans la suite des siècles, s'adapter, sans fléchir, aux formes les plus diverses de civilisation.



En attendant que ce vaste mais lointain espoir devienne une réalité et que, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, confondus alors et rejoints de telle sorte qu'on ne sache plus à quels rivages en donner les noms, la lumière de l'Evangile se soit levée sur tous les peuples et les ait amenés à se comprendre, il reste à considérer une solution beaucoup plus modeste et uniquement locale, mais qui, à défaut d'autres, mérite pourtant qu'on y réfléchisse : je veux parler de l'atténuation qu'apporterait au conflit des deux races, sur la côte américaine du Pacifique, et spécialement en Californie, une prédominance plus marquée, un accroissement plus rapide de la population blanche.

C'est le procédé même par où les Etats-Unis ont pu conjurer les menaces de la question noire, le nombre des blancs, grâce aux immigrants d'Europe, augmentant toujours en proportion très supérieure à celui des nègres, bien que ceux-ci soient plus prolifiques. Il est vrai que, dans ce cas, l'on doit aussi tenir compte de l'infériorité intellectuelle, et qu'il n'en serait point de même pour les Japonais, aussi adroits, aussi laborieux, et moins dépensiers que les Américains; mais c'est une raison de plus pour ceux-ci de maintenir et de développer autant que faire se peut leur avance numérique, incomparablement plus forte à l'égard des jaunes qu'à l'égard des noirs. Qu'ils accélèrent, dans les territoires qui com-

mencent à être menacés, l'arrivée d'habitants de race blanche, et qu'ils y attirent par tous les moyens leurs compatriotes de l'Est ou les Européens. Arrivât-on seulement à maintenir par là les proportions actuelles qui, sauf pour Hawaï, sont encore excellentes, les dangers de l'immigration jaune se trouveraient presque conjurés, ou du moins ils resteraient réduits à ces inconvénients et à ces ennuis qui ne peuvent pas troubler à fond la vie d'un grand peuple.

Si abondante qu'on la suppose ou qu'on la provoque, l'affluence des blancs ne saurait avant longtemps dépasser les ressources de tout genre que possède la côte du Pacifique. Les richesses du Washington et de l'Oregon sont encore presque neuves et apparaissent comme inépuisables ; le chiffre de deux millions et demi d'habitants que comptent ensemble ces Etats pourrait être décuplé sans y appauvrir personne, et c'est à peine s'il suffirait à en mettre en valeur tout le sol cultivable, toutes les forêts, toutes les mines, toutes les eaux fécondes et navigables. Quant à la Californie, l'Etat le plus menacé par les jaunes, elle n'offre pas, bien que fréquentée depuis plus longtemps, moins de chance que les deux autres aux travailleurs sérieux qui viendraient y gagner leur vie ; et c'est ce que je voudrais montrer ici avec plus d'insistance, après m'en être convaincu moi-même par ce que j'ai pu voir ou entendre durant les quelques semaines de mon séjour et par les documents, de facile accès, que distribue fort généreusement le comité de promotion de San-Francisco.

Depuis sa découverte par Fernand Cortez, en 1536, jusqu'à son annexion par les Etats-Unis, en 1848, l'année même où John-W. Marshall y trouva des gisements aurifères, la Californie n'avait accompli que d'assez lents progrès. Elle fut alors, comme tous les pays de mines d'or, l'objet d'un engouement

extraordinaire, mais incapable de survivre aux riches exploitations des premières années. Aujourd'hui le précieux métal, qui a fourni en tout huit ou neuf milliards, donne encore un nombre respectable de millions par an; mais il s'y est adjoint heureusement des ressources plus normales, et l'on s'est aperçu que la vraie richesse, en Californie, comme dans le champ du fabuliste, consiste à cultiver le sol où sont signalés des trésors enfouis. Dans ce vaste Etat, large en moyenne de 200 milles et long de 800, il est vrai que 60 millions d'acres consistent en montagnes et déserts inaccessibles à la charrue, mais là même le bétail trouverait plus de pâturages qu'il n'en peut brouter; et il reste 40 millions d'acres propres à la culture. Les glaciers et les neiges de la Sierra-Nevada alimentent, sans danger d'épuisement, des cours d'eau et des réservoirs naturels qui assureront autant qu'on le voudra l'irrigation des contrées où la pluie est insuffisante; et il est juste de reconnaître que d'admirables travaux s'exécutent pour en profiter (1). Cependant, à tout prendre, et qu'il s'agisse des terres naturellement fertiles ou de celles qui peuvent le devenir, la proportion des parties cultivées demeure extrêmement faible; des millions et des millions d'acres continuent d'attendre l'arrivée du colon, et la population totale, qui n'est pas tout à fait de deux millions et demi, pourrait doubler et quadrupler sans excéder en rien les possibilités, comme on dit là-bas, de ces riches territoires.

Ce n'est pas, il s'en faut, que l'on n'ait rien fait jusqu'ici pour les mettre en valeur. D'après les statistiques publiées l'année de mon séjour, en 1907, l'Etat comptait, — en dehors des noyers, figuiers,

(1) Ces grands travaux sont résumés avec précision par M. Pierre Leroy-Beaulieu dans l'*Economiste français* du 30 octobre 1909.

oliviers, considérés comme des productions spontanées, — trente millions d'arbres à fruits : pommiers, abricotiers, cerisiers, pêchers, poiriers, orangers, citronniers. La vigne y donne d'excellent raisin de table, bien qu'on ne sache guère le favoriser, et des vins qui, déjà renommés, pourraient, avec des soins semblables à ceux de France, acquérir très probablement la valeur de nos crus. Même soumis à une culture assez primitive, vignobles et vergers rapportent en moyenne 250 dollars l'acre ; avec une culture intensive, ils rapporteraient, et le font quelquefois, jusqu'à 1 000 dollars. L'exploitation des forêts donne 8 500 000 dollars de bois pour la construction, et autant pour les autres usages. L'arbre rouge de Californie n'existe pas ailleurs, et les dimensions qu'il atteint en font une curiosité qui attire les touristes ; il en est dans lesquels on a creusé un tunnel pour le passage des voitures. Et ils sont si nombreux qu'en continuant d'en abattre, comme on le fait, quatre cent millions par an, il faudrait, même s'ils ne se reproduisaient pas, deux siècles et demi pour qu'ils disparussent. L'élevage, si on le voulait bien, réussirait aussi parfaitement en Californie ; avec ce climat tempéré, qui presque partout reste le même en hiver et en été, — à tel point que les vêtements de janvier servent au mois d'août, — on peut laisser les troupeaux au grand air et à une nourriture plus saine tout le long de l'année, économisant ainsi la dépense du foin et de l'étable. Cet avantage commence, du reste, à être compris d'un nombre de colons déjà appréciable, mais qu'on voudrait voir augmenter plus vite.

Et que d'autres moyens de faire fortune attendent les trop rares fermiers ! Ne suffit-il pas d'indiquer, par exemple, que la Californie envoie tous les ans au dehors une vingtaine de millions pour les œufs et

les poulets qu'il serait si facile de produire sur son territoire? Mais, pour n'insister que sur les sources de richesse les plus importantes maintenant, constatons que l'industrie, magnifiquement favorisée par les gisements de gaz naturel ainsi que par la force hydraulique dérivée en surabondance des torrents de la Sierra, donne déjà pour plus de quatre cents millions de dollars par an d'objets manufacturés; ajoutons que l'exploitation minière n'est pas limitée à l'or, mais s'étend à quantité d'autres substances, comme le cuivre, le pétrole, les glaises, pour atteindre une valeur totale qui était en 1906 de cinquante-quatre millions de dollars; enfin n'oublions pas que tous ces produits, aussi bien que ceux de la culture, trouvent un écoulement facile dans quatre lignes transcontinentales et dans les services de paquebots qui font communiquer avec l'Extrême-Orient, non seulement la rade admirable de San-Francisco, mais les ports de San-Diego, San-Pedro, Euréka, Santa-Barbara, Monterey. Le commerce maritime de la Californie dépasse déjà cent millions de dollars par an, et le canal de Panama lui sera bien plutôt un adjuvant qu'une concurrence, par le fait même de le mettre en relations directes avec les ports de l'Atlantique dans le Vieux et le Nouveau Monde.

Mais qu'il y ait place en Californie pour de nouveaux venus, c'est ce que montrerait, à elle seule, la densité de la population, n'y étant que de 9,5 par mille carré, alors qu'elle s'élève à 152 dans l'Etat de New-York, à 140 en Pensylvanie, à 86,1 en Illinois, et, pour avancer vers l'Ouest, à 40,2 en Iowa, à 38 en Wisconsin, à 22,1 en Minnesota, à 18 encore dans le Kansas. Et que, d'autre part, il y ait avantage à prendre place parmi les 2 000 000 à peine d'habitants (1) qui se partagent les 156 172 milles carrés

(1) Exactement 1 485 053, d'après le recensement décennal de

de ce territoire, on n'en doutera plus lorsqu'on aura vu, dans les statistiques officielles, que par tête la fortune moyenne est de 751 dollars en Allemagne, de 1 125 dans l'ensemble des Etats-Unis, de 1 145 dans la Grande-Bretagne, de 1 228 en France, de 1 247 en Australie, de 2 800 en Californie. Mais, pour que notre invite ne semble pas s'inspirer uniquement de motifs grossiers, ajoutons qu'il n'est peut-être pas au monde un meilleur climat, une terre plus fleurie, un ciel plus enchanteur, une aussi grande douceur de vivre; ou bien élevons-nous plus haut encore, dût l'efficacité de nos motifs s'abaisser d'autant, et rappelons l'idée dominante de ce dernier chapitre, à savoir qu'il s'agit pour notre race blanche de maintenir sa prépondérance et son idéal en face de la menaçante invasion des jaunes.



Ce ne sont ni les escadres en route sur l'océan, ni les batteries protectrices des côtes qui constituent la vraie défense d'un peuple. Sa force est en lui-même, dans la valeur et le nombre de ses citoyens. C'est pourquoi nous avons confiance dans l'avenir des Etats-Unis.

A maints égards, sans doute, les forces du Japon paraissent lui promettre la victoire. S'il compte moins d'habitants, son armée régulière est dix fois plus nombreuse que celle des Américains; si sa marine possède et si elle construit un peu moins d'unités navales, elle reste toujours maîtresse de les assembler, de les mobiliser en une ou deux semaines, tandis que les Etats-Unis voient leurs escadres séparées par un long con-

1900; 1 648 000 en 1906, d'après l'estimation du *Stateman's Yearbook* de 1909.

tinent. Mais ce qui doit donner au Mikado le plus de confiance, c'est bien encore la qualité de ses soldats et de ses marins. Leur bravoure, dans la guerre contre la Russie, a étonné les plus valeureux. On eût dit que ni eux ni leurs chefs ne faisaient cas de la vie humaine. L'héroïsme régnait parmi eux à l'état normal, et dans tous les rangs. Des milliers de petits fantassins, sur les navires qui les transportaient, dans les fossés de Port-Arthur, sur les champs de Moukden, se faisaient tuer anonymement avec la noblesse d'un chevalier d'Assas; et leurs familles, quand elles l'apprenaient, ne s'y résignaient pas, elles se réjouissaient qu'un des leurs fût mort pour le Mikado, elles fêtaient sincèrement cette entrée enviable dans la gloire commune des ancêtres.

Mais si j'écrivais que l'Amérique me paraît inférieure comme ressources et comme idéal, on saurait bien que je ne suis pas sincère. Elle prépare, dans le percement de Panama, une plus rapide conjonction de ses flottes; et, en attendant, elle consacre chaque année de plus larges crédits à la marine, tandis que les Japonais se voient obligés de diminuer les leurs. Son armée, en temps ordinaire, n'est en rien comparable à celle des ennemis éventuels; mais on conviendra que l'océan Pacifique lui donnerait quelque temps pour se préparer contre une invasion d'ailleurs presque invraisemblable; et d'autre part, elle possède assez de richesses en tout genre, mais surtout assez d'hommes, et d'hommes sincèrement dévoués, pour arrêter, user, détruire, à la longue, n'importe quels ennemis. Moins féodal, moins collectif, moins impersonnel, moins fanatique, si l'on veut, que le patriotisme japonais, celui des Américains n'en est pas moins profond, moins prêt aux sacrifices. Il faut avoir vécu dans leur intimité et, j'ose le dire, vibré de leurs émotions, pour savoir ce que représente à leurs yeux le drapeau étoilé. Soit

qu'ils se vantent de descendre des fondateurs de l'Indépendance, soit qu'ils aient trouvé aux Etats-Unis, directement ou dans la personne de leurs pères, la contrée de leur choix, celle qui a réalisé leurs rêves ambitieux ou qui les a reçus au temps de leur détresse et relevés des misères endurées ailleurs, ils aiment leur pays et ses institutions avec une passion, avec un orgueil, où la raison, l'instinct, la volonté semblent avoir condensé leurs forces, et dont je ne sais si aucun nationalisme dans l'histoire a jamais égalé la farouche ardeur.

La veille de mon départ de San-Francisco, un jeune Pauliste né dans la ville même me conduisit au parc de la Porte-d'Or, qui s'étend des dernières maisons jusqu'au rivage de l'océan. A traverser ces prairies vertes, ces parterres, ces arbustes en fleurs, ces bois de pins et de cyprès, ces longues allées d'eucalyptus qui entourent des lacs transparents, on ne se douterait guère qu'il y a trente et quelques années, cette péninsule n'était qu'un amas de sables dénudés. Mais, si la nature condescend parfois à se laisser embellir par les hommes, les moyens ne lui manquent pas d'affirmer à nouveau, dès qu'il lui convient, sa supériorité. Quand il m'eut fait assez admirer les beautés du parc, mon ami m'emmena au sommet d'une colline, Strawberry Hill, qui en occupe la partie centrale et d'où la vue commande un immense horizon. An nord-ouest, le Tamalpaïs dressait sa tête dans les cieux, tandis que ses pentes descendaient mollement sur les rivages de la grande baie. Les hauteurs de Berkeley lui faisaient, au nord-est, un pendant harmonieux, et tout au fond le mont Diablo dressait fièrement ses deux crêtes cornues. Mais plus bleu que ces bleues montagnes, et pareil à l'azur profond du zénith lui-même, l'océan Pacifique écrasait de sa grandeur tout ce splendide panorama. Et sans

doute l'imagination n'y était pas étrangère, mais il m'apparaissait réellement plus vaste que les autres mers. Pas n'est besoin de monter très haut pour voir s'amplifier beaucoup les étendues de plaine, à condition seulement qu'à des distances variées, quelques points de repère viennent les déterminer. Tandis qu'au sud et au nord la mer, pourtant sans limite, se perdait très vite dans l'indécision de flots tous semblables, au contraire devant nous, à l'ouest, elle marquait très nettement son immensité soit par des alternances de lumière et d'ombre, soit par les silhouettes, inégalement distantes, de quatre ou cinq navires qui découpaient la perspective et la multipliaient. Mais, si loin que portât la vue, la pensée, plus libre et plus rapide encore, allait de flots en flots jusqu'aux îles Hawaï, aux Philippines, au Japon, en Chine, jusqu'à ces rivages de l'Extrême-Orient devenus pour nous ceux du couchant même, puisque aussi bien, le soleil, comme pour aviver notre sensation d'exotisme et de lointain, s'apprêtait, en dépit des noms, à descendre par là dans les flots.

L'Asie alors, avec ses centaines de millions d'hommes jaunes, nous apparaissait comme une ombre gigantesque et pleine de mystère, une énigme, une menace, une réserve inépuisable d'ennemis à redouter. Et nous éprouvions le besoin, pour nous rassurer, de ramener nos idées et nos regards, des horizons par trop vagues et lointains, sur les casernes toutes proches du Presidio, sur les canons des forts, sur les puissantes batteries qui, de chaque côté de la Porte-d'Or, défendent l'entrée de l'Amérique. Mais ce n'était point de là que me semblait venir le réconfort vraiment efficace. Avec bien plus de confiance je reposais mes yeux, du côté opposé à la mer, sur le grand dôme de l'hôtel de ville, où des citoyens libres réglaient eux-mêmes leurs destinées et con-

duisaient les affaires publiques. Symbole frappant de la nation entière, cet édifice hardi avait soutenu sans s'écrouler le choc effrayant du tremblement de terre ; et, si quelques parties trop hâtivement construites en avaient été lézardées, les ouvriers de la cité travaillaient tranquillement à les raffermir.

BELLEVUE, novembre 1909.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

L'AMÉRIQUE A BORD

CHAPITRE II

DANS NEW-YORK ET AU BORD DES LACS
ÉCOLE DU SOIR ET ÉCOLE D'ÉTÉ

CHAPITRE III

CHAUTAUQUA

CHAPITRE VIII

DANS L'OUEST CANADIEN

CHAPITRE IX

LA PLUS AMÉRICAINE DES VILLES D'AMÉRIQUE : SEATTLE

CHAPITRE X

LE NORD-OUEST — TACOMA — LE PUGET-SOUND

CHAPITRE XI

SUR L'OCÉAN PACIFIQUE

CHAPITRE XII

SAN-FRANCISCO

CHAPITRE XIII

LE VRAI PROBLÈME DE DEMAIN : LA QUESTION JAPONAISE

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 13493.